

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; favoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , place St. Barthelemi , à Liege.



L'ESPRIT

D E S

JOURNAUX.

Essai de traduction de quelques épîtres & autres poésies latines DE MICHEL DE L'HOPITAL, chancelier de France, avec des éclaircissemens sur sa vie & son caractère, avec cette épigraphe :

Manibus puris & pectore casto
Astrez sacras accessi ad virginis aras
Ep. ad Olivarium.

1 vol. in-8vo. de 334 pag. avec le portrait de Michel de l'Hôpital, gravé d'après l'original de Frédéric Zuccherro. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, Hôtel de Clugny, rue des Mathurins. 1778.

LA France retentissoit des éloges du chancelier de l'Hôpital ; le meilleur des rois venoit de lui faire ériger une statue ; les gens de bien applaudissoient au triomphe de la vertu récompensée, lorsqu'un journaliste étranger, abusant

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

de son génie, profanant la statue, & démentant les éloges, a voulu persuader à la France, au monarque, aux honnêtes-gens, que ce l'Hôpital, qu'on révéroit comme un grand homme, ne fut qu'un intrigant, & que ce prétendu héros de la patrie favorisa les attentats de ses prédécesseurs. Nous ne prendrons pas la peine de le justifier.

Si sa naissance obscure & son élévation à la première dignité de la magistrature ; si tant d'édits, de déclarations, qu'il fit publier, & dont il fut l'auteur ; si les changemens heureux qu'il opéra dans la législation ; si ses écrits & ses vues profondes sur la jurisprudence & sur l'administration ; si son esprit de tolérance & de douceur, qui lui suscita souvent les haines des partis qu'il vouloit concilier ; si le témoignage de deux siècles d'une célébrité non contestée des historiens contemporains ; si le témoignage de Médicis même, son ennemie, & celui de Henri III, qui ne purent refuser des éloges à son zèle & à sa probité ; si enfin le glorieux suffrage de Henri IV, pouvoient encore laisser quelque nuage dans l'esprit de ceux qui ont le malheur de ne pas croire à la vertu, qu'ils lisent ses poésies ; & s'ils y trouvent le moindre vestige du caractère dont ils l'accusent, qu'ils le citent : c'est la seule ressource qui leur reste, pour appuyer leurs doutes injurieux.

La poésie est le miroir le plus fidèle de l'ame : elle trahiroit malgré lui l'auteur hypocrite qui voudroit déguiser sa perversité. Comme elle tient de l'inspiration & de l'ivresse, le poète

entraîné par le Dieu qui l'agite (*), n'est pas le maître de réfléchir & de modérer son effort; l'ame toute entiere livrée à elle-même, s'y montre avec ses vices ou ses vertus. L'auteur qui n'a que de l'esprit, le poëte par art, peuvent calculer, analyser leurs pensées; le génie ne laisse point à ceux qu'il inspire la liberté de dissimuler ce qu'ils pensent, parce que tout ce qu'ils pensent, ils l'ont déjà senti. Que les ouvrages de Bacon, remplis de philosophie, écrits de sang-froid, contrastent avec le vice qu'on lui reproche; que Sénèque, avec trois millions dans ses coffres, écrive sur le mépris des richesses; ces contradictions n'ont rien qui étonne : mais il est impossible qu'un malhonnête homme qui se livre à la poésie & qui est né poëte, produise un certain nombre d'ouvrages dignes de la postérité, & s'observe assez pour ne pas s'y montrer, au moins quelquefois, tel qu'il est.

La lecture des poésies de l'Hôpital dissipera les foibles nuages dont on a essayé d'obscurcir sa gloire. C'est dans ses épîtres à ses amis & à ses protecteurs qu'il a déployé son ame toute entiere : tout y respire la vertu la plus pure, le zele le plus ardent pour le bien de l'état, l'amour de la paix & de l'humanité. C'est là qu'on reconnoît le véritable caractère de ce grand homme, jetté dans un siècle pervers & corrompu, comme autrefois Caton au milieu des guerres civiles, & qui toujours ferme &

(*) *Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.*

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

inflexible au milieu des vices & des passions qui s'agitent autour de lui, s'occupe presque seul du bien public, tandis que les autres ne songent qu'à leurs intérêts particuliers. On sait que le P. Daniel & Bayle ont regardé la douceur & la modération de l'Hôpital comme l'effet d'une indifférence criminelle pour toute sorte de religion. Il seroit bien triste de supposer qu'un homme sans religion eût eu autant de droiture, d'humanité & de désintéressement, tandis que des catholiques zélés se livroient aux plus honteux excès. Catherine de Médicis, très-indifférente sur la religion, n'en fut pas moins cruelle à l'égard des protestans. *On diroit que le P. Daniel, non plus que Bayle, n'ont jamais lu les lettres de l'Hôpital.* (*) C'est la réflexion que fait à ce sujet l'abbé Fraguier. Les ennemis du chancelier, qui ne concevoient pas qu'on pût être bon catholique sans égorger les protestans, l'ont accusé de pencher secrètement vers le calvinisme. On disoit à la cour : *Dieu nous garde de la messe de M. le chancelier.* Il est certain que s'il ne s'étoit opposé à la guerre qu'on vouloit faire aux protestans, que dans le dessein de favoriser leur secte ; s'il avoit caché sous l'extérieur d'un catholique les sentimens d'un calviniste, ce déguisement honteux seroit capable de flétrir sa mémoire ; mais on ne trouve rien dans ses ouvrages qui puisse autoriser un pa-

(*) Notes manuscrites sur les poésies de l'Hôpital, qui se trouvent à la bibliothèque du roi.

reil soupçon. La grandeur d'ame & la noble fermeté qu'il a fait paroître dans toute sa conduite ne peuvent s'allier avec une telle bassesse, & dans une matiere aussi grave, on ne doit pas condamner un grand homme sur de légeres conjectures.

Il paroît peut-être surprenant qu'au milieu des occupations continuelles dont l'Hôpital étoit accablé, au milieu des intrigues des courtisans, & des secousses violentes que donnoient à l'état les efforts de deux factions puissantes, il ait eu assez de loisir & de liberté d'esprit pour cultiver les muses, qui aiment le repos & la solitude; mais les instans que d'autres perdent dans des amusemens frivoles, l'Hôpital les consacroit à la poésie latine pour laquelle il avoit un goût décidé. L'étude étoit pour lui le plus agréable délassement; la langue d'Horace lui étoit devenue plus familiere que la sienne même, & l'habitude du travail la lui rendoit plus facile. On pourroit aussi s'étonner qu'au sein du fanatisme & de la barbarie, dans un siècle où tous les esprits sembloient ne respirer que la guerre & le carnage, le mérite littéraire de l'Hôpital lui ait ouvert la carrière des honneurs; il est constant que son talent pour la poésie contribua plus à sa fortune que des qualités plus solides & des connoissances plus essentielles. Les lettres venoient de naître à la voix de François I, & le goût pour les sciences étoit d'autant plus vif qu'il étoit nouveau. Les modernes, n'offrant point encore de modeles, on avoit une espece de vénération pour les

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ouvrages des anciens. Les favans étoient accueillis & honorés. La langue latine , reléguée aujourd'hui dans les colleges , étoit alors à la mode parmi les courtisans & même chez les femmes. Marguerite de Valois , Anne d'Est , duchesse de Guise , Renée de France , sa mere , entendoient & lisoient les auteurs du siecle d'Auguste. Marie Stuart , femme de François II , composoit des harangues latines. On avoit alors moins d'esprit qu'aujourd'hui , mais plus de connoissances : l'étude des langues savantes & des grands modeles de l'antiquité formoit insensiblement les esprits , & préparoit le beau siecle de Louis XIV. Aujourd'hui l'ignorance & le mépris de ces mêmes modeles nous conduisent à grands pas vers la barbarie.

L'Hôpital, dans ses épîtres, paroît avoir adopté le goût & la maniere d'Horace. Il n'a pas , il est vrai , l'enjouement, la politesse & les grâces du poëte latin ; mais sa morale est plus pure, ses pensées plus grandes & plus fortes, & dans sa simplicité même, il a plus de noblesse & de dignité; c'est sans doute un avantage très-considérable pour cet illustre chancelier d'avoir réuni la gloire d'un homme d'état à celle d'un homme de lettres. Chez les Grecs & chez les Romains il étoit assez ordinaire de voir les mêmes citoyens tenir le premier rang dans la république & dans la littérature ; mais ce double mérite a été beaucoup plus rare en France. Cependant , sans parler du cardinal de Richelieu , qui devoit toujours être le protecteur & jamais le rival des gens-de-lettres , on a vu sous Louis XIV le cardinal de Polignac acqué-

rir autant de gloire par ses vers latins que par ses négociations. De nos jours, on a confié l'administration des affaires publiques au chantre aimable des quatre parties du jour, & d'Aguesseau a été le premier orateur comme le premier magistrat de son siècle.

Ces poésies du chancelier de l'Hôpital n'étoient connues que d'un petit nombre de gens-de-lettres, soit à cause de la langue dans laquelle il les a composées, soit à cause de la rareté des exemplaires. M. de Thou en parle ainsi : » Les » vers de l'Hôpital, conservés par Gui-Dufaur- » de-Pibrac, ont été depuis mis en ordre par » Scevole de Sainte-Marthe & par moi. Ils sont » comparables à ce que l'antiquité a fait de plus » beau, soit par la pureté du langage, soit par » la clarté, les traits & la noblesse des pen- » sées. Par-tout ils nous peignent le grand hom- » me, qui ne ressembloit pas seulement à Aris- » tote de visage, comme on en peut juger » par les portraits de l'un & de l'autre, qui » se rencontrent par-tout; mais encore à Solon, » à Lycurgue, à Charondas & à Platon, ces » législateurs immortels, par son ame, ses » mœurs, son érudition & son grand sens. «

Le traducteur de ces poésies, dont il auroit dû donner une édition & une traduction complète, ne leur reproche qu'un peu trop d'abondance: défaut qui tenoit au siècle où elles ont été composées. D'ailleurs, il y trouve de la morale, une philosophie douce, des détails sur la vie champêtre, des traits sur l'histoire de son tems, de grandes vues mises en vers,

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& toujours le style de la chose. Les pieces auxquelles il paroît donner la préférence, sont *une épître à Jean Morel sur les meres qui ne nourrissent point leurs enfans* ; *une imprécation contre les procès*, à l'abbé Dufaur, frere de Pibrac ; deux *épîtres* adressées à Olivier pendant son exil ; plusieurs *épîtres* au cardinal de Lorraine. Les autres sont adressées aux personnages les plus illustres de son tems, soit par leurs dignités, soit par leur savoir.

Celle qu'il adresse à Pibrac contre les procès est si belle, que des savans célèbres l'attribuerent à différens poëtes de l'antiquité. On fit des commentaires ; on observa des vers qui paroïssent interpolés ; on s'étudia à rectifier le texte ; & lorsque la critique se fut bien exercée sur cette piece, l'Hôpital s'en déclara l'auteur.

Les amusemens du poëte ne prenoient rien sur les occupations de l'homme d'état. Il a fait des vers, dit son traducteur, sous quatre regnes, depuis François I, jusqu'à Charles IX. Les sujets qu'il a traités sont très-variés. Devenu le chef de la justice, il ne cessa point de cultiver les muses : mais alors ce n'étoit que pour renouveler ses idées & pour changer d'objets. Toujours plein de l'importance de son ministère & de ses grandes vues patriotiques, après en avoir parlé dans les conseils des rois, il aimoit encore à s'en pénétrer, en les ornant des charmes de la poésie.

Le traducteur fait une réflexion très-sage sur la langue que l'Hôpital adopta préférable-

ment à la sienne. S'il avoit, dit-il, écrit en vers dans sa langue, son ouvrage en seroit beaucoup moins précieux aujourd'hui; il seroit confondu peut-être avec tous les poètes de son tems. Sa muse, comme celle de Ronsard, qu'il compare au cygne de Mantoue, auroit aussi parlé sans doute grec & latin en françois. La langue d'Horace le sauva de cet écueil. Le traducteur cite à ce sujet des vers de l'Hôpital, avec la traduction en vers françois de du Bellai. Celle-ci est aujourd'hui aussi barbare que le texte est agréable. Ces vers sont adressés au cardinal de Lorraine, en lui envoyant le discours sur l'instruction de François II; ouvrage qui est perdu, & dont il ne reste qu'une traduction de du Bellai, dont l'extrait fait partie de ce recueil. L'ouvrage de l'Hôpital parut si beau à François II, qu'il l'apprit par cœur. Voici cet envoi :

*Hoc etiam munus oculis tibi, Carole nostris
Mittimus; hoc gratum, Carole, munus habet;
Est parvum, fateor; verum quo forma regendi
Expressa est magni quælibet Imperii.
In multis hæc pauca manu præcepta notavi.
Visa mihi nostris moribus apta magis;
Quæ Rex te longè discet meliore magistro,
Seque patris dignum reddet imaginibus.*

Voici la traduction de du Bellai, vers par vers.

Je t'offre ici, prélat, un présent de mon coffre;
Reçois, prince & prélat, le présent que je t'offre.
Le présent est petit; mais tel que le devoir

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

De prince , tant soit grand , exprimé s'y peut voir.
J'ai recueilli en bref , de maint & maint passage ,
Ce qui mieux à propos m'a semblé pour notre âge ;
Que de toi beaucoup mieux notre prince apprendra ,
Et du nom paternel digne fils se rendra.

Aujourd'hui que notre langue est à-peu-près fixée , & connue dans presque toute l'Europe , un poëte françois n'auroit rien à gagner à préférer la langue latine.

Pour donner à nos lecteurs une idée des talens poétiques du chancelier , nous allons mettre sous leurs yeux quelques morceaux de ses épîtres , & nous choisirons ceux qui contribuent à faire connoître son caractère & la noblesse de son ame. La modération & l'amour pour la paix , sont les vertus qui lui ont mérité surtout l'admiration & les éloges de la postérité. Ces généreux sentimens respirent dans tous ses ouvrages ; ami des hommes , il eût désiré de les voir tous unis comme des freres. Dans une cour barbare & féroce , environné de guerriers accoutumés au carnage , & qui ne connoissoient d'autre gloire que celle de répandre le sang , il étoit sans cesse occupé du soin de calmer les esprits , de rappeler l'humanité dans les cœurs , & quand malgré ses conseils & ses exhortations , il voyoit les François furieux courir aux armes & s'entr'égorger comme des bêtes féroces , alors il déplorait avec amertume les malheurs de la patrie. » Quoi ! s'écrioit-il , la furieuse Bellone » nous rappelle aux armes , elle s'arme encore » de son fouet ensanglanté , elle souffle dans nos

» cœurs la rage des combats.... Malheureux
 » citoyens , quel est donc votre aveuglement ?
 » Quoi ! tous , vous avez le même Dieu , le
 » même roi , la même patrie , vous respirez le
 » même air , vous jouissez du même ciel ; ville ,
 » tribunaux , loix , jugemens , tout vous est com-
 » mun ! O troupe de freres , une animosité im-
 » pie vous met cependant à tous les armes à la
 » main ; vous allez vous entr'égorger comme
 » si vous arriviez des deux extrémités du glo-
 » be , inconnus les uns aux autres , différens
 » d'armure & de langage..... C'est que nous
 » ne fréquentons pas les mêmes temples , que
 » nous différons de culte , & que *le sacrifice*
 » *varie parmi nous*. Eh ! n'avez-vous donc jamais
 » entendu parler des Grecs , des Arméniens &
 » des peuples de l'Inde ? Toutes ces nations , qui
 » adorent la divinité d'une manière si différen-
 » te , nous regardent-elles comme des profanes ?
 » Ne leur rendons-nous pas aussi les services
 » mutuels de l'humanité ? Les Juifs eux-mêmes ,
 » les Juifs , ennemis perpétuels du nom que
 » nous portons , ne vivent-ils pas tranquille-
 » ment au milieu de nous ? Les Turcs , les peu-
 » ples les plus barbares & les plus éloignés , ne
 » fréquentent-ils pas impunément nos villes , &
 » n'emportent-ils pas sans rien craindre nos mar-
 » chandises au-delà des mers ? Et la France , ô
 » douleur ! ne produit-elle pas à présent des Pro-
 » tagore , des athées , des Epicure ? On ne les
 » poursuit pas pourtant en justice ; on ne fait
 » pas de loix contre eux , quoiqu'ils soient bien
 » plus éloignés de la voie que Jésus-Christ nous
 » a tracée , «

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Plein de zèle pour le bien public , l'Hôpital ne voyoit qu'avec la plus vive indignation les énormes abus qui troubloient l'ordre de la société. Long-tems conseiller au parlement, il avoit été témoin des maux que causent aux citoyens les longueurs des procédures & les détours infinis de la chicane ; il gémissoit sur-tout de voir des nobles qui auroient pu rendre des services utiles à la patrie , passer leur vie au palais & dans les anti-chambres des juges , se consumer en procès , & dissiper tout leur patrimoine. » La » noblesse s'oublie au point d'aller dès l'aurore » se placer *en vedette* à la porte d'un vil secré- » taire , de l'accompagner au palais , de rester » à ses côtés les journées entières , de le rame- » ner le soir chez lui , & lorsque la barre de » fer indique en se fermant le moment de l'au- » dience, on regarde humblement & avec res- » pect les liéteurs assis fièrement sur des sieges » & orgueilleux de leur sceptre ; on leur de- » mande en tremblant la permission d'entrer. » A leur refus, on se mêle dans la foule , on » entre à la faveur d'un flot , ou bien chassé » honteusement , on ne gagne que des insultes , » les huées de la populace & souvent des coups. » Nobles rampans, les honneurs futurs dont se » repait votre ambition , & la joie qu'ils cau- » sent d'avance à vos cœurs , sont-ils capables » de vous faire ainsi renoncer à votre liberté ? » Homme si fier de votre sang & de vos glo- » rieux ancêtres ! Est-il donc plus magnanime » de courber la tête , de descendre à tant de » bassesse , que de céder à un parent ou à tout

» autre une foible portion de vigne , que de
» paroître enfin un peu moins riche ? En quoi
» différez-vous de ce coursier qui , pour se
» nourrir seul dans une prairie , & en chasser
» le cerf , employa une assistance étrangere , &
» consentit de porter l'homme . . . Et vous ,
» pour ne pas renoncer à un vil intérêt , pour
» frustrer votre compéiteur d'une bagatelle ,
» cœur invincible , vous donnez à votre tête
» tant de maîtres superbes , vous êtes le com-
» plaisant de ces méprisables esclaves , de ces
» juges mercenaires. Ne donnez pas , *s'il vous*
» *plait* , tant de prix à vos intérêts personnels ,
» & ne croyez pas qu'il soit plus beau de faire
» la guerre , au palais , à vos concitoyens , que
» d'imiter les généreux exploits de vos aïeux ,
» & d'égaliser ces brillans titres d'honneur que
» pour vous transmettre , ils ont acheté avec
» tant de peine. «

Ce vertueux magistrat s'éleva aussi avec force contre l'usage barbare des meres qui confient la nourriture de leurs enfans à des femmes étrangères ; il fit voir les suites funestes d'une conduite si contraire à la nature. De nos jours , des écrivains célèbres ont combattu ce préjugé dont la nation n'est pas encore guérie ; on a regardé leurs réflexions judicieuses comme des fruits de la philosophie moderne , & l'on ne se doutoit pas qu'ils ne faisoient que répéter ce que l'Hôpital avoit dit long-tems auparavant avec autant de bon sens que d'éloquence. (*).

(*) Voyez dans le journal d'août 1776, page 49, un

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Voici en entier la lettre de l'Hôpital à Jean Morel : elle offre des détails assez intéressans , pour que nous ne pensions pas devoir en rien élaguer.

» Je ne croyois passer que cinq jours à la
 » campagne , j'y suis encore dans le neuviè-
 » me ; & , si la chose publique ne me rappel-
 » loit , si je ne devois pas à Henri (*) l'exer-
 » cice de ma charge , je crois que je serois
 » absent tout le mois d'août ; car indépendam-
 » ment de mon éternel amour pour les champs ,
 » j'avois amené ici tout ce qui pouvoit me
 » reposer , après les embarras de la ville , &
 » toutes les peines du palais : j'y avois ma fem-
 » me , ma fille , mon gendre , mon petit-fils.
 » C'est le plus charmant enfant , si l'amour qui
 » aveugle les peres , n'aveugle pas aussi son
 » aïeul. A trois mois , il rit déjà ! Quand il
 » pleure , ses larmes mêmes sont agréables &
 » douces à mon cœur ; je trouve des char-
 » mes jusques dans les cris qui fatiguent son
 » gosier délicat. Il lui falloit une nourrice ;
 » sa mere l'avoit amené ici dans une litiere ,
 » & fort chaudement. On lui avoit cherché
 » en vain une nourrice à Paris ; on espéroit

discours du philosophe Favorinus , traduit du grec par Aulu-Gelle , & donné dans notre langue par M. l'abbé de V****. Ce discours sur l'obligation où sont les meres de nourrir leurs enfans , est un des morceaux le plus intéressant des *noits attiques*.

(*) Henri II.

» lui en trouver une à la campagne. On choisit
» dans les trois villages d'alentour celle qui pa-
» roissoit avoir le plus de lait : je me flattois
» déjà que le ciel avoit répondu à mes vœux,
» lorsque voilà l'enfant saisi d'une fièvre brû-
» lante ; il paroissoit tetter cependant , mais
» sa nourrice n'avoit point de lait. A cette dé-
» couverte , sa mere & ses deux aïeules font
» courir dans les hameaux & les bourgs voisins.
» Il nous arrive des meres de toutes parts ; au-
» cune ne peut appaiser la soif de l'enfant. Il
» pompe tout le lait de l'une , puis celui de
» l'autre , non en même tems : les médecins
» s'y opposent ; ce mélange étant , disent-ils ,
» peu salubre & dangereux même. Mais la mé-
» decine a tort ; elle devroit céder à la nature ,
» quand son besoin impérieux se fait entendre.
» En réfléchissant alors sur les peines sen-
» sibles & les tourmens attendrissans des me-
» res , j'étois surpris de trouver tant de diffé-
» rence dans les objets qui s'offroient à mes
» yeux ! Dans les campagnes , sous les toits
» rustiques , je voyois des enfans gras & ver-
» meils pendus au sein de leurs meres ;
» & quand je demandois la raison d'une santé
» si fraîche , si peu connue à la ville , ces fem-
» mes me répondoient qu'elles n'usoient pour-
» tant d'aucun charme , d'aucun sortilege ; mais
» que toute leur magie consistoit à ne pas
» donner un sein étranger à leurs enfans ; qu'ils
» étoient forts , parce qu'elles les nourrissoient
» elles-mêmes. Ces réponses ingénues me frap-
» poient , & je n'étois plus étonné de voir deux

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» nourrices suffire à peine au nôtre , tandis
 » qu'une mere , aux champs , a toujours assez
 » de lait pour les siens , & qu'elle n'est jamais
 » obligée d'en aller chercher ailleurs. La na-
 » ture est trop sage , pour nous avoir épargné
 » ce premier aliment. Comment seroit-elle cou-
 » pable ? n'a-t-elle pas attaché au sein des fem-
 » mes , dequoi nourrir deux enfans à la fois ?
 » On n'accouche guere que de deux ensemble ,
 » ou , si ce nombre excède , une vie si divi-
 » sée n'est pas longue. L'enfant trouve donc
 » en naissant sa nourriture préparée. Toute
 » femme , comme toute femelle qui porte , ne
 » manque jamais de lait. »

» Mais nos beautés , élevées dans les délices
 » d'une ville voluptueuse , uniquement occu-
 » pées de leurs charmes , ne sont déjà que
 » trop fâchées d'être assujetties à la grossesse.
 » Accouchées une fois , toutes refusent la nourri-
 » ture à leurs enfans. Comme d'injustes marâ-
 » tres , elles dissipent le plus beau don des immor-
 » tels ; elles détournent la source de cette li-
 » queur pure , pour épargner la maigreur à
 » leur corps , des taches légères à leur sein ,
 » un peu moins de fermeté à leur gorge. Elles
 » craignent qu'en passant une nuit par hasard ,
 » elles ne se réveillent avec un visage trop
 » pâle. La conservation de leurs graces , de leurs
 » attrait , les intéresse bien autrement que la
 » vie & la santé de ces infortunés. Ils sont nés
 » à peine , qu'on les bannit sans pudeur de la
 » maison paternelle , & que l'usage dénaturé les
 » prive de la vue de ceux qui les ont fait naître.

» tre. Un jeune agneau est bien mieux traité ;
» un chien même est mieux accueilli de sa maî-
» tresse ; il suit par-tout ses pas , il se repose
» jusques sur son sein , sa mort répand le deuil
» dans toute la maison.

» Ces premiers principes de notre existence ,
» ces premiers alimens que la nature réprouve ,
» & que le ciel condamne , ont donné accès
» à bien des maux. Jeunes encore nous bu-
» vons avec le lait le germe de la corruption
» qui se développe avec nous. Cette nourri-
» ture est un adultère , qui dénature le vieux
» sang de nos aïeux. Rarement aussi le fils
» ressemble à son pere ; & quand la couche
» nuptiale seroit sans tâche , ce lait merce-
» naire n'en déprave pas moins la nature &
» le cœur. Une fille sortie de parens généreux ,
» prend les mœurs d'une suivante : voluptueuse
» comme elle , sans pudeur , elle aimera la
» licence des repas , la danse , les liaisons qui
» égarent. Un fils fera bas , cruel , libertin ,
» avare , semblable enfin à celle dont il aura
» sucé le sein.

» Et nous sommes étonnés que les races s'a-
» bâtardissent , tandis que nos meres n'ont plus
» de lait pour nous , & que l'aride sein d'une
» femme servile est le seul aliment qu'on nous
» donne !

» Ce vice de notre enfance disparoît-il dans
» l'âge adulte ? Non , puisque nous voyons
» cette inaction & cette indifférence s'accroître
» encore avec les années. Les peres eux-mêmes
» donnent-ils de grands exemples de vertu à

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» leurs enfans : où sont les maîtres respectables
» dont ils les entourent ? Leurs fils , sans ex-
» périence encore , incapables de discerner le
» bien , apprennent déjà à se passionner pour
» l'or : on leur dit que rien ne tient lieu de
» richesses , que rien n'est plus affreux que la
» pauvreté.

» La premiere leçon d'une mere à sa fille ,
» est de lui apprendre à distribuer avec grace
» l'édifice de ses cheveux , à dénaturer l'éclat
» d'une beauté qui est à elle , à orner sa tête
» de diamans. Elle la mene aux soupers si pro-
» longés & si licentieux des prélats. La malheu-
» reuse est perdue , quand elle revient. Ainsi ,
» les maux se suivent , se propagent ; ainsi , de
» cette source dérivent , pour le tems futur ,
» des excès qui grossiront encore.

» Aussi , voulez-vous que je vous apprenne
» le juste tribut réservé aux meres , pour avoir
» fermé à leurs enfans les deux ruisseaux ali-
» mentaires qu'elles leur devoient ? Les herbes
» froides , avec lesquelles on s'efforce de sup-
» primer leur bienfaisante liqueur , la disper-
» sent & la font refluer dans tout le corps :
» alors un engagement froid & douloureux s'é-
» tablit dans les articulations ; la fièvre les vient
» saisir ; des douleurs cruelles déchirent leurs
» seins délicats ; le lait qu'on y avoit détenu
» captif , lutte , pese en vain pour en échapper.
» Origine criminelle de tant de dépôts ! & si
» l'on ne se hâte d'y remédier , le dépôt dé-
» viendra cancer , ou bien il embrassera toute
» l'étendue des entrailles ; en vain vous épuise-

» ferez tout l'art du fils d'Apollon, pour le fixer
» dans un point donné : plus vous le captiverez,
» plus il envahira d'espace, jusqu'à ce que,
» vainqueur de l'art, il s'établisse enfin sur le
» visage, & vous conduise, par les langueurs,
» à une mort, dont la cause est un crime.

» Eclairées par tant d'accidens si communs,
» ô meres, abjurez donc un usage criminel,
» redoutez la colere des Dieux, & ne rendez
» pas inutile le don de la raison, cette lumière
» émanée du ciel, & refusée à tous les autres
» animaux.

» Eh! n'ont-ils pas plus d'humanité que vous?
» Regardez la tendresse de la louve, l'amour
» de la lionne pour leurs petits! regardez les
» autres animaux, tous les combats cruels aux-
» quels ils s'exposent, tous les dangers qu'ils
» bravent pour les fruits de leurs amours: ne
» dévouent-ils pas leur vie pour un intérêt si
» cher? Avec quelle sollicitude charmante les
» oiseaux bâtissent leurs nids? voyez leur tra-
» vail étonnant, dès l'instant qu'ils ont trouvé
» un lieu sûr; comme ils suspendent leurs in-
» dustrieuses maisons sur les plus hauts arbres,
» ou les cachent dans les buissons épais, inac-
» cessibles aux regards, dans la frayeur mor-
» telle que le barbare épervier, ou l'oiseleur
» plus barbare encore, ne leur ravissent tout
» ce qu'ils aiment! comme la paille & le gazon
» préparés par l'amour, tapissent mollement
» leurs nids! combien de tems ils ont la pa-
» rience de rester immobiles sur leurs œufs!
» & quand leurs petits éclosent enfin, regardez

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» la nourriture qu'ils leur donnent. Comme ils
» vont la chercher au loin ! avec quelle joie ,
» après l'avoir préparée , avec quels transports
» ils la partagent à leurs familles chéries !

» Les tigresses ont cet amour elles-mêmes ;
» nul animal sur la terre n'est privé d'un sen-
» timent si doux.

» O femmes ! apprenez donc la vertu qui
» vous est propre. Si votre volonté y répugne
» encore , si vous n'avez rien d'humain que la
» figure , apprenez-la cette vertu des bêtes les
» plus féroces , ou du moins accordez-leur l'hu-
» manité , dont vous usurpez le nom «.

Lorsque François II fut sacré à Reims le 24
avril 1559 , l'Hôpital , alors âgé de 54 ans ,
composa à ce sujet un très-beau poëme , qui
contenoit des instructions pour le jeune roi.
Cette piece reçut dans le tems les applaudisse-
mens de tous les gens de-lettres , & ce qui fait
autant d'honneur au monarque qu'au poëte , c'est
que François II voulut en orner sa mémoire.
Voici quelques traits choisis de cette instruction.

» Que notre roi n'aime pas tant le titre de brave
» que celui de juste , & qu'il fuie ces noms pom-
» peux acquis par le sang & le carnage.
» Quand il choisira un magistrat ou un ponti-
» fe , il cherchera lui-même , beaucoup , long-
» tems , le citoyen qui mérite un si grand hon-
» neur. Il ressuscitera l'usage antique , &
» fera écrire en public le nom du pontife ou
» du juge qu'il désigne , puis il entendra les dis-
» cours , les jugemens des hommes ; par ce
» délai , son choix en sera meilleur , il n'aura

» point le repentir tardif d'être tombé dans une
» erreur honteuse. . . . Quant à son domaine
» & à l'argent que la république lui fournit,
» un roi n'en doit point détourner l'usage, il
» n'en gratifiera point des gens indignes, les li-
» bertins ou les parasites; mais comme un bon
» ruteur qui sera comptable un jour, il admi-
» nistrera fidèlement son dépôt, retranchera la
» vaine parure d'un luxe nouveau, & ramènera
» la mode ancienne sur les habits & sur la ta-
» ble. . . . Une contagion affreuse est venue s'é-
» tablir dans ce royaume, elle dévore la subs-
» tance de l'empire. A peine on rend au roi le
» quart ou le tiers de la recette : tant de gens
» *allongent* leurs doigts *recourbés* dans les sacs du
» prince; il faut réduire le nombre de ces hom-
» mes dangereux. . . . Notre roi donnera un
» accès facile au peuple qui viendra à lui : sa
» main recevra les requêtes, il écoutera les
» plaintes gémissantes, il répondra lui-même.
» Ah ! pensez combien nous aimons à voir no-
» tre prince, combien cette vue est douce au
» citoyen : rien, rien n'approche de ce bon-
» heur. Aucun refus de sa bouche ne nous pa-
» roît dur, il nous fait un signe d'approbation;
» ce signe *est une dette pour nous*. Il nous refu-
» se, mais il nous a du moins entendus; aussi
» presque jamais nous ne sortons tristes de sa
» présence «.

L'Hôpital n'a peut-être jamais paru plus grand
que dans sa disgrâce : forcé de quitter une cour
où ses vertus austères étoient déplacées, où ses
sages conseils n'étoient plus écoutés, il se re-

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tire dans sa terre de Vignai. Là rendu à lui-même, il commence à goûter le repos & la liberté qu'on ne trouve point dans les cours; bien différent de ces vils courtisans, qui, dans leurs terres, au milieu de leurs vassaux & dans le sein de leurs familles, se regardent comme exilés, qui, dépouillés de cet éclat imposant que donne la faveur des rois, laissent voir la faiblesse & la pusillanimité de l'homme le plus méprisable, qui ne peuvent oublier la cour qui les oublie, qui se consomment & s'épuisent en vains regrets, & ne trouvent rien dans eux-mêmes qui puisse les consoler de la perte de ces honneurs frivoles auxquels ils attachoient le bonheur suprême, l'Hôpital, dans sa retraite, se croit un esclave échappé de sa chaîne; c'est du moment qu'il rentre dans l'obscurité d'une vie privée qu'il se regarde comme vraiment libre & maître de lui même. Ces sentimens se trouvent exposés dans une de ses pieces, qui, sans contredit, est la plus intéressante du recueil, & la plus propre à faire connoître la grandeur d'ame de cet illustre magistrat. Après avoir fait la peinture des dégoûts & des désagrémens qu'il a éprouvés dans son ministère, il ajoute que son dessein n'est pas de rebuter les gens de bien, ni de les détourner du service de la patrie, & il s'écrie à ce sujet : » Si votre ame contient de » grands desseins, si elle est capable de quelque chose de sublime, si vous la sentez supérieure à votre état; jeune encore, suivez l'impulsion de la nature, entrez dans l'administration publique; car, après les dieux, la patrie

2 patrie mérite notre premier amour. Consacré
» une fois à son service, persistez, souffrez jus-
» qu'à votre dernière heure, jusqu'à l'entrée de
» la tombe, tant que la patrie vous agréera
» pourtant. Si elle vous rejette, ou si, ennuyée
» de vous, elle se fait de nouvelles amours,
» partez joyeusement, & allez retrouver votre
» femme & vos enfans en sauvant votre répu-
» tation & votre gloire, comblé d'honneur,
» & sur-tout muni de la conscience d'une vie
» sans tache. Il est beau de se reposer dans ses
» foyers des travaux heureux entrepris pour la
» république; il est beau de voir un vieillard
» couvert de gloire occupé dans son champ *du*
» *ménage rustique*, alignant son verger, lisant,
» écrivant encore pour l'instruction de ceux qui
» viendront après lui; il est consolant, si près
» du but, de reposer son corps & son ame
» dans les embrassemens de sa femme & de ses
» enfans qu'on aime, avant d'aller dormir dans
» la tombe de ses peres. Mais vous croyez peut-
» être que, dépouillé des orgueilleux faisceaux
» & pauvre, on se voit dédaigné des grands
» & des petits, & que la vie même est exposée
» alors à bien des hasards; oui, souvent dans
» un magistrat, c'est la dignité seule qu'on ré-
» vere; quand cette dignité n'est plus, tous l'a-
» bandonnent; mais la véritable gloire est plus
» durable; elle reste après les honneurs. Un
» sage n'est jamais seul ni sans cortège, & quand
» il seroit seul, n'est-il pas là pour se parler à
» lui-même? A-t-il donc un si grand besoin de
» compagnie & de paroles étrangères? Eh!

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» qu'a-t-il à craindre ? a-t-il jamais inspiré la
 » crainte aux autres ? a-t-il offensé *personne* ? Eh ,
 » quand on a ses mains pures de sang, quand
 » on ne conseilla jamais de cruautés, quand on
 » n'a jamais fait porter le deuil, seul, qu'auroit-
 » on à craindre dans une campagne déserte ?
 » Ne pourroit-on pas goûter un sommeil paissi-
 » ble à l'ombre d'un bois écarté «.

On a pu voir par les différens morceaux que nous avons cités, que le style du traducteur n'est point assez soigné, & qu'il manque souvent de pureté & d'élégance ; mais on y trouve du moins un ton simple & naturel, très-conforme à l'esprit de l'original. On auroit pu néanmoins imprimer aussi le texte à côté de la traduction, pour mettre le lecteur à portée de juger de la fidélité de la seconde & de la beauté du premier, d'autant mieux que l'édition des poésies de l'Hôpital est rare. Cette traduction est précédée de quelques éclaircissemens sur la vie & le caractère du chancelier. C'est un morceau curieux & vraiment intéressant ; nous en extrairons deux anecdotes rapportées par Brantome : elles peuvent servir à faire connoître quelle étoit l'austérité des mœurs du chancelier & sa sévérité dans l'exercice de sa charge. » C'étoit un autre Caton, celui-là, & qui » savoit très-bien censurer & corriger le monde » corrompu. Il en avoit du tout l'apparence » avec sa grande barbe blanche, son visage » pâle, sa façon grave, qu'on eût dit à le voir » que c'étoit un vrai portrait de saint Jérôme, » aussi plusieurs le disoient à la cour. Tous les

» états le craignoient , & sur-tout messieurs de
» la justice. Je me souviens qu'une fois , à Mou-
» lins , j'avois prié M. de Strozze de lui parler
» de quelque affaire que j'avois ; il me dépê-
» cha aussi-tôt & me fit dîner très-bien (du
» bouilli seulement , car c'étoit son usage) , &
» n'étions pas quatre à table. Devant le dîner
» ce n'étoit que beaux discours & belles sen-
» tences , & quelquefois aussi de gentils mots
» pour rire. Après dîner on lui dit qu'il y avoit
» là un président & un conseiller nouveaux qui
» vouloient être reçus aux états qu'ils avoient
» obtenus. Soudain il les fit venir devant lui
» qui ne bougea ferme de sa chaise. Les au-
» tres trembloient comme la feuille au vent.
» Il fit apporter un livre du code sur la table ,
» & l'ouvrit lui-même , leur faisant des ques-
» tions. Ils lui répondirent si impertinemment ,
» qu'ils ne savoient que vaciller , si bien qu'il
» fut contraint de leur dire , que ce n'étoient
» que des ânes , & qu'encore qu'ils eussent près
» de cinquante ans , ils s'en allassent aux éco-
» les étudier. M. de Strozze & moi , qui voyions
» toutes leurs mines , plus ébahis qu'un pauvre
» homme qu'on mene pendre ; nous en rions
» sous la cheminée notre faoul. «

» A Bayonne , le marquis de Trans eut un
» ajournement personnel au conseil-privé. Etant
» devant M. le chancelier , qui lui vouloit re-
» montrer ses folies , ses passe - tems & jeux
» cuifans dont il étoit coutumier d'user , il se
» mit à rire : *Comment , vous riez , dit-il , au-*
» lieu de vous attrister & de montrer un visage res

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» *pentant de vos folies ! Vous vous pourriez bien*
» *donner de garde qu'avec vos risées & vos bouf-*
» *fonneries je vous ferois trancher la tête , & re-*
» *merciez bien le roi & M. de Fizes , car vous*
» *l'auriez toute à cette heure , encore ne fais-je à*
» *qui m'en tenir. Qui fut bien étonné ? ce fut*
» *M. le marquis. Assurez-vous que le rire lui*
» *passa bien. Il ne falloit pas se jouer avec ce*
» *grand juge & rude magistrat. «*

L'Hôpital devoit tout à la maison de Lorraine. On trouve un grand nombre de pieces adressées au cardinal , & de grands éloges prodigués au duc François de Guise, son frere, le plus grand homme de son siecle, si l'ambition ne l'eût point égaré. L'Hôpital, qui prévoyoit sa destinée, lui donne des louanges qui sont des leçons adroites. » La reconnoissance que leurs
» hauts faits méritent, dit-il, en parlant des
» deux freres, ne les rendra-t-elle pas trop puis-
» sans, n'ajoutera-t-elle pas encore à l'amour
» des citoyens pour eux ? — Non, Guise aime
» la patrie ; *la faveur populaire ne le tentera pas :*
» *il n'en serviroit pas moins l'état , s'il éprouvoit*
» *l'ingratitude publique. «* Si l'Hôpital n'eût voulu que flatter, il se seroit bien gardé de parler ainsi.

Par-tout éclate sa philosophie ; rien dans ces poésies n'annonce que l'Hôpital fût faux & intrigant ; il aimoit sa patrie ; il a tout sacrifié ; il s'est sacrifié lui-même à cet amour ; il mérite nos éloges & notre reconnoissance. Puissent les monumens érigés à sa gloire, exposés à la vénération publique, ranimer, dans le cœur

des François, ce patriotisme qui s'affoiblit tous les jours !

(*Année littéraire ; journal des sciences & beaux-arts ; journal des dames ; journal encyclopédique ; gazette universelle de littérature ; journal de Paris.*)

LETTRES de *Stéphanie*, roman historique, en trois parties, in-12. de plus de 250 pages chacune. A Paris, rue de Tournon, au bureau du *journal des dames*, & chez les libraires qui vendent les nouveautés. 1778.

CE roman intéressant, dont l'auteur a la modestie de cacher son nom, (*) est dans la forme épistolaire. Ce sont des lettres entre l'héroïne mis^s Stéphanie Rosémont, mis^s Clarence, son amie, & les autres personnages, tous Anglois ou Espagnols, à l'exception de deux. La scène principale est placée en Espagne, &, ce qu'il y a de singulier, elle est censée se passer sous le regne de Ferdinand-le-Catholique & d'Isabelle, quoique le ton de l'ouvrage, dans quelques endroits, paroisse plutôt tenir du costume de ce siècle, ce qu'il n'étoit guere pos-

(*) On avoit d'abord annoncé l'ouvrage sous le nom de M. Dorat, dans quelques papiers publics ; on l'attribue aujourd'hui à Mde. la comtesse de B***.

sible d'éviter. D'ailleurs, cette date si ancienne, déterminée par les particularités historiques que l'auteur a fait entrer dans son plan, doit être regardée comme indifférente pour le fond du roman.

Le rédacteur du *journal des dames*, qui a été chargé de la publication de ces lettres, en avoit inféré une partie, l'année dernière, dans quelques tomes consécutifs de son recueil, ce qui inspira dès-lors le desir le plus vif & le plus général d'en connoître la totalité. Nous nous empressons de souscrire aux éloges de l'éditeur, suivant lequel il n'a paru depuis long-tems une production si élevée, plus noble & plus sensible; où les caractères soient plus fièrement dessinés, où la vertu soit plus touchante, & où le langage des passions ait à la fois plus de chaleur & de délicatesse.

Le lord Rosémont, marié & devenu veuf dès sa première jeunesse, s'est livré depuis à des égaremens qui ont détruit sa fortune : il a voulu se donner la mort; mais Stéphanie, sa fille, lui a retenu le bras; Stéphanie, à peine âgée de dix-sept ans, sensible, intéressante, a déjà fait pour son père le sacrifice de l'héritage que sa mère lui a laissé en mourant; tout est dissipé, ce père est le seul bien qui lui reste; il se détermine à vivre pour elle. Ils quittent ensemble l'Angleterre, & partent pour l'Espagne avec une amie de la mère de Stéphanie, mariée dans ce dernier royaume, & que des affaires avoient amenée pour quelque tems à Londres avec don Almanza, son époux. Sté-

phanie laisse en Angleterre une amie inconsolable dans miss Clarence, & cette dernière fait part de ses regrets à madame de Norsey, jeune veuve françoise, aussi son intime amie, & avec laquelle elle a passé son enfance au couvent.

Rosémont, qui a pris en Espagne le nom de Sidley, aigri par le malheur, vient à laisser échapper quelques propos imprudens, qui sont recueillis & envenimés par des satellites de l'inquisition. On l'arrête, il est emprisonné, condamné; &, malgré les alarmes, le désespoir, les sollicitations inutiles de Stéphanie, il va être jetté dans le bûcher. Sa fille, qui s'est élancée au lieu de l'exécution, le tient embrassé & veut en vain le disputer aux bourreaux; lorsque tout est suspendu à la voix de dom Fernand Ximènes, jeune seigneur de la plus haute naissance, & favori du roi, qui, touché d'un tel spectacle, prend sur lui de se servir du nom de son souverain pour arracher l'Anglois aux flammes. Il court au roi, avoue ce qu'il a fait, en demande pardon, & lui présente l'infortuné Sidley. Ferdinand accueille cet étranger avec bonté; assure qu'il n'oubliera rien pour faire éclater son innocence; mais, afin de satisfaire à la justice, il le renvoie en prison pour qu'on revoie son procès. En même-tems le généreux favori est exilé pour la forme, pendant quelques jours, après avoir remis Stéphanie entre les mains de madame de Céléria, une des dames les plus distinguées de la cour d'Espagne, dont il doit épouser la fille. Cette dame prodigue à Stéphanie les soins les plus tendres. Cependant on

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

trouve dans la prison de Sidley un cadavre percé de mille coups & défiguré, qui ne peut être que le sien. Cette nouvelle funeste, qui a percé jusqu'à Stéphanie; lui cause une fièvre brûlante qui la conduit au bord du tombeau, & dont elle ne réchappe que par miracle. A peine guérie, désespérée d'une perte qui lui rend la vie odieuse, elle apprend tout-à-coup que son pere est en vie, & en reçoit une lettre où il l'instruit de son sort.

Le comte Felici, l'un des principaux ministres de la cour d'Espagne, & parent du cardinal Ximenès, a vu Stéphanie, & en est devenu amoureux; il forme le dessein de l'épouser. Comme il a pénétré le mystère de sa naissance, l'ambition de s'allier à un sang illustre, pour relever sa noblesse très-peu ancienne, entre pour beaucoup dans son projet. Ce Félici est un homme faux, ambitieux, intrigant, ennemi de tout ce qui met obstacle à ses desseins, & employant toutes sortes de moyens & de ruses secrètes pour parvenir à ses fins. Secondé par Alvarès, son confident & son principal agent, auquel seul il ouvre le fond de son cœur, c'est lui qui a tiré Sidley de sa prison, & substitué à sa place le cadavre d'un criminel condamné à mort, afin de tromper l'inquisition, & faire croire que le prisonnier n'existoit plus. Il n'a pas donné à connoître à Rosémont qu'il étoit instruit de son vrai nom, & lui laisse croire qu'il n'a agi que par un pur mouvement de générosité. En même-tems il l'a fait charger par le roi, auquel il a tout découvert, d'une négociation secrète au-

près de la cour de France , & l'a fait partir avec le plus grand mystère.

Dom Fernand a conçu , de son côté , l'amour le plus violent pour Stéphanie. Ce favori du roi est un jeune héros , un être accompli , admiré de toute l'Espagne , & dont les grandes qualités n'ont pas manqué de faire une forte impression sur le cœur de la jeune Angloise. Mais , d'un côté , l'honneur , les volontés d'un pere , le vœu de la cour , & une foule d'autres circonstances pressent & obligent Fernand à s'enchaîner à Florizene , fille de madame de Céléria ; & , de l'autre , l'attachement & la reconnoissance de Stéphanie pour cette dame , lui imposent le devoir de renfermer soigneusement une passion propre à traverser l'union de sa fille & de Ximenès. Madame de Céléria , qui retient toujours Stéphanie auprès d'elle , l'aime d'autant plus tendrement , qu'elle a connu autrefois Rosémont , & brûle pour ce lord d'une passion que lui-même ignore , & qu'elle s'est d'autant plus attachée à étouffer , que son époux , quoique fort avancé en âge , mérite d'ailleurs toute son affection & sa reconnoissance.

Pendant que Stéphanie intéresse tout ce qui l'entoure , elle est un objet de haine & de vengeance pour la seule Florizene. Cette Espagnole , qui n'a que dix-huit ans , est du caractère le plus odieux , le plus vindicatif , le plus noir , & d'une méchanceté ingénieuse , profonde , qui semble au-dessus de son âge & de son sexe , & qui étonne & révolte même le comte Félici , avec lequel elle agit de concert. Elle a tout découvert , la

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

naissance de Stéphanie , sa passion pour Fernand , l'amour de ce dernier. Malgré tous les moyens que Ximenès a de plaire , elle ne l'aime point ; l'ambition & la jalousie seules la portent à désirer de l'épouser ; elle espere se venger de lui , en l'arrachant à sa rivale & le rendant malheureux ; elle espere sur-tout se venger doublement de Stéphanie , en lui ôtant Fernand , & en procurant son mariage avec le comte Félici qu'elle a en horreur. Pour Félici , en unissant ses complots à ceux de Florizene , il se propose en même-tems de parvenir à épouser miss Rosémont , & de contribuer à faire le malheur de son rival , en pressant son union avec l'infernale Espagnole. On sent combien doit être vif l'intérêt que répandent dans le roman ces passions & ces intérêts opposés des différens personnages ; il est vrai que cet intérêt y est si prodigué , qu'il en rend la marche compliquée.

Les ressorts que font mouvoir de concert Florizene & Félici , & qu'il seroit trop long de détailler , sont dérangés tout-à-coup par la mort du vieux marquis de Céléria , pere de Florizene , mort qui arrive au moment où alloit se faire le mariage de cette furie avec Ximenès. Elle a la rage de le voir encore retardé par une guerre qui survient avec les Maures. Fernand court servir son roi & sa patrie , & se distingue par des exploits brillans. Il sauve même la vie au roi dans un combat. Rosémont , caché sous le nom de Ramire , revenu de sa mission secrète , qu'il a remplie avec succès , obtient aussi un commandement dans cette guerre , & y rend d'im-

portans services à l'Espagne. Stéphanie a la joie de voir revenir son pere couvert de gloire, ainsi que l'amant qu'elle chérit en secret.

Cependant, diverses circonstances déterminent Fernand à déclarer son amour pour Stéphanie, & à rompre son engagement avec Florizene. La rivalité de cette dernière éclate. Stéphanie, de son côté, n'a pu cacher à tout ce qui l'environnoit sa tendresse & ses alarmes, pendant une maladie dangereuse de son amant. Elle fait donc l'aveu de son amour à madame de Céléria; &, quoiqu'elle voye le mariage de Florizene rompu sans retour, quoiqu'elle soit instruite de son indifférence pour Ximenès, quoiqu'elle ait en main des preuves de sa fausseté & de sa perfidie, loin de dévoiler cette fille abominable, elle prend la résolution généreuse de s'immoler à sa reconnoissance envers son amie & sa bienfaitrice, & aux intérêts de son pere. Elle renonce donc à Fernand, & prend le parti, dicté par le désespoir, de donner la main à Félici, mariage bientôt suivi de celui du lord Rosémont & de la marquise de Céléria. Ximenès est désespéré. Stéphanie, résolue à lui demeurer fidelle, même en devenant comtesse de Félici, avoue courageusement au comte, le jour même de ses nœces, son aversion pour lui, sa passion insurmontable pour son rival, les circonstances qui l'ont forcée à lui donner la main; elle finit par lui laisser entrevoir l'horreur avec laquelle elle le verroit user de ses droits. Félici, furieux de voir son ardeur si cruellement trompée, mais plus ambitieux qu'amoureux, dévore

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sa rage , & renonce à la possession de Stéphanie. Sa passion pour elle s'est changée en haine ; il ne roule dans sa tête que des projets de vengeance , & veut commencer par perdre Fernand. Il se sert de Florizene , qui ne veut plus que la mort de celui qui devoit être son époux , & qui aposte des émissaires pour l'assassiner. Stéphanie , avertie à tems , vole à son secours , se jette au milieu des assassins , & lui sauve la vie. Félici , au désespoir de voir sa victime échappée , tourne sa rage contre son innocente épouse ; & , résolu de la faire périr par une mort lente , la fait conduire loin de Madrid , dans un désert affreux , où elle est enfermée & gardée à vue. Du moment où elle a disparu , Fernand , mylord Rosémont , Clarence son amie , qui se trouve alors en Espagne , sont occupés à la chercher. Fernand découvre enfin , après des peines incroyables , le lieu de sa détention ; il y pénètre , & la trouve expirante de foiblesse & de désespoir , dans le moment où Florizene s'introduisoit dans sa prison par une autre porte , un poignard à la main. Ximenès s'élance , la désarme , veut la tuer , mais elle s'échappe. Rosémont & Clarence arrivent : Stéphanie revient à elle & se trouve dans les bras d'un pere , d'un amant & d'une amie. Elle est encore quelques jours en danger , mais enfin elle se rétablit. Son pere l'emmene en France avec miss Clarence , & la soustrait pour jamais au pouvoir de Félici , à qui sa barbarie a fait perdre tous ses droits. Ils rejoignent à Paris milédi Rosémont , & l'amie de Clarence , madame de Morsey. Le chevalier de Roseane ,

frere de cette derniere , aime miss Clarence & en est aimé , mais Clarence ne veut point de bonheur tant qu'il manque quelque chose à celui de son amie.

Fernand est resté en Espagne. Séparé peut-être pour jamais de son amante , il a du moins la consolation de la savoir plus tranquille ; & d'être assuré de sa tendresse , par une lettre qu'il a surprise dans sa prison lorsqu'il l'y trouva évanouie , où elle lui faisoit voir son cœur à découvert , & qu'il ne devoit recevoir qu'après la mort de l'infortunée comtesse. Les choses ne restent que quelques mois dans le même état. Florizene , voyant que tous ses coups ont porté à faux , veut au moins se venger de Félici. Elle fait remettre au gouvernement une copie qu'elle s'est procurée de quelques lettres de ce ministre propres à le perdre , puisqu'elles prouvent clairement qu'il a trahi l'état , & entrete nu des intelligences avec les ennemis de l'Espagne. Il est dépouillé de ses emplois & arrêté. On lui fait son procès ; mais Fernand a encore la générosité d'employer son crédit auprès du roi pour le sauver de l'échafaud , & obtient qu'il ne sera qu'envoyé en exil dans une de ses terres. Félici ne peut survivre longtemps à la perte de ses dignités , & s'empoisonne de désespoir. Florizene tombe dans des convulsions de rage , & devient folle. Ximenès , désormais tout entier à l'espoir d'être bientôt heureux , va rejoindre à Paris Stéphanie , & leur union est enfin décidée. Les deux amans , mylord & & miladi Rosémont , miss Clarence , madame

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Norfey , le chevalier de Rosenne , partent tous ensemble pour l'Espagne , où se fait le mariage de Fernand & de Stéphanie , & celui de Rosenne & de Clarence.

Il y a eu peu de romans plus intéressans à lire que celui-ci. Indépendamment de l'amour si tendre , si vif & si bien exprimé de Ximènes & de Stéphanie , presque tous les personnages sont des héros d'amitié. Rien de plus touchant que celle qui réunit Stéphanie , lady Rosémont , miss Clarence , & madame de Norfey. Cette dernière , en sa qualité de Françoise , y apporte quelquefois un ton un peu plus gai & plus léger , mais n'en est pas moins raisonnable & moins sensible. Le même sentiment anime Fernand , ses amis dom Lope & dom Almanza , & le chevalier de Rosenne. Le lord Rosémont intéresse par ses malheurs , par la noblesse de ses sentimens , & sa tendresse pour sa fille , qui , de son côté , est un prodige d'amour filial autant que d'amour & d'amitié. Félici est odieux , mais bien moins encore que Florizene , sur laquelle l'auteur paroît avoir épuisé ses crayons en ce genre , & qui est un des caractères les plus atroces qu'on ait vus peints dans aucun roman , frappant sur-tout par le contraste d'un sexe foible & d'un âge tendre , avec le sang froid de la scélératesse & l'énergie effrayante de la cruauté. Le style n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage ; il est soigné par-tout ; peut-être même l'est-il trop ; peut-être n'est-il pas assez épistolaire ; mais la partie des caractères nous a paru su-

périeure. Enfin ce roman nous a semblé un des meilleurs que l'on nous ait donnés depuis très-long-tems. On ne devine pas pourquoi l'auteur a craint de se nommer. Une telle production ne peut que faire honneur à son esprit & à son ame. Elle doit sur-tout plaire aux femmes, disent les auteurs du *journal de Paris* : car l'amant, dans ces lettres, est charmant, & le mari est un monstre.

(*Mercur de France ; Journal de Paris ;
affiches & annonces de Paris.*)

LES adieux du duc de Bourgogne & de l'abbé de Fénelon son précepteur ; ou dialogue sur les différentes sortes de gouvernemens. Brochure in-12. de 200 pages, imprimée en Allemagne ; & se vend à Douay.

LA nature se plaît quelquefois à former des hommes extraordinaires, dont la postérité ne rappelle les vertus qu'avec vénération, & dont on ne prononce le nom qu'avec une espece d'attendrissement : tel est le célèbre archevêque de Cambrai, à qui l'on attribue ce dialogue. L'éditeur, bien convaincu que tout ce qui est sorti de la plume de cet illustre prélat, avoit des droits à l'admiration publique, s'efforce d'en démontrer l'authenticité. Il se fonde d'abord sur la ressemblance qui se manifeste, au premier coup-d'œil, entre les autres ouvrages de M. de Fé-

nelon , & celui-ci , tant pour le fonds que pour les graces du style. Une autre preuve plus décisive encore , c'est l'avertissement de l'auteur qui a recueilli ce dialogue , & qui assure le tenir d'un ecclésiastique honoré de toute la confiance du digne instituteur de M. le duc de Bourgogne. Cet ecclésiastique ayant été chargé de mettre en ordre la bibliothèque & les papiers de son bienfaiteur , en avoit obtenu la permission de prendre copie de son manuscrit , après la mort du prince ; & c'est par cette voie que cet ouvrage a vu le jour.

Comme les personnages qu'on nous cite pour témoins de ce fait , ne nous sont pas assez connus , nous ne saurions accorder à leur témoignage toute la foi qu'ils peuvent mériter , ni nous porter nous-mêmes pour garans de cette importante découverte , envers le public : nous nous contenterons d'observer , qu'il est assez vraisemblable qu'un prince philosophe , aimant ses devoirs & voulant rendre ses sujets heureux , ait demandé à son précepteur , avant de se séparer de lui , un entretien particulier sur la meilleure forme possible de gouvernement. Il est également vraisemblable que M. de Fénelon , s'étant préparé à cette conversation , en ait mis le résultat par écrit ; mais qu'il n'ait pas voulu le publier ensuite , de peur d'exciter la rage de ses persécuteurs. Au reste , on attribue tant d'ouvrages posthumes aux auteurs qui ont laissé une grande réputation après eux , que le public ne sauroit être trop sur ses gardes , à cet égard , contre la fraude & la supercherie.

Nous voudrions pouvoir présenter ce dialogue en entier à nos lecteurs, pour qu'ils pussent juger, plus facilement, si on y retrouve en effet cette touche élégante, ce ton doux & persuasif, cette éloquence noble & naturelle, qui caractérisent ses productions immortelles. Mais les bornes de nos extraits ne nous permettent que d'en citer quelques morceaux. Le sujet est d'ailleurs si important par lui-même, & les principes qu'on y établit sont si conformes à ceux de cet éloquent prélat, qu'on ne devroit pas, ce semble, faire un crime à l'éditeur de ce dialogue, d'avoir pris le masque de l'auteur du *Télémaque*. Il ne pouvoit obtenir plus sûrement des succès, qu'en renouvelant ses maximes.

Le duc commence par se plaindre de ce qu'il ne sera plus à portée de voir aussi souvent son cher instituteur : il lui dit qu'il a bien des questions à lui faire, bien des éclaircissements à lui demander sur les objets les plus importants.

M. de Fénelon répond qu'il s'estimera heureux, s'il peut voir de près la noblesse, la constance avec laquelle le prince remplira ses devoirs. » Quelle consolation pour moi, continue-t-il, s'il m'est permis de le dire comme je le sens, de vous voir porter le flambeau de la vertu, dans l'empire des illusions & du mensonge ; démêler le sentier de la vertu, parmi les chemins si frayés du vice ; toujours pur au sein de la corruption ; toujours bon, malgré les conseils du courtisan, & toujours juste, malgré leurs intrigues. — Vous vous

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» êtes nourri des maximes de sagesse que nous
» offre la religion ; des grands principes de
» morale, qui doivent diriger la conduite des
» princes, & des regles que la prudence peut
» fournir aux hommes publics. La nature vous
» a donné, avec un cœur sensible, une ame
» élevée, un esprit droit & réfléchi. Vous avez
» cultivé ces heureuses dispositions. Que ne
» devons-nous pas en attendre ! Et si les bons
» princes sont des dons du ciel, que d'actions
» de graces les François n'auront-ils pas à lui
» rendre un jour, pour vous avoir fait naître
» & vous avoir destiné à monter sur le
» trône !

» Je ne répondrai pas, dit le duc, aux compliments que vous me faites. Vous m'avez
» appris à les mériter, plutôt qu'à les entendre. --- Oui, si jamais je tiens le sceptre,
» je ferai tous mes efforts pour gouverner selon les loix de la justice & de l'humanité :
» je maintiendrai la dignité & la gloire de la nation. -- Je fais combien les devoirs sont
» crés, & combien il est glorieux de les remplir. Mais est-ce-là que doit se borner l'ambition
» d'un grand prince ? Ne devrait-il pas
» remettre à la nation elle-même le soin de se gouverner ; & en abdiquant l'autorité, devenir
» plus que roi, devenir citoyen ? “

Un principe si héroïque seroit presque incroyable dans tout autre prince qui n'auroit pas eu Fénélon pour instituteur. Le duc de Bourgogne, qui sentoit bien que cette proposition ne trouveroit pas grace devant son précepteur,

s'efforce de la justifier par plusieurs raisons assez spécieuses. » Tout se réduit enfin ici, dit-il, à » examiner s'il est une forme de gouvernement » plus heureuse que la monarchie. Si cela étoit, » je mourrois jeune, ou je ne mourrois pas » roi... soyez-en assuré.... Et à vous dire le » vrai, je crains bien que la monarchie ne soit » pas aussi avantageuse à l'état, qu'elle est propre à flatter le monarque. «

M. de Fénélon, prévoyant que le duc alloit tirer de grands avantages, pour son opinion, de l'état florissant de la plupart des républiques, se hâte de lui présenter le tableau en abrégé des troubles, des guerres civiles & des malheurs publics qui les déchirent presque toujours, lorsqu'elles sont parvenues à un certain degré de splendeur & d'agrandissement.

De l'exemple des républiques anciennes (*); il passe aux modernes; &, pour achever de convaincre son auguste élève, que l'état monarchique est de tous les gouvernemens, le plus convenable aux grandes nations, il établit plusieurs principes sur lesquels il fonde son système.

(*) Carthage, devenue trop riche, se seroit détruite, quand même Scipion ne l'auroit pas anéantie. Rome ne vit plus naître dans son sein que des enfans ingrats & sanguinaires, lorsqu'elle fut devenue trop puissante pour n'être plus qu'une république. Athenes ne se vit en proie à l'avidité de ses voisins, que lorsqu'elle se fut agrandie & enrichie par ses victoires & ses forces navales. Sparte ne se soutint long-tems que lorsqu'elle resta pauvre. Mais qui voudroit avoir été Spartiate ?

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Nous allons parcourir ces principes, en abrégant leurs développemens, sans rien faire perdre, s'il est possible, à ces vérités fondamentales, de leur force & de leur évidence.

P R E M I E R P R I N C I P E.

Le gouvernement monarchique est le plus naturel de tous les gouvernemens.

Des peuples simples, grossiers, bornés dans leurs connoissances, ont dû, en se réunissant en société, suivre la forme de gouvernement la plus facile à concevoir, & la plus aisée à exécuter. Ce qui ne peut convenir, qu'à la monarchique; car dans une monarchie, il n'y a qu'un maître à entendre, une loi à connoître, un intérêt à ménager. Ils ne pouvoient d'ailleurs se tracer de plan à cet égard que d'après les premières idées que leur fournissoit le spectacle majestueux de la nature. Or, toutes ces idées ramènent à la monarchie, tout dans la nature en présente l'image, tout tient à l'unité, à la subordination, à un seul chef. Il n'y a qu'un Dieu qui gouverne tout. Toutes les rivières, tous les fleuves, tous les ruisseaux roulent leur tribut dans le sein d'un seul & même océan. Voyez une plante, un arbre, il n'y a qu'une tige à laquelle appartiennent routes les branches. Notre système enfin n'a qu'un soleil pour nous éclairer, nous échauffer, nous vivifier & donner la fécondité à notre globe.

» Je pourrois, ajoute Fénelon, pousser l'é-

» numération plus loin ; mais il me suffit de
 » l'indiquer comme une preuve , que le gou-
 » vernement monarchique est le plus conforme
 » à la nature , celui que la nature semble le
 » plus recommander aux hommes , celui qu'elle
 » leur indique le mieux , & auquel elle semble
 » les appeller. «

I le. P R I N C I P E.

*Le gouvernement monarchique est nécessairement le
 premier de tous.*

Ce principe est démontré par le témoignage
 de l'histoire & par celui de la raison. » Adam ,
 » dit Fénelon , roi de sa race naissante , les pa-
 » triarches rois de leur famille , Moïse & les
 » juges rois du peuple Juif sous un autre nom ,
 » puisqu'ils étoient tout à la fois les ministres
 » de Dieu , le seul roi de ce peuple , les or-
 » ganes & les interpretes de ses volontés , les
 » exécuteurs de ses ordres , en un mot , les
 » seuls rois sensibles de la race d'Abraham. Voilà
 » ce que nous offre la Genèse. Parmi les téné-
 » bres & les fables , qui couvrent l'origine des
 » nations , qu'y trouvons-nous ? Que ces na-
 » tions ne sont que des colonies , ou bien qu'elles
 » ont commencé par avoir des rois. L'Egypte ,
 » la Perse , Babylone , Ninive , la Chine , le
 » Japon , les Indes , toute l'Asie nous présen-
 » tent des rois à la plus ancienne époque de
 » leur histoire. Les premiers peuples Celtiques ,
 » Gaulois , Bretons , Germains , les premiers

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» habitans de l'Ibérie , de la Grece & de l'Italie ;
 » sont presque tous dans le même cas. Didon
 » fut reine de Carthage ; Romulus fut roi de
 » Rome ; quoique les peuples qui fonderent ces
 » deux villes , ne doivent être regardés que
 » comme des colonies , c'est-à-dire , comme un
 » assemblage de personnes libres , dont l'intérêt
 » étoit de se ménager une portion de l'autorité ,
 » & par conséquent de se choisir un gouverne-
 » ment républicain , ou mixte. « Fénélon fait
 venir la raison à l'appui de l'histoire , pour prou-
 ver son second principe : il montre que les pre-
 miers hommes ayant commencé par vivre en
 familles , lesquelles sont dans le fond autant de
 petites monarchies , & ayant pris l'habitude de
 vivre dans la dépendance d'un seul , ont dû
 se gouverner par la même habitude lorsqu'ils se
 sont réunis en société.

Le duc prétend que les deux principes qu'on
 vient de voir , ne prouvent rien en faveur de
 la monarchie. » Le premier pas de l'homme ,
 » dit-il , doit être le plus incertain & même le
 » plus propre à occasionner une chute : la pre-
 » mière idée de l'homme doit être la plus obs-
 » cure de ses idées & la plus voisine de l'er-
 » reur : le premier ouvrage de l'homme est tou-
 » jours le plus imparfait : on fait ce que sont nos
 » essais en tout genre. Ainsi de ce que le gou-
 » vernement monarchique est de fait le premier
 » de tous , & celui auquel la nature nous con-
 » duit du premier pas , je conclurois qu'il est le
 » moindre. Ne pourrois-je pas ici recourir à
 » l'histoire , & prouver qu'à mesure que les na-

» tions se sont éclairées , elles ont mis de nou-
» veaux freins à l'autorité de leurs premiers
» maîtres & souvent même ont fini par les
» chasser ? Carthage , Rome , Athenes ont com-
» mencé par des rois , & se sont hâtées de de-
» venir autant de républiques. «

Quelque spécieuse que soit l'objection du duc contre les monarchies , l'archevêque de Cambray la réfute , en convenant que l'histoire fourniroit peut-être des armes égales , tant pour les républiques que pour les monarchies , & en priant S. A. R. de vouloir bien laisser de côté les faits historiques , par le moyen desquels on ne termineroit jamais la dispute , & de s'en tenir au seul raisonnement. Il avoue que le premier pas de l'homme est le plus chancelant de tous , mais il ajoute , qu'il est le plus nécessaire.

» C'est , continue-t-il , l'esquisse de tous ceux
» que l'homme doit former pendant sa vie :
» les premières idées de l'homme doivent être
» les plus obscures , mais elles sont les plus
» convenables à sa destination : c'est le fruit
» des impressions les plus naturelles qu'il puisse
» éprouver , le trésor le plus essentiel à sa con-
» servation ; en un mot , ce sont les idées les
» plus vraies qu'il puisse former , & le germe ,
» le modele de toutes les autres. Le premier
» ouvrage de l'homme doit être le plus impar-
» fait de ses ouvrages & en même-tems le
» plus intéressant pour lui , celui que le be-
» soin réclame le plus impérieusement. Nos es-
» sais en tout genre ne sont que des ébauches
» grossières ; mais le plus souvent nous ne

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» parvenons au beau & à la perfection , qu'en
» travaillant sur le plan de nos premiers essais.
» Ainsi les premiers gouvernemens monarchi-
» ques ont dû fourmiller de défauts : mais cette
» forme de gouvernement n'en est pas moins
» en général la plus convenable à la société.
» C'est à l'expérience & au génie des grands
» hommes à la perfectionner ensuite selon les
» circonstances.

III^{me}. P R I N C I P E.

Le gouvernement monarchique est celui auquel tous les autres doivent le plus naturellement aboutir.

Ce principe est si évident, que nous ne nous arrêterons pas aux preuves sur lesquelles Fénelon l'établit. Nous remarquerons seulement qu'il ne veut pas qu'on honore du nom de *gouvernement* le *despotisme absolu*, ni l'*aristocratie rigoureuse*, non plus que l'*anarchie*. Il définit l'*anarchie*, un état de guerre de tous contre tous, le *despotisme absolu*, un anéantissement de tous sous la main d'un seul. L'*aristocratie rigoureuse*, le despotisme remis à plusieurs. Dans ces trois états, il n'y a ni biens, ni propriété, ni liberté, ni loix, ni défenseurs, ni titres; il n'y a que des oppresseurs & des opprimés. Tout y est devoir, charge, esclavage d'un côté, & de l'autre, caprices & fantaisies.

IVme. P R I N C I P E.

Le gouvernement monarchique est le plus facile à rétablir.

» Un gouvernement, dit Fénelon, est altéré
» ou par des troubles publics, ou par la cor-
» ruption générale des mœurs & le mépris des
» loix. « Les troubles publics dans une monar-
chie finissent presque toujours par la ramener à
son premier état. La France, si souvent ébran-
lée par les révoltes des grands vassaux de la
couronne, & toujours victorieuse de leurs ef-
forts, auroit pu fournir de grandes preuves à
l'archevêque de Cambrai pour appuyer ce qua-
trième principe, mais il ne les a pas rappellées
au duc, sans doute parce que ce prince les
savait déjà trop bien. Il se contente de raison-
nemens, dans lesquels nous ne le suivrons pas,
pour ne point copier le livre entier.

Quant à l'altération des gouvernemens, oc-
casionnée par l'altération des mœurs & le mé-
pris des loix, on ne peut nier que le monar-
que n'ait infiniment plus de moyens pour y
remédier, que les chefs d'une république. Ces
derniers étant tous corrompus eux-mêmes, ou
du moins pour le plus grand nombre, les sages pro-
poseroient en vain des réformes, ils ne feroient
point écoutés, tandis que le premier a l'auto-
rité pour sévir contre les transgresseurs des loix,
& son exemple pour faire revivre la pureté des
mœurs.

Le gouvernement monarchique est le plus aisé à perfectionner.

On fait voir d'abord, combien il est difficile de rien changer, de rien innover dans une république, quelque vice, quelque défaut qu'on y remarque, à cause de la diversité d'opinions dans les chefs, & de l'aveugle attachement du peuple pour ses anciens usages, pour les loix auxquelles il est habitué : inconvéniens qui ne sont pas les mêmes dans une monarchie, où tout dépend de la volonté d'un seul dirigée par son conseil. On prouve ensuite ce cinquième principe par l'exemple de la France, dont le gouvernement, sous la troisième race des rois, est parvenu pas à pas & de siècle en siècle, sans troubles & sans beaucoup de révolutions, au plus haut degré de perfection, où il semble qu'il puisse atteindre. Les changemens heureux qui y ont été faits dans cet intervalle, sont, comme le remarque Fénelon, l'affranchissement des serfs, l'affoiblissement de la puissance des grands vassaux, la réunion de leurs fiefs à la couronne, la considération accordée au tiers-état, parmi lequel on prit des conseillers & des juges pour siéger sur le tribunal des pairs, & prononcer avec eux sur les affaires les plus importantes de la monarchie ; outre l'honneur que leur firent les rois de France, de leur confier le glaive de la justice, & le dépôt sacré des loix.

Le duc. » Vous m'avez fait trembler, il sem-
» ble d'après ce que vous avez dit de la Fran-
» ce, que notre forme de gouvernement soit
» prête à décliner. «

M. de Fénelon. » J'espère que ce malheur
» n'arrivera jamais, & que si dans quelque épo-
» que funeste, on en étoit menacé de plus
» près, la sagesse de nos rois arrêteroit &
» répareroit promptement le mal fait par les pre-
» mieres atteintes. J'en ai pour garant ce sang
» qui coule dans les veines de l'auguste maison
» de France; je compte beaucoup sur vos heu-
» reuses dispositions & sur la protection spé-
» ciale que le ciel a toujours paru accorder à
» notre monarchie. Sans doute que le carac-
» tère noble & loyal des grands de l'état, doit
» encore fortifier nos espérances. « Ici le pré-
lat auroit pu faire mention aussi de l'amour du
peuple françois pour ses rois, amour qui va
jusqu'à l'idolâtrie, & qui sera toujours le rem-
part le plus ferme du trône, & par conséquent
le soutien de la monarchie.

Fénelon rapporte deux causes capables d'a-
mener de dangereuses révolutions dans un état;
la première est le nombreux militaire, que tous
les souverains de l'Europe s'efforcent d'entre-
tenir à l'envi les uns des autres. La seconde,
l'esprit philosophique mal entendu. La quantité
de troupes, que les rois ont en tout tems sur
pied, épuise les campagnes de cultivateurs &
anéantit l'agriculture; elle rend les princes trop
redoutables aux yeux du reste de la nation,
& paroît trop favorable au pouvoir arbitraire.

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les loix se taisent devant des armées, & les peuples gémissent en silence : tout prêts à secouer un joug qui les accable.

Quant à l'esprit philosophique, ce qui le rend dangereux, c'est sa manie de vouloir tout soumettre au calcul, de porter l'audace jusqu'à peser les droits respectifs des sujets & des souverains, à voir sur quels fondemens porte l'édifice des sociétés. Cet esprit, s'il n'est soutenu par la justesse des réflexions, & une sagesse de raisonnemens, dont la plupart des penseurs ne sont pas capables, conduit au mépris des mœurs, de la religion, des loix, de l'autorité, il devient murmurateur, il devient frondeur.

Le prélat ne voit aucun remède propre à prévenir les effets de la première cause; parce que le souverain qui commenceroit le premier à diminuer sa milice nombreuse, courroit risque d'être écrasé par ses voisins. » Il faudroit, » dit-il, trouver le moyen d'abrégier l'étude de » l'exercice, afin de laisser au militaire le loisir » d'habiter la campagne & de cultiver la terre » pendant la majeure partie de l'année; de manière qu'en tems de paix on dérobat moins » de monde à l'agriculture, & qu'on eût moins » de dépense à faire pour l'entretien des troupes, sans qu'on eût moins de soldats en tems » de guerre, ni moins bien disciplinés.

Pour prévenir les abus de l'esprit philosophique, Fénelon ne prétend pas qu'on interdise l'étude des sciences & des arts, il veut au contraire, qu'on les encourage par tous les moyens possibles. » C'est, dit-il, la hardiesse de penser

» séparée de l'esprit de réflexion & d'observa-
 » tion, qui fera le mal : eh bien, il s'agit d'ac-
 » coutumer les esprits à réfléchir & à observer,
 » alors la hardiesse ne sera plus dangereuse,
 » elle sera utile ». Pour cet effet, il demande
 qu'on réforme les systèmes actuels d'éducation
 dans les villes & dans les campagnes, ou plu-
 tôt qu'on en crée; car il n'y en a pas encore
 qui méritent ce nom; qu'on accoutume de bonne
 heure les enfans à penser, à distinguer ce qui
 doit être sacré pour tous les citoyens, d'avec
 ce qu'il est permis de discuter; que leur édu-
 cation ne soit point le fruit de leur mémoire,
 mais de leur raison; qu'on leur fournisse enfin
 des catéchismes simples, clairs, mais solides &
 bien raisonnés de tout ce qu'il est utile & con-
 venable de savoir & de respecter dans les prin-
 cipes & les loix de l'humanité, de la religion
 & du gouvernement.

VIme. P R I N C I P E.

*Le gouvernement monarchique est celui sous lequel
 les établissemens avantageux sont le plus faciles
 à exécuter.*

VIIme. P R I N C I P E.

*C'est le plus favorable aux beaux-arts & au bon
 goût.*

Les preuves de ces deux principes sont trop
 sensibles pour qu'il soit besoin de les rapporter.

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Mais le prince demande si le goût des arts est réellement utile dans un état.

» Le goût des arts , répond Fénelon , tient
» à celui des sciences ; ce goût n'est d'ailleurs
» qu'un résultat de plusieurs qualités morales de
» l'homme, cultivées & perfectionnées; & com-
» ment peut-on douter des avantages de ce qui
» est un degré de perfection ? Ce goût tient à
» l'honnêteté & y mène ; il adoucit nos pas-
» sions , les modere & les dirige ; le goût aug-
» mente la sociabilité des hommes en répandant
» plus d'agrémens & de charmes sur leur com-
» merce ; il ajoute à nos vertus, supplée à celles
» qui nous manquent ; il affoiblit, diminue ou
» corrige nos vices ; il contribue à l'éclat & à
» la richesse d'un état au-dehors ; il attire les
» étrangers ; il perfectionne les mœurs. Un sou-
» verain doit donc le protéger, d'autant plus que
» le goût des beaux-arts produit & augmente
» le goût dans toutes les branches de l'industrie ;
» des fabriques & du commerce. «

VIIIme. P R I N C I P E.

*Le gouvernement monarchique est celui qui s'accorde
le mieux avec les passions de l'homme.*

» VOULOIR détruire nos passions, dit Féné-
» lon, est une chimere ; vouloir leur refuser
» toute sorte d'aliment en est une autre ; il faut
» savoir les plier sans violence, les diriger vers
» des objets faits pour elles , & les amuser quand
» on ne peut pas les satisfaire. Or , c'est ce que

» je trouve de plus admirable dans les monar-
» chies, puisqu'on y remplit toutes ces vues pour
» le bien de l'état. «

Selon lui, l'homme est trop gêné dans une république. Les choses les plus indifférentes ailleurs, cessent de l'être pour un républicain. La manière de vivre, le choix des mets, les meubles, les vêtemens, le nombre des domestiques, tout ce qui tient à l'aisance & aux commodités de la vie; les sociétés particulières, les discours, le ton, les airs, les manières, tout ce qu'il y a de moins important dans l'homme moral, en un mot, tout ce qui est entièrement libre & permis sous un monarque, devient de conséquence dans une république, & y est ou ordonné comme un principe de mœurs, ou défendu comme un vice funeste. La cupidité trouve une sphere plus étendue dans une monarchie que par-tout ailleurs. Les grandes fortunes s'y font plus aisément; & si elles sont légitimes, elles rendent le citoyen précieux; elles lui attirent de la considération; au lieu qu'une fortune trop grande rend un républicain suspect & malheureux. L'ambition trouve aussi plus d'alimens dans un état monarchique; les titres, les honneurs, les dignités, les prérogatives, la faveur, le crédit, y nourrissent cette passion & la font servir au bien de la patrie. Ces avantages manquent dans une république, ou s'ils existent, on ne les obtient qu'à son tour, & le tems de la jouissance est limité. Après ce tems on rentre dans la foule, on redevient presque nul. » Quand
» tout ce que j'avance ne seroit pas sans repli-

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» que, ajoute le prélat, au moins avouera-t-on
» que ces fêtes publiques, les spectacles, les
» cours, le cortège, la magnificence, la pompe,
» tout cela égaie, réjouit, occupe, amuse,
» se, distrair, console & flatte le citoyen d'une
» monarchie. Son caractère en prend une teinte
» de gaieté, de politesse & d'agrément, que vous
» ne trouverez jamais dans une république, où
» tout est triste, dur & austère. «

Le duc objecte à M. de Fénelon, que la première, la plus chère & la plus précieuse de toutes les passions de l'homme ; c'est la liberté ; qu'il en jouit pleinement dans une république, au lieu qu'elle est étouffée sous le sceptre du monarque.

Le prélat réfute cette objection en disant que la liberté des républiques n'est guère qu'un fantôme brillant qui éblouit de loin, & disparaît quand on le regarde de près ; ce qu'il prouve par des argumens moraux. A quoi se réduit la liberté d'un républicain ? A avoir une voix, un suffrage, un avis à donner ? Mais cette petite satisfaction peut-elle compenser les contradictions, les plaintes, les murmures, les chagrins, dont elle est presque toujours accompagnée ? — Il puise une nouvelle preuve de son assertion dans la définition même de la liberté. C'est, selon lui & selon la raison, le pouvoir de disposer de nous-mêmes & de ce qui nous appartient, conformément à de sages loix : ainsi, plus il y a de choses que les loix nous permettent de faire sans qu'il en résulte aucun dommage pour les autres, plus nous sommes

mes livres. » En ce cas, dit-il, il est évident
 » qu'on est plus libre dans une monarchie que
 » dans une république, puisque dans la pre-
 » miere nous pouvons à notre gré disposer de
 » nous-mêmes pour le choix d'un état & pour
 » le genre de vie, & de nos biens, pour la
 » maniere de les acquérir, de les faire valoir
 » & d'en jouir de mille manieres différentes,
 » que l'esprit d'économie, d'égalité & de mé-
 » fiance interdit dans les républiques.

Les principes que M. de Fénelon établit en-
 core en faveur de la monarchie, sont : *que*
leur gouvernement est plus propre à former de grands
hommes dans tous les genres ; qu'il est le plus fa-
vorable à l'accroissement des fortunes particulieres ;
qu'il est le plus équitable dans la distribution de la
justice ; le plus doux & le plus humain ; le plus
durable ; le plus tranquille au dedans , & le plus re-
doutable au-dehors. Nous ne le suivrons pas dans
 les preuves qu'il en apporte.

Le duc convaincu que le gouvernement mo-
 narchique est le plus avantageux aux hommes,
 demande quelle est la meilleure forme qu'une
 monarchie puisse avoir ? Fénelon, pour satis-
 faire à la demande de son auguste élève, lui ex-
 pose brièvement les loix propres à rendre une
 monarchie parfaite ; ces loix sont prises dans la
 constitution même de la monarchie françoise.
 Nous nous contenterons de les indiquer. La pre-
 miere, est que le trône soit héréditaire ; la se-
 conde, que le roi soit seul législateur ; la troi-
 sieme, qu'il soit seul le protecteur des loix ; la
 quatrieme, qu'il ait le droit de faire la paix &

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la guerre ; la cinquieme , qu'il ait le droit de disposer du trésor public ; la sixieme , que le revenu de l'état soit le tiers du produit de tout le royaume ; la septieme , que le roi seul nomme à tous les offices publics.

Le duc fait remarquer au prélat , que par toutes les loix qu'il vient d'exposer , il établit un despotisme pur & absolu au lieu d'un gouvernement monarchique.

Fénelon lui répond , que si les loix qu'on vient de voir sont nécessaires à une monarchie , elles ne sont pas les seules nécessaires. Il en est d'autres , dit-il , qui acheveront de donner la forme monarchique au gouvernement , & qui empêcheront qu'on ne puisse le confondre avec le despotisme. Voici ces loix : Les charges publiques seront inamovibles ; c'est-à-dire , que ceux qui en seront revêtus , ne pourront point en être dépouillés , à moins qu'on ne leur fasse légalement leur procès. Il n'y aura point de jugement , que la cause n'ait été plaidée contradictoirement & publiquement. Le souverain ne fera jamais lui-même les fonctions de juge. Les formalités seront le moins compliquées qu'il sera possible , pourvu qu'elles soient suffisantes. Écoutons ce que le prélat dit à ce sujet. » Les formalités sont la sauve-garde » du citoyen & des loix contre la brigue , » la chicane & l'iniquité. Il faut qu'elles soient » uniformes , simples , justes , connues , inaltérables , & respectées peut-être plus encore » que les loix , ou du moins qu'elles soient » considérées comme faisant partie des loix pri-

» mitives & essentielles de l'état. Il en faut
» pour le choix de toutes personnes à qui l'on
» voudra confier quelques charges publiques ;
» & sur-tout de celles qui concernent la jus-
» tice. Il en faut pour la rédaction & publica-
» tion des loix , des ordonnances & des régle-
» mens du souverain. Il en faut pour la pro-
» cédure tant en matiere civile que criminel-
» le, & rien ne doit être plus sacré aux yeux
» du monarque que les formes publiques, aux-
» quelles la nation est accoutumée, & qu'elle
» regarde comme le garant de ses droits. « Cha-
que citoyen sera jugé par ses juges naturels
& légitimes. Ici Fénelon s'élève fortement con-
tre l'abus des commissions particulieres, en
convenant néanmoins qu'elles sont quelquefois
indispensables. Le souverain ne doit, dit-il, y
recourir qu'en gémissant & dans le cas d'une
nécessité absolue. Que la justice soit rendue le
plus promptement qu'il sera possible ; qu'elle
soit gratuite. Aucun citoyen ne sera gêné dans
la libre disposition de sa personne & de ses
biens.

Telles sont les loix qui , selon le prélat, consti-
tuent une monarchie parfaite. Le duc de Bour-
gogne fait à ce sujet une objection trop déli-
cate & trop importante, pour que nous ne rap-
portions pas ici la maniere dont Fénelon la ré-
fute. — Et si le gouvernement , dit le prince,
veut violer les formes publiques , que devient
la sûreté des citoyens ?

Le souverain, répond M. de Fénelon, ne le
voudra pas, ou le voudra rarement, & en de

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

petites choses ; encore ne tardera-t-il pas à réparer le mal. Il sentira que ce n'est qu'en respectant ces barrières , qu'il peut avoir la confiance , l'estime & l'amour de ses sujets : il sentira qu'il ne peut violer ces loix sans éprouver quelque résistance de la part des magistrats. Ces actes de résistance ne pouvant être secrets , porteront la cause , en quelque manière , au tribunal de toute la nation & de toute l'Europe. Si elle est grave , le souverain perdra encore plus à la soutenir , parce que son injustice sera plus manifeste , & que les esprits en seront plus alarmés & plus irrités. Il faudroit lui supposer un vrai délire , un aveuglement absolu , ou une ignorance inconcevable pour imaginer qu'il vouloit , de dessein prémédité , s'aliéner tous les cœurs & agir contre ses propres intérêts. Il faudroit supposer la même ignorance ou le même délire dans les ministres qui lui conseilleroient ces violences ; & s'ils trompoient le monarque , ou plutôt s'ils se trompoient eux-mêmes , l'erreur ne tiendrait pas long-tems contre la réclamation générale.

Le reste de l'entretien roule sur des questions relatives aux droits du parlement. L'archevêque de Cambrai les discute en homme d'état ; c'est-à-dire , de la manière la plus favorable à l'autorité souveraine , à laquelle il avoue cependant que le parlement pourroit & devroit même quelquefois résister ; par exemple , s'il s'agissoit du violement d'une loi fondamentale , mais en suppliant , & jamais en menaçant.

Voilà les dernières leçons que M. de Féné-

lon est supposé avoir données au duc de Bourgogne en finissant l'éducation de ce prince. Si elles ne sont pas véritablement de lui, ce que nous ne pouvons point assurer, elles sont au moins le résultat de ses principes.

(*Bibliothèque du Nord ; journal des sciences & beaux-arts.*

ÉPÎTRE à M. DESFORGES-BOUCHER, ancien gouverneur général des isles de France & de Bourbon, chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, commandeur de l'ordre de Christ ; par M. le chevalier DE BERTIN. A l'Isle de Bourbon, & se trouve à Paris, chez les Marchands de Nouveautés. Petit in-8vo. de 24 pages.

M. le chevalier de Bertin est avantageusement connu par quelques jolies poésies fugitives, insérées dans plusieurs recueils, & par le *Voyage de Bourgogne*, badinage très-agréable dont nous avons donné un extrait dans le journal de décembre de l'année dernière (*). Cette épître contribuera à justifier les espérances que l'on a conçues de ce jeune auteur. Sa phrase poétique a de la précision & du nombre, & ses vers ont du coloris : mais la marche de cette épître est

(*) Page 74 -- 14

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

un peu lente & le ton en est sérieux. Le talent de l'auteur paroît plus marqué pour la poésie légère & enjouée. Il prêche à son ami le goût de la solitude, dont il est lui-même épris.

Moi-même, hélas ! qui dans la fleur de l'âge
N'ai point l'orgueil ni le tems d'être sage,
Plus d'une fois, loin du bruit de la cour,
Cherchant l'abri des bois de Feuillancour,
Je préférois-aux rives de la Seine
Ces bords fleuris qu'une simple fontaine
Mord sourdement d'un flot tranquille & pur ;
Ce beau vallon me plaît mieux que Tibur.
Là le premier, sous l'herbe renaissante,
Je viens cueillir la fraise rougissante,
Et du rameau détache le dernier,
Ces dons mûris qui tombent le panier.
Au seul hyver nous cédon's nos retraites, &c.

L'auteur a traduit littéralement ces deux vers d'Horace.

*Et rura quæ liris quietû
Mordet aquâ, taciturnus amnis.*

Cette expression de *mordre* est-elle aussi heureuse en françois qu'elle le paroît en latin ? s'en sert-on dans un sens agréable ? nous n'oserions le décider.

Le poète rappelle le moment où il a quitté l'île de Bourbon, sa patrie, séjour de son enfance, & dont le souvenir lui est toujours cher : il exhorte son ami à oublier les affaires publiques & les frivolités de la capitale, pour goûter les jouissances du séjour qu'il habite.

O jour présent à mon ame attendrie,
Où de ton sein, jeune encore, enlevé,
Aux doctes sœurs nourrisson réservé,
Sous d'autres cieux cherchant un autre monde,
J'ai vu tes bords s'enfuir au loin dans l'onde!
Que de regrets ont suivi mes adieux?
Combien de pleurs coulerent de mes yeux?
Que j'aime encore, après quinze ans d'absence,
Ce Gol (*), témoin des jeux de mon enfance!
Sur le penchant d'un fertile côteau,
Il m'en souvient, s'élève le château.
L'art a mêlé, sous son riche portique,
Le goût françois au luxe asiatique,
Et j'admirois ces tapis précieux,
Que brode en Perse un peuple industrieux;
Ces fins tissus d'une écorce docile,
Et cet émail transparent & fragile,
Qu'au fleuve jaune a pétri le Chinois,
Vases brillans arrondis sous ses doigts.
Or dites-moi, quand des mers du Bengale
La Chine antique & sa fiere rivale,
L'Inde en tribut vous portent leurs trésors,
Quand dans vos bois, sur vos fertiles bords,
Tout s'embellit, quand vous buvez à table
D'un vin du Cap la sève délectable,
Ou ce café qui porte un feu nouveau
Dans tous les sens, & monte le cerveau;
Qu'importe alors qu'au joug de la Tamise;
Howe ait rangé l'Amérique soumise,
Où qu'il ait fui sous les murs de Boston?
Que dans Paris le frivole Agathon,
Sans nul dessein courant la ville entière,
Lorgne au Vauxhal & soupe à la barrière?
Qu'un traîneau peint, sur nos remparts glacés,

(*) Château de M. Desforges.

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Laisse en fuyant de longs fillons tracés
Ou qu'à la course un beau cheval de race,
Dont les aïeux ont vaincu dans la Thrace,
Emporte au but le Jockey noir ou blanc,
Qui rend la bride, & lui serre le flanc ?

L'auteur se croit pour un moment transporté
dans son ancienne patrie.

Je vous revois , palais simple & rustique,
De mon berceau dépositaire antique ;
O doux moment à mon cœur éperdu !
Je vous revois ! & toi qui m'es rendu,
Toi qu'en s'ouvrant mes yeux virent éclore,
Des doux baisers de Vertumne & de Flore,
O compagnon , cher à mes premiers ans,
Jeune arbrisseau (*) qui distilles l'encens,
Retiens tes pleurs , quand le sort nous rassemble :
Te souvient-il que nous croissions ensemble ?
Ah ! si mon bras moins débile aujourd'hui,
Fit de bonne heure , en t'offrant son appui ,
De l'amitié le doux apprentissage ,
Entends sur moi ton fraternel ombrage , &c.

Voilà des mouvemens & des tournures poétiques qui ont de la grace & de l'intérêt : mais supposer que les pleurs du benjoin puissent avoir du rapport avec la présence ou l'absence de l'auteur , n'est-ce pas une fiction poétique un peu outrée. Nous citerons encore ce morceau , qui ne manque ni d'élégance ni de force.

C'est-là qu'au bord d'un ruisseau transparent ,

(*) Le Benjoin.

De Bornéo le girofle odorant,
 Heureux larcin d'un mortel intrépide,
 Leve en secret son front jeune & timide.
 Ah ! protégez cet arbusle naissant,
 Craignez pour lui le troupeau bondissant,
 Les vents fougueux, & la jalouse rage,
 D'un peuple armé pour venger son outrage.
 Je vois déjà le Batave inhumain
 Traverser l'onde, & la flamme à la main,
 Exterminer l'innocente peuplade,
 Et ces noyers où mûrit la muscade,
 Qui sans pitié l'un sur l'autre immolés,
 Couvrent les champs de leurs troncs mutilés.
 Peuples, courez embrassez sa défense :
 Au fer cruel dérobez son enfance.
 Un jour, un jour, l'arbusle infortuné
 Se souviendra qu'à périr condamné,
 Sans vous, hélas ! opprobre du bocage,
 Jamais la fleur n'eût blanchi son feuillage, &c.

Après avoir décrit le bananier, le melon d'eau,
 l'ananas, la grenade, la jam-rosade, l'oranger ;
 il parle ainsi du cocotier, dont la tige droite
 & unie s'élève communément à plus de soixante
 pieds :

Loin de nos mains en vain sa tige avare
 Court dans les cieux suspendre son trésor ;
 Le negre agile a déjà pris l'essor :
 Sur l'arbre uni signalant son adresse,
 Des deux genoux, des deux mains il le presse,
 Monte, revient, superbe ravisseur
 D'un chanvre utile *arrachant l'épaisseur*,
 Faire sa à proie une utile blessure ;
 Le lait jaillit, & ruisselle, & murmure ;
 D'une chair blanche au dedans couronné
 Le noyau s'ouvre en coupes fançonné.

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L'auteur est plein des poésies de M. de Voltaire. Il en imite quelquefois les tournures.

Je fais très-bien qu'au lever de Julie,
Tous ces objets sont traités de folie, &c.

Ces vers rappellent ceux-ci de M. de Voltaire :

Je fais bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle
Un pareil entretien passe pour ridicule, &c.

On peut reprocher à M. Bertin l'affectation de finir tous ses alinea par des rimes coupées; artifice louable quand il est bien ménagé; mais qui devient un défaut quand il est trop répété. Rien n'est si facile à corriger, & son ouvrage y gagnera.

(*Journal de politique & de littérature.*
Journal de Paris.)

CHRIST. Gottlieb von Murr journal zur kunstgeschichte und zur allgemeinen litteratur, &c.
Journal pour les arts & pour la littérature en général ; par M. DE MURR. Quatrième partie, avec 3 planches. A Nuremberg, 1777. In-8vo.

Cette entreprise, dont les premiers volumes ont eu tant de succès, se soutient toujours avec beaucoup d'éclat. Quoique périodique, l'ouvrage de M. de Murr ne doit pas être confondu avec

cette foule importune de journaux qu'on publie chaque jour, & qui ne cessent de fatiguer les bons littérateurs. Il est vrai que l'auteur s'est depuis long-tems distingué de la tourbe des journalistes : ce n'est ni par avidité du gain, ni par impuissance de créer par lui-même, qu'il est entré dans la carrière : l'amour éclairé des sciences, le goût de la littérature, des beaux-arts, & le desir de propager ce goût, que tant de gens, soi-disans littérateurs, s'efforcent d'étouffer, lui ont dicté le plan de son journal, & ce plan nous paroît parfaitement rempli.

Dans cette 4e. partie, on lit un *essai sur l'histoire de la peinture dans le Frioul*, par M. le comte Alban de Salvarolo, tiré du 23e. tome de la *nuova Raccolta d'opuscoli scientifici e philologici*. Dans l'église de l'abbaye de Castello di Sesto, l'on voit des tableaux du IXe. siècle; il y en a aussi plusieurs du XIIe. à Aquilée. M. le comte Alban de Savarolo observe qu'alors les crucifix étoient peints, attachés avec 4 clous à la plante des pieds; mais, ajoutent M. de Murr & l'auteur Italien, Cimabué & Murgaritone furent les premiers qui clouèrent ensemble les pieds l'un sur l'autre avec un seul clou.

A la suite de cet essai, sont d'excellentes notices sur les arts en Italie & en Allemagne. A ce sujet, M. de Murr annonce une traduction allemande du Vasari, les tailles-douces de Hardt, & les estampes des antiquités d'Herculanum accompagnées de ses propres explications. Lorsque l'auteur s'occupoit de cet article, il y avoit déjà 80 planches d'exécutées; c'est-à-dire,

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tout le 1er. volume & la moitié du 2e. Dans le même tems on travailloit à Nuremberg, au recueil des dessins, tirés du cabinet de Praun, par le Peintre Preffelt, qui déjà en avoit tiré 73, format grand in-folio.

Pour ne rien laisser à desirer sur ce sujet intéressant, l'Auteur publie des lettres qui lui ont été écrites sur l'histoire des arts, par MM. de Heyne, conseiller, Fuesli, & d'Annone, professeurs.

Dans la partie littéraire de ce volume, on trouve un billet fort curieux écrit au lord Mountcagle, membre du parlement d'Angleterre, sur la fameuse conspiration des poudres. Une relation exacte de la mort du roi Gustave Adolphe, par M. de Lenbelfing, l'un de ses pages : suivant ce récit, le meurtrier de Gustave fut un cavalier des troupes impériales qui lui tira un coup de pistolet ; la balle traversa la tête du monarque, déjà couvert d'autres blessures. Vient ensuite une notice détaillée de l'*apparatus ad Galenum* de G. Hoffmann, & de la manière dont cet ouvrage parvint à feu M. Askew, par les soins de M. de Murr : on avoit eu dessein de l'imprimer à Lyon, en 1671 ; c'étoit une vaste entreprise, & dont il nous paroît que le succès eût été tout au moins très-douteux. En effet, cet apparat est un manuscrit de 35 vol. in folio.

Examen sur cette question ; est-il parlé de la petite-vérole dans la Gemare de Babylone ? On le nie, & M. de Murr prouve qu'il n'en a pas.

été fait mention. *Précis historique de la doctrine du battement du pouls, depuis Hypocrate jusqu'aux Arabes.* M. de Murr a inféré dans cet abrégé la description d'un rouleau du XIIIe. siècle, par lui découvert, & qui contient, *Johannis Ægidii liber pulsuum; de urinis, &c.* Personne à Nuremberg ne connoissoit le prix de ce rouleau. M. de Murr parle aussi de deux autres manuscrits, l'un du XIIe. siècle, intitulé : *Patris Hispani Thesaurus pauperum*; c'est un vol. in-4to. en parchemin; l'autre du XIVe. siècle, est un in-folio, en papier; il contient divers traités de médecine, parmi lesquels il y en a un de Jean de Parme.

L'auteur, après s'être beaucoup occupé des inscriptions de Persépolis, assure en finissant, qu'il est impossible de les déchiffrer, & il donne de cette assertion les preuves les plus convaincantes, & sur-tout les trois planches qu'il a fait graver d'après des pierres cylindriques du Muséum de Praun, & d'autres monumens, parmi lesquels il en est un Chinois. L'auteur observe avec raison que les lettres persépolitaines tiennent le milieu entre l'écriture & la peinture, comme les caractères chinois tiennent le milieu entre les hiéroglyphes & les anciennes peintures mexicaines.

En parlant de la littérature chinoise, M. de Murr rend compte de son essai, dans lequel il s'est proposé de faire servir les caractères chinois à une langue universelle; il y joint sa *dispositio quadrupedum Sinicorum*, qu'il envoya, il y a plus de trois ans, au chevalier de Linné,

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& qu'il avoit fait graver en bois : il se plaint de ce que l'on a différé si long-tems à publier les manuscrits de Leibnitz. Les plaintes de M. de Murr prouvent son zele pour la gloire de sa patrie, & la sincérité de ses vœux pour les progrès des arts; mais sans doute il ignore les circonstances qui ont causé ce retardement. Il ne fait pas vraisemblablement que, dans le tems précisément où M. Gruber, possesseur de ce manuscrit, alloit le livrer à l'imprimeur, il fut surpris lui-même par la mort, & ne put mettre la dernière main à l'arrangement de la collection complète des lettres de M. Leibnitz.

Nous avons lu avec plaisir les pensées du savant M. de Murr sur la possibilité & la grande utilité de la formation d'une langue universelle : parmi les raisonnemens de ce savant, on trouve quelques opinions avancées plus d'une fois, & notamment dans les premiers volumes du *journal des sciences & des beaux-arts* pour l'année 1776.

D'après cette variété de sujets traités par M. de Murr, on peut juger de l'intérêt qui caractérise cette production savante & littéraire. Nous ignorons si son journal est le plus répandu de tous les ouvrages de ce genre; mais nous sommes persuadés qu'il n'en existe ni de plus utile, ni de plus agréable; mais est-ce une raison pour qu'il soit le mieux accueilli? Hélas, non! M. de Murr ignore l'art d'insulter & de calomnier; il se contente d'instruire, d'amuser, de donner de lumineux préceptes: il ne dit rien des mauvais ouvrages & n'insulte pas aux bons. Nous craignons bien qu'il ne réussisse pas.

(*Gazette universelle de littérature.*)

OBSERVATIONS on the means of exciting a spirit of national iadustry , &c. *Observations sur les moyens d'exciter un esprit d'industrie nationale ; principalement destinées à faire fleurir l'agriculture , le commerce & les manufactures d'Ecosse ; par M. JACQUES ANDERSON , &c. In-4to. Edimbourg , 1777 ; & se trouve à Londres , chez Cadell.*

CET ouvrage intéressant est en forme de lettres ; & sans doute l'auteur a choisi cette forme de préférence , parce qu'elle annonce moins de prétention , & qu'elle est en même-tems plus commode pour un écrivain didactique , qu'elle affranchit d'une régularité trop scrupuleuse dans le plan de son ouvrage & dans la marche de ses idées. On se tromperoit fort sur le mérite de ce livre , si l'on croyoit qu'il ne peut avoir d'utilité que dans la Grande-Bretagne ; quoique M. Anderson s'occupe particulièrement de l'Ecosse , ses principes sont applicables partout avec les modifications qu'exige la différence des lieux & des circonstances ; & il n'y a point de pays où l'on ne puisse lire avec fruit ses observations & tirer avantage de ses vues. Il prouve d'abord que la liberté générale est la première & l'unique source de la prospérité d'un état ; que l'effet inmanquable de l'oppression est d'étouffer l'industrie ; que le bien-être

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des classes inférieures du peuple tourne au profit des grands & des riches, & qu'indépendamment des motifs d'humanité, il est de l'intérêt de ces derniers de ménager ceux qui travaillent pour leurs jouissances. Il fait à cette occasion des réflexions très-sensées sur les vices qu'on reproche communément aux pauvres, & dont s'autorise la dureté des riches.

» L'obstination, la perversité, la duplicité
 » infidieuse, la méchanceté qu'on remarque dans
 » les classes inférieures du peuple, donnent lieu
 » à bien des abus & fournissent souvent des pré-
 » textes pour maltraiter & tourmenter ces mal-
 » heureux. Mais ces mêmes vices dont vous
 » vous plaignez peut-être avec raison, sont les
 » effets naturels & nécessaires de l'état de foi-
 » ble & d'abaissement où vous les avez ré-
 » duits, & doivent s'accroître avec le pouvoir
 » tyrannique que vous vous arrosez sur eux.
 » Celui qui sent qu'il ne peut résister à un
 » autre d'une manière ouverte & courageuse,
 » est obligé, pour sa propre défense, d'avoir re-
 » cours à l'art insidieux & bas de la ruse &
 » de la finesse. L'envie & la méchanceté nais-
 » sent du sentiment d'une injustice que notre
 » faiblesse nous a empêchés de repousser com-
 » me elle devoit l'être lorsque nous l'avons
 » éprouvée; & toutes les autres affections bas-
 » ses & malignes prennent leur source égale-
 » ment dans le sentiment, qu'un homme a de
 » sa faiblesse. Plus donc il est opprimé, plus
 » ces détestables vices doivent augmenter. Si
 » ces vices vous nuisent ou vous déplaisent,
 » détruisez

» détruisez la cause , & les effets cesseront d'eux -
 » mêmes. Au lieu d'un esclave abject , faites de
 » l'homme dont vous vous plaignez , un être
 » indépendant , actif , & vous détruirez la cause
 » de sa première bassesse ; vous le mettrez en
 » état de soutenir ses droits avec une fermeté
 » pleine de franchise , & bien opposée à ses an-
 » ciens artifices ; vous l'éleverez au-dessus de
 » la nécessité de recourir à ces moyens indignes
 » pour lesquels il concevra un juste mépris.
 » Mais si après l'avoir mis dans un état d'ab-
 »aissement qui lui rende ces vices nécessaires ;
 » vous le punissez ensuite d'être ce que vous
 » l'avez fait , quel nom assez odieux peut-on
 » donner à une pareille tyrannie ? Ne vous
 » plaignez plus de l'ignorance ou de la méchan-
 » ceté de vos inférieurs , si vous ne voulez dé-
 » celer votre propre honte ou imprimer une
 » tache sur la mémoire de vos ancêtres ; car ce
 » sont des vices qui tirent leur origine de la
 » foiblesse & de la dépendance. Que ceux qui
 » dépendent de vous , trouvent de la sûreté
 » auprès de vous ; que ceux qui sont foibles ,
 » parce que vous êtes puissans , éprouvent votre
 » douceur & ne sentent que votre protection.
 » Aussi-tôt tous ces vices disparaîtront , & vous
 » aurez le plaisir de commander à des hommes
 » qui ne vous seront inférieurs qu'en rang &
 » en dignité , & qui vous égaleront en franchise
 » & en sincérité. «

Après ces observations préliminaires & d'au-
 tres semblables , M. Anderson examine quel est
 le meilleur moyen d'exciter l'industrie en Ecosse ,

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& il se décide pour l'introduction des manufactures. Voici quelques-unes de ses réflexions sur ce sujet.

» Il y a quelques exemples de nations qui
 » ont flori par le commerce sans le secours de
 » l'agriculture ; on a vu aussi des manufactures
 » florissantes chez des peuples qui tiroient peu
 » de chose de leur sol ; mais l'histoire de tous
 » les siècles passés , ne nous offre pas un seul
 » exemple d'un peuple qui ait eu pendant long-
 » tems une agriculture animée sans le secours
 » du commerce ou des manufactures, ou des
 » deux ensemble.

» Cela ne peut pas être autrement. Car sans
 » arts ou sans commerce , quel motif peut en-
 » gager le fermier à cultiver sa terre ? Dans
 » une pareille situation, chaque homme cherchera
 » seulement à tirer de son fonds ce qui sera
 » nécessaire à sa subsistance ; de manière que si
 » le sol peut fournir cent fois ce produit, la
 » plus grande partie des terres restera en friche
 » & formera un vaste désert. Si dans un tel
 » pays, il y avoit un homme assez fou pour
 » faire croître d'abondantes moissons, quel pro-
 » fit en retireroit-il ? Chaque homme ayant assez
 » pour sa subsistance , ce produit excédent de-
 » viendroit absolument inutile. Il seroit donc
 » perdu & ne serviroit à rien au propriétaire.

» Par cette raison , un pays peuplé unique-
 » ment de fermiers , doit être le séjour de l'in-
 » dolence & de la misère. Si le sol est natu-
 » rellement fertile , peu de travail procurera
 » l'abondance ; mais le défaut d'exercice rendra

» ce peu de travail même pénible, & le fera
» souvent négliger ; la disette se fera sentir au
» milieu de l'abondance, & les hommes dégra-
» dés & abrutis deviendront semblables aux
» bêtes qui paissent l'herbe des campagnes. Si
» la contrée est plus stérile, les habitans seront
» obligés d'être un peu plus industrieux, & se-
» ront plus heureux par conséquent. Mais quel
» misérable bonheur que celui d'un tel peuple !

» Ceux donc qui veulent faire fleurir l'agri-
» culture dans un pays, ne peuvent réussir dans
» ce dessein, qu'en appelant à leur aide le com-
» merce & les manufactures ; elles seules en con-
» sommant le superflu des produits que le fer-
» mier tire de sa terre, peuvent donner de la
» vie à ses opérations & de l'activité à son
» esprit. «

L'auteur, pour prouver par les faits comme
par le raisonnement, combien les manufactures
peuvent contribuer aux progrès de l'agriculture,
cite ce qui s'est passé nouvellement aux envi-
rons d'Aberdeen.

» Le commerce & les manufactures de la ville
» d'Aberdeen ont pris des accroissemens consi-
» dérables depuis trente ou quarante années. Le
» nombre des habitans a augmenté en proportion
» dans cet espace de tems. L'argent y est devenu
» plus commun qu'autrefois. Les aïssances de la
» vie y sont plus recherchées, les dépenses plus
» grandes, & les objets de luxe plus nombreux.
» La beauté & la facilité des routes y ont ren-
» du les chevaux plus communs, ainsi que les
» voitures ; & en conséquence la consumma-

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

» tion a considérablement augmenté dans cette
» ville.

» Mais par un effet de la situation particu-
» liere de cette même ville, il étoit très-difficile
» d'augmenter le produit des campagnes voisi-
» nes, de maniere à fournir à ce surcroît de
» consommation. Aberdeen est placé au milieu
» d'une contrée qui est naturellement la plus sté-
» rile qu'on puisse imaginer. Car si l'on excepte
» quelques centaines d'acres entre les embou-
» chures de la Dée & du Don, il n'y avoit
» pas un pouce de terre aux environs de cette
» ville, dans l'espace de plusieurs milles, qui pût
» fournir aux habitans la moindre des nécessi-
» tés de la vie. Au levant est la mer d'Alle-
» magne; au midi des montagnes qui bordent
» la riviere, & se terminent au côté droit du
» havre appelé *Girdle Ness*; au couchant & au
» nord, la ville étoit environnée, dans un espace
» de plusieurs milles, d'une vaste & affreuse
» solitude où l'on ne découvroit rien que de gros-
» ses masses de pierre entassées les unes sur les
» autres, & dans les vuides qu'elles laissoient çà
» & là, quelques buissons épars & des fonds ma-
» récageux aussi décourageans pour le cultivateur
» qu'on puisse l'imaginer.

» Mais que ne peut pas l'industrie humaine?
» Quelle entreprise peut effrayer un homme
» qui a l'espérance de recueillir le fruit de son
» travail? On a imaginé que ces déserts mêmes
» pourroient être changés en champs de bled.
» On a creusé des fossés pour l'écoulement des
» eaux; on a fait sauter les pierres à force de

» poudre , & on les a transportées à grands frais
» hors de l'endroit. On a acheté des engrais de
» toute espèce ; & plusieurs milliers d'acres de
» cette terre ingrate & stérile , sont maintenant
» couverts des plus riches moissons & rappor-
» tent cinq à huit livres sterling par acre.....

» Ce n'est pas tout : car on porte si loin dans
» cette partie du monde l'esprit d'industrie &
» de spéculation , que non-seulement on s'em-
» presse à cultiver ce sol ingrat , mais qu'on achète
» très-cher le droit de le défricher. Le dernier
» morceau de terre qui restoit inculte dans ce
» canton , a été donné en 1773 par la ville d'A-
» berdeen , pour une rente perpétuelle de trente-
» trois ou trente-quatre schelings par acre ;
» quoiqu'il ne valût pas six sols par acre dans
» son état naturel , & qu'il fallût pour le met-
» tre en valeur une dépense à-peu-près égale à
» celle dont j'ai parlé ci - dessus. Pouvois-
» je prouver d'une manière plus satisfaisante
» qu'un commerce florissant produira toujours
» une agriculture animée ?

M. Anderson ne se dissimule cependant pas
les inconvéniens du système mercantile ; il fait
voir qu'un commerce éloigné n'est pas si favo-
rable à l'agriculture qu'un commerce plus rap-
proché qui entretient la circulation dans l'inté-
rieur du pays , & qui fait consommer ou em-
ployer sur le lieu même les produits de la terre.
Il fait voir aussi qu'il y a de certains cas où l'é-
tat tombera dans la plus extrême foiblesse avec
le commerce le plus florissant. » Les marchands ,
» dit-il , en portant leur négoce au plus haut

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» point, en important & en exportant continuel-
» lement, feront entrer dans le pays des sommes
» immenses & accumuleront des richesses éton-
» nantes, tandis que le peuple, la seule vraie
» richesse de l'état, sera réduit à la misère.

» Tel fut probablement le cas de l'ancienne
» Tyr. Tel fut certainement celui de Carthage,
» qui dans la fausse idée que les richesses conf-
» tituent la force d'un état, souffrit que ses mar-
» chands s'élevassent au plus haut degré d'opu-
» lence & de considération, tandis que ses au-
» tres sujets étoient de misérables esclaves. Mais
» quand le moment de crise & de danger fut ar-
» rivé ; quand elle se vit pressée de toutes parts ;
» elle sentit sa faiblesse intérieure ; ses sujets
» abandonnerent leurs oppresseurs & se range-
» rent du côté de l'ennemi vainqueur ; ses mer-
» cenaires désertèrent ses drapeaux, & elle sen-
» tit, mais trop tard, que sa puissance étoit un
» vaste édifice bâti sur le sable par la folie, qui
» s'écrouloit au premier choc violent, & éton-
» noit les nations du bruit de sa chute & du
» spectacle de ses débris.

» Ne nous laissons donc pas decevoir par de
» fausses apparences. Une nation peut faire de
» grands profits dans le commerce, en même
» tems que sa force & sa vigueur vont en dé-
» clinant ; ses marchands peuvent s'enrichir,
» tandis que l'état s'épuise & perd son nerf..... «

Après avoir exposé avec beaucoup d'étendue,
l'utilité générale & les inconvéniens particuliers
du commerce, M. Anderson revient à son pre-
mier objet, & examine quelles sont les manu-

factures qu'on doit introduire de préférence en Ecoſſe. Il fait voir par pluſieurs exemples les difficultés & les défavantages de l'établifſement des manufactures dont les matieres ſe tirent de l'étranger ; il y en a cependant quelques-unes de ce genre qu'il croit avantageuſes en Angleterre, telles que les manufactures de ſoie, de fer, d'acier, &c. Mais il n'approuve pas les tentatives qu'on a faites pour introduire en Ecoſſe les manufactures de lin ; ces tentatives ont été juſqu'à préſent infructueuſes, & M. Anderſon penſe que la culture du lin eſt défavantageuſe dans les pays pauvres comme l'Ecoſſe. Il voudroit qu'on ſ'attachât dans ce pays aux manufactures de laine ; il prétend qu'avec les ſoins & les attentions néceſſaires, l'Ecoſſe pourroit fournir une laine égale à celle d'Eſpagne, & peut-être ſupérieure, & il cite pour preuve un préſent de bas de laine d'une extrême fineſſe qu'une ville d'Ecoſſe fit au dernier maréchal Keith. Nous avons rapporté cette anecdote dans notre dernier journal. M. Anderſon croit non-ſeulement que la nature du pays, coupé irrégulièrement par une infinité de montagnes, eſt favorable pour la laine, mais encore que la température du climat n'eſt pas moins avantageuſe.

» Ce que je dis ne paroîtroit pas ſi extraor-
» dinaire, ſi les eſprits n'étoient pas aveuglés
» par des préjugés ridicules contre les climats
» du nord. Car ſi nous raiſonnions d'après l'a-
» nalogie, & ſi nous jugions de l'effet que la
» température ſeptentrionale doit produire ſur
» la laine des moutons, par celui que nous

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» favons qu'elle produit sur les fourrures des
» autres animaux, nous serions conduits à con-
» clure que les climats les plus froids peuvent
» seuls fournir la plus belle laine ; on fait en effet
» que les climats froids sont les seuls propres
» à produire les animaux à fourrures & à per-
» fectionner ces vêtemens précieux dont la
» finesse & la beauté sont toujours en propor-
» tion de la rigueur du climat, la nature ayant
» pourvu abondamment les habitans de ces froi-
» des contrées des vêtemens les plus convena-
» bles pour les défendre contre l'aspérité des
» saisons ; tandis qu'elle a donné aux habitans
» des pays chauds le ver à soie, qui leur four-
» nit des vêtemens plus délicats & plus ana-
» logues à leurs besoins. Or, comme le mouton est
» évidemment un animal de la première classe ;
» & que sa toison est le genre de fourrure le
» plus abondant & le plus utile, nous devons
» naturellement conclure que, semblable à
» toutes les autres espèces de fourrure, elle
» sera plus fine, plus belle & d'un usage plus
» profitable dans les pays froids que dans les
» pays chauds.

M. Anderson observe que dans divers pays chauds renommés pour la beauté de leurs laines, & particulièrement en Espagne, la nécessité a obligé les habitans de conduire leurs troupeaux en été sur les montagnes, où l'air est plus frais & plus vif & de les ramener en hiver dans les vallées ; & c'est par ce moyen que sans s'en douter ils sont parvenus à perfectionner leurs laines au point qui les fait si estimer. Ce

qui le prouve, c'est qu'en Andaloufie & dans quelques autres provinces méridionales d'Espagne, il y a des moutons qu'on ne conduit jamais en été sur les montagnes, & que ceux-là précisément ont une laine rude & très-grosse. Mais ce qui prouve d'une manière encore plus claire les avantages de cette migration des troupeaux en Espagne & dans les autres pays, c'est une suite d'expériences & d'observations faites par M. Anderson sur la crue de la laine, & d'où il résulte que la grosseur de chaque brin de laine qui croît sur le corps d'un mouton, suit les mêmes variations que la température de l'air éprouve pendant le tems de la crue; la partie de ce brin qui croît dans la saison des chaleurs étant toujours plus grosse & plus rude que celle qui croît pendant les froids. Ces expériences sont extrêmement curieuses, & si le détail n'en étoit pas trop long, nous le donnerions à nos lecteurs; mais nous sommes obligés de les renvoyer à l'ouvrage même. Le pire défaut de la laine est une trop grande inégalité dans la grosseur des différentes parties d'un même brin; & cette inégalité étant toujours proportionnée, comme nous venons de le dire, aux variations de la température de l'air, il suit de-là, par une conséquence naturelle, que les seuls pays qui puissent fournir une laine d'une bonne qualité, sont ceux qui sont non-seulement les plus froids, mais si l'on peut le dire, le plus uniformément froids. » D'après cela » nous pouvons conclure qu'on se procureroit, » sans beaucoup de peine, une laine très-fine en

§2 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» transportant des moutons sur les plus hautes
» montagnes de la Zone Torride; car la cha-
» leur, dans ces latitudes, étant presque invaria-
» blement au même degré pendant toute l'année,
» les moutons transportés sur le plus haut des
» montagnes éprouveroient un égal degré de
» froid d'un bout de l'année à l'autre. Cela ne
» demanderoit pas beaucoup de peine; mais quel-
» que aisé que cela puisse être, on ne l'a ja-
» mais tenté; cependant les moutons qu'on a
» transportés d'Espagne aux Andes en Amérique,
» continuent d'y porter dans quelques endroits
» une laine aussi fine & plus fine peut-être que
» celle d'Espagne, quoiqu'en pure perte pour
» les propriétaires, qui n'estiment & n'en-
» visagent dans ces moutons que leur car-
» casse.

» Nous pouvons conclure encore que la laine
» de la meilleure qualité se trouvera dans les
» pays tempérés, mais sans culture, où la pro-
» priété n'est point fixée, & dont les habitans
» sont accoutumés à un genre de vie errant;
» car ils peuvent toujours changer d'habitation
» lorsque la saison l'exige, montant sur les mon-
» tagnes en été pour y jouir de la fraîcheur
» de l'air & de la verdure, & se retirant en
» hiver dans les vallées pour éviter la trop
» grande rigueur de la saison, & pour procurer
» à leurs troupeaux une pâture abondante. Telle
» est exactement la conduite des habitans de
» la Perse, qui nous fournit une laine si estimée.
» Et quoique les habitans de l'Espagne aient
» pour la plupart des habitations fixes, cepen-

» dant nous avons vu que les troupeaux y sui-
 » vent le même genre de vie errant qu'en Perse;
 » aussi la laine d'Espagne approche-t-elle plus
 » de celle de Perse, que la laine d'aucun autre
 » pays de l'Europe.

» Dans les climats du nord, si la propriété
 » est trop divisée pour que ces migrations puis-
 » sent avoir lieu, on aura peu de bonne laine,
 » excepté dans les petites îles; on n'en aura mê-
 » me pas dans celles-ci, si elles sont à une lati-
 » tude très-haute: parce que la chaleur de l'été
 » dans les contrées septentrionales est si intense
 » pendant quelque tems, qu'elle doit altérer
 » considérablement la qualité de la laine. C'est
 » par cette raison que la laine des moutons d'Is-
 » lande est extrêmement rude vers la partie
 » extérieure de leur toison, tandis que la ra-
 » cine en est très-fine, comme Busching &
 » d'autres écrivains d'histoire-naturelle l'ont re-
 » marqué.

» Nous pouvons conclure du même principe,
 » que la laine sera toujours sujette à cet incon-
 » vénient dans la Norwege, le Danemarck, la
 » Suede, & les autres parties septentrionales
 » du continent, à moins qu'on n'ait soin de con-
 » duire les moutons en été sur les montagnes,
 » parce que la chaleur est alors très-intense dans
 » ces pays. Nous ne voyons pas non plus qu'au-
 » cune de ces contrées ait jamais fourni de belle
 » laine.

» Nous avons si peu de connoissance de l'in-
 » térieur de la Tartarie & de la nature de ses
 » productions, que nous ne pouvons former

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

E que des conjectures à cet égard. Mais comme
» les naturels de ce pays menent une vie er-
» rante , ainsi que plusieurs autres nations Asiati-
» ques , & comme la contrée est montagneuse
» & située dans une latitude septentrionale , nous
» avons tout lieu de croire qu'elle peut produire
» une laine très-fine. Je ne fais si le fait suivant
» vous portera à conclure qu'il est très-probable
» que quelques hordes du nord ont actuellement
» de belles laines ; mais comme ce fait est cu-
» rieux , je ne doute pas que vous ne foyez bien
» aisé d'en être informé.

» Le comte Marischal étant dernièrement
» en Ecoffe , un gentilhomme de ma connois-
» sance qui étoit avec lui sur un pied très-
» intime , alla un matin le chercher pour dé-
» jeûner ; il le trouva couvert d'une robe-de-
» chambre doublée d'une fourrure qui attira
» son attention. Le comte s'en appercevant , lui
» demanda s'il savoit quelle espece de fourrure
» c'étoit ; le gentilhomme lui ayant répondu qu'il
» n'avoit jamais vu de fourrure pareille & qu'il
» ignoroit quel animal l'avoit fournie , le comte
» lui dit que son frere le maréchal Keith, étant
» au service de Russie , lui avoit envoyé en
» présent cette robe-de-chambre , & qu'il lui
» avoit mandé que la fourrure dont elle étoit
» doublée , étoit de peaux d'agneau de Sibérie.
» Le gentilhomme fut très-surpris en entendant
» cela , & examina la fourrure avec attention.
» Elle étoit , à ce qu'il m'a dit , d'un noir de
» jays , douce au tact comme de la soie , très-
» fournie & très-chaude ; c'étoit , à son avis ,

» la plus belle fourrure qu'il eût jamais vue.
» Je vous donne cette histoire telle que je la
» tiens de lui , vous en porterez le jugement
» qu'il vous plaira. Pour moi , je ne serois pas
» surpris que ces hordes Tartares qui bordent
» la Sibérie & parcourent les provinces septen-
» trionales de l'Asie , eussent des moutons de
» cette espece , dont les peaux passeroient quel-
» quefois en Russie par la Sibérie.

» Mais , quoiqu'il en soit , il est certain que la
» différence entre la chaleur de l'été & le froid
» de l'hiver , est beaucoup moins considérable
» dans la Grande-Bretagne , que dans aucune
» autre partie de l'Europe ; ce qui donne à cette
» isle une supériorité incontestable sur toutes
» les nations voisines , dans la chose qui contri-
» bue le plus à la bonne qualité de la laine ;
» supériorité dont nous nous faisons souvent
» une vaine gloire , mais dont nous ne nous
» efforçons pas beaucoup de profiter ; c'est en
» quoi nous sommes assurément très blâmables ,
» car on ne peut douter que notre laine ne dé-
» génère journellement par notre négligence ;
» tandis que celle de nos voisins se perfectionne
» tous les jours par une conduite contraire. «

Dans les lettres suivantes , l'auteur montre de quelle maniere la qualité de la laine peut se perfectionner ou se détériorer indépendamment de l'influence du climat. Une des choses les plus importantes , & auxquelles on doit faire le plus d'attention , est la qualité des races , qui ne diffèrent point seulement par des variétés accidentelles , comme M. de Buffon & les autres natu-

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ralistes l'ont cru , mais par des qualités propres & permanentes qui ne peuvent être altérées d'une manière durable , que par le mélange des espèces , l'altération produite par le climat n'étant que passagere & simplement locale. Ce morceau est un des plus intéressans de l'ouvrage de M. Anderson , & mérite d'être lu attentivement , tant par les naturalistes que par les personnes qui s'occupent d'élever des bêtes à laine.

Après avoir prouvé que la Grande-Bretagne a l'avantage à tous ces égards sur les autres pays de l'Europe , M. Anderson fait voir que l'Ecosse & ses isles sont les parties de la Grande-Bretagne dont le climat est le plus favorable pour la laine , la chaleur de l'été y étant plus modérée qu'en Angleterre , & le froid de l'hiver y étant plus intense , ce qu'il prouve sans réplique. Il recommande donc aux Ecoissois les plus grands soins pour perfectionner leurs races de moutons , & il propose un plan pour y parvenir au moins de frais possible.

Il examine ensuite si la contrée est propre à l'établissement des manufactures de laine , & pour décider cette question , il donne la description de la paroisse d'Halifax en Yorkshire , la plus renommée en Angleterre pour les manufactures de cette espèce , & il compare cette description avec celle qu'il fait de l'Ecosse , & qui est très-curieuse , mais trop longue pour trouver place ici. Il résulte de ce parallèle que l'Ecosse offre encore plus d'avantages & de facilités pour l'établissement des manufactures de laine , qu'on n'en trouve dans la paroisse d'Halifax.

De-là M. Anderson fait une digression sur les causes qui ont fait dégénérer la laine d'Angleterre. Il prouve d'abord , contre l'opinion commune , qu'il n'est point vrai que la Grande-Bretagne ait tiré ses moutons d'Espagne ; que sa laine étoit très-estimée dès le tems des Romains, & que dans des tems plus modernes , dans le quinzième & le seizième siècles , elle l'emportoit encore sur la laine d'Espagne. Il attribue la décadence de cette branche de commerce aux loix prohibitives portées sous les regnes de Jacques I, & de son malheureux fils , qui défendirent l'exportation de la laine d'Angleterre , dans l'espérance de vendre cher les permissions. Ces loix furent confirmées après la révolution , & M. Anderson montre qu'elles produisirent un effet tout-à-fait contraire à celui qu'en attendoit la mauvaise politique qui les avoit dictées.

» Quand une nation , dit-il , adopte un plan
» inique pour augmenter sa prospérité aux dépens
» des autres, il est impossible de prévoir
» la moitié des mauvais effets qui peuvent en
» résulter. Quelques politiques à courte vue
» s'étoient imaginé follement qu'en conséquence
» du bas prix où la loi contre l'exportation feroit
» tomber la laine en Angleterre , le manufacturier
» anglois pourroit vendre sa marchandise à meilleur
» marché que tous les autres , & exercer en conséquence un
» monopole général dans cette branche de commerce ;
» il ne seroit pas difficile de citer plusieurs auteurs qui ont donné dans ces vi-

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fions. Mais que l'effet s'est trouvé différent
» de l'attente ! La France n'avoit presque point
» de manufactures de laine au tems dont nous
» parlons, & elle n'auroit été de long-tems en
» état de soutenir la concurrence avec l'Angle-
» terre, si elle avoit été obligée d'acheter ses
» laines au premier prix. Mais quand les laines
» furent tombées si bas en Angleterre, les Fran-
» çois purent s'en procurer par contrebande à
» un prix si fort au-dessous de l'ancien, que
» non-seulement ils furent en état de manu-
» facturer ces laines pour leur propre usage,
» mais qu'ils trouverent encore du profit à ex-
» porter chez les autres nations les ouvrages
» de leurs manufactures..... Il paroît difficile à
» quelques personnes de comprendre comment
» il a été possible aux François d'acheter leur
» laine à meilleur marché après la prohibition,
» que lorsque l'exportation étoit permise, car
» il semble que les frais de la contrebande doi-
» vent bien équivaloir aux premiers droits sur
» l'exportation. Il y a cependant plusieurs rai-
» sons pour lesquelles les François ont dû ache-
» ter nos laines à moindre prix qu'auparavant,
» & peut-être à meilleur marché que les ma-
» nufacturiers Anglois eux-mêmes. Première-
» ment, les marchands étrangers étant exclus
» du commerce de laine, elle a baissé prodigieu-
» sement de prix, & elle se vend aujourd'hui
» la moitié moins qu'autrefois ; ainsi quand la
» France supporteroit tous les frais de contreban-
» de, le prix intrinseque de la marchandise est si
» fort au-dessous de ce qu'il étoit autrefois, &

» de ce qu'il seroit encore sans cette absurde
» loi, que ses manufacturiers peuvent toujours
» l'acheter à meilleur marché qu'auparavant.
» Mais, en second lieu, la France, en achetant
» nos laines, ne supporte pas réellement les
» frais de contrebande. Car, par une suite de
» nos loix prohibitives contre le commerce
» de France, nos contrebandiers sont assez dis-
» posés à courir tous les risques de la fraude,
» ou du moins une grande partie, à cause des
» grands profits qu'ils peuvent faire sur les
» marchandises qu'ils reçoivent en retour. Et
» en troisieme lieu, comme le prix des mar-
» chandises de France prohibées par les loix
» d'Angleterre, est monté à un degré prodi-
» gieux au-dessus de leur valeur naturelle,
» une petite quantité de ces marchandises re-
» vient au contrebandier beaucoup plus cher que
» la laine ne lui coûte chez lui, de maniere que
» par cet échange avantageux, la France peut
» acheter notre laine & l'achete effectivement
» à meilleur marché que les manufacturiers An-
» glois eux-mêmes, sur-tout celle qu'elle tire
» d'Irlande. C'est en faisant attention à de pa-
» reilles circonstances que nous pouvons ex-
» pliquer plusieurs paradoxes apparens en fait
» de commerce, tel qu'est le fait suivant. Un
» manufacturier très-instruit m'a assuré, il n'y
» a pas long-tems, que durant ces dernieres an-
» nées la laine fine d'Angleterre s'étoit vendue
» meilleur marché à Amsterdam qu'à Londres....
» C'est ainsi que l'avarice agit presque toujours
» contre ses propres vues, & que nos efforts

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» pour acquérir un ascendant injuste sur les
 » autres, tournent enfin à leur profit & à no-
 » tre perte.....

M. Anderson pense que le haut prix des den-
 rées de nécessité & toutes les variations dans
 ce genre de commerce, sont nuisibles aux ma-
 nufactures; il attaque à cette occasion les prin-
 cipes que M. Smith a exposés sur le commerce
 des bleds & sur d'autres objets relatifs, dans ses
recherches sur la nature & les causes de la richesse
des nations (*). Enfin il termine son ouvrage
 par des réflexions sur l'état de la pêche en
 Ecoffe; il parle d'abord de la pêche du fau-
 mon & de la merluche, puis il passe à la pêche
 du hareng, sur laquelle il s'étend beaucoup com-
 me sur la plus intéressante. Il critique plusieurs
 loix Angloises relatives à cette pêche, & sur-
 tout celle qui a établi des prix d'encourage-
 ment, mais qui est réellement faite pour dé-
 courager par les apprêts considérables qu'elle
 exige de ceux qui prétendent à ces prix. Il
 propose en même tems ses idées sur les moyens
 de rendre la pêche du hareng plus profitable
 & moins dispendieuse en l'affociant, en quelque
 sorte, & la subordonnant à la pêche de la ba-
 leine.

(*Monthly Review.*)

(*) *Esprit des journaux*, 1776, juin pag. 82; août
 pag. 66.

HISTOIRE du régiment de MONSIEUR , créé sous le nom de Provence , en 1674 ; par M. l'abbé DU HOUX , aumônier du même régiment , in-8vo. de 452 pages. A Bouillon , de l'imprimerie de la société typographique , 1778.

L'Histoire des corps militaires , forme en quelque sorte , les premiers élémens des annales de la guerre , comme celle des villes & des provinces est une portion essentielle de l'histoire générale. Le récit des événemens auxquels ces corps ont eu part , répand une certaine lumière sur l'ensemble des actions des armées où ils ont été employés , & aux succès desquelles leur conduite & leur bravoure ont contribué. Les annales suivies & proprement dites de la guerre nous manquent encore. C'est peut-être la seule partie qu'on ne se soit pas encore avisé de détacher du vaste corps de l'histoire. Ne désespérons pas que quelque compilateur ne saisisse l'idée que nous lui présentons ici , & ne trace ce tableau affligeant des malheurs de l'humanité ; l'ouvrage que nous avons sous les yeux lui fournira plusieurs traits , qui pourront être copiés avec d'autant plus de confiance , que l'historien a puisé dans les meilleures sources , & n'a négligé aucune des recherches qu'il a cru capables de répandre du jour sur son sujet.

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On peut le considérer comme divisé en deux parties. Dans la première, on donne la chronologie des colonels, des lieutenans-colonels, des majors & des commandans de bataillon. Dans la seconde on lit l'histoire du régiment, qui contient les actions où il a eu part, les sièges où il a été employé, ses marches, ses campemens, ses garnisons, ses détachemens, ses piquets, &c. Nous détacherons de l'une & de l'autre, quelques faits qui nous paroissent le mieux développer l'intelligence, le courage des officiers, & l'esprit du corps entier.

Le comte de Grignan, avant d'être colonel du régiment de Provence, le fut de celui de Champagne. » Tout le tems qu'il commanda » (en chef) en Provence, il se comporta avec » tant de sagesse & de dextérité, qu'il s'acquît » également & l'estime de la cour, & l'affection » du peuple; la noblesse lui étoit singulière- » ment dévouée, comme il le parut d'une ma- » niere bien éclatante & bien glorieuse, à l'oc- » casion du siège d'Orange, auquel 700 gen- » tilshommes de Provence, & quantité d'autres » du voisinage l'accompagnerent sans ordre de » la cour, & de pure bonne volonté. En le » chargeant du siège d'Orange, on ne lui avoit » donné que le régiment des galeres avec quel- » ques pieces de canon. Le bruit courut qu'il » ne feroit rien avec si peu de monde, la » place étant d'ailleurs munie de tout ce qu'il » falloit pour la bien défendre; & l'on fut fort » étonné, quand on apprit qu'en quatre jours » le gouverneur avoit été réduit à capituler.

» Cette conquête, qui se fit en 1673, fut
 » très agréable au roi, qui en témoigna publi-
 » quement sa satisfaction. «

Le chevalier de Luxembourg, depuis prince de Tingry, & maréchal de Montmorency, après avoir été nommé à la lieutenance-générale de Flandre, se jetta avec 10 escadrons, dont chaque cavalier ou dragon portoit en croupe un sac de poudre, trois mousquets & une provision de pierres à fusil, dans Lille, assiégée par les ennemis. » Ce secours, joint aux services
 » qu'il rendit ensuite, particulièrement dans
 » différentes sorties, qui furent toutes heureu-
 » ses, ne contribua pas peu à faire traîner le
 » siège. La nouvelle de son entrée dans la place
 » étant parvenue à la cour : *Voilà*, dit le roi,
 » *comme il faut faire pour être lieutenant-général* ;
 » & en effet, il l'éleva à ce grade par une
 » promotion particulière ; le brevet lui en fut
 » envoyé dans une boule d'argent, que M.
 » le prince de Tingry, son fils, conserve en-
 » core. »

Parmi les lieutenans-colonels du régiment de Provence, on remarque M. de Signier, qui, en qualité de brigadier, se distingua à la tête des régimens d'Artois & de Provence, à la malheureuse affaire d'Hochstet, d'abord par une manœuvre hardie qu'il fit faire à sa brigade, & par la généreuse fermeté avec laquelle il refusa de souscrire à la honteuse capitulation de Blenheim. » Quand on lui proposa de la
 » signer, il venoit d'avoir un poignet cassé
 » d'un coup de fusil : *J'aimerois mieux perdre l'au-*

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tre , dit-il , que de l'employer à un si indigne
 » usage ; je ne veux m'en servir que pour me faire
 » jour à travers les ennemis. Aussi , toutes les
 » fois qu'on parloit de cette capitulation , soit
 » à la cour , soit à l'armée , on ne manquoit
 » pas d'ajouter : *Signier n'a pas voulu signer*. Il
 » lui fallut pourtant subir le sort général , &
 » se rendre prisonnier de guerre ; mais , par
 » égard pour sa blessure , le duc de Marlbo-
 » rough lui fit , sur le champ , donner un passe-
 » port , dont il profita pour venir promptement
 » rendre compte au roi de ce qui s'étoit passé
 » à Bleinheim. Il en fut accueilli avec une dis-
 » tinction marquée ; & quoiqu'il ne fût pas
 » encore maréchal-de-champ , il fut échangé
 » contre un officier de ce grade , que le roi
 » s'empressa d'accorder non à l'ancienneté , (qui
 » n'est pas toujours une preuve de mérite ,)
 » mais à l'importance de ses services. *Votre*
 » *majesté me comble de graces* , dit-il , en faisant
 » son remerciement , *mais je les dois à vos ré-*
 » *gimens d'Artois & de Provence ; je n'ai fait*
 » *que leur montrer vos ennemis , & ils les ont char-*
 » *gés avec une vigueur qui n'a cédé la victoire qu'au*
 » *nombre.* «

En 1709 , le duc de Noailles , informé que
 les ennemis avoient rassemblé 1000 ou 1200
 hommes pour surprendre quelques-uns de ses
 quartiers ; » détacha , pour les surprendre eux-
 » mêmes , M. de Signier , sur lequel il comptoit
 » beaucoup , avec 1000 hommes. Mais le bruit
 » de sa marche s'étant répandu , les ennemis
 » gagnèrent les hauteurs voisines (de St. Lau-

» rent de la Maya), dont les habitans avoient
 » pris les armes en leur faveur : ni l'avantage
 » de leurs postes, ni la supériorité de leurs
 » forces ne furent capables de le rebuter, &
 » il se crut en état de les combattre, sans at-
 » tendre un secours de 300 chevaux & de 200
 » hommes de pied que lui amenoit le marquis
 » de Fitzmarçon, suivi du duc de Noailles mé-
 » me, qui s'avança jusqu'à Navarre, pour sou-
 » tenir ces deux officiers, en cas que le nom-
 » bre des ennemis augmentât. A peine le gé-
 » néral fut-il parvenu jusqu'au point où il avoit
 » résolu de se porter, que M. de Signier ayant
 » fait attaquer l'ennemi par des fusiliers mon-
 » tagnards, qu'il avoit soutenus de fort près
 » avec les grenadiers, & l'avoit (il l'avoit)
 » défait & contraint de se réfugier dans les
 » montagnes. Le duc, en l'embrassant, lui dit :
 » *En vérité, les lauriers ne sont faits que pour*
 » *vous.* «

A la seconde bataille d'Hochstet, M. de
 Thiérier, autre lieutenant-colonel de Provence,
 fit une action qui fut applaudie, & le méritoit. «
 » Un officier Anglois ayant mis M. de Berbizot
 » hors de combat, par un coup d'épée qu'il lui
 » avoit donné au travers du corps, & lui ayant
 » pris le drapeau qu'il portoit, M. de Thié-
 » rier, indigné, court à l'Anglois, le perce à
 » son tour, & lui enlève son trophée. Ce ne
 » fut pas pour le garder long tems : car quel-
 » ques momens après, le major du régiment
 » de Greder, étant venu de la part de l'officier
 » qui commandoit dans Blenheim, ordonner

» de mettre bas les armes , & de se rendre pri-
 » sonniers ; M. de Thiérier , qui pour-lors ,
 » se trouvoit près d'une maison en feu , y jetta
 » le drapeau qu'il venoit de reprendre. Les en-
 » seignes , à son exemple , jetterent aussi les leurs
 » dans les flammes , plutôt que de les rendre aux
 » ennemis. »

La défense d'Aire , à laquelle ce brave offi-
 cier contribua , lui fournit encore une occasion
 de se distinguer. » Une nuit qu'il étoit de garde
 » au chemin couvert , du côté de la porte no-
 » tre-dame , avec le second bataillon du régi-
 » ment qu'il commandoit , les ennemis avoient
 » projeté de passer l'avant-fossé sur un pont
 » déjà commencé. Les grenadiers , qu'il encou-
 » ragea par son exemple & par ses libéralités ,
 » parvinrent à brûler ce pont des assiégeans ,
 » & à leur ôter par-là le pouvoir d'attaquer
 » une lunette proche de la *branche des paysans*.
 » Le marquis de Guébriant , gouverneur de
 » la ville , ne fut pas plutôt informé de cet acte
 » de vigueur & d'intelligence , qu'il se rendit
 » au poste de M. de Thiérier pour lui en mar-
 » quer sa satisfaction. » Nous pourrions citer
 encore beaucoup de ces traits à l'honneur des
 officiers qui ont commandé le régiment de Pro-
 vence ; mais nous nous bornerons à rappor-
 ter quelques-uns de ceux par lesquels le corps
 lui-même s'est signalé.

Les deux régimens de Provence & de Cas-
 tries , d'un bataillon chacun , furent envoyés à
 Bonn , que l'ennemi devoit assiéger , pour ren-
 forcer la garnison. Le comte de Chone , Cho-
 nem

nem ou Chonen (car on écrit son nom de ces trois manieres), qui commandoit un corps de cavalerie de 5 à 6 mille chevaux , résolut de s'opposer à leur marche. Il battit la cavalerie françoise , envoyée pour les soutenir , & celle-ci ne reparut plus. Les deux régimens poursuivirent leur route , tandis que l'ennemi donnoit la chasse à cette cavalerie. » Mais au bout d'une » petite lieue , tout le corps du général Brandebourgeois reparut , & vint nous attaquer ; » dans cet instant , nous étions à portée d'un » chemin creux , où nous nous jettâmes , & où nous soutînmes plusieurs chocs des ennemis , » qui furent repoussés , par notre feu , trois différentes fois. Il y avoit parmi les Brandebourgeois trois compagnies de 100 mousquetaires chacune , dont deux n'étoient composées que de François réfugiés , & qui avoient l'avantage d'être montées sur de petits chevaux fort lestes. » Nous résolûmes de gagner Nultz , éloigné d'une lieue , & nous nous y portâmes en bon ordre , les deux compagnies de grenadiers étant commandées par MM. la Baume & le Brun , & deux piquets faisant l'arriere garde. Nous avions toujours le Rhin à notre gauche , ce qui nous favorisoit beaucoup ; mais ce qui nous sauva , fut un étang que M. de Signier , qui commandoit ce petit corps , fit traverser , quoi qu'il fût rempli d'eau. Ce fut un parti forcé : car les confédérés , qui , jusques-là , n'avoient point cessé de nous harceler , nous avoient , en cet endroit , environnés de toutes parts , excepté du côté du fleuve , où ils ne pouvoient

» se porter , sans effuyer tout le feu de nos
 » bataillons. Il fallut donc se faire jour pour
 » arriver à l'étang que nous avions à passer ,
 » & au-delà duquel le jeune marquis de Castries
 » fut porté par des piquiers. Nos chefs n'ayant
 » pas jugé à propos de s'arrêter dans le village
 » où nous étions enfin parvenus , M. Danderon
 » (lieutenant-colonel de Castries) se mit à la tête
 » des deux bataillons ; & M. de Signier , avec le
 » marquis de Castries , se tint à l'arrière-garde
 » au sortir du village. Les bataillons ayant déjà
 » atteint un chemin creux , notre arrière-garde
 » attaquée n'eut que le tems de s'y jeter ; les
 » grenadiers dans une cimetière voisine , où il y
 » avoit une petite chapelle , & les piquets dans
 » un verger entouré de fossés , qui étoit entre
 » le cimetière & nos bataillons. A l'instant , les
 » ennemis attaquèrent vivement nos grenadiers ,
 » qui , favorisés par le feu de nos piquets , se
 » défendirent vaillamment. Le général Chonea ,
 » voyant qu'il perdoit beaucoup de monde ,
 » sur-tout de ses mousquetaires , qui étoient les
 » plus avancés , prit le parti de laisser cette der-
 » nière troupe avec quelques autres , à portée
 » du cimetière , marcha avec tout le reste à la
 » tête du chemin qu'occupaient nos deux ba-
 » taillons ; & après quelques coups de mousquets
 » de part & d'autre , il envoya au marquis de
 » Castries un trompette pour lui offrir une
 » bonne capitulation. M. de Signier fit répondre
 » qu'on n'en vouloit point , & qu'on n'entendrait
 » à aucune proposition. Les religieux français
 » se mirent à crier : *Point de quartier , ce sont*

» ces régimens qui nous ont persécutés pour la reli-
 » gion. L'attaque du cimetiere recommença donc
 » avec plus de furie qu'auparavant , & il s'y fit
 » un grand carnage. »

Nous ne pousserons pas plus loin ces détails. Il nous suffira d'ajouter qu'après trois jours de marche ou plutôt de combats continuels, les deux régimens arriverent à Bonn, où le baron d'Asfeld les reçut avec grand plaisir, & que la cour fut si satisfaite de cette marche, » qu'elle » fit M. de Castries brigadier, & accorda trois » mois de complet aux deux régimens. M. d'Asfeld fit distribuer à nos sergens, grenadiers » & soldats quelque argent d'une prise qu'un » de nos partis avoit faite sur l'ennemi. »

Après ce récit intéressant, & que nous avons beaucoup abrégé, on lit, page 134, que Bonn est la résidence ordinaire de l'électeur de Mayence. Cette erreur n'est qu'une inadvertence dont il ne faudroit pas même prévenir le lecteur, qui, certainement y suppléera le nom de l'électeur de Cologne. Les régimens de Provence & de Navarre firent l'ouverture de la tranchée devant Mons, assiégé par Louis XIV en personne, la nuit du 24 au 25 mars, aux ordres de M. de Congis, maréchal-de-camp; le travail alla jusqu'à 800 toises, avec plusieurs boyaux de communication:

» Comme nous descendions la tranchée, le » roi, en nous voyant, demanda au maréchal » de Luxembourg quel étoit ce régiment? C'est, » répondit le maréchal, un reste de Bonn & de » Fleurus. Ah! c'est le régiment de Provence: voilà

» *un beau reste*, reprit obligeamment le monarque ; *mais je lui défends , aussi-bien qu'au régiment de Castries , de rien dire aux troupes Brandebourgeoises , lorsqu'elles sortiront de Mons.* Et cela fut répété à l'ordre. »

A l'occasion de la bataille d'Hochstet , où le régiment de Provence perdit beaucoup d'officiers & de soldats , l'historien relève quelques erreurs qu'il a remarquées dans le *siècle de Louis XIV* , tome II , chap. 10. Comme cette note n'a point de rapport à l'histoire du régiment de Provence , nous invitons nos lecteurs à la lire toute entière , ainsi que celle sur la bataille de Malplaquet , où l'on fait observer plusieurs autres fautes du même ouvrage. Mais passons à une action où le régiment s'est acquis beaucoup de gloire. Il s'agit de la journée de Château-Dauphin , où un détachement de l'armée aux ordres du prince de Conti en Piémont , força une redoute défendue par 4500 ennemis. » Le feu commença à une heure après-midi , & dura dans toute sa force jusqu'à sept. Nous n'avions point de canon , & les ennemis nous foudroyoient avec le leur. Encouragés par le roi de Sardaigne lui même , qui s'étoit avancé derrière leurs retranchemens , ils se défendoient avec une fermeté qui a peu d'exemple ; tous nos généraux , la plupart des chefs de corps , & quantité d'officiers inférieurs avoient perdu la vie , ou reçu des blessures. Le bailli de Givry , blessé à mort dès le commencement de l'action , fait battre la retraite deux différentes fois ; l'officier ne l'écoute point , & le soldat ne répond à cha-

» que coup de baguette que par des cris de
» *vive le roi*. L'audace qui a formé l'attaque, s'ac-
» croît par l'opiniâtreté de la résistance; on
» marche à la palissade, on l'ébranle, on l'ar-
» rache à force de bras. Les grenadiers du ré-
» giment de Poitou sautent dans les retranche-
» mens; le marquis de Gantès, suivi de ceux
» du nôtre, s'y précipite; &, ce qui paroît
» à peine croyable; il s'élance dans l'ouvrage
» par l'embrasure de la droite, & les grenadiers
» de Poitou par celle de la gauche, dans l'inf-
» tant que les pieces venant de tirer, reculent
» par leur mouvement ordinaire. M. Chevert
» étoit alors à se faire panser d'une blessure à
» la main. Cependant les drapeaux s'avancent,
» & sont plantés au haut de la batterie. A cette
» vue, tout s'enfonce, tête baissée, dans la
» redoute. La terreur saisit les Piémontois, &
» ils fuient en désordre, laissant 1300 de leurs
» morts sur la place, avec leur général, plus
» de 200 prisonniers, parmi lesquels se trouve-
» rent le brigadier qui commandoit sous le ba-
» ron Duverger, dangereusement blessé, & 10
» officiers de différens grades; enfin, les deux
» pieces de canon, & quantité de munitions de
» guerre & de bouche «.

Le régiment perdit 3 capitaines, & 3 lieutenans, eut 6 capitaines & deux lieutenans blessés, 69 grenadiers & soldats tués, & 89 blessés.

Cette histoire fait beaucoup d'honneur au régiment de Monsieur & à son auteur. Entre les mains des jeunes officiers, elle ne peut manquer

d'exciter parmi eux de l'émulation & des sentimens de patriotisme , & les convaincre qu'ils ne doivent être braves & intrépides que contre les ennemis de l'état.

L'auteur , abondamment pourvu de matériaux , a cru pouvoir se dispenser de rechercher son style , qui auroit pu être plus élégant. Il s'est contenté de faire connoître de la manière la plus simple , l'intrépidité , la prudence , & le zèle infatigable du régiment de Provence. Il seroit à souhaiter que tous les régimens de l'armée eussent aussi leur histoire , & que l'ouvrage d'un bon citoyen qui avoit poussé ce travail jusqu'en 1746 , & dont M. du Houx a consulté les mémoires , fût imprimé. Rien ne seroit plus propre à nourrir dans l'armée , dans chaque corps & même dans chaque famille , cette noble émulation , cet amour de la gloire si naturel aux François , & que la moindre occasion réveille.

(*Journal encyclopédique ; gazette universelle de littérature.*)



*TABLEAU moral ou lettres à LAMPITO, pour servir d'annales aux mœurs, aux usages, à l'esprit, aux lumieres & aux sottises du tems; par M. M**. premiere partie. A Cantorberi, & se trouve à Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, 1778, in-12.*

L'Auteur se propose de publier successive-
ment une suite considerable de lettres, par ca-
hiers de quatre lettres chacun, sans néanmoins
s'affujettir au retour périodique ni à l'étendue
du volume. Il regne dans ces quatre premieres,
un fonds de bonne humeur, des peintures gaies
de nos folies, une critique quelquefois plaisante
de nos ridicules; mais aussi quelquefois une ma-
niere de s'exprimer inintelligible; des calambours,
& une démangeaison importune de montrer de
l'esprit.

Après avoir arrangé les affaires du gouver-
nement au café de *Dubuisson*, autrefois de *Pro-
cope*; après avoir réformé les mousquetaires,
rétabli les jurandes, publié quelques réglemens
pour l'honneur de notre pavillon, simplifié la
régie des fermes, mis un nouvel ordre dans les
finances, l'auteur va se reposer de ses travaux
à la campagne, d'où il revient six mois après
pour écrire à son ami *Lampito*, qui est à Lon-
dres. Il doit, suivant leurs conventions, lui
faire part des changemens qui arriveront dans nos

mœurs ; des escarmouches littéraires & des petits scandales qui font la *douceur* de Paris. L'auteur n'est nullement anglomane , & dans sa première lettre , il insiste sur-tout sur notre manie d'imiter un peuple qui nous hait. Le premier jour de son retour à Paris , tout ce qu'il rencontre a le ton , les manières , le costume anglois : son perruquier veut le raser & le coëffier à l'Angloise , avec des peignes & des rasoirs anglois ; son tailleur , sa raccommodeuse de dentelles , son cordonnier , jusqu'au décroteur du coin , tous lui offrent leurs services à l'angloise : marchands , traiteurs , cabaretiers , chevaux , cavaliers , courses , jardins , filles publiques , jeux , spectacles , tout a les mœurs & le génie anglois.

» C'étoit fait de moi , dit l'auteur , en débouchant par l'impasse du coq , si je n'y étois
 » rentré aussi vite qu'un lapin dans son terrier ,
 » à la lueur d'une amorce. Un long cheval ,
 » qui s'allongeoit *furieusement* , pensa me renverser ; un autre , qui le suivoit de près , mais
 » plus court , *n'en éclabouffoit pas moins*. Un petit homme maigre , plié en deux , comme un
 » vieux contrat , montoit le premier ; & quoique son Alfane le fit honnêtement sauter , il
 » sautoit encore , *par-dessus le marché*. Je pris
 » d'abord le second pour un enfant de chœur défroqué ; mais on m'a dit depuis que ses pareils s'appelloient *Jakeis* : l'excellente garniture
 » de cheminée qu'ils eussent faite à eux deux !
 » Car , l'un se débânchoit à droite & l'autre à gauche. Du train dont ils alloient , je crus

» qu'ils n'avoient pas débridé depuis Calais , pour
» se trouver à une répétition d'opéra. Que de
» plaisir j'avois à imaginer que l'auteur d'une
» telle parade étoit Anglois ! C'étoit malheureu-
» sement un de nos colonels de cavalerie à
» grande réputation. Je voudrois bien voir ma-
» nœuvrer son régiment «.

L'auteur, persécuté depuis le matin par les *Jockeis*, les grandes boucles, les petits chapeaux, les grosses cravates, le *Wouisch*, les doubles coutures, les crayons, les rasoirs, le petit *Dunkerque*, &c. veut se réfugier au spectacle; les François jouoient *Béverley*; il court à l'opéra; il y trouve dans sa loge, deux Anglois qui imitoient nos manieres, & qui mettoient le prix aux panaches les plus distingués. Il regarde pourtant cette aventure comme une bonne fortune. Il n'avoit encore vu que des caricatures, que des semblants d'Anglois; il en a trouvé de véritables, qui craignent si fort de passer pour tels, qu'ils prennent notre masque & nos couleurs; mais c'est bien pis, il est lui-même pris pour un Anglois; vingt Savoyards assiegent la porte de la salle, lui crient, d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent : *Mylord*, faut-il vos gens ? *Mylord*, un falot ? *Mylord*, une voiture ? *Mylord*, c'est moi qui éclaire la noblesse, *Mylord*, &c. » Au-
» trefois, dit-il, & un jour de barbe, on m'ap-
» pelloit *M. le Comte*; mais comme il n'y a
» point de chancellerie plus universelle & moins
» chiche que celle de ces Messieurs, on est
» toujours sûr d'avoir avec eux les titres les plus
» frais «.

La seconde lettre a pour objet le séjour que l'empereur a fait à Paris, sous le nom de comte *Falkenstein* : celle-ci est plus sérieuse. On y rappelle beaucoup d'anecdotes, que tout le monde connoît. Il dit, en parlant des religieux de la charité, dont l'empereur alla visiter l'hôpital :

» Nous avons trop de moines qui s'occupent de
 » nos ames, & trop peu de nos corps. Ceux-
 » ci heureusement ne font pas des missions, ne
 » composent pas des livres de controverse, n'ad-
 » mettent de grâces de là-Haut, que celle qui
 » leur inspire d'être utiles à leurs freres : ils
 » attisent leurs fourneaux, & non le fanatisme ;
 » font de bons cours d'anatomie, saignent, pur-
 » gent un malade ; & le service des autels ne
 » s'en fait pas moins ; mais aussi leur chant n'a
 » rien de traînant ; leur orgue ne frédonne pas
 » des airs entiers d'opéra, l'ouverture d'*Iphigé-
 » nie*, ni la chasse de *Zaïde* ; en un mot, l'heure
 » de la priere est chez eux le moment où re-
 » posent leurs malades, &c. « On voit que
 l'auteur a voulu être plaisant ; mais on croit qu'il
 devoit être un peu plus réservé sur l'objet de
 ses plaisanteries.

La troisieme lettre est le récit d'un dîné où se trouva l'auteur : ce banquet n'est pas celui des sept sages, mais de quelques convives gais & de plusieurs originaux. Un mot assez plaisant est celui de l'un des convives, qui veut louer un appartement, & à qui l'on fait fort valoir un grand corps de bibliotheque. » Irai-je, dit-il, par respect pour mes tablettes, me charger d'un fatras de livres, qui depuis vingt

» ans n'apprennent plus rien? Il y a long-tems
» que j'ai comparé nos bibliomanes, savez-vous
» à qui? A ces officiers qui font des recrues
» sur le pont S. Michel, & ne vont point à la
» guerre «.

La quatrieme lettre roule sur les comédiens;
& sur-tout sur les comédiens de province. » Je
» ne fais, dit-il, en parlant des comédiens Fran-
» çois, si dans un tems où les propriétés de-
» viennent respectables, ce ne seroit pas y don-
» ner atteinte que de leur ôter le jugement des
» pieces, pour les soumettre à celui de l'Aca-
» démie. Ils y croiroient d'abord comme au feu
» de *Prométhée* ou au déluge de *Deucalion*; &
» puis il feroit beau voir une tragédie reçue
» par les quarante, jouée de travers par les
» comédiens, & sifflée par le parterre. Autant
» vaudroit-il l'avoir faite qu'approuvée «.

Cet ouvrage se feroit lire avec plus de plaisir;
s'il y avoit moins de négligence de style, moins
de prétentions à l'esprit, & de choses si obscu-
res, que l'auteur seroit peut-être embarrassé de
les expliquer. Comme il se propose de donner
une suite à ces lettres, nous avons cru qu'il ne
nous sauroit pas mauvais gré de lui mettre sous
les yeux quelques exemples de ces défauts, ai-
sés à corriger.

Que veut dire cette phrase? » Ta noblesse
» est de ton âge; on ne sauroit dater de plus
» loin; & sans parler ici de la gloire que tu
» retires d'un état où l'on s'autorise des loix
» pour opprimer, mes torts sont assez graves,

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» assez multipliés , pour ne savoir quelle excuse
» r'apporter de mon silence «.

Ceci est-il François ? » Me voici débarrassé
» de mes Anglois ; il faut croire que j'ai vu
» ceux-ci *pour ce que j'en verrai de la journée* «.

Et celle-ci ? » Quel est l'homme de bien qui
» puisse approcher de ces lieux , sans avoir le
» cœur gros de soupirs & les mains pleines de
» secours ? Celui-là seul peut être qui *en fait le*
» rempart de son incontinence. « (Il s'agit des en-
» fans-trouvés).

Il ne suffit pas pour être bon François de ne
pas aimer les Anglois ; il faut encore parler cor-
rectement sa langue , quand on fait imprimer des
lettres. Le caractère François s'accommoderoit
mieux de ses calembours : » Il est des abbés ,
» dit-il , pour qui la *feuille de M. d'Autun* ne
» feroit tout au plus *qu'un in-12*. «.

» Les tragédies de M. *Lemiere* ne sont tom-
» bées que sur le côté , & ne demandent qu'à
» être reprises. Ne voudroit-il pas nous faire ac-
» croire que la moisson , les vendanges & les eaux
» de Forges sont des *fastes* , & des *fastes* Fran-
» çois ? Qu'y a-t-il donc-là de si *fastueux* ? &c.

On voit que l'auteur fait les efforts les plus
pénibles pour paroître gai : il dit qu'à l'avène-
ment du roi , il a paru une *Ode à grand rava-
lement*. Il voit dans les jardins Anglois le Sryx ,
le Tartare & une glaciere à côté. Quoi ! si près
des enfers , s'écrie-t-il ! la *glace* doit y fondre. Il
y avoit encore là des *masures* dont le chaume
étoit aux ordres des *aquilons*. Il passe par la place
de Louis XV , dont les gazons *servent d'anticham-*

bre aux Thuilleries , & s'en va dîner dans une auberge où les autres convives ne faisoient pas plus mention de sa personne que d'un caraffon vuide. Rentré chez lui , il s'endort ; les songes que les Dieux lui procurent sont de main de maître. Grand politique , il annonce que c'est en vain que les cercles de l'Empire sont menacés de devenir cerceaux. Prophete infallible , il prédit aux comédiens qui sont ensemble , avec le pont-neuf , le théâtre & le pont de la nation , qu'ils peuvent s'attendre à rester aux Thuilleries jusqu'à ce qu'ils y aient mis le feu , ou joué ses pieces. Connoisseur en peinture , il remarque finement que le pinceau d'un de nos plus habiles artistes , commence à se fâcher. Excellent anecdotiste , il fait que du tems de Baron , Dufresne , &c. Lorsque les parts des comédiens se montoient à cinq mille livres , ils en faisoient des feux de joie dans leurs cœurs ; enfin suivant ce profond observateur des mœurs de la capitale , on assure qu'il n'y a pas plus de dix ans qu'on fait au marais que Louis XIV est mort.

Nous exhortons à l'auteur à supprimer ces mauvaises plaisanteries , & sur-tout à écrire plus correctement.

Il y a quelques bonnes anecdotes dans ces lettres ; nous en rapporterons une qui n'est pas aussi répandue que les autres. Louis XV , passant en revue les grenadiers à cheval , dit à mylord Stanley. *Mylord , vous voyez-là les plus braves gens de mon royaume : il n'y en a pas un qui ne soit couvert de blessures.* Sire , répondit Mylord , *que doit penser votre majesté de ceux qui les ont blessés ?* Un vieux brigadier l'entendit : *ils sont*

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

morts, s'écria-t-il, en se mordant les levres. Ce trait est le même que celui d'Agésilas ; mais le grenadier n'avoit certainement pas lu Plutarque.

On apprend dans une note que l'auteur de cette brochure est le même que celui de *Van-brock*, poëme héroï-comique en huit chants, qui se trouve depuis deux ans chez Ruault, libraire, rue de la Harpe.

(*Journal de Paris ; journal des sciences & beaux-arts ; gazette universelle de littérature.*)

HYMNE au Soleil , par M. l'abbé DE REYRAC , censeur-royal , associé correspondant de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris , des académies de Toulouse , de Bordeaux , de Caen , &c. Seconde édition corrigée & augmentée de quelques poésies fugitives :

Soleil, c'est aujourd'hui ta fête.

B E R N I S.

A Paris, chez les libraires qui distribuent les nouveautés. Petit in-12. de 146 pages, 1778.

LA premiere édition de ce petit ouvrage, qui parut l'année derniere, a eu beaucoup de succès. (*) La seconde que nous annonçons,

(*) Journal d'avril 1777, page 55--62.

le mérite à plus juste titre. Ce n'est plus à un auteur grec que M. l'abbé de Reyrac fait honneur de son hymne au soleil, qu'il avoit dit d'abord n'être qu'une simple traduction : il s'en déclare aujourd'hui le véritable pere, en ajoutant expressément qu'il a retranché tout ce qu'il y avoit de supposé.

» Quand je publiai ce poëme l'année der-
» niere, dit-il, j'aurois dû sans doute le don-
» ner, non comme un ouvrage traduit du grec ;
» mais comme une bagatelle composée dans ma
» premiere jeunesse..... C'est un tort que j'avoue,
» en protestant, néanmoins, que si j'ai eu re-
» cours à une fiction employée depuis trop
» long-tems dans la littérature pour en im-
» poser, ce n'est pas que j'aie voulu tromper
» personne, j'avois seulement en vue la juste
» défiance de mes forces.... Il ne sera donc
» plus question à l'avenir du prétendu manuf-
» crit grec. On ne dira plus qu'il a été trouvé
» dans une des îles de l'Archipel, quelques
» mois avant la découverte du tombeau d'Ho-
» mere ; que si l'auteur n'est pas né dans la
» ville d'Athenes, il y a du moins vécu long-
» tems.... On a retranché enfin de cette édi-
» tion tout ce qu'il y avoit de supposé dans
» la premiere, & l'on ne donne aujourd'hui
» l'hymne au soleil, que comme un fruit de
» la plus vive admiration pour tous les bons
» écrivains de l'antiquité.

Ce qui a tant plu dans ce petit poëme, & ce qui le fera lire long-tems, c'est, comme on l'a déjà observé, ce ton de belle nature & de

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'antique poésie, qui pénètre l'ame d'une émotion délicieuse, parce qu'il lui rappelle les beaux jours du génie; c'est cette admirable variété d'images & de sentimens toujours vrais, toujours intéressans; cet accord parfait du coloris avec l'objet présenté; ce style pur, élégant, harmonieux, rempli tantôt de magnificence, & de sublimité, tantôt de graces & de douceur; c'est cette foule de richesses poétiques & de beautés en tout genre, que la brillante imagination de l'auteur a répandu par-tout avec profusion; c'est enfin cette sensibilité si rare, si précieuse, si touchante, qui ne peut partir que du fond d'une belle ame, & qui fait souhaiter à ceux qui lisent l'hymne au soleil, de vivre avec l'auteur, & de l'avoir pour ami.

Cette seconde édition differe considérablement de la premiere. En retouchant avec soin l'ouvrage entier, l'auteur y a fait plusieurs additions. Le troisieme chant est orné d'un épisode intéressant, dont le sujet est une maladie dangereuse que l'auteur a eue dans l'intervalle des deux éditions; il chante sa convalescence, comme M. Gresset à chanté la sienne dans *l'épître à sa sœur*. M. l'abbé de Reyrac a fait entrer dans cet épisode, une description des bords du Loiret & du cours de la Loire; c'est-à-dire, des principales beautés de la ville d'Orléans qu'il habite & qu'il illustre. Il devoit cet hommage à un séjour qui réunit la tranquillité, la propreté d'une ville de province, la magnificence d'une capitale, & le charme d'une superbe campagne. Ne privons pas nos lecteurs de ce mor-

ceau plein de sentiment & d'images aussi riantes que vraies.

» C'est ainsi que dans mes chants, inspirés
» par la nature, je célébrois à-la-fois la
» nificence du grand astre de l'univers, & le
» bonheur de la vie champêtre ; je commençois
» à peine mon neuvième lustre, quand tout-
» à coup la mort s'élançant de l'abyme de l'E-
» rèbe, m'apparut pâle, hideuse, terrible, &
» levant sur moi sa faux homicide.

» Hélas ! au sein des douleurs, à la vue de
» la tombe affreuse, inaccessible à la douce es-
» pérance, & presque au moment de fermer pour
» toujours mes yeux à la lumière, ce n'étoit
» point vous qui faisiez couler mes larmes,
» chimères de la fortune, fantômes de gloire
» & d'orgueil, aussi vains que les foibles mor-
» tels qui courent après vous ; grandeurs dé-
»cevantes & plus passagères que l'ombre : ah !
» ce n'étoit ni votre amour, ni l'espoir de vous
» posséder un jour, qui causoient mes soupirs.

» Soleil, qui éclaires le monde de feux si
» brillans & si purs ; spectacle touchant de la
» campagne, qui m'avez toujours ravi ; feuil-
» lage naissant que j'ai tant aimé ; rochers sour-
» cilleux, qui bravez les tempêtes & les mers
» mugissantes ; montagnes caverneuses, asyles
» antiques des filles de la nuit ; sombres forêts,
» qui remplissez mon ame mélancolique d'une
» horreur religieuse ; vastes allées où repose
» le Dieu du silence ; berceau de jasmins & de
» rosiers, où j'allois m'asseoir, un livre à la
» main ; fertiles vallons que je parcours avec

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» une volupté toujours nouvelle, & qui em-
» pruntez de l'astre que je chante, votre éclat
» le plus doux ; objets de mes tendres regrets,
» hélas ! en mourant mes yeux ne se tournoient
» que vers vous !

» Je disois au pere de la lumiere : O toi ,
» que je n'ai jamais contemplé qu'avec un sai-
» sissement profond , flambeau de l'univers , as-
» tre créateur , bientôt je ne te verrai plus :
» coteau charmant que baigne le Loiret paissi-
» ble , Olivet ! séjour digne des Dieux mêmes,
» si mieux connu de nos rois, ils eussent em-
» belli tes beautés naturelles de quelques-uns
» de ces grands miracles de l'art , prodigués dans
» leur triste palais de Versailles , ô le plus beau
» lieu de la terre , dans peu je ne te verrai plus !
» Solitude aimable , où le philosophe goûte en
» paix les fruits de la sagesse & les plaisirs de
» la raison ; retraites délicieuses , où si sou-
» vent l'amitié consola mon cœur , recevez mes
» adieux !

» Et toi , Loire magnifique , qui roules ma-
» jestueusement tes ondes bienfaisantes sous un
» ciel toujours serein , je n'irai plus sur tes bords
» enchantés, oubliant les malheureux humains
» & les soins de cette vie , admirer ces riches
» tableaux , ces paysages gracieux que le mi-
» roir de tes eaux reproduit & perpétue le long
» de ton cours. Pour la dernière fois, hélas !
» j'ai vu ces rives fécondes , embaumées au
» printemps par les fleurs , & bordées de vigno-
» bles heureux , qui rendent au loin l'horizon
» plus riant & plus doux.

» Je le disois , les yeux baignés de pleurs
» & respirant à peine , lorsqu'un esprit conso-
» lateur (c'étoit un Dieu sans doute) descen-
» dant des célestes régions , s'approcha de ma
» couche funebre , & me fit entendre ces pa-
» roles qui seront toujours présentes à ma mé-
» moire :

» Amant de la nature , me dit-il , fors des
» ombres du trépas , leve-toi , marche , vole au-
» près de cette source merveilleuse , qu'un jour
» Neptune , d'un coup de son trident , fit jail-
» lir à gros bouillons des entrailles de la terre ,
» & dont l'onde pure & azurée forma soudain
» ce canal superbe , qui coule entre deux ta-
» pis de gazon le long de ce côteau fortuné :
» là , monte de nouveau ta lyre , invoque le
» génie protecteur de ces rives fleuries , &
» chante encore le soleil & la vertu. »

Cette prose nous rappelle aisément la prose ri-
che , nombreuse , brillante d'images , qui a im-
mortalisé le *Télémaque* ; on est fâché seulement
que ce mouvement si doux ; *je disois au pere de la
lumiere* , &c. soit pris de la strophe si connue du
grand Rousseau :

Je disois à la nuit sombre :

O nuit ! tu vas dans ton ombre

M'ensevelir pour toujours , &c.

Les pieces fugitives renferment des beautés
moins fortes & moins hardies , mais plus naïves
& plus tendres ; elles sont toutes l'épanchement
d'une ame douce , & l'ouvrage d'une imagina-
tion riante & facile. Dans la piece intitulée *mes
souhaits* , l'auteur dit :

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'esprit m'eût bien tenté, s'il eût pu me suffire ;
Mais tant de gens en ont qui sont si malheureux !

Voici les biens que je desiré :
Un cœur sensible & généreux ;
Un ami pour me rendre heureux
Et du bon sens pour me conduire.

Dans la piece intitulée *hommage à la Fontaine*,
on retrouve encore cette simplicité & cer heureux naturel qui distinguent les poésies de M. de Rey rac.

D'Athenes & de Rome
Que l'on vante les beaux-esprits ,
Et leurs charmans écrits :
Pour moi j'aime bien mieux les fables du bonhomme ;
L'antiquité n'a rien d'un plus haut prix.
Le beau , le vrai , maître Jean a tout pris ,
Tout : ses crayons au goût , ses fleurs à la nature ,
Son livre à la raison , à Vénus sa ceinture ,
A l'esprit rien. Chez lui , tout part du cœur ,
C'est le cœur qui l'inspire ;
Le seul génie a fait l'auteur.
Comme ses vers naîss coulent avec douceur !
Son ame ingénue y respire !
A l'heureux don de plaire , il joint celui d'instruire.
Toujours plus amoureux de son style enchanteur ,
Je le relis cent fois , & cent fois je l'admire.
--- Mais , il est négligé , peu correct , inégal ?
--- Inégal ! ah ! plutôt disons original ,
Peintre délicieux , poète inimitable ,
Auteur de tous les tems , génie incomparable ,
Sublime enfin sans art , & parfait sans travail.
Médire ses leçons , indocile jeunesse :
De bon sens , de sagesse
Maître Jean tient école au milieu d'un bercail ;
Qui ne l'adore pas n'est pas fait pour le lire.

A combien d'arbres nains ce Fablier a nui !
Quelles fleurs maintenant, quels fruits peut-on produire ;
La Fontaine a tout dit, que reste-t-il à dire ?
Malheur à qui vient après lui.

L'exécution typographique de ce petit volume est élégante & soignée.

(*Année littéraire ; affiches & annonces de Paris ; journal des savans ; mercure de France.*

ŒUVRES de messire ANTOINE ARNAULD ;
docteur de la maison & société de Sorbonne. A
Lausanne, chez Sigismond d'Arnay & compagnie ; & se trouvent à Bouillon, à la Société Typographique. 1777.

IL paroît déjà quinze volumes, c'est-à-dire ; environ la moitié de cette collection intéressante, lesquels renferment les lettres de l'auteur, ses écrits sur l'écriture-sainte, ses ouvrages dogmatiques, ses controverses contre les calvinistes, & une partie de ses disputes avec les jésuites. Il reste encore à imprimer ses écrits sur la morale, qui sont très-nombreux, ses œuvres philosophiques, ses ouvrages sur les belles-lettres. Chaque classe est précédée d'une préface historique & critique, dans laquelle on trouve d'excellens matériaux pour l'histoire du dernier siècle (on sait que le grand Arnauld y a joué un rôle intéressant) & un fonds d'érudition qu'on

chercheroit vainement dans la plupart des livres françois qui paroissent aujourd'hui.

Comme les bornes de ce journal ne nous permettent pas de rendre compte de tous ces quinze volumes, nous nous restreindrons à donner une idée succinte de la classe, concernant la controverse avec les protestans réformés, ou calvinistes.

La *tradition de l'église sur l'eucharistie*, est le premier ouvrage composé par le docteur Arnauld sur cette dispute. Ce furent les religieuses de Port-Royal qui donnerent lieu à sa naissance. Consacrées à l'adoration perpétuelle du St. Sacrement, elles desiroient avoir dans leur office un recueil des passages les plus considérables des peres de l'église sur ce mystere, afin de remplir avec plus de lumieres & de fruit, les engagemens qu'elles avoient contractés. M. Arnauld choisit ces passages, & en forma 312 leçons, six pour chaque jeudi de l'année; ce qui fait une chaîne de traditions depuis St. Ignace d'Antioche, jusqu'à St. Thomas d'Aquin. Tous ces extraits furent traduits en François, afin, dit l'auteur, » qu'en observant la coutume » de l'église, qui oblige de faire les prieres publiques en latin, les religieuses pussent aussi » suivre l'esprit de l'église, qui souhaite que ses » enfans se nourrissent des saintes instructions » qui sont renfermées dans les prieres qu'elle » leur prescrit. «

L'ouvrage connu sous le nom de *petite perpétuité de la foi touchant l'eucharistie*, étoit d'abord destiné à servir de préface à celui dont nous

venons de parler ; mais on le supprima , parce qu'on crut plus convenable de ne rien mêler qui sentit la contention , dans un écrit où l'on ne se proposoit que d'éclairer & de nourrir la piété des fideles. On en donna néanmoins deux ou trois copies à quelques nouveaux convertis , dans le dessein de consolider & d'affermir leur foi. Une de ces copies étant tombée entre les mains du ministre Claude , il y fit une réponse , que ses partisans éleverent jusques aux nues , & dont ils multiplierent les copies presque autant qu'on l'auroit pu faire par l'impression. On regarda dès-lors la réplique comme nécessaire. On ne la fit néanmoins que long-tems après ; & on n'avoit même d'abord d'autre dessein que de la communiquer en manuscrit à ceux qu'on savoit avoir lu la réponse du ministre ; mais on fut obligé bientôt après , de changer d'avis , pour prévenir un libraire qui avoit déjà imprimé la *Perpétuité* , &c. en grande partie , avec une infinité de fautes. On voulut en donner au public une édition exacte , à laquelle on joignit la réfutation de la réponse que le ministre y avoit opposée.

Il y a peu d'écrits qui aient été reçus avec autant d'applaudissement. Les éditions en furent multipliées avec une extrême rapidité ; & M. Claude lui-même ne put s'empêcher de reconnoître que l'accueil fait à cet ouvrage étoit si grand , qu'il auroit été difficile d'y rien ajouter ; qu'il étoit écrit d'une manière belle , nette , élégante , & que s'il ne s'agissoit que de la subtilité de l'esprit , & des graces du langage , on ne pouvoit nier , sans

injustice, que ce livre n'eût quelque chose de *surprenant*. Il auroit dû ajouter que la force de l'argument qu'on y oppoisoit aux Calvinistes étoit encore plus *surprenante*, & telle qu'elle auroit pu réduire ce parti à peu de chose en France, si les préjugés de l'éducation, & les engagements dans une secte quelconque permettoient aux hommes de raisonner. Voici quel est cet argument.

» Il n'y a point de Chrétien qui ose nier
 » qu'une doctrine touchant l'un des principaux
 » mystères de la religion, tel qu'est l'eucharistie,
 » qui auroit toujours été crue dans l'église uni-
 » verselle, ne soit celle que les apôtres ont
 » enseignée aux premiers fideles. C'est donc
 » avoir prouvé que la doctrine de la présence
 » réelle, telle que l'église romaine la croit, est
 » la doctrine des apôtres, que d'avoir prouvé
 » que c'est celle qui a toujours été crue dans
 » toutes les églises du monde. Or, il est impos-
 » sible qu'elle n'ait pas toujours été crue dans
 » toutes les églises, si étant constant qu'elle a
 » été crue universellement dans quelques sie-
 » cles, on peut montrer que ce n'a pu être
 » par une innovation de son ancienne foi que
 » l'église de ces siècles-là a commencé à la croire.
 » On a donc tout fait, si on peut prouver cela;
 » & voici comme on le prouve. «

» Toutes les églises chrétiennes d'orient &
 » d'occident, se sont trouvées unies dans la foi
 » de la présence réelle, vers le commencement
 » du 2^{me}. siècle, & elles se trouvent encore
 » dans cette même foi, hors quelques nouvelles
 » sectes du dernier siècle. «

» Or,

» Or, il est impossible que cette créance se
 » soit établie de nouveau dans toutes ces églises,
 » sans qu'il y ait paru aucune trace de cette
 » innovation; & il est certain qu'il n'y en a
 » paru aucune, ni depuis Paschase jusqu'à Bé-
 » renger, ni depuis Bérenger jusqu'à ce tems-
 » ci. Il est donc certain que la doctrine de la
 » présence réelle est la doctrine perpétuelle de
 » l'église, & que, par conséquent, on ne peut
 » soutenir le contraire sans être hérétique. »

C'est au développement & à la preuve de ce
 syllogisme, que sont employées, non seulement
 la *petite perpétuité*, &c. la réponse générale au
 ministre Claude, le chap. VIII de la seconde
 partie de l'*Apologie pour les catholiques*, mais
 encore la grande *Perpétuité*, connue de toutes
 les personnes instruites, & qui n'entre pas dans
 cette collection, parce qu'elle n'est pas entière-
 ment du docteur Arnauld.

Il semble d'abord que ce soient beaucoup trop
 de livres pour venir à l'appui d'un syllogisme;
 mais il faut faire attention que l'article de la
 présence réelle est celui qui éloigne le plus de
 l'église les sectateurs de Calvin, celui, par con-
 séquent, qu'il importoit le plus de mettre dans
 un degré d'évidence supérieur à tous les sophis-
 mes. C'est ce que Messieurs de Port-Royal ont
 fait, au point que le ministre Claude fut enfin
 réduit au silence, & que les écrivains qui lui
 ont succédé dans cette carrière, tels que Span-
 hemius, n'ont jamais pu leur répondre que par
 des injures, ou par des gasconnades.

Pour travailler à la composition de la grande

Tome VIII

E

122 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Perpétuité, le docteur Arnauld fut contraint d'étudier à fond la théologie des prétendus réformés ; & en l'étudiant, il se convainquit qu'il n'y avoit rien de mieux fondé que les reproches qui leur étoient faits par les catholiques au sujet de leur doctrine sur la justification. Voici l'idée qu'il s'en forma , & qui est très-exacte. » Ils » disent , 1°. que la foi seule nous justifie , non » comme une bonne action à laquelle Dieu ait » égard pour nous remettre nos péchés , mais » comme un organe , & une espece de main » qui prend la justice de J. C. pour nous en » couvrir , afin que Dieu nous estime. Justes » par cette justice imputée , ne l'étant point en » nous-mêmes.

» 2°. Il ne suffit pas , ajoutent-ils , pour cette » foi justifiante , de croire tous les mysteres que » la parole de Dieu nous a révélés , & d'em- » brasser les promesses générales qui sont faites » à tous ceux qui seront fideles à J. C. ; mais » elle consiste principalement dans l'application » particuliere que chacun se doit faire de ces » promesses ; en sorte que chacun croie que ses » péchés lui sont remis , & qu'il aura la vie » éternelle.

» 3°. Cette foi a diverses propriétés. La pre- » miere est , qu'elle est inséparable de la cha- » rité & des bonnes œuvres ; mais c'est d'une » maniere bien étrange , comme on le verra dans » la suite.

» 4°. La seconde , qu'elle est propre aux » élus , & ainsi toujours jointe à la persévé- » rance,

» 5°. La troisieme, qu'elle ne se perd jamais,
» quand une fois on l'a eue, de sorte que celui
» que Dieu a une fois justifié, & reçu en grace,
» y demeure certainement toute sa vie, rien
» n'étant capable de l'en faire déchoir.

» 6°. Que cela ne fait pas que ce juste ne
» puisse tomber en divers péchés, même très-
» grands, comme des adulteres, des incestes &
» des homicides; mais qu'encore qu'il y tombe,
» il ne laisse pas de demeurer juste, parce que
» ses péchés ne lui sont pas imputés.

» 7°. Que c'est de-là que se doit prendre la
» distinction entre les péchés mortels & véniels,
» non comme l'entendent les catholiques, qu'
» appellent mortels certains péchés plus grands
» que les autres, qui tuent l'ame d'un seul coup,
» comme dit St. Augustin, *quæ uno ictu peri-*
» *munt*; & véniels, d'autres fautes légères, où
» les justes mêmes tombent souvent, & qui ne
» font pas perdre la grace de Dieu: car il a
» plu à ces réformateurs de rejeter cette doc-
» trine, comme une erreur insupportable, &
» de décider que tous les péchés étant mortels
» par eux-mêmes, & méritant tous la damna-
» tion, la distinction entre les mortels & les
» véniels doit être prise de ceux qui les com-
» mettent, les moindres péchés étant mortels
» dans les réprouvés; au lieu que les plus énor-
» mes sont véniels dans les fideles, parce qu'ils
» ne leur sont point imputés, & ne leur font
» point perdre, par conséquent, la grace de
» Dieu.

» 8°. La dernière qualité de cette foi justi-

» fiante est que quiconque l'a , est assuré de l'a-
 » voir ; les uns disent par une certitude de foi ;
 » les autres , ne pouvant trouver sur quelle pa-
 » role de Dieu cette foi seroit appuyée , se con-
 » tentent de dire que c'est par un témoignage
 » intérieur du St. Esprit , aussi certain que la foi.
 » Quoi qu'il en soit , ils conviennent tous que
 » ceux qui ont la foi justifiante , sont assurés
 » de l'avoir , & , par conséquent , qu'ils sont as-
 » surés qu'ils l'auront toujours , & qu'elle les
 » conduira jusques dans le ciel ; de sorte que
 » cette certitude est jointe avec celle non-seu-
 » lement d'être élu , mais aussi de ne perdre
 » jamais la grace de Dieu , en quelque crime
 » que l'on tombe « .

Il suffit donc , selon cette doctrine , qu'un
 calviniste se soit mis dans la tête qu'il a la foi
 en J. C. (& qui est-ce qui ne croit pas l'avoir ?)
 pour se livrer sans remords aux plus effroya-
 bles désordres ; puisque cette foi est le gage cer-
 tain de son salut , & qu'elle est inadmissible.
 Quelle morale que celle qui est fondée sur de
 tels principes !

M. Arnauld menaça les réformés de dévoiler
 cette turpitude aux yeux de l'univers , & les
 effets suivirent bientôt ses menaces : on vit pa-
 roître en 1671 l'ouvrage qui a pour titre : *Le*
renversement de la morale de J. C. par les erreurs
des calvinistes sur la justification , où l'on peut
 dire , avec le grand Boissuet , que la force du
 raisonnement égale la profondeur de la doctrine.
 L'auteur y combat d'une manière invincible le
 dogme de la prétendue inamissibilité de la juse

tice , en montrant qu'il est contraire à la parole expresse de Dieu , à toute l'ancienne tradition , & même à la foi , qui est encore aujourd'hui dans toutes les sociétés chrétiennes. Mais sur-tout il déduit , avec une netteté singulière , les pernicieuses conséquences qui en naissent , faisant voir que si , d'un côté , il favorise le crime , en ôtant aux fideles qui s'y abandonnent la crainte d'encourir la disgrâce de Dieu ; de l'autre , il anéantit tous les exercices de la piété , puisque ce doit être une chose entièrement inutile de veiller continuellement sur soi-même , d'être toujours dans la défiance de ses propres forces , de prier sans intermission , & d'implorer incessamment le secours de la grace pour se conserver dans la justice , s'il est vrai que cette justice ne se perde jamais , & que rien ne peut fermer l'entrée du ciel à ceux qui l'ont reçue. En un mot , nous ne croyons pas qu'il existe aucun ouvrage où ce sujet soit traité d'une manière plus solide & plus convaincante ; & il nous semble que les théologiens catholiques ne sauroient lire sur cette matière rien de plus utile. Nous les invitons sur-tout à s'arrêter au 7e. livre : c'est celui où l'auteur réfute la doctrine de ses adversaires sur le baptême. On sera étonné des excès où peut se porter l'esprit humain , & on ne pourra que déplorer le triste état de l'église au tems de la réformation. Quelle ignorance ne devoit pas régner dans le christianisme , puisque Calvin & Beze ont pu se faire un immense parti , en débitant des horreurs & des extravagances incroyables , & inouïes jusques alors ?

Le portrait affreux que M. Arnauld avoit fait de la doctrine des calvinistes, mit tout leur parti dans le plus grand embarras, comme on l'avoit prévu. Ils sentirent le coup qu'on leur portoit, & se hâtèrent de le repousser, s'il étoit possible. Ils mirent leur cause entre les mains d'un ministre de Nîmes (M. Brugnier), & le chargèrent de faire l'apologie des dogmes de leur secte contre les accusations de leur adversaire ; mais, quelque habile que fût ce ministre, il ne le fut pas assez pour y réussir. Il donna même dans sa réfutation, de si grands avantages contre lui, que M. Arnauld y trouva de nouvelles armes pour le combattre : en effet, toute la dispute consistant proprement dans une question de fait, savoir : si les calvinistes admettoient le nouveau dogme de l'inamissibilité de la justice, & de la compatibilité de la grace justifiante & habituelle avec les plus grands crimes, & M. Brugnier, dont le livre étoit approuvé par le ministre Claude, *comme ne renfermant rien qui ne fût conforme à la doctrine qui s'enseignoit au milieu d'eux, en faisant expressément l'aveu, c'étoit abandonner le champ de bataille, & convenir de toutes les horreurs dont on les accusoit. C'est ce que le docteur Arnauld mit dans tout son jour, dans l'ouvrage intitulé : L'impiété de la morale des calvinistes pleinement découverte.*

Au reste, ce nouvel écrit n'est proprement qu'un abrégé du premier ; & l'auteur n'a besoin, la plupart du tems, pour réfuter son adversaire, que de lui remettre sous les yeux le texte qu'il avoit entrepris de combattre. Aussi

déclare-t il que son but étoit uniquement de montrer que le livre du *renversement de la morale* n'avoit besoin d'autre défense que de lui-même, pour se soutenir.

On trouve dans la même classe un ouvrage assez court, mais très-vif, très-solide, & très-énergique. Il est intitulé : *Remarques sur une lettre de M. Spon, de la religion prétendue réformée, médecin à Lyon*. Ce M. Spon étoit un habile antiquaire; & en cette qualité, il entretenoit une correspondance avec le fameux P. de la Chaise, jésuite, confesseur de Louis XIV. Celui-ci, dans une de ses lettres, crut devoir exhorter le docteur Spon à se servir des connoissances qu'il avoit de l'*antiquité*, pour sortir du malheur qu'il avoit eu, de naître parmi les *nouveautés*. Le médecin prit occasion de cette antithèse pour défendre la cause de la religion à laquelle il étoit attaché. Sa réponse fit une grande sensation parmi les calvinistes, sur-tout en Hollande; ce qui engagea M. de Neercassel, archevêque d'Utrecht, connu vulgairement sous le nom de M. de Castorie, à prier le docteur Arnauld d'en faire une courte réfutation. Ce petit livre se fait lire avec plaisir, & porte beaucoup de lumière sur quelques objets contestés; entr'autres, sur le commandement fait aux Juifs de ne se point faire d'images.

Ces remarques sont suivies d'un autre excellent écrit, sous ce titre : *Réflexions sur le préservatif contre le changement de religion*, &c. Ce *préservatif* étoit un méchant ouvrage de Jurieu, dans lequel ce ministre faisoit un portrait affreux

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de la religion catholique , & déchiroit cruellement l'*Exposition de sa doctrine* , & le grand Bossuet , son auteur. M. Arnauld y suit pas-à-pas son adversaire , & le couvre d'un ridicule justement mérité. On trouve dans cette réfutation d'excellentes choses sur l'invocation des saints , sur l'adoration de J. C. dans l'eucharistie , sur la primauté du pape , & la hiérarchie de l'église ; sur la conduite des calvinistes envers les catholiques , par-tout où ils sont les maîtres , &c.

Enfin , le dernier écrit de cette classe , contre les protestans , est l'*apologie pour les catholiques* , ouvrage qui n'a nul besoin que nous le fassions connoître : car toutes les personnes instruites dans la littérature françoise savent que c'est un chef-d'œuvre , & qu'il passe , avec la défense du surintendant Fouquet , pour ce que nous avons de meilleur en ce genre depuis Démosthène & Cicéron. Mais ce que ces deux excellens morceaux d'éloquence ont de particulier , c'est qu'ils font admirablement connoître la droiture & le courage de leurs auteurs , en même tems qu'ils donnent la plus grande idée de leur génie. Pélisson osa braver l'orgueil indigné de Louis XIV , pour défendre l'innocence de Fouquet , son bienfaiteur & son ami ; & le grand Arnauld , qui , dans sa retraite , n'avoit rien à redouter des jésuites , eut la générosité de prendre en main leur cause , quoiqu'ils l'eussent constamment persécuté pendant plus de 40 ans. Pélisson reçut pour récompense de sa courageuse amitié , plusieurs années de Bastille ; il falloit s'y attendre ; mais une chose

que la postérité croit avec une répugnance mêlée d'horreur, c'est que ces *jesuites* qu'Arnauld avoit lavés aux yeux de toute l'Europe, de l'accusation d'avoir conspiré contre le roi d'Angleterre, jaloux de la gloire que cet ouvrage devoit attirer à ce docteur, surprirent des ordres rigoureux contre quiconque auroit la moindre part à son débit. Les libraires intimidés ne voulurent donc pas se charger de le vendre; & M. Arnauld fut obligé de se servir de ses amis, pour le faire pénétrer dans la France, où il espéroit qu'il pourroit désabuser beaucoup de protestans. Le P. du Breuil, de l'oratoire, curé à Rouen, voulut bien se prêter à cette bonne œuvre. On lui adressa les ballots qui contenoient presque toute l'édition du second volume, avec un reste de l'édition du premier. Les *jesuites* en ayant été avertis, les ballots furent saisis; le P. du Breuil, tout languissant, & relevant d'une maladie dangereuse, fut conduit à la Bastille, avec 9 ou 10 autres personnes compromises dans cette affaire, & dont quelques-unes furent bannies du royaume. M. le Blanc, intendant de Rouen, fut même révoqué de son poste, pour ne s'être pas conduit, dans cette occasion, avec la vigilance & la sévérité que les *jesuites* auroient désirées. Pour comble d'injustice & d'ingratitude, ces bons peres firent insérer dans les gazettes publiques, que ces ballots avoient été saisis comme remplis de livres *pernicieux à l'église & à l'état*.

M. Arnauld fut sensible à cet événement, au-delà de tout ce qu'on peut exprimer. Quoi;

que l'édition faisie eût été faite à ses dépens, & que la perte fût considérable, dans la situation où il se trouvoit, il oublia son intérêt propre, pour ne penser qu'au préjudice qui en résulteroit pour le bien de l'église, & à l'indignité du traitement qu'éprouvoient ses amis. Il adressa à ce sujet deux lettres pleines de force à l'archevêque de Reims, & qui se trouvent dans la collection. Il en écrivit aussi à la mere Angelique de St. Jean, abbesse de Port-Royal, à M. du Vaucel, &c. Mais, quelques justes que fussent ses plaintes, & quelque criante que fût la vexation dont il se plaignoit, il ne put obtenir aucune justice. Il eut beau insister, implorer le secours de ses amis & de ses protecteurs, représenter en particulier la noirceur du traitement fait au P. du Breuil, cet ecclésiastique ne sortit de sa premiere prison qu'au bout de plusieurs années, & on ne l'en retira que pour le faire errer d'exil en exil, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de le delivrer de toutes les miseres de cette vie. Il mourut à Alais, dans les Cevennes, en odeur de sainteté, en 1696, deux ans après le docteur Arnauld.

(*Journal encyclopédique.*)



LA Firenze : poema di Gabriello Chiabrera , &c.
la Florence , poëme de Gabriël Chiabrera , di-
visé en neuf chants , avec des argumens , par DO-
NILEO EGINETICO , berger arcadien. In-12. Ferrare
1777 , de l'imprimerie de Joseph Rinaldi. Et
se trouve à Rome , chez Grégoire Settari.

Gabriël Chiabrera , qui vivoit dans le siècle dernier , passe pour le premier poëte lyrique de l'Italie moderne ; mais quoiqu'il ne fût guere connu que sous ce titre , sur-tout chez les étrangers , cependant ses poésies lyriques ne sont que la moindre partie de ses ouvrages. Il s'est beaucoup exercé dans le genre épique , & il a composé plusieurs poëmes qui sont tombés dans l'oubli , mais qui , si l'on en croit ses admirateurs , ne sont pas moins d'honneur à son talent que ses autres poésies. En 1771 on a réimprimé à Venise le poëme intitulé la *Gothiade* ou la guerre des Goths , ouvrage de la jeunesse de Chiabrera ; cette réimpression très-bien exécutée & ornée de notes instructives , a eu beaucoup de succès ; & c'est sans doute ce qui a engagé l'éditeur Ferrarois à publier *la Florence* , poëme composé par Chiabrera dans un âge plus mûr , & qui se ressent, dit-on , de la perfection que son talent avoit acquise. Ce poëme est un monument élevé par l'auteur à la gloire de Florence & de l'illustre maison de Médicis , tant célébrée par les poëtes

Italiens , & si digne de leurs éloges par la protection qu'elle accorda constamment aux arts & aux sciences. Suivant une tradition connue, les Romains ayant détruit de fond en comble la ville de Fiesole pour avoir suivi le parti de Catilina, les habitans de cette malheureuse ville descendirent dans la plaine voisine & y jetterent les fondemens de Florence qui prit en peu de tems des accroissemens assez considérables pour faire envie & donner de l'ombrage à la ville de Fiesole nouvellement rétablie. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au tems où Totila vint ravager l'Italie ; Florence ayant osé lui résister, ce barbare en rasa les murs, & les Florentins furent soumis à ceux de Fiesole. Chiarera suppose qu'un Cosme de Médicis , dans le neuvieme siecle , délivra Florence de cette sujettion , & la rétablit dans sa premiere splendeur. Voilà le sujet de ce poëme très-singulier comme on va le voir. L'action commence dans le tems que ceux de Fiesole préparent des jeux publics & des fêtes éclatantes pour célébrer l'anniversaire de la ruine de Florence. Les Florentins, témoins de ces odieux préparatifs, se consolent dans l'espérance de voir s'accomplir une prophétie répandue depuis long-tems parmi eux, qui annonce pour cette époque le rétablissement de Florence par le courage d'un Médicis. Féréalme, roi de Fiesole, informé de cette prophétie par une magicienne nommée Dircé, ne néglige rien pour sa sûreté, & sans interrompre les préparatifs de la fête, il envoie une armée puissante contre les Florentins. Cosme seul, aidé

du secours céleste, disperse cette armée; » & ensuite, dit le poëte, réfléchissant à cet assaut furieux qu'il a seul soutenu & repoussé, il a peine à en croire son propre témoignage, & étonné de sa valeur il laisse lire dans ses yeux fixement ouverts la surprise dont il est saisi. Tel un nocher à qui les vents & Neptune en courroux ont fait la guerre, lorsqu'il est entré dans le port & qu'il voit les vagues s'élever en montagnes, admire par quel moyen il a pu surmonter les dangers de cette épouvantable tempête.

Féralme quoique troublé par la nouvelle de cette défaite inattendue, veut cependant que l'on continue les jeux, dont la description remplit le cinquième chant, & occupe une bonne partie du sixième. Pour les terminer on fait combattre deux Florentins, contre un lion terrible qui a déjà dévoré plusieurs autres malheureux de la même nation dans des occasions précédentes. Cosme assiste à ce divertissement cruel; » & tournant les yeux vers la bête farouche, ému du danger des deux malheureux sacrifiés aux plaisirs barbares de leurs ennemis, indigné de l'affluence nombreuse de peuple qui remplit le théâtre, il ne prend conseil que de son cœur magnanime, & emporté par sa pitié généreuse ils s'élançaient en champ clos pour combattre le monstre. L'aspect de cette bête furieuse porte l'effroi dans tous les cœurs; Cosme seul conserve un visage serein..... Il jette son manteau sur le front large du lion pour l'empêcher de voir; ensuite déployant une

» vigueur admirable, il le frappe à grands coups
 » entre les oreilles de la garde de son épée ;
 » & lorsqu'il le voit étourdi & chancelant ,
 » il serre fortement le col du monstre , & ap-
 » puyant en même tems son genou sur son dos ,
 » il le terrasse & l'écrase.

La valeur a toujours eu un grand pouvoir sur le cœur des belles , & il n'est pas étonnant qu'à la vue de ces efforts héroïques, la princesse Arnea se prenne d'amour pour Cosme. Cette princesse est fille de Carambo prédécesseur & frere de Feralme qui l'a empoisonné ainsi que sa femme & son fils pour se mettre en possession du Royaume. Nicandra , nourrice d'Arnea , sensible à l'amoureux tourment de cette princesse ; va trouver Cosme de sa part , & ce brave Paladin lui promet de venger Arnea & de la rétablir sur le trône de ses peres. La vieille persuade ensuite à Arnea de sortir du château pendant la nuit & de se rendre vers Cosme pour concerter avec lui sa vengeance. Cosme s'enflamme pour elle dans cette entrevue , & plus résolu que jamais à employer son bras à son service , il se déguise en cocher & s'introduit avec les deux femmes , à la faveur de ce déguisement , dans la forteresse dont tous les passages étoient exactement gardés. Les fêtes se continuant toujours dans le palais de Feralme , Cosme & Arnea masqués en amazones , se présentent à un bal très brillant qui se donnoit ce jour-là. C'étoit l'usage alors de remettre une épée entre les mains de la reine du bal ; on en présente une à Arnea dès qu'elle paroît , & elle la remet à Cosme.

» Celui ci ne danse pas, mais il empoigne
 » l'épée d'une main prompte & vigoureuse, &
 » le visage couvert il s'élance impatient vers
 » Feralme pour le mettre à mort. Dès que le
 » tyran apperçoit son dessein, il s'écrie épou-
 » vanté, hors de lui-même, il se leve d'un air
 » égarée, il s'irrite, il craint, il ne fait que
 » faire, il tire son épée & frémit... Mais sa
 défense est vaine, le héros enfonce le fer dans
 son sein, & le laisse étendu sur la place. Ayant
 ensuite fait un carnage effroyable des courtisans
 de Feralme qui s'étoient réunis pour venger leur
 roi, il quitte le palais ensanglanté, & rencon-
 trant sur la route un grand nombre de Florentins
 rassemblés par l'ange saint Michel, il va se rendre
 à leur tête à l'église de saint Laurent. Cepen-
 dant la ville de Florence délivrée de la tyrannie
 du roi de Fiesole; se rétablit par les soins
 du héros; & redevient cette ville superbe qui
doit faire l'étonnement des siècles futurs.

Voilà le plan de ce poëme, d'après lequel
 nos lecteurs pourront juger; les journalistes de
 Rome, conviennent que le merveilleux dont
 l'auteur a fait usage est excessif, & que quel-
 ques-unes de ses inventions ne paroissent pas
 dignes de la majesté de l'Epopée. A l'égard des
 détails & du style, ils en font le plus grand
 éloge; & en effet il faut qu'ils soient bien ex-
 cellens pour couvrir la bizarrerie du plan &
 pour en racheter les absurdités. Chiabrera a
 encore composé deux autres poëmes qui sont
 peu connus, & que l'éditeur promet de publier
 dans la suite.

(*Efemeridi di Roma.*)

*L'AMI de l'humanité, ou conseils d'un bon citoyen à sa nation, sur certains préjugés aussi nuisibles à sa santé qu'à la société; suivis du chapeau; & de réflexions aussi utiles qu'intéressantes; par M. J***. Prix, 36 f. franc de port. A Plaisance; & se vend à Paris, chez l'auteur, à l'hôtel de Carignan, rue des vieilles-étuves-saint-Honoré, & chez les libraires qui tiennent les nouveautés. in-8vo. 1778.*

M. de Mirabeau, sous le nom d'*ami des hommes*, a publié trois volumes *in-4to.* de réflexions sages sur des objets utiles; l'agriculture, ses avantages, les inconvéniens qui retardent ses progrès, la nécessité & les moyens de l'encourager, d'exciter l'industrie, de rendre l'état florissant & les peuples heureux, en un mot, tout ce qui peut contribuer au plus grand bonheur possible des hommes, moral & physique, est l'objet de ses recherches. Mais il n'a pas songé à tout. *L'ami de l'humanité* servira de supplément à *l'ami des hommes* : c'est une gaieté innocente d'un galant homme, qui a pour principe de se tenir les pieds chauds, la tête couverte & le corps garni. Il lui a paru qu'il étoit obligé *en conscience* d'instruire le public de son régime, comme le siècle passé le bon-homme Domergue proposa son moyen facile de se bien

porter en se châtouillant le nez avec une plume, & en se procurant tous les matins une petite sueur ; ou comme le Vénitien Cornaro écrivit à cent cinq ans son panégyrique de la vie sobre. C'est une chose admirable que cette force de la conscience sur les gens d'esprit. Il y a deux ou trois ans qu'un poète très-aimable imprimoit qu'il croiroit *manquer à son siècle & à la postérité*, s'il ne donnoit pas des chansons à chanter aux jeunes filles & aux jeunes garçons qui ont l'ame tendre, une jolie voix & la bouche vermeille ; & Crébillon, le fils, dans une de ses préfaces, se fait un grand mérite d'avoir eu *le courage* de se dévouer à composer quelques romans assez scandaleux. La conscience nous oblige aussi de dire à *l'ami de l'humanité*, que rien ne l'obligeoit à écrire si longuement sur si peu de chose, à faire tant de mauvaises plaisanteries, à parler à son *cher public* du même ton que *Gille* parle à son *cher Pierrot*. On choisit un titre frivole ; on amène à son sujet tout ce qui revient à l'esprit depuis l'époque de la création jusqu'au dernier arrêt du conseil ; avec cette variété & ce découfu, on croit avoir imité Montaigne, & l'on ne ressemble qu'à d'Affoucy :

Mais jusqu'à d'Affoucy, tout trouve des lecteurs,

a dit Boileau, (qui par paranthese, fâcha un peu d'Affoucy) ; & nous ne doutons pas que cette brochure n'en trouve. On verra comme à propos des habits fourrés & du chapeau sur la tête, il s'imagine avoir servi l'état, & éclairé

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la postérité à l'exemple *de Sully, de Colbert & de M. de Marmontel, ces dignes personnages & hommes-de-lettres.*

L'habit fourré, puisqu'il faut venir au sujet, est plus chaud, & coûte moins cher que la soie & que le drap même; l'auteur le prouve par un calcul évident. La fourrure exclut plus parfaitement l'air extérieur que les étoffes: il faut multiplier celles-ci, & à force de redingotes l'une sur l'autre, se faire une taille monstrueusement épaisse, qui déplaît aux dames; *ergo*, &c. Or, cette fourrure coûte 24 ou 30 livres, qui, avec l'achat du camelot ou de l'étoffe de soie, font monter la levée de l'habit à 54, ou tout au plus à 66 liv. tandis qu'un habit de bon drap avec sa doublure de soie, non compris les boutons d'or, monte à 96 livres; *ergo*, &c. On voit que l'auteur est conséquent. De plus, il est profond & remonte aux origines & aux principes. A propos du chapeau, il ramène le péché originel & nos premiers pères qui ne s'attendoient guère à se trouver en cette affaire. De-là suit qu'il ne faut point *faire chapeau*, c'est-à-dire, porter un chiffon de feutre ou de soie sous son bras, comme ce peuple *singe des François* qu'on appelle Anglois, qui ont une vanité & une ambition démesurée; mais il faut porter un bel & bon chapeau sur sa tête, & les dames s'en trouveront bien, puisque les hommes n'auront point de ces malheureux rhumes & catharres qui troublent la conversation & dérangent les soupés. L'auteur dit là-dessus des choses vraiment galantes aux dames; puis

il s'occupe de ceux à qui les dames ne peuvent prendre un intérêt aussi légitime ; *les moines, prêtres & abbés*, chacun dans leurs différentes classes. Ils ont une femme qui les garantira du rhume & qui les dispensera de plaire aux dames. *Cette femme est l'étude* ; grande découverte qui ne se trouve dans aucun livre, dit l'auteur ; & qui lui donnera sûrement place à la suite de Sully, Colbert & M. Marmontel. Il est dommage que cet éloge des habits fourrés vienne après pâques ; mais l'auteur assure (au risque de fâcher les marchands de drap) qu'il y a de jolies fourrures d'été. Il ajoute qu'il n'est pas fourreur. Cela est bon à observer. Il n'est sûrement pas drapier non plus. Qu'êtes-vous donc, M. Joffe ?

Notre ami s'élève aussi contre l'habitude où sont un grand nombre de personnes, de remplacer les bas & bonnets de laine en hiver, par des bas & bonnets de coton, usage dont il fait voir les dangers. Il y joint encore d'autres réflexions, toujours relatives à l'habillement, & entre à ce sujet dans des détails qu'il faut voir dans l'ouvrage même, qui feroit plus d'impression sur les lecteurs, si M. J*** l'eût écrit d'un style moins singulier, & qu'il se fût borné à offrir ses réflexions avec plus de simplicité.

(*Journal de Paris ; gazette universelle de littérature ; mercure de France.*)

JOURNAL de la navigation d'une escadre françoise, partie du port de Dunkerque aux ordres du capitaine Thurot, le 15 octobre 1759, avec plusieurs détachemens des gardes-françoises & suisses, & de différens autres corps. A Bruxelles; & se trouve à Paris, chez Vente, libraire des menus-plaisirs du roi, au bas de la montagne Sainte-Genievie, 1778, in-12.

TOut le monde fait que cette campagne malheureuse n'aboutit qu'à la perte de l'escadre, composée de cinq frégates : *le Maréchal de Belle-Isle*, de quarante-quatre pieces de canon ; *le Begon*, de trente-six ; *la Blonde*, de trente-deux ; *la Terpsicore*, de vingt-six ; *l'Amarante*, de dix-huit, & d'une découverte appelée *le Faucon*, de huit canons seulement. Les troupes réparties sur les frégates, se réduisoient à soixante grenadiers, & cinq piquets du régiment des gardes-françoises, à quatre piquets des gardes-suisses, à cinq piquets & une compagnie des grenadiers du régiment de Cambis, & à quatre piquets du régiment des volontaires étrangers. Elles étoient aux ordres de M. de Flobert, brigadier d'infanterie. S'il faut en croire l'auteur de ce journal, la mésintelligence qui regnoit entre cet officier & M. Thurot, dut contribuer beaucoup au mauvais succès de cette

expédition. Le trait qu'on va rapporter nous paroît justifier cette conjecture.

» Le jeudi , 14 février , à dix heures du ma-
 » tin , M. de Flobert fit prier M. Thurot de
 » passer chez lui , pour parler ensemble de notre
 » navigation , qu'il étoit convenu la veille de
 » diriger par le canal Saint-Georges , mais dont
 » le but paroissoit changé , par la route que
 » nous faisons pour Londondery. (*) M. Thu-
 » rot convint qu'il alloit à Londondery. M. de
 » Flobert lui demanda quel parti il prendroit ,
 » si le vent lui en refusoit l'entrée : il répondit
 » qu'il ne s'y entêteroît pas , & qu'il continue-
 » roit à faire route. A cela , M. de Flobert lui
 » dit : *à la bonne heure ; mais si demain , à six*
 » heures du matin , nous ne sommes pas dans
 » le port de Londondery , & que vous ne re-
 » nonciez pas alors à ce projet , je vous ferai
 » arrêter , & je m'emparerai du navire. A cela
 » M. Thurot , furieux , lui repliqua : *Si vous le*
 » *prenez ainsi , il n'y a rien de fait. Les menaces*
 » *ne m'intimident pas ; je ne vous crains pas , je*
 » *vous défie de me faire arrêter ,* & sortit de la
 » chambre en jurant. M. de Flobert défendit
 » au sentinelle de le laisser sortir de la chambre
 » du conseil , & en même-tems il appella la gar-
 » de. M. Thurot entra dans sa chambre , prit
 » des pistolets , força le sentinelle , & vint sur
 » le gaillard , où étoit M. de Flobert , défiant

(*) Le duché de Londondery ou de Colérin , est une
 congee maritime d'Irlande , dans la province d'Ulster.

142 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» le plus hardi de l'arrêter. La garde étoit des
 » grenadiers de Cambis : il en monta quatre ou
 » cinq avec le caporal , qui n'étoient armés que
 » de leurs sabres. Ces grenadiers n'avoient pas
 » entendu l'ordre de la bouche même de M.
 » de Flobert , & hésiterent un moment. Pen-
 » dant ce tems , on engagea M. de Flobert , sur
 » qui M. Thurot avoit un pistolet bandé , de
 » changer de dessein. Alors M. de Flobert lui
 » dit : *Je suis plus sage que vous* , & ordonna
 » à la garde de se retirer. La scene dura encore
 » quelque tems ; ils se firent beaucoup de re-
 » proches , & se dirent beaucoup d'injures l'un
 » & l'autre. M. Thurot voulut faire afficher l'inf-
 » truction donnée par le roi lors de l'embarque-
 » ment , pour la conduite à tenir sur l'escadre ,
 » tant par les troupes , que par les gens de mer ,
 » par laquelle il prétendoit prouver qu'il étoit
 » seul commandant ; M. de Flobert défendit aux
 » soldats de permettre qu'on l'affichât ; enfin ,
 » ils se séparèrent ».

Ce morceau , quoique l'un des plus intéressans
 de tout l'ouvrage , n'est pas fait pour donner
 une idée bien avantageuse de la maniere d'écrire
 de l'auteur anonyme de ce journal. Rien n'est
 plus incorrect & plus trivial que la diction de
 cet écrivain , qui , sans doute , est quelque marin ,
 plus exercé dans l'art de manœuvrer sur un vais-
 seau , que dans l'art de parler & d'écrire. Les
 termes techniques sont d'ailleurs prodigués dans
 son ouvrage , avec une profusion qui le rend
 inintelligible en plusieurs endroits , à toutes les
 personnes qui ne sont pas du métier de l'auteur.

Quand on écrit pour le public, n'importe sur quelle matiere, il faut, autant qu'il est possible, adopter un langage familier au commun des lecteurs. Même, en fait de sciences, je ne vois que les mathématiques autorisées à prendre une forme inintelligible à quiconque n'est pas initié dans leurs mystères. Mais de tous les ouvrages possibles, aucun n'est moins dispensé d'être clair que l'histoire, les romans & les voyages. Celui-ci manque trop souvent de cette qualité essentielle; & ce n'est pas son plus grand défaut : sa partie foible est de ne rien offrir de satisfaisant à la curiosité des lecteurs. Il n'est presque jamais question que de l'état du vent & de la mer." Les vents furent calmes toute la matinée » (du samedi 15 décembre 1759); à midi il » faisoit petit vent & la mer étoit belle ; les » vents étoient de la partie du nord & nord » nord-ouest ; nous ne filions que trois nœuds ; » vers minuit nous en filions quatre ; nous fîmes » route à l'ouest seize lieues ; nous nous trou- » vâmes à 62 degrés 36 minutes de latitude , & » 14 degrés 15 minutes de longitude. «

Ce journal, d'environ 156 pages in-12, & qui comprend cinq mois & quelques jours, est écrit sur ce ton, jusqu'à la catastrophe où le brave Thurot périt victime de son courage, & peut-être de son imprudence. Voici comme l'auteur raconte cet événement.

Le jeudi 28 février 1760, nous apperçûmes ; » à quatre heures du matin, trois vaisseaux, que » l'on jugea être des vaisseaux de guerre An- » glois. Nous changeâmes de route, & portâ-

244 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» mes au Sud , pour tâcher de les éviter. M.
 » Thurot ordonna de forcer de voiles & en fit le
 » signal : le *Belle-Isle* étoit à droite , la *Blonde*
 » au centre de l'avant d'une demie-lieue , & la
 » *Terpsicore* à gauche aussi fort éloignée. Nous
 » ne pûmes pas aggréer nos perroquets ; & quoi-
 » que M. Thurot eût toujours eu grande con-
 » fiance dans la légèreté de sa frégate , nous
 » marchions si mal , que l'ennemi gagnoit beau-
 » coup sur nous. M. Thurot , au lieu d'employer
 » ce tems à se disposer au combat , ne fit au-
 » cune disposition , quoique chacun l'en pressât.
 » Il ne fit pas même mettre des bastinganges ; on
 » le lui avoit cependant dit , & il ne fit aucun
 » signal à ses autres frégates. A sept heures du
 » matin , étant à portée du canon du comman-
 » dant Anglois , il ordonna qu'on fit le signal de
 » combat. On lui représenta qu'il seroit conve-
 » nable de commencer par le signal de ralliement ;
 » il y consentit ; en sorte qu'on fit les deux si-
 » gnaux presque en même-tems. Dans le moment
 » chacun eut ordre de se rendre à son poste ;
 » ce qui fut exécuté très-facilement & très-promp-
 » tement. Comme il n'y avoit point de basting-
 » ganges , M. Thurot fit retirer les troupes qui
 » étoient portées aux passavants & à la dunette.
 » A la même heure , M. Jacob , officier de ma-
 » rine , qui avoit le commandement de la bat-
 » terie , vint lui proposer de tirer sur le comman-
 » dant Anglois , qui étoit à bonne portée. M.
 » Thurot lui dit d'attendre ; dans l'instant l'An-
 » glois nous tira un coup de canon , & nous lui
 » répondîmes. Alors l'Anglois arrivant un peu
 sous

» sous le vent, nous donna sa volée en hanche.
 » Nous y ripostâmes par sept ou huit coups de
 » canons. L'ennemi nous prolongea à la portée
 » du fusil, & nous donna une seconde bordée,
 » qui coupa notre beaupré. Nous lui ripostâmes
 » encore quelques coups de canon, & il vira de
 » bord; mais la plupart des canonniers de la ma-
 » rine quitterent leur poste, & se cachèrent sans
 » qu'on pût les contenir; ce qui fit que dès ce
 » moment, notre artillerie devint inutile. Les
 » deux autres frégates Angloises nous prolon-
 » gerent & nous lâcherent leurs bordées & nous
 » dégrèerent totalement. Notre mousqueterie con-
 » tinuoit à faire son devoir; mais le combat étoit
 » trop disproportionné; notre frégate seule con-
 » tre trois. M. Thurot voyant que son artillerie
 » ne tiroit pas, voulut aborder le commandant
 » Anglois; mais il n'avoit ni grenades, ni grapins
 » préparés; il manœuvra cependant en consé-
 » quence; mais il manqua son coup. Nous con-
 » tinuâmes à être exposés à un feu terrible, qui
 » nous tuoit & nous bleffoit beaucoup de monde;
 » enfin, au bout d'une heure de combat, nous
 » étions démâtés de notre artimon; notre grande
 » vergue & nos mâts de hune étoient coupés,
 » ainsi que notre beaupré; & nous avions reçu,
 » sous l'eau un coup de canon, qui nous faisoit
 » une voie d'eau à la Sainte-Barbe, qui, ne pou-
 » vant pas être bouchée, nous mettoit en danger
 » d'être coulé bas; d'ailleurs nous ne pouvions
 » plus manœuvrer, toutes nos manœuvres étant
 » hachées. Les officiers de marine représentèrent
 » notre situation à M. Thurot, qui leur répondit

» qu'il vouloit encore tirer une bordée , puis
 » qu'il ameneroit , n'étant plus en état de se dé-
 » fendre. Dans ce moment il fut tué d'une balle
 » dans la poitrine , & peu après , M. de la
 » Tourandais fit amener (*). «

Ainsi finit le capitaine Thurot, qui , s'il faut en croire l'auteur de ce journal , fut moins un grand homme de mer , qu'un aventurier téméraire. Lorsqu'il fut tué , il n'étoit âgé que de 30 à 35 ans. L'auteur dit qu'il étoit né à Boulogne-sur-mer , de parens pauvres. Dans une affiche de Bourgogne , de cette année , on prouve cependant qu'il étoit né à Nuits. Quoi qu'il en soit , Thurot avoit commencé à naviguer de très-bonne heure. Ayant été fait prisonnier par les Anglois , dans l'avant-dernière guerre , il se faisoit d'un canot , & fut assez heureux pour arriver à Calais , où il vit M. le maréchal de Belle-Isle , qui conçut une bonne opinion de sa hardiesse , & le prit sous sa protection. Il courut la mer pendant le reste de cette guerre ; & au commencement de la dernière , il fut mis à la tête d'un armement qui n'eut pas un heureux succès. En 1757 , il sortit de S. Malo avec deux frégates , qui se séparèrent dans un combat indécis auprès de Flessingue. De-là il vint croiser dans le nord , où il resta toute l'année 1758 ; enfin , après avoir fait une campagne non

(*) Ce combat se livra entre le môle de Gallouwai & l'isle de Man , à la vue des côtes d'Irlande & d'Ecosse.

moins pénible qu'infructueuse, il reparut à Dunkerque au commencement de 1759. A son retour en France, il présenta à M. le maréchal de Belle-Isle le projet de cette expédition, & le ministère eut la complaisance de l'adopter. Au jugement de l'anonyme, ce projet fut mal conçu, mal conduit, mal exécuté; & cette campagne ne pouvoit guere avoir une autre fin.

Il convient cependant que Thurot avoit des qualités rares dans un homme de son état. » Il » avoit de l'esprit, une conception aisée, beau- » coup de feu, un caractère souple avec ses su- » périeurs, facile avec ses égaux, dur avec ses » inférieurs, & compatissant pour ceux des en- » nemis qu'il faisoit prisonniers..... Il étoit hardi, » entreprenant, d'une obstination invincible » pour parvenir à l'exécution de ses projets... » La fortune, ajoute l'auteur, étoit sa seule di- » vinité ». S'il avoit eu un sens aussi droit, qu'il avoit d'esprit & de fermeté, il auroit pu parvenir à quelque chose de grand; mais son jugement étoit foible, & personne ne fut plus ignorant que lui; ce qui ne l'empêchoit pas de s'enoncer avec beaucoup de grace & de facilité. Ce dernier avantage l'avoit bien servi auprès des personnes qu'il eut intérêt d'amener à ses vues.

Quoique sans aucune espece d'instruction, Thurot avoit secoué tous les préjugés; il répétoit souvent que la mort est préférable à une vie commune; il prodiguoit son sang dans un combat, & n'épargnoit point assez celui de ses compagnons. Comme la fortune l'avoit toujours

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

bien servi , & qu'en plusieurs rencontres elle l'avoit tiré des dangers pressans où sa témérité l'avoit plongé , il s'étoit persuadé que les précautions naissoient toujours d'une méfiance honteuse de soi-même , & qu'un homme d'esprit ne devoit jamais prendre conseil que du moment. Ce malheureux systême , dont il fut la victime , entraîna dans sa perte un grand nombre de braves gens , qui ne méritoient pas de partager sa destinée.

Ce précis de la vie de Thurot n'est pas favorable en tout point à la mémoire de ce fameux marin ; mais comme nous l'avons tiré de ce journal , dont plusieurs détails laissent soupçonner de la partialité dans l'auteur , nous n'osons en garantir la vérité , & nous présumons que l'anonyme auroit bien pu se laisser aveugler , dans ce jugement , par les préventions qu'il est naturel de concevoir contre un homme qui fut souvent trop dur avec ses inférieurs.

(Journal des sciences & beaux-arts.)



TABLEAU historique & politique de l'état ancien & actuel de la Colonie de Surinam, & des causes de sa décadence ; par M. PHIL. FERMIN, docteur en médecine, écrivain & conseiller juré de la ville de Maastricht, de plusieurs académies. Avec cette épigraphe :

Nisi utile est quod fecimus, stulta est gloria.

PHEDR. *Lib. III.*

A Maastricht. 1778. In-8vo.

CEt ouvrage est rempli de détails curieux ; vraiment intéressans, & nous croyons pouvoir en garantir le succès, soit à cause de l'agrément & de l'importance de ce tableau même, soit par la haute idée que l'auteur a donnée au public de ses talens, & par l'estime singulière que les connoisseurs font des différens ouvrages qu'il a publiés relativement à l'histoire-naturelle & à la médecine. Les Provinces-unies trouveront un intérêt sensible, dans le tableau que M. Fermin leur présente de la plus importante de leurs colonies ; avant que de rendre compte de l'état actuel de Surinam, l'auteur y a fait un séjour de dix ans ; il s'est assuré des faits, & s'est profondément instruit de tout ce qui concerne les établissemens de commerce, & l'administration politique de cette contrée.

M. Fermin a dédié son ouvrage à S. A. S.

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Mfgr. le prince d'Orange. Arrêtons-nous quelques momens sur le discours préliminaire , où les objets dont l'ensemble forme ce *tableau historique*, sont rapprochés & distinctement indiqués. Les colonies Hollandoises, dans le nouveau monde, sont la source du commerce & de l'opulence des Provinces-Unies. Ces établissemens n'ont pu se faire que par des émigrations fréquentes de gens de tout âge, qui, dégoûtés des climats défavorables pour eux, se sont transplantés dans ces lieux situés aux extrémités de la terre, pour y chercher ce qu'ils eussent vainement tenté de se procurer dans leur patrie. Ces citoyens ont consacré leurs bràs & leur industrie au service de quelque état; cet état a fait avec eux certaines conventions, suivant lesquelles, d'un côté, il leur a promis sa protection, de l'autre il a prétendu partager avec eux le produit de leurs travaux, qui, multipliés par l'industrie, ont insensiblement produit la richesse de l'état.

Au milieu d'un pays désert, jadis couvert en partie de bois, de marais chargés de nitre; d'un pays qui n'étoit en très-grande partie que des plaines arides, d'où s'exhaloient sans cesse des vapeurs fulphureuses; dans ces déserts affreux les légumes venoient mal, & avant leur maturité ils restoient desséchés sur le sable brûlant.

Maintenant ces mêmes contrées, si tristes & de la plus rebutante infertilité, ont entièrement changé de face : on y voit de très-beaux paysages & le cultivateur courbé sous le poids de ses travaux utiles : les mains laborieuses des co-

lons ont détourné les fleuves, dont les eaux moins impétueuses coulent dans un lit moins inégal, & concourent en même tems à la salubrité de l'air & à la fertilité du sol. Des éangs stagnans & marécageux n'y infectent plus l'atmosphère; les terrains sur lesquels elles étoient toujours corrompues, sont devenus les terrains du pays les plus propres à la culture, & l'on en tire chaque jour les plus utiles productions. Dans ce pays, les laboureurs, les payfans & les cultivateurs, sont en droit d'attendre la meilleure & la plus sage administration de la part de leurs supérieurs, & par cela même ils ont droit de demander des magistrats integres & éclairés : car personne n'ignore que le souverain est obligé de ne choisir que les sujets les plus integres pour conserver le dépôt des loix, même pour limiter la puissance législative; de maniere qu'elle ne puisse excéder les bornes dans lesquelles elle est circonscrite, ni tourner au préjudice des citoyens, qu'elle doit protéger.

De toutes les colonies Hollandoises, la plus digne d'attirer l'attention du gouvernement, est sans contredit celle de Surinam; située dans la Guyanne Hollandoise, elle est incontestablement la plus riche de toutes, & verse habituellement des trésors dans le commerce de la république.

L'immense quantité de denrées que les Provinces-Unies retirent de Surinam tous les ans, forme le commerce le plus avantageux, soit par ces denrées mêmes, soit par le retour des marchandises de premiere nécessité, dont les pro-

firs font de la plus grande importance pour la navigation en général & pour chaque négociant en particulier.

Les assertions de M. Fermin ont d'autant plus de poids, qu'il a vu par lui-même, & qu'il a publié, il y a quelque tems, un état très-exact des exportations de cette colonie en sucre, café, cacao, & coton, pendant 25 ans, c'est-à-dire, depuis 1750 jusqu'au dernier décembre 1774, & qu'il résulte de cet état, qu'année commune, le produit de ces exportations est pour les Provinces-Unies de 127,407,290 florins.

Il est donc évident que pour le commerce Hollandois, Surinam est de toutes les colonies la plus importante; & que les Provinces Unies doivent être vivement affectées de la décadence, actuelle de cette colonie : décadence qui, supposé qu'elle aille encore croissant; fera pour la Hollande, la plus irréparable des pertes. Rien n'importe donc tant que de chercher & de trouver les moyens de conserver & rétablir dans son ancienne splendeur cette colonie, sur laquelle sont fondées les fortunes de tant de citoyens, & qui est si précieuse à tant d'autres égards.

C'est dans cette vue, dit M. Fermin; que j'ai tracé ce tableau; » si je suis entré dans » des détails particuliers de géographie, c'est » parce que la *description géographique* que j'en » ai publiée en 1769, m'a paru susceptible de » quelques corrections... Par les différens états- » que je donne des récoltes immenses de cette » colonie, on pourra apprécier aisément les

» richesses physiques & réelles qu'elle procure
» à l'état & au commerce de la nation. C'est
» dans ces produits que l'on trouvera la source
» des biens nécessaires à l'entretien de tant de
» milliers d'hommes, qui tirant leur subsistance
» de la culture d'un sol, qui avant la décou-
» verte du nouveau monde, n'offroit que des
» ronces & des épines. »

L'auteur s'est attaché, dans le corps de l'ouvrage, aux principaux événemens qui ont donné naissance à la colonie de Surinam, & à son accroissement. Il décrit la situation du pays, les qualités du sol, la nature de son gouvernement politique & militaire, les troubles & les guerres qui ont ravagé successivement & qui désolent encore cette contrée; le véritable état actuel de son commerce d'importation; en un mot; il parcourt tous les objets qui peuvent lui dévoiler les causes de l'état de décadence de cette colonie. » Si mon zèle, dit-il, inspiré par le
» plus pur patriotisme, peut me faire espérer quelques succès, je m'applaudirai d'avoir donné
» des preuves de mon attachement envers des
» habitans dont la prospérité fut & sera toujours l'objet de mes plus tendres vœux. »

D'après ce plan, M. Fermin parle en 18 chapitres différens, 1°. de la conquête de la colonie de Surinam; 2°. de l'histoire du gouvernement de Sammelsdisk & de sa mort tragique; 3°. des événemens ultérieurs de cette colonie; 4°. des guerres entreprises ou soutenues par les colons contre les negres fugitifs; 5°. des défauts de l'administration de Surinam, & des

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

meilleurs principes sur lesquels il seroit indispensable de former un bon gouvernement ; 6°. de la situation de cette colonie , de ses limites , de la nature & des qualités du sol ; 7°. de la ville de Paramaribo , du nombre des habitans de la colonie entière , & du gouvernement politique & militaire ; 8°. des productions du pays ; 9°. du commerce des Hollandois pour Surinam ; 10°. du crédit public & particulier ; 11°. du commerce des lettres de change à Surinam ; 12°. de la valeur des especes qui y ont cours ; 13°. du domaine de la société de Surinam , & du domaine du pays ; 14°. des causes de la décadence de Surinam ; 15°. des réflexions que l'on doit faire sur ces causes ; 16°. de l'utilité des colonies en général ; 17°. des colonies en général & de celle de Surinam en particulier ; 18°. enfin des considérations qu'il importe au gouvernement Hollandois de faire sur l'état actuel de cette colonie.

Ces différens sujets , tous fort intéressans , sont traités de la maniere la plus satisfaisante : nous nous dispenserons d'entrer dans les détails , & nous nous contenterons de dire quelques mots de la capitale, Paramaribo , qu'on appelloit autrefois Middelboug. Ce n'étoit jadis qu'un village peuplé d'Indiens , situé sur la rive occidentale du fleuve , à deux lieues de son embouchure. Cette ville , comme toutes celles qui appartiennent aux Hollandois , est régulièrement bâtie , sur un fonds de sable & de gravier. On n'y est point incommodé à la vérité par la dureté du pavé ; mais aussi dans les

grandes chaleurs , ce gravier est brûlant , il calcine & dévore les chaussures les plus épaisses.

Les rues de Paramaribo sont très-belles , assez larges , presque tirées au cordeau , & dans toute leur étendue bordées d'orangers en forme d'allées. Les maisons y sont au nombre de 1200 , élégamment bâties , & très-proprement meublées , depuis que le luxe d'Europe a traversé les mers. Les colons jadis si simples dans leurs mœurs , sont presque efféminés à force de mollesse , très-recherchés dans leurs édifices ornés de chassiss & de superbes frontispices.

Le palais du gouvernement & l'hôtel du commandant , sont construits en brique , & toutes les autres maisons sont en bois. L'hôtel-de-ville est aussi un très-bel édifice où s'assemble la cour de police ; c'est-là que sont les prisons civiles & criminelles pour les bourgeois. Les bâtimens les plus distingués ensuite sont un hôpital pour la garnison ; une église réformée , où l'on prêche deux fois tous les dimanches , le matin en Hollandois , & le soir en François. Cette église est au second étage de l'ancien hôtel-de-ville ; la cour de justice civile s'assemble au-dessous.

La colonie entretient à ses frais deux prédicateurs , un Hollandois & un François ; ils ont chacun 2400 livres de France , le logement & trois esclaves pour les servir. S'ils meurent , leurs veuves ont une pension d'environ 800 livres. Dans un autre quartier est une belle église construite à la grecque pour les Luthériens. Deux ministres y célèbrent tous les dimanches le service divin. Les Juifs Allemands & les Juifs

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Portugais ont aussi à Paramaribo deux belles Synagogues.

Il y a très-peu de pauvres dans cette colonie ; cependant on y a fondé deux diaconies , l'une réformée , l'autre luthérienne , où l'on reçoit les orphelins , les indigens & les vieillards hors d'état de pourvoir à leur subsistance : enforte que l'on ne voit nulle part dans la colonie , des mendiants , comme dans les villes Européennes où ils abondent.

Un utile établissement est celui de la chambre des pupilles , régie par quatre commissaires & un secrétaire , chargés d'administrer les successions des personnes qui meurent *ab intestat* & laissent des mineurs. La colonie entière est de 4 à 5000 habitans seulement , à y comprendre encore la garnison composée de 1200 hommes. On y compte cinquante mille esclaves de l'un & de l'autre sexe , c'est-à-dire , qu'à Surinam il y a 10 esclaves pour un colon.

Les plus notables d'entre les colons sont chargés de l'administration du gouvernement politique ; mais ils sont subordonnés au gouverneur , qui a l'autorité suprême , sous le nom des états-généraux & de la société ; les troupes sont sous ses ordres & lui obéissent comme à leur colonel commandant.

(*Gazette universelle de littérature.*)

PHYSIQUE du corps humain , ou physiologie moderne , avec des remarques sur la santé , la nature , la cause & le traitement des maladies , à l'usage des étudiants en chirurgie & en médecine , formant la troisieme partie de ses opuscules ; par M. l'abbé SAURI , docteur en médecine , & correspondant de l'académie royale de Montpellier. A Paris , chez l'auteur , hôtel des trésoriers , place de Sorbonne , & chez Didot le jeune , quai des Augustins , 2 volumes. 1778.

IL est des médecins qui , sans expérience , & bornés à une théorie vague , hypothétique , indéterminée , tombent dans autant d'erreurs qu'ils font de pas dans la profession de la médecine. Il en est d'autres qui , contents de quelque pratique , & sans nulle connoissance théorique , exercent par routine , guérissent par hasard , cachent leur ignorance sous un air grave & sérieux , & se trompent , sans cesse , eux-mêmes , après avoir long tems trompé les autres , par quelques phrases générales prononcées avec autant d'emphase que d'assurance. L'art est également éloigné de l'un & l'autre de ces extrêmes ; point de bonne pratique sans une théorie solide ; point de théorie sans une pratique fondée sur les vrais principes , & sur une observation suivie. » Les grands médecins , dit l'au-

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» teur dans sa préface , n'ont acquis leur ré-
» putation qu'en marchant sur les traces des
» anciens. Les observations des autres leur ont
» souvent tenu lieu d'expériences ; & s'ils ont
» fait eux-mêmes des découvertes , ils les ont
» dues presque toujours à des raisonnemens fon-
» dés sur des analogies , à la connoissance des
» fonctions du corps humain , & en dernière
» analyse , à la physique , à la chymie ou aux
» mathématiques. « M. l'abbé Sauri a fait ses
preuves à ce dernier égard , & c'est déjà un
préjugé bien grand en faveur de cet ouvrage.
Il ne nous est pas possible de le suivre dans la
description détaillée qu'il fait ici du corps hu-
main. Nous ne nous arrêterons que sur quel-
ques articles qui nous paroissent suffire pour
donner une idée de ses lumières & de sa sagacité.
En parlant du goût & de l'odorat , il ob-
serve que les animaux ont le dernier de ces
sens d'autant plus parfait , que les cornets du
nez sont plus grands chez eux , & que la mem-
brane qui le tapisse a plus de surface. C'est par
une raison contraire que les hommes ont l'odo-
rat moins bon que les animaux. Néanmoins la
règle n'est pas générale. Dans les Antilles , il
y a des Negres qui , comme les chiens , sui-
vent les hommes à la piste , & distinguent avec
le nez la trace d'un Negre de celle d'un Euro-
péen. Au rapport du chevalier Digby , un gar-
çon que ses parens avoient élevé dans une fo-
rêt où ils s'étoient retirés pour se mettre à
l'abri des ravages de la guerre , & qui n'y
vivoit que de racines , avoit l'odorat si fin ,

qu'il connoissoit par ce sens l'approche des ennemis, & en avertissoit ses parens. Depuis il changea de façon de vivre ; il perdit peu-à-peu l'extrême finesse de cet organe ; mais il en conserva toutefois une partie : car il se maria, & sentoit de fort loin sa femme, en flairant ; il pouvoit même la retrouver à la piste. Le *journal des savans* de l'an 1684, parle d'un physicien qui connoissoit les différentes personnes par l'odorat, & qui même, dit-on, distinguoit une fille ou une femme chaste d'avec celles qui ne l'étoient pas. Il avoit commencé un traité sur les odeurs, lorsqu'il mourut. Un homme si savant en ce genre auroit peut-être été dangereux dans la société. (*)

La génération, ce mystère de la nature, que tant de savans se sont efforcés d'expliquer, & qui a produit tant de systèmes, dépend, selon notre auteur, de l'action des forces répulsives & attractives, qui donnent aux molécules organiques du mâle & de la femelle un arrangement propre à produire un corps organisé, semblable à celui du pere ou de la mere. Ce système, qui est le même, quant au fond, que celui du Plin françois, est expliqué d'une manière différente, c'est-à-dire, sans avoir recours

(*) Le toucher n'offre pas des phénomènes moins intéressans. Il suffisoit à Ganibafius, de Volterre, qui étoit devenu aveugle, de toucher une figure, pour en faire ensuite en argille une copie parfaitement ressemblante.

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

aux moules intérieurs que M. de Buffon a imaginés. Voici cette explication ingénieuse. » Il » existe dans la nature, dit notre physicien, » des forces, soit attractives, soit répulsives, » par lesquelles les molécules des différens corps » s'attirent ou se repoussent, selon la distance » où elles se trouvent, & l'arrangement des » points physiques dont elles sont composées ; » & c'est de-là que dépendent les figures régulières des crysiaux qu'on observe dans les différens sels ; parce que les particules dont ils sont composés, ne s'attirant que par certains côtés, tendent à former une figure plutôt qu'une autre. Par une raison semblable, les molécules organiques du mâle & de la femelle doivent produire, par leur arrangement, un corps d'une figure déterminée. Ainsi les molécules qui auront été renvoyées de la tête de l'animal, se fixeront & se disposeront dans un ordre semblable à celui dans lequel elles ont, en effet, été renvoyées. Celles qui auront été renvoyées de l'épine du dos, se fixeront de même dans un ordre convenable, tant à la structure qu'à la composition des vertèbres, & il en sera de même de toutes les autres parties du corps.

» Ne peut-on pas supposer que dans la liqueur mâle ou femelle, l'activité des molécules organiques qui proviennent de cet individu, a besoin d'être contrebalancée par l'activité ou la force des molécules d'un autre individu, pour qu'elles puissent se fixer ; qu'elles ne peuvent perdre cette activité que par la ré-

» sistance ou le mouvement contraire d'autres
» molécules semblables, & qui proviennent d'un
» autre individu, & que, sans cette espece
» d'équilibre entre l'action de ces molécules de
» deux individus de différens sexes, il ne peut
» pas résulter l'état de repos, ou plutôt l'éta-
» blissement local des parties organiques, qui
» est nécessaire pour la formation de l'animal ?
» On peut croire que, quand il arrive dans
» le réservoir féminin d'un individu des molé-
» cules organiques semblables à toutes les parties
» organiques de cet individu d'où elles sont
» renvoyées, ces molécules ne peuvent se fixer ;
» parce que leur mouvement n'est point contre-
» balancé, & qu'il ne peut l'être que par l'ac-
» tion & le mouvement contraire d'autant d'au-
» tres molécules qui doivent provenir d'un au-
» tre individu, ou des parties différentes dans
» le même individu. Le résultat du mélange des
» deux liqueurs féminine & masculine produit
» non-seulement un fœtus femelle ou mâle ;
» mais encore d'autres corps organisés, suscep-
» tibles d'accroissement, & qui ont une espece
» de végétation. Le placenta, les membranes,
» le cordon ombilical sont produits en même-
» tems que le fœtus ; mais comme il n'y a au-
» cune partie dans le corps, soit du mâle, soit
» de la femelle, qui leur soit analogue, il sem-
» ble qu'on ne peut se dispenser d'admettre que
» les molécules organiques des liqueurs fémi-
» nales de chaque individu mâle & femelle,
» forment des corps organisés toutes les fois
» qu'elles se fixent en agissant les unes sur les

» autres ; enforte que , si le fœtus est mâle ;
 » les parties employées à former un mâle ,
 » seront d'abord celles du sexe masculin , qui
 » se fixeront les premières en formant les par-
 » ties sexuelles ; ensuite celles qui sont com-
 » munes aux deux individus , pourront se fixer
 » indifféremment pour former le reste du corps ;
 » tandis que le placenta & les enveloppes seront
 » formées de l'excédent des molécules organi-
 » ques qui ne sont pas entrées dans la compo-
 » sition du fœtus. Si, comme nous le supposons ,
 » dit l'illustre M. de Buffon , le fœtus est mâle ,
 » alors il reste pour former le placenta & les en-
 » veloppes , toutes ces molécules organiques des par-
 » ties du sexe féminin qui n'ont pas été employées ,
 » & aussi toutes celles de l'un ou de l'autre des in-
 » dividus qui ne seront pas entrées dans la com-
 » position du fœtus , qui ne peut en admettre que
 » la moitié ; & de même , si le fœtus est femelle ,
 » il reste pour former le placenta toutes les molé-
 » cules organiques des parties du sexe masculin ,
 » & celles des autres parties du corps , tant du
 » mâle que de la femelle , qui ne sont pas entrées
 » dans la composition du fœtus , ou qui ont été
 » exclues par la présence des autres molécules sem-
 » blables qui se sont réunies les premières.

» La première réunion ou le premier établis-
 » sement local des molécules organiques , em-
 » pêche que la seconde réunion ne se fasse sous
 » la même forme ; enforte que le fœtus étant
 » formé le premier , il exerce une force , soit
 » attractive , soit répulsive , qui donne au reste
 » des molécules organiques , l'arrangement qui

» est nécessaire pour former le placenta & les
» enveloppes. C'est par la force attractive que
» le fœtus s'approprie d'abord les molécules
» nécessaires à son premier accroissement; ce
» qui cause du dérangement, qui empêche la
» formation d'un second fœtus; en sorte qu'il
» en résulte un autre arrangement, qui pro-
» duit le placenta & les enveloppes.

» On peut concevoir que, dans le mélange
» des deux liqueurs, les molécules organiques
» qui proviennent des molécules sexuelles du
» mâle, se fixent d'elles-mêmes, les premières,
» sans pouvoir se mêler avec les molécules des
» parties sexuelles de la femelle, à l'égard des-
» quelles elles exercent une force répulsive;
» ou du moins qu'elles attirent plus faiblement
» qu'elles ne s'attirent elles-mêmes; parce qu'en
» effet elles en sont fort différentes, & que ces
» parties se ressemblent beaucoup moins que
» l'œil, l'oreille, ou toute autre partie d'un
» mâle ne ressemble à l'œil, à l'oreille ou à
» toute autre partie d'une femelle. Lorsque les
» liqueurs féminales de l'animal mâle & de la
» femelle sont fort abondantes en molécules or-
» ganiques, il se forme différens centres de réu-
» nion, & plusieurs fœtus, soit mâles, soit fe-
» melles, selon que les molécules qui représen-
» tent les parties sexuelles de l'un ou de l'autre
» individu, auront agi les premières. Si les mo-
» lécules sexuelles du mâle dominant, de ma-
» nière qu'il y en ait assez pour former les par-
» ties sexuelles de deux individus, il en résul-
» tera deux animaux mâles; si les molécules

» sexuelles de la femelle peuvent , malgré l'az-
 » tion de celles du mâle , former un centre de
 » réunion , il en résultera un fœtus femelle ;
 » & si elles dominent assez pour empêcher l'u-
 » nion des parties sexuelles du mâle , il ne se
 » formera aucun fœtus mâle.

» Il peut arriver que quelques parties com-
 » munes aux deux individus se trouvant , en
 » même tems , à portée du premier , ou d'un
 » autre centre de réunion , y arrivent en même
 » tems ; ce qui produit un monstre par excès ,
 » qui a des parties superflues ; ou bien quel-
 » ques parties communes aux deux individus
 » se trouvant trop éloignées du fœtus qui com-
 » mence à se former , & trop près du placen-
 » ta , sont attirées par ce dernier , & manquent
 » dans le fœtus ; ce qui forme un monstre par
 » défaut , dans lequel il manque une oreille ,
 » une jambe , &c. Au reste , nous ne sommes
 » pas assurés que les molécules destinées aux
 » parties sexuelles se réunissent les premières ,
 » & servent de base à l'embryon ; il pourroit
 » se faire que quelques autres parties eussent
 » cet avantage , & nous ne donnons ceci que
 » comme une conjecture assez vraisemblable. »

Ce système sur la génération des animaux nous paroît développé , éclairci d'une manière neuve , plus probable , & plus conforme aux loix de la nature. Il prouve du moins que M. l'abbé Sauri , en suivant quelquefois les idées des plus célèbres physiciens , fait les présenter dans un nouveau jour , & leur donner un plus grand degré de vraisemblance. A l'occasion de

la maniere dont se forment les monstres dans le regne animal, il en cite, dans une note, divers exemples assez curieux pour que nous croyions devoir en mettre quelques-uns sous les yeux de nos lecteurs. » La monstruosité la plus curieuse, dit-il, qu'il y ait aujourd'hui en Europe, dans l'espece humaine, est celle que fournit cette fille cyclope, qu'on promene (cette année 1777) en Espagne : elle a trois visages ou au moins deux & demi, puisqu'elle a deux bouches, deux nez, trois mentons & cinq yeux, dont un (celui qui est placé au milieu du front) est composé de deux globes mouvans qui roulent dans la même orbite ; & il paroît que c'est l'effet d'une matiere organique surabondante, dont il n'y a pas eu assez pour former trois visages, & dont il y a eu trop pour en former deux. (*) Ordinairement les femmes n'ont que deux mamelles ; mais Blasius, Walæus, Borrichius en ont vu qui en avoient trois. Bartholin fait mention d'une femme qui en avoit quatre. On parle d'une nourrice qui n'avoit point de mamelon ; une autre en avoit trois à une mamelle. Salewki dit avoir vu une femme qui avoit les deux mamelles placées au dos, & qu'elle les tiroit de dessous ses aisselles ; quand elle vouloit donner à tetter. «

(*) Nous avons annoncé la naissance de cet enfant extraordinaire, dans notre journal d'avril 1775, page 317, d'après les papiers publics d'Italie.

166 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On trouve en abrégé dans ce premier volume, tout ce qui a été découvert dans ces derniers tems, sur la nature des fibres animales, les usages de l'organe cellulaire, les loix & les causes de la circulation du sang, la nature de ce fluide, le mécanisme des sécrétions & de la nutrition, sur lequel M. Sauri propose un système qu'on ne lit dans aucun physiologiste. Les sécrétions & la nutrition dépendent, selon lui, des forces physiques connues sous le nom d'*attraction* & de *répulsion* ; mais les détails dans lesquels il faudroit entrer ne nous permettent pas de développer cette théorie, que l'auteur présente d'une manière très-claire dans son ouvrage, ainsi que celles du mécanisme de la voix, de la parole, de la toux, du ris, du ronflement, des fonctions du cerveau & des nerfs, de ce qu'on appelle le consentement nerveux, de l'irritabilité, du mouvement musculaire, des fonctions des sens, de la transpiration, du tact, du goût, de l'odorat, de l'ouïe. A l'occasion de la vue, M. Sauri prouve que l'iris n'est pas irritable par lui-même. Il traite ensuite des sens internes, des sympathies entre les parties du corps ; du sommeil, du somnambulisme, de la faim & de la digestion. Il explique les fonctions & les usages de l'épiploon, de la rate, du foie, du pancréas, des intestins, du chyle, de la sécrétion de la bile, de celle de l'urine, des fonctions des reins & de la vessie, &c. &c.

Dans le second volume, plus court que le premier, l'auteur traite de la santé & des maladies.

Il parle des causes différentes qui y donnent lieu, telles que l'air, les alimens, les boissons, les abus de l'exercice, du sommeil, des passions violentes, &c. Il passe ensuite aux signes généraux qui annoncent les maladies, aux crises parfaites & imparfaites, aux différentes especes de poulx qui pronostiquent ces crises, aux cas où l'on doit employer les purgatifs, & à ceux dans lesquels on doit s'en abstenir, enfin aux circonstances dans lesquelles la médecine agissante est préférable à l'expectante, ou réciproquement. Quoiqu'un grand nombre de médecins très-habiles aient déjà travaillé sur la physiologie, il y a néanmoins lieu de penser que cet ouvrage de M. Sauri sera favorablement reçu du public, par la maniere claire & concise dont les matieres y sont présentées, par les découvertes les plus récentes, & les vues nouvelles qu'il renferme. L'auteur prévient le public que, pour empêcher que les acheteurs ne soient trompés par des éditions contrefaites, presque toujours remplies de fautes d'impression, & d'erreurs qui ont souvent coûté la vie à plusieurs personnes, il signera tous les exemplaires de sa physiologie, comme il a signé ceux de sa géographie physique.

L'auteur se plaint, à la fin de son livre, d'une lettre publiée contre lui par M. l'abbé Royou, professeur de l'université, laquelle ne contient, dit-il, que des plaisanteries aussi fades que méprisables, & des sarcasmes ridicules. Il n'a pas cru digne de lui de répondre à des injures grossieres, qui font plus de tort à celui

168 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui en est l'auteur, qu'à celui contre qui on les écrit. Nous félicitons bien sincèrement M. l'abbé Saury sur une modération qui lui fait honneur auprès des personnes en état d'apprécier ses travaux ; & nous voyons avec plaisir, que les journalistes les plus estimés lui rendent toute la justice qui est due à ses talens , toujours dirigés vers des ouvrages vraiment utiles.

(*Journal des savans ; gazette de santé ; journal encyclopédique ; journal de Paris ; mercure de France ; gazette universelle de littérature.*

LETTERS Between lord Hervey and Dr. Middleton, &c. *Lettres du lord Hervey & du docteur Middleton, concernant le sénat Romain. Publiées sur les manuscrits originaux ; par M. THOMAS KNOWLES. In-4to. Londres, chez Cadell.*

Ces lettres sont au nombre de quinze, dont six sont du lord Hervey & les neuf autres du docteur Middleton, le même dont on a la vie de Ciceron. Elles ont été écrites dans le courant de l'année 1735. Le lord Hervey ne voulut jamais consentir à laisser imprimer les siennes pendant sa vie ; & après sa mort le docteur Middleton demanda inutilement la même permission au comte de Bristol, pere du lord, quand il

il donna au public son traité du sénat Romain. C'est au comte de Bristol actuel, fils de l'auteur des lettres, que nous devons la publication de cette correspondance savante.

Le sentiment que le lord Hervey expose & soutient dans ces lettres, est que sous les rois de Rome le choix & la nomination des sénateurs dépendoient entièrement de la volonté du prince, sans que le peuple eût aucuns droits à faire valoir à cet égard, directement ou indirectement; que les consuls qui succéderent aux rois eurent la même prérogative jusqu'à la création des censeurs; & que ces derniers eurent ensuite jusqu'à la fin de la république, le droit exclusif de choisir les sénateurs & de chasser du sénat ceux qu'ils trouvoient indignes d'y rester. Il convient cependant que lorsque le peuple eut obtenu le droit de tirer de son propre corps les magistrats annuels, ces magistrats eurent le privilège d'assister au sénat & d'y donner leur avis pendant leur magistrature, & acquirent par-là une sorte de titre à être inscrits par les censeurs sur le rôle des sénateurs. La seule difficulté dans cette hypothèse, c'est d'accorder ce privilège des magistrats annuels avec le droit des censeurs. Le lord Hervey satisfait à cette difficulté, en faisant voir qu'il y avoit une différence entre le rang de sénateur & le droit d'opiner dans le sénat. » Ce droit, observe-t-il, » s'acqueroit par l'exercice d'une charge publique, depuis la quæsture jusqu'au consulat, » & par conséquent on le tenoit du suffrage du peuple; au lieu que les censeurs pouvoient

» seuls donner le rang de sénateur. Festus dit
 » positivement que ceux qui exerçoient quelque
 » emploi public dans l'état, & qui en vertu de
 » cet emploi opinoient dans le sénat, n'étoient
 » pas néanmoins sénateurs, jusqu'à ce que les
 » censeurs les eussent élevés à cette dignité.
 » Aulu Gelle dit la même chose dans son cha-
 » pitre sur les sénateurs qu'on nommoit *Pedarii*
 » (*). Ces deux classes étoient toujours distin-
 » guées même dans les édits de convocation du
 » sénat, qui portoient qu'on assembleroit les
 » sénateurs & tous ceux qui avoient droit de
 » voter dans le sénat.

» Suivant Aulu-Gelle, la différence entre les
 » votans dans le sénat & les sénateurs en titre,
 » n'étoit pas si petite qu'elle le paroît d'abord ;
 » car ceux qui avoient seulement le droit de
 » voter dans le sénat, & qui n'étoient pas ins-
 » crits sur le rôle des sénateurs, n'avoient pas
 » le droit d'y parler, & ne pouvoient que pas-
 » ser en silence d'un côté ou de l'autre, lors-
 » qu'on se divisoit pour les opinions. Un séna-
 » teur en titre au contraire avoit le droit, lors-
 » qu'il donnoit son avis, de parler aussi long-
 » tems qu'il vouloit & sur quelle matiere il lui
 » plaisoit. . . . »

Le docteur Middleton a un sentiment différent
 sur la nomination des sénateurs, & il pense que

(*) On les nommoit ainsi, parce qu'ils opinoient en
 quelque sorte du pied, allant se ranger en silence du
 côté de ceux dont ils adoptoient l'avis.

les rois , les consuls , & les censeurs , furent toujours subordonnés à cet égard à la volonté du peuple , en qui résidoit éminemment le droit & le pouvoir de nommer les membres du sénat. Pour ce qui est des autorités que le lord Hervey tire des écrivains latins , qui tous parlent du droit de créer les sénateurs , comme d'une branche de la prérogative royale , le docteur Middleton convient que ces autorités paroissent concluantes ; mais il observe qu'aucun des écrivains cités par le lord Hervey , n'a traité *ex professo* du point en question , qu'ils n'en parlent qu'incidemment & par occasion , & qu'il est assez naturel quand on ne parle d'un fait qu'en passant & sans s'arrêter à ses circonstances , de l'attribuer au principal agent.

» Ainsi , continué le docteur Middleton ;
 » quand Tite-Live nous dit que le préfet de la
 » ville créa les premiers consuls , & que Bru-
 » tus , l'un de ces consuls , nomma P. Valerius
 » pour son collègue ; ou que dans d'autres oc-
 » casions l'*interrex* créa les consuls , &c. il n'en-
 » tend autre chose si ce n'est que ces magistrats
 » rassemblèrent le peuple pour procéder à ces
 » élections auxquelles ils présiderent. C'est la
 » formule ordinaire de tous les écrivains , &
 » principalement de ceux qui écrivent l'histoire
 » de leur propre pays pour l'instruction de leurs
 » compatriotes ; ils n'ont pas la patience de s'é-
 » tendre dans un long détail sur des choses qu'ils
 » supposent que leurs lecteurs savent aussi bien
 » qu'eux. Il n'en est pas de même de Denis
 » d'Halycarnasse , qui écrit pour l'instruction des

» étrangers, & qui entreprend de développer
 » le gouvernement civil de Rome, & de faire
 » connoître l'origine de ses loix & de ses conf-
 » titutions, en s'attachant aux monumens les
 » plus authentiques.

» Cet auteur célèbre nous apprend que lors-
 » que Romulus eut formé le plan de son sénat,
 » qui devoit être composé de cent membres,
 » il se réserva seulement la nomination du pré-
 » sident, abandonnant le choix du reste au peu-
 » ple assemblé par Tribus & par Curies. Mais
 » devons-nous préférer un historien grec à tous
 » les écrivains latins? Oui, comme nous don-
 » nons l'avantage à une seule preuve positive
 » sur cent preuves négatives.... Mais comme
 » Tite-Live est le chef de tous les écrivains
 » Romains cités à cette occasion, on peut dire
 » aussi qu'il est le seul dont le témoignage soit
 » à considérer ici, les autres pour la plus grande
 » partie étant ses copistes ou ses abrégiateurs
 » plutôt que des historiens particuliers. Ainsi
 » en effet, l'autorité de Denis d'Halycarnasse
 » n'est balancée dans la question actuelle que
 » par celle du seul Tite-Live; & lorsque ces deux
 » auteurs diffèrent, il n'est pas difficile de dé-
 » cider lequel des deux mérite la préférence,
 » ou plutôt cela a déjà été décidé par les plus
 » fameux critiques qui se sont tous accordés à
 » préférer l'exactitude & les recherches de De-
 » nis d'Halycarnasse à la précipitation & à la
 » négligence de Tite-Live.

Après avoir prouvé son opinion par différens
 faits de l'*Histoire romaine*, le docteur Middleton

pourfuit ainfi en parlant de l'entrée que les magiftratures donnoient dans le fénat.

» Quoique ces emplois donnaſſent à ceux
» qui en étoient revêtus, l'entrée dans le fénat,
» & le droit-de voter, cependant on n'eſti-
» moit pas qu'ils euſſent toute la plénitude du
» caractère sénatorial, juſqu'à ce que ces nou-
» veaux ſénateurs fuſſent inſcrits par les cen-
» ſeurs dans le luſtre, ou revue générale de
» tous les ordres de la ville, qui ſe faiſoit ordi-
» nairement tous les cinq ans. Mais cette inſ-
» cription n'étoit qu'une matiere de forme,
» & on ne pouvoit refuſer de conſacrer leurs
» droits par cette formalité, excepté pour quel-
» que incapacité légale, quelques crimes no-
» toires, ou quelque note d'infamie, raiſons
» pour leſquelles les cenſeurs pouvoient chaſ-
» ſer du fénat tout autre ſénateur de quelque
» rang & dans quelque poſte qu'il pût être.
» C'étoit encore une partie du privilège des
» cenſeurs, de remplir les vuides du fénat lorf-
» qu'il avoit éprouvé une diminution ſenſible,
» en y faiſant entrer de nouveaux membres
» tirés de l'ordre équeſtre, & qui n'avoient paſſé
» par aucune magiſtrature; mais cela ne ſe fai-
» ſoit pas arbitrairement, ni ſans le conſente-
» ment & l'approbation du peuple.

A cette dernière aſſertion, le lord Hervey oppoſe une preuve négative.

» Je n'ai lu dans aucun auteur, dit-il, que
» perſonne ſe ſoit préſenté comme candidat pour
» être élu ſénateur, ni qu'on ait jamais dit, *am-
» bire dignitatem ſenatoriam* comme on a dit, *am-*

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» *bire consulatum* , *quæsturam* , &c. en parlant
 » des dignités qui se conféroient par le suffrage
 » du peuple.

Le docteur Middleton replique ainsi dans sa
 dernière lettre.

» Je n'ai jamais pensé qu'on ait assemblé le peu-
 » ple pour procéder à la nomination d'un sé-
 » nateur , ni que le choix des membres du sé-
 » nat ait été soumis à son jugement en première
 » instance ; mais je crois que les censeurs en
 » exercice ou quelque autre magistrat à leur
 » place , étoient chargés de dresser une liste
 » des hommes qu'ils jugeoient les plus quali-
 » fiés pour être sénateurs ; & que le consen-
 » tement & l'approbation du peuple étoient
 » requis pour que cette nomination faite par
 » les censeurs reçût sa dernière sanction. Nous
 » avons vu en effet dans le cours de cette dis-
 » cussion , que le rôle se faisoit *in concione* ou
 » dans une assemblée du peuple ; les censeurs
 » auroient pu le faire chez eux s'ils n'avoient
 » eu d'autre règle à suivre dans cette circonstance
 » que leur propre volonté..... Tout considéré ,
 » conclut le docteur Middleton , il y a , com-
 » me vous l'observez , tant d'obscurité dans ce
 » question , & tant de contradictions apparentes
 » dans les faits qui y sont relatifs , qu'il est
 » difficile de les réduire tous à un système uni-
 » forme. L'incertitude qui regne dans cette ma-
 » tière & dont se plaignent tous ceux qui s'en
 » sont occupés , est une preuve manifeste de
 » la négligence des historiens latins ; nous n'au-
 » rions probablement pas tant à nous plaindre ,

» si les ouvrages de Denis d'Halycarnasse nous
 » étoient parvenus complets; mais malheureu-
 » sement son histoire finit maintenant où la dif-
 » ficulté commence, à la création des censeurs.
 L'abbé de Vertot a traité la même question
 dans une lettre insérée à la fin du troisieme
 volume des *Révolutions romaines*. Nous y ren-
 voyons les lecteurs jaloux de comparer.

(*Critical Review.*)

*ANNALES poétiques, ou Almanach des Muses, de-
 puis l'origine de la poésie françoise, tome Ier.
 & IIe. le premier de 360 pages, le second de
 372 pages : petit in-12. avec une gravure cha-
 cun. A Paris, chez Delalain, libraire rue
 de la comédie françoise, hôtel de la Fautriere.
 1778.*

LEs vrais amateurs distingueront dans les *An-
 nales poétiques* un ouvrage important & par son
 objet & par la maniere dont il est exécuté. D'a-
 bord ce recueil est le même ouvrage que l'*Al-
 manach des Muses*, dont il forme le commence-
 ment; il est publié par le même éditeur & par
 plusieurs hommes de lettres, qui lui sont asso-
 ciés. Ceux qui font tous les ans l'emplette de
 l'*Almanach des Muses*, & qui veulent en avoir
 la collection complete, doivent donc se pro-
 curer nécessairement les *Annales poétiques*. En

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

second lieu , ces *Annales* ne sont pas seulement un recueil de vers , c'est encore une histoire fidelle , quoique abrégée , de la poésie françoise depuis son origine jusqu'à l'année 1764 , époque à laquelle a commencé l'*Almanach des muses*. Les éditeurs paroissent n'avoir rien négligé pour donner à cet ouvrage toute la perfection dont il est susceptible. On peut en juger par les deux volumes qui paroissent. Leurs recherches ont été immenses ; ils ont fouillé dans les bibliothèques publiques , & plusieurs amateurs de notre ancienne poésie se sont fait un plaisir de seconder leur travail. Les savans distingués qui président à la bibliothèque du roi , & M. de la Curne de Sainte-Palaie , cet académicien aussi recommandable par sa généreuse honnêteté que par ses vastes connoissances , leur ont communiqué un très-grand nombre de précieux manuscrits. Aussi ces volumes sont-ils presque entièrement composés de pièces que la plupart des lecteurs ne connoissoient point. On trouve à la tête de l'ouvrage , un discours très-curieux sur l'origine & les progrès de notre poésie. Ce discours présente le tableau le plus fidele des mœurs & du génie poétique de ces anciens tems ; il est semé d'anecdotes agréables , de réflexions utiles sur nos anciens poëmes , sur nos anciennes chansons , sur nos anciens contes appelés *Fabliaux* , & spécialement sur les ouvrages & les aventures des Troubadours. L'élite des pièces de chaque auteur est précédé d'une vie faite avec soin , qui contient son histoire particuliere , & qui marque les progrès

que chacun d'eux a fait faire à notre poésie. Les éditeurs n'ont pas apporté moins de discernement dans le choix des vers ; & dans la rédaction de ces ancienne pieces, ils ont pris sur eux tout le travail pour l'épargner au lecteur ; ils n'ont recueilli que les ouvrages que l'on peut entendre ; ils ont mis au bas de chaque page l'explication des mots un peu difficiles. Froissart & Alain Chartier sont célèbres dans notre littérature : mais on ne connoissoit pas leurs poésies. On lira avec plaisir dix ou douze pieces de ces deux poètes recommandables par les graces & la naïveté du style. M. de Voltaire , dans la liste des écrivains du siècle de Louis XIV , a observé que l'usage des rimes redoublées étoit bien antérieur à Chapelles qui passoit pour en être l'inventeur : l'observation de cet illustre écrivain se trouve confirmée dans ce recueil où l'on a inséré une jolie piece d'Alain Chartier , assez longue & toute en rimes redoublées. Mais l'auteur le plus remarquable de ce premier volume est Charles , duc d'Orleans , pere de Louis XII. Cet auguste poète , antérieur à Villon d'environ un demi-siècle , a moins de détails saillans : mais il a des graces , du sentiment , une élégance , une pureté de style absolument inconnus avant lui & même longtemps après. Il n'a point occasionné d'innovations dans notre poésie : mais si ses ouvrages avoient été plus répandus , il est vraisemblable qu'il auroit pu faire faire beaucoup de progrès à notre langue : il est du petit nombre d'écrivains qui l'ont , pour ainsi dire , deviné. Le

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

manuscrit de ses ouvrages est à la bibliothèque du roi. Les éditeurs des *annales poétiques* en ont recueilli vingt ou trente pieces, toutes très-agréables. Ce sont des rondels, des ballades, des chansons. On pourroit dire que, même de notre tems, on n'a rien fait de plus délicat que cette chanson en forme de rondel, adressée à une jolie femme :

Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance,
Ou par maniere d'acointance :
Trop de gens en sont prisonniers.
On en peut avoir par milliers ;
A bon marché, grand'abondance.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance.
Mais savez-vous lesquels sont chiers ?
Les privés venant par plaisance ;
Tous autres ne sont sans doutance
Que pour fester étrançiers.
Je ne prise point tels baisiers
Qui sont donnés par contenance.

Il y a encore de la poésie & des images dans cette description de l'approche du printemps.

Le tems a laissé son manteau
De vert, de froidure & de pluie,
Et s'est vestu de broderie
De soleil luisant, clair & beau.
Il n'y a bestes ni ciseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le tems a laissé son manteau
De vent, de froidure ou de plying.

Riviere, fontaine & ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie;
Chacun s'habille de nouveau :
Le tems a laissé son manteau
De vent, de froidure & de pluie.

Il nous semble que ces vers paroîtront bien étonnans, pour peu que l'on réfléchisse qu'ils ont été composés dans le quatorzieme siecle, sous le regne de Charles VI, c'est-à-dire, à peu-près dans un tems de barbarie. On trouvera dans ce recueil une vingtaine des pieces du même prince qui ne leur sont point inférieures. Dans l'article suivant, les éditeurs ont rassemblé les meilleures pieces de Villon, qui sont plus difficiles à entendre, mais qui sont très-piquantes. Viennent ensuite les vies & les poésies de Jean Regnier, (autre que le satyrique) de Michaut, de Meschinot, Molinet, Crétin, Bordigné, Martial de Paris & Jean le Maire. Ces deux derniers poètes sur-tout ont fourni des morceaux intéressans : trois contes de Jean le Maire sont pleins de détails ingénieux & d'imagination.

Le premier poète dont on rapporte des vers dans ce recueil est Thibault, comte de champagne, né en 1201. Ce fut lui qui introduisit dans notre poésie les vers feminins : mais c'est long-tems après que l'on a connu l'art de les entremêler & de les alterner. La chanson suivante attribuée à Thibault, a de la grace, de la naïveté, de la facilité, & son langage ne paroît pas si gothique que celui de beaucoup de poètes qui l'ont suivi.

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Las ! si j'avois pouvoir d'oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très-doux, très-doux regarder,
Finirois mon martyre :
Mais las ! mon cœur je n'en puis ôter,
Et grand affolage
M'est d'espérer :
Mais tel servage
Donne courage
A tout endurer.
Et puis comment, comment oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très-doux, très-doux regarder !
Mieux aime mon martyre.

Voici des vers de Jean de Meun, dit Clopinel, sur l'inconstance.

Nature n'est jamais si fote,
Qu'elle fasse naître Marotte
Tant seulement pour Rabichon,
Ne Rabichon pour Louison :
Ains nous a faits, beau fils, n'en doutez
Toutes pour tous, & tous pour toutes.

Jean Froissart est plus connu comme historien que comme poète, quoiqu'il y ait dans ses vers beaucoup de naturel & de sentiment. Les dames attaquées par plusieurs poètes, eurent dans Martin Franc un défenseur courageux. Il composa en leur faveur le *champion des dames*, en trois livres & en vers de huit syllabes, & en rimes croisées. C'est d'après un conte de ce poète que la Fontaine a sans doute composé celui des *Oyes du frere Philippe*. Voici celui de Martin Franc.

L E S O Y E S .

Ci vous conterai d'un novice
Qui oncques veu femme n'avoit,
Innocent étoit & fans vice,
Et rien d'immonde ne savoit;
Tant que celui qui l'ensuivoit,
Lui fit accroire par les voies,
Des belles dames qu'il voyoit,
Que c'étoient tous Oysons & Oyes.

On ne peut nature tromper.
En après, tant lui en souvint,
Qu'il ne pûst disner, ni souper,
Tant amoureux il en devint!
Et quant des moines, plus de vingt,
Lui demanderent qu'il musoit?
Il répondit comme il convint,
Que voir les Oyes lui plaisoit.

Ce premier volume est terminé par une notice historique & critique des principaux auteurs dont on n'a point recueilli les poésies; on a placé à la tête le portrait de Charles, duc d'Orléans, très-bien gravé par M. Gaucher, de l'académie des arts d'Angleterre.

Le second volume, orné du portrait de Clément Marot, est encore plus intéressant que le premier. On continue d'y donner un abrégé de l'histoire de la poésie françoise, & un choix des meilleures pieces fugitives des quinziesme & seiziesme siècles. Les poëtes les plus remarquables dont a recueilli les ouvrages, sont Octavien de St. Gelais, André de la Vigne, François Pre-

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mier, Marguerite de Navarre sa sœur, Jean & Clement Marot. Les éditeurs ont tiré neuf petites pieces du manuscrit des poésies de François Premier, qui se trouve à la bibliothèque du roi. La versification de ce prince est un peu pénible, un peu contournée ; il a cependant des pensées délicates, comme dans ce *huitain* adressé à une femme de la cour.

Celle qui fut de beauté si louable
Que pour sa garde elle avoit une armée,
A autre plus qu'à vous ne fut semblable,
Ni de Pâris son ami mieux aimée,
Que de chacun vous êtes estimée ;
Mais il y a différence d'un point ;
Car à bon droit elle a été blâmée
De trop aimer, & vous de n'aimer point.

Marguerite, reine de Navarre, paroît avoir surpassé beaucoup son frere dans la poésie. On trouve de cette princesse, dans ce second volume, un conte d'une douzaine de pages, intitulé *histoire des Satyres & des Nymphes de Diane*. Ce conte est plein d'imagination, de naturel, de détails agréables. Parmi trois autres pieces de Marguerite de Navarre, on distinguera des stances sur la maladie de François Premier ; les alarmes de cette princesse & son attachement pour son frere, y sont exprimés de la maniere la plus vive, en même-tems la plus tendre. On est encore touché en les lisant. Les voici :

Rendez tout un peuple content,
O vous, notre seule espérance,

Dieu ! celui que vous aimez tant
Est en maladie & souffrance ;
En vous seul , il a sa fiance :
Hélas ! c'est votre roi David ;
Car de vous a vraie science ,
Vous vivez en lui tant qu'il vit.

De toutes ses graces & dons ,
A vous seul a rendu la gloire ;
Parquoi les mains à vous tendons ,
Afin qu'ayez de lui mémoire.
Puisqu'il vous plaît lui faire boire
Votre calice de douleur ,
Donnez à nature victoire
Sur son mal & notre malheur.

Le desir du bien que j'attends
Me donne de travail matiere ;
Une heure me dure cent ans ,
Et me semble que ma litiere
Ne bouge ou retourne en arriere ,
Tant j'ai de m'avancer desir :
Oh ! qu'elle est longue la carriere ,
Où à la fin gît mon plaisir !

Je regarde de tout côté
Pour voir s'il n'arrive personne ,
Priant la céleste bonté
Que la santé à mon roi donne ;
Quand nul ne vois , l'œil j'abandonne
A pleurer , puis sur le papier ,
Un peu de ma douleur j'ordonne :
Voilà mon douloureux métier !

Oh ! qu'il sera le bien venu
Celui qui frappant à ma porte
Dira : le roi est revenu
En sa santé très-bonne & forte !
Alors sa sœur , plus mal que morte

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Courra baïser le messager ,
 Qui telles nouvelles apporte
 Que son frere est hors de danger.

Il nous semble que les amateurs de notre ancienne poésie , ne peuvent que savoir gré aux éditeurs de ce curieux ouvrage , d'avoir fait revivre de telles pieces qui étoient inconnues aujourd'hui , même à la plupart des gens-de-lettres. Jean Marot , pere de Clément , étoit aussi très-peu lu. Ce poëte a néanmoins beaucoup de mérite , & on retrouve avec plaisir dans ce volume des ballades & des rondeaux qui ne le cedent guere aux meilleures pieces de son fils. Quant à ce dernier , le fameux Clément Marot , le travail des éditeurs a été considérable. Une très grande quantité de pieces dont on avoit peine à soutenir la lecture , dans les différentes éditions qu'on en a données , se font lire ici avec beaucoup de plaisir , moyennant les coupures & les légers changemens qu'on y a faits. L'histoire de Léandre & Héro , entr'autres , est charmante dans ce recueil , & presque personne ne pouvoit l'achever dans les œuvres du poëte ; en sorte que l'on peut dire que jamais Clément Marot n'a été présenté au public sous une forme plus avantageuse , tant pour lui que pour les lecteurs. Les pieces que l'on a recueillies de cet auteur , sont rangées par ordre chronologique , & accompagnées de notes qui expliquent les diverses circonstances qui les ont occasionnées : ce qui éclaircit une infinité de détails & nous transporte , pour ainsi dire , dans

le tems où elles ont été faites. Toutes celles qui sont relatives aux amours de Marot , sont jointes ensemble.

Les vies de François Premier , de Marguerite de Navarre , de Jean & Clément Marot , sont rédigées avec soin & semées de réflexions utiles. Celle de Clément Marot sur tout est très-détaillée , très-curieuse & ne laisse rien à desirer de tout ce qui a rapport à ce premier modele de la poésie gracieuse en France. L'histoire de ses amours avec Diane de Poitiers & Marguerite de Navarre , y est prouvée par les jolies pieces que ces deux femmes célèbres lui ont inspiré.

Ce volume finit comme le premier , par une notice précise des principaux poètes dont on n'a point recueilli d'ouvrages.

Cette collection periodique sera achevée en cinq années. Depuis 1730 , que les poésies fugitives se sont multipliées d'avantage , chaque année aura son *Almanach des Muses* ou ses *Annales* particulieres , jusqu'à l'année 1764 , qu'a commencé l'*Almanach des Muses* existant , qui dès-lors deviendra une suite non interrompue des *Annales poétiques*. En un mot , les poésies recueillies , la vie de leurs auteurs , la notice des autres poètes , le discours sur l'origine & les progrès de l'art qu'ils ont cultivé , un autre discours sur le théâtre qui commencera le troisieme volume , & une notice des ouvrages dramatiques , qui , depuis Corneille & Moliere , suivra toujours à mesure & selon l'ordre chronologique , formeront un tableau complet de la poésie en France jusqu'à nos jours.

186 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On souscrit pour cet ouvrage à Paris, à raison de 2 liv. par volume; on paye en souscrivant 24 liv. & 24 liv. à mesure qu'on recevra 12 volumes; en Province à raison de 2 liv. 10 s. par volume, franc de port, ou de 30 liv. de douze en douze volumes, toujours d'avance.

La souscription est ouverte à Paris, chez Delalain, libraire, & chez les principaux libraires de Province. On ne vendra point de volumes séparés. Le prix des souscriptions est déposé chez Me. Paulmier, notaire, & les rédacteurs ne le recevront qu'à mesure que les volumes seront délivrés aux souscripteurs.

(*Journal de Paris; mercure de France; journal des sciences & des beaux arts; affiches & annonces de Paris.*)

RAGIONAMENTO Istórico dell' incendio del monte Vesuvio, &c. *Dissertation historique sur l'incendie du mont Vésuve qui commença l'an MDCCLXX, & sur les différentes éruptions qu'il a causées. Dediée à S. A. R. l'archiduc Maximilien. In-4to. avec figures. Naples, 1776, de l'imprimerie de Simoni.*

Cette dissertation qui n'étoit pas encore venue à notre connoissance, est l'ouvrage de M. l'abbé Gaetan de Bottis, un des meilleurs his-

toriens qu'ait encore eus le Vésuve. Il y a plus de vingt ans qu'il observe attentivement cette montagne, qu'il l'étudie, pour ainsi dire, & qu'il s'occupe à recueillir les différentes matieres qu'elle rejette dans ses éruptions; aussi son cabinet est le plus riche qu'il y ait à Naples en ce genre. Il a déjà publié plusieurs dissertations sur le Vésuve, & il s'occupe maintenant d'un grand ouvrage dans lequel il se propose de rendre compte des divers phénomènes qu'offre ce volcan fameux, & de développer le système particulier qu'il s'est formé sur ce sujet. Pour donner d'avance une idée de ce système & faire connoître en même tems la maniere dont l'auteur a traité son sujet; nous n'avons rien de mieux à faire que de transcrire ici une partie du seizieme chapitre de cette dissertation.

» A ce qu'il me semble, dit M. l'abbé de Bottis;
 » quand le feu prend à cette quantité de corps
 » combustibles qui sont entassés dans l'intérieur
 » du Vésuve, ou dans les lieux souterrains aux-
 » quels il communique, l'air interne qui est
 » proche de la bouche principale & des
 » autres ouvertures voisines, s'échappe promp-
 » tement dans un état de raréfaction & de
 » légèreté causé par la chaleur du feu qui
 » vient de s'allumer. Mais l'air qui est enfer-
 » mé dans les cavernes les plus profondes, &
 » qui par conséquent n'a pas une issue si libre
 » ni une sortie si prompte, est pressé vers les
 » parois de ces cavernes par l'action vigoureuse
 » de ce fluide igné élastique qui s'échappe
 » des corps enflammés & tend à se dilater en

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tout sens ; & cette pression est encore aug-
 » mentée par l'expansion des vapeurs que le
 » feu attire des eaux (très-abondantes dans les
 » souterrains du Vésuve , comme nous l'avons
 » vu) & qui , suivant les expériences les plus
 » sûres & les plus multipliées , s'étendent à un
 » volume quatorze mille fois plus grand que ce-
 » lui qu'elles avoient d'abord. Or cet air est
 » doué d'une force élastique bien plus confi-
 » dérable que le nôtre. Il fait donc effort con-
 » tre les obstacles qui le compriment , & s'é-
 » chappant avec un mouvement très violent ,
 » il s'élance , en vertu des loix physiques vers
 » l'endroit d'où est sorti l'autre air raréfié dont
 » j'ai parlé , & où brûlent les matieres sulfu-
 » reuses & bitumineuses , dont il redoublera l'in-
 » cendie par la violence de son choc , comme
 » il est aisé de le concevoir. Joignez à cela
 » que son énergie s'accroît dans sa course ,
 » parce qu'il est pressé & heurté d'autant plus
 » vivement par l'air qui pénètre dans les ou-
 » vertures ci-dessus mentionnées , que celui-ci
 » l'est par l'air supérieur. En outre ce feu si
 » furieux , & ce fluide si élastique qui s'é-
 » chappe des vapeurs , viennent se mêler & se
 » confondre avec cet air ; & les particules in-
 » nombrables que le redoublement des flammes
 » fait sortir de tant de corps élastiques dont le
 » Vésuve est plein , ces particules , dis-je , tour-
 » nant rapidement dans le même air , lui com-
 » muniquent une force prodigieuse. Enfin cet
 » air , en sortant de la montagne , acquiert aussi
 » une nouvelle force par la pression qu'il éprouve

en passant par l'étroite bouche de cette four-
naise ardente. Donc par toutes les raisons
que je viens d'exposer, il se formera un vent
ou un torrent d'air, de feu, de vapeurs,
& de diverses exhalaisons actives & élastiques,
lequel sera très-violent & propre à produire
tous les effets qu'on a déjà observés, & d'au-
tres semblables. Ce vent conserve toute son
impétuosité tant que dure l'incendie; parce
que, comme je l'ai dit, l'air interne en s'é-
chappant, irrite toujours de plus en plus l'ar-
deur du feu, qui sépare, dissout & fond tou-
tes les substances solides soumises à son action;
Donc l'autre air qui se trouve dans la monta-
gne se condensera excessivement, & il naîtra
de là, de la manière que j'ai décrite, un vent
très-impétueux tel que celui qui s'est échappé
auparavant; & la même chose arrivera en-
core tant que le Vésuve n'aura pas vomé les
matieres qui brûlent dans son sein. D'après
cela il est naturel de nous figurer, qu'au fort
de l'incendie, l'air interne ondoie & ex-
cite des orages dans les entrailles du Vésuve,
& que l'impétuosité de ses mouvemens agi-
tant & bouleversant, pour ainsi dire, ce lac
de bitume liquéfié que la flamme y fait
bouillonner, il le porte à la bouche de la
montagne ou à quelque autre ouverture, d'où
il le fait retomber par la force de la pression,
soit en longs ruisseaux de feu, soit en
masses confusément éparfées: ce que prouvent
les circonstances des phénomènes que nous
offrent les terribles éruptions du Vésuve. Et

» premièrement ces explosions épouvantables
 » de flammes & de pierres ardentes, montrent la
 » vérité de ce flux & reflux orageux dont j'ai parlé
 » plus haut ; puisqu'on observe que lorsqu'une
 » éruption est finie , il s'écoule un court espace de
 » tems après lequel il en recommence une autre ,
 » ce que je ne peux mieux comparer , pour ceux
 » qui n'ont point vu ce phénomène , qu'aux fluc-
 » tuations d'une mer agitée par la tempête ,
 » dont les vagues furieuses viennent de tems à
 » autre se briser sur les plus hauts rochers , d'où
 » elles rejaillissent dans les airs. Quelquefois
 » même les éruptions , comme je l'ai remarqué ,
 » ainsi que beaucoup d'autres , dans les fameux
 » incendies de l'an 1760 & de l'an 1767 , ob-
 » servent des retours périodiques , & se suc-
 » cedent à des tems égaux , du moins à de lé-
 » gères différences près. Si je ne me trompe ,
 » ce phénomène a lieu , parce que l'air interne
 » emploie un tems égal , ou du moins à-peu-
 » près , à se comprimer & à se dilater ensuite
 » dans les cavernes de la montagne , pour s'é-
 » lancer par la bouche du volcan avec les pier-
 » res liquéfiées qu'il arrache du milieu de cette
 » pâte de bitume qui bouillonne dans le fond
 » de la fournaise. De plus , l'épaisse fumée que
 » la montagne vomit dans ses convulsions ,
 » s'élève d'abord très-haut en forme d'un gros
 » pin , lorsque l'air est calme , & ensuite s'é-
 » tend graduellement en forme circulaire dans
 » un immense espace d'air ; & lorsque la mon-
 » tagne jette des cendres & de petites pierres
 » spongieuses , les unes & les autres se répan-

» dent assez loin dans l'air environnant, & pleu-
» vent directement dans les contours de la mon-
» tagne, plus abondamment dans ceux qui sont
» plus voisins de la bouche, & en moindre
» quantité dans ceux qui en sont plus éloignés.
» C'est, si je ne me trompe, un indice ma-
» nifeste que l'air interne qui sort très-conden-
» sé de la montagne, se dilatant ensuite exces-
» sivement en tous sens, donne le mouvement
» que j'ai indiqué à la fumée, aux cendres
» & aux pierres-ponces, & jette aussi tout
» autour de la montagne, à diverses distances,
» les rochers enflammés qu'il enlève avec lui
» du creux de la fournaise. En outre, la forme
» que prennent quelquefois les matieres vitri-
» fiées, qui s'écoulent des côtés ouverts de la
» montagne, sur-tout dans le commencement
» de l'incendie, nous représente clairement la
» grande agitation de l'air interne, & du feu
» dont j'ai parlé; car elles ressembtent préci-
» sément aux ondes agitées & brisées d'une mer
» orageuse, comme on le voit lorsqu'elles se
» sont congelées, & comme je l'ai observé
» dans cette histoire & dans celle que j'ai don-
» née de la terrible éruption de l'an 1767.
» Joignez à cela que les pierres d'un de ces
» monticules qui se sont formés sur le penchant
» du Vésuve, dans l'éruption de l'an 1771,
» étoient pleines d'espace vuides & de trous
» Donc
» la matiere bitumineuse liquéfiée dont ce mon-
» ticule étoit composé, avoit été chassée avec
» force hors de la bouche du volcan par un

» vent impétueux qui l'avoit creusée de diffé-
 » rentes manieres , & l'avoit percée en sortant.
 » Il y a encore de grandes laves vomies par la
 » montagne dans des tems antérieurs, qui nous
 » donnent lieu de conjecturer que le vent dont
 » il s'agit, se mêle, en dégorgant, aux matieres li-
 » quéfiées ; car lorsqu'on rompt des morceaux
 » de ces laves pour en paver les chemins ou
 » pour d'autres usages, on trouve dans l'in-
 » térieur plusieurs cavités de forme & de
 » grandeur différentes. Quelques-unes sont au
 » beau milieu, & fermées de tous les côtés ;
 » d'autres vont du milieu au dehors en s'élar-
 » gissant toujours. Ces cavités sont, à mon avis,
 » l'ouvrage du vent en question qui, enfermé
 » dans les matieres bitumineuses, se dilate & fait
 » effort pour sortir. Il y a plus, quelques-unes
 » des plus grandes laves sont à couches lisses
 » & unies posées l'une sur l'autre presque pa-
 » rallèlement, & horizontales à la montagne, qui
 » peuvent aisément se séparer : à mon avis, le
 » même vent qui se répand dans les matieres
 » liquéfiées qui sortent par les petites fentes de
 » la montagne, est celui qui les arrange avec
 » des compartimens si justes. Il y a pareille-
 » ment de grandes laves dont les masses sont
 » emboîtées les unes dans les autres, ayant
 » des courbures différentes, mais telles que la
 » surface concave de l'une, embrasse exacte-
 » ment la surface convexe de l'autre, & qu'elles
 » peuvent se détacher sans beaucoup de diffi-
 » culté ; on voit clairement par la position de
 » leurs surfaces qu'elles partent de la monta-
 » gne.

gne. Donc le même vent qui s'en échappe,
 » presse intérieurement les matieres liquéfiées
 » qui sortent par des ouvertures circulaires, &
 » les façonne de la maniere que j'ai dite. En-
 » fin après une forte éruption, la bouche de
 » la montagne conserve la forme d'un cône
 » creux renversé; donc le vent impétueux qui
 » sort de l'ouverture inférieure & très-étroite
 » de cet abyme, & qui se dilate ensuite, donne
 » à la bouche de la montagne la forme qu'on
 » lui voit : son extrémité inférieure reste très-
 » étroite, à cause des obstacles que le vent ren-
 » contre, & qui l'empêchent de se dilater; mais
 » la partie supérieure s'agrandit graduellement
 » à raison du peu de résistances qu'il y trou-
 » ve, &c.

(*Novelle letterarie.*)

M É M O I R E S de l'académie impériale & royale
 des sciences & belles-lettres de Bruxelles. Tome Ier.
 In-4to. de 670 pages, avec des gravures. A
 Bruxelles, chez J. L. de Boubers, imprimeur
 de l'académie. 1777.

P R E M I E R E X T R A I T.

A V A N T de faire connoître les mémoires pu-
 bliés dans ce premier volume, nous croyons
 devoir nous arrêter au discours préliminaire sur
 l'état des lettres dans les Pays-Bas, & sur l'érec-
 Tome VIII, I

tion de l'académie ; morceau bien écrit , où regne une excellente critique , & dans lequel l'académie témoigne sa reconnoissance envers ses augustes protecteurs.

» Bannir de ses états l'ignorance & les suites
 » qu'elle entraîne ; exciter dans ses sujets cette
 » émulation noble , qui fait éclore le génie ,
 » qui conduit à des entreprises utiles , à des
 » découvertes intéressantes ; voilà les motifs
 » qui porteroient l'impératrice-reine à ériger une
 » académie des sciences & belles-lettres dans
 » ses provinces des Pays-Bas. «

» Il paroît étonnant , que malgré l'exemple
 » de tant de nations , un établissement si utile
 » ait été retardé si long-tems. Mais lorsqu'on
 » jette les yeux sur la situation critique de ces
 » provinces dans le siècle passé , & dans le com-
 » mencement de celui-ci , l'étonnement cesse :
 » l'on est convaincu que les lettres devoient
 » languir jusqu'au regne de Marie-Thérèse , &
 » que leur rétablissement ne pouvoit s'effectuer
 » que sous les auspices de cette auguste mere
 » de la patrie. «

Néanmoins , si l'on impose silence aux préjugés nationaux , on conviendra que depuis l'aurore de la littérature jusqu'aux tems de nos guerres civiles , les Pays-Bas ont toujours paragé avec leurs voisins la gloire qui accompagne les lettres , & les ont surpassé quelquefois. Lorsqu'après le beau jour qui se leva pour les sciences sous l'empire de Charlemagne , une nuit également longue & ténébreuse se répandit sur elles , les provinces belgiques conserve-

rent encore long-tems les précieux restes des connoissances humaines. » Liege , Saint-Amand , » Lobbes, Saint-Bertin eurent des écoles célebres , d'où la France & l'Allemagne tirèrent » plus d'une fois des professeurs habiles. L'aimour des lettres avoit jetté de si profondes » racines dans nos contrées ; que ni les divisions intestines , ni les fréquentes révolutions , » ni la fureur des Normands ne purent les détruire. «

L'auteur de ce discours ne prétend pas opposer les savans de ces tems-là , à ceux qui ont cultivé la philosophie , les mathématiques , la littérature , dans des siècles plus éclairés ; il ne s'agit pas ici du parallèle d'un siècle avec l'autre ; tout ce qu'il veut établir , c'est que les sciences , selon l'idée qu'en avoit alors toute l'Europe , étoient cultivées dans les Pays-Bas , & que les savans qu'ils produisirent , n'étoient point inférieurs à ceux des autres nations. S'il pouvoit rester le moindre doute à cet égard , il seroit aisé de le dissiper entièrement. Il ne faudroit que consulter les ouvrages de ces auteurs qui ont passé jusqu'à nous.

» Les livres d'Halitgaire , évêque de Cambrai , » au IXe. siècle , sont remplis d'érudition. Les » langues grecque & latine étoient également » familières à l'auteur ; ses ambassades à la cour » de Constantinople sont une preuve , qu'il n'étoit pas moins habile politique que savant théologien.

» Dans le siècle suivant , Radbod , évêque » d'Utrecht , joignit à beaucoup de savoir un

196 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» talent singulier pour la poésie latine.....
 » Huchalde, moine de Saint-Amand, ne fut pas
 » moins célèbre ; & généralement, ce siècle,
 » auquel les autres nations ont attaché le titre
 » déshonorant de *siècle de fer*, fut marqué par
 » de très-beaux jours pour la littérature belge-
 » que. Ils furent effacés par l'éclat de l'onzième
 » siècle. L'évêque Adelbolde, un des plus polis
 » écrivains du moyen-âge ; Alger, à qui Erasme
 » même a donné de si beaux éloges ; Adelman,
 » auteur d'une lettre excellente à Beranger,
 » montrent assez par leurs écrits, combien de-
 » voient être estimables les écoles qui produi-
 » soient de tels disciples. Sigebert de Gemblours
 » ne leur fit pas moins d'honneur ; sans parler de
 » la chronique intéressante que nous avons de
 » lui, ni de plusieurs de ses ouvrages qu'on
 » croit perdus sans ressource, les corrections
 » qu'il fit à la vulgate sur le texte hébreu,
 » & son épître *ad Leodienses*, méritent l'estime
 » d'un siècle plus éclairé, & sont un phénomène
 » dans celui de l'auteur. «

A la renaissance des lettres, & au règne à
 jamais célèbre de la maison de Bourgogne, Frois-
 fard, Chastellain, Monstrelet, Olivier de la Mar-
 che, égalèrent les historiens étrangers de leur
 tems ; mais Philippe de Commines les surpassa
 tous. » Ce fut à la cour de Bruxelles, la plus
 » polie & la plus magnifique qu'il y eut alors
 » en Europe, que ce beau génie puisa cette
 » élégance & cette politique lumineuse qui dis-
 » tinguent ses écrits, & qui ont fait dire à la
 » postérité, que Philippe de Commines avoit

» le génie de Tacite , comme Philippe-le - Bon
 » son maître avoit l'ame de Trajan. «

Ainsi les sciences furent en honneur dans les Pays-Bas, & cultivées par les premiers seigneurs de la cour. La bibliothèque des princes de Bourgogne , étoit une des plus fameuses de l'Europe. En examinant les restes magnifiques de cette bibliothèque , que l'on conserve à la bibliothèque royale , on voit que la plupart de ces ouvrages leur furent dédiés , ou ont été entrepris par leur ordre ; preuve certaine de l'amour que ces princes avoient pour les lettres.

Marguerite , fille de Maximilien , ne démentit point le sang d'Autriche & de Bourgogne, qui couloit dans ses veines. Elle fut pour les Pays-Bas, ce que François Ier. fut pour la France. La reine Marie suivit ses principes & gouverna comme elle. Le mérite caché & timide osa se produire, ou plutôt ces deux femmes célèbres furent le déterrer au-dedans & au-dehors du pays. L'historien Molinet , bibliothécaire de Marguerite ; Agrippa, conseiller de Charles-le-Quint ; Mercator, le créateur de la bonne géographie ; Erasme , qui n'a pas besoin d'épithète ; & d'autres grands hommes ressentirent plus d'une fois l'effet de leur puissante protection.

Sous Philippe II , les guerres civiles ne détruisirent point les lettres ; parce qu'un protecteur aussi grand que Mécène & Colbert veilloit à leur conservation. Ce protecteur fut Granvelle. Il est surprenant que dans les circonstances les plus fâcheuses , la littérature belge ait pu prendre un vol si haut , cette époque ayant été

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

illustrée par plus de trente auteurs du premier ordre , à la tête desquels la postérité a placé Arias Montan , Ortelius & Juste-Lipse : » mais
» quand on considère que Granvelle n'épargna
» rien pour attirer les beaux-esprits étrangers
» & nationaux , & que les dignités les plus éminentes de l'état furent conférées à des savans
» distingués , que Viglius fut chef & président
» du conseil-privé , Hopperus, conseiller d'état ,
» & Peckius, chancelier de Brabant , la surprise
» est moins grande ; & combinant avec un gouvernement si fort , la faible régence du siècle
» suivant , on est tristement convaincu qu'une
» guerre sanglante n'est pas le plus grand mal
» qui puisse arriver aux lettres : le règne de
» Louis XIV a fourni en France une seconde
» preuve de cette assertion. «

Les soins de Granvelle furent secondés par le zèle du fameux Plantin , que les musées belgiques ont placé hardiment à côté du ministre d'état. L'imprimeur contribua autant que le ministre aux progrès de la littérature

Tel fut l'état des lettres pendant les guerres civiles des Pays-Bas. Qui eût cru que la paix de Munster dût être l'époque de leur décadence totale ? C'est néanmoins ce qu'on ne peut dissimuler , car il faudroit avoir d'étranges préjugés pour croire que depuis ce temps-là , la littérature belge ait pu soutenir aucun parallèle avec les nations voisines. » Des souverains trop
» faibles pour tenir le timon des affaires , des
» ministres tels qu'il en faut pour décourager

» les talens (*) ; des partis acharnés contre d'au-
» tres partis , employant la brigade & les me-
» nées les plus sourdes pour écraser leurs ad-
» versaires ; voilà les causes véritables qui hà-
» terent la chute des lettres , & qui étoufferent
» tout le génie qui restoit du siècle précédent. »

Les Pays-Bas changerent de souverain à la
suite du traité d'Utrecht ; & cette révolution
combla les vœux de tous les bons citoyens. L'a-
griculture , le commerce , la population , atti-
rerent les regards du gouvernement. Les lettres
seules furent négligées, elles demeurèrent dans
un état de langueur qui empirait de jour en
jour. » Pour les en tirer, il fallut que le ciel
» mît sur le trône une princesse qui fait l'amour
» de ses peuples, la base de son gouvernement,
» & qui regarde comme un devoir sacré le soin
» d'éclairer ses sujets. Il fallut que la paix &
» l'abondance fissent lever sur son empire des
» jours heureux & tranquilles , & que le dé-
» positaire de sa puissance suprême fût un prince
» chéri de ses peuples , un protecteur déclaré
» des arts & des talens utiles , assez bienfaisant
» pour les accueillir , assez éclairé pour en ap-
» précier le mérite. Il fallut qu'un ministre ,

(*) Un exemple le prouvera suffisamment. Le roi de France avoit accordé une pension à Gevartius , secrétaire d'Anvers , fameux poète latin. Le gouvernement ordonna à celui-ci d'abandonner cette pension ; le poète obéit , remercia le roi , perdit sa pension , & ne fut jamais indemnisé par le gouvernement.

» ami des lettres, & doué d'un génie profond;
 » secondât ses glorieux desseins; qu'il conçût
 » un projet de rétablissement, & les moyens
 » de le réaliser; qu'il eût assez de fermeté pour
 » ne point se décourager par la rencontre de
 » quelques obstacles qui accompagnent toujours
 » les entreprises de cette nature. «

Toutes ces circonstances se trouverent réunies en 1769, lorsque le feu comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de S. M. aux Pays-Bas, animé par les conseils de M. Schoëfflin, professeur d'histoire & de droit public à Strasbourg, procura l'érection de la société littéraire.

S. M. ayant assigné les fonds nécessaires pour la distribution de deux prix annuels & pour les autres besoins de ce corps, on fut convaincu dès le premier concours, que la littérature belge n'étoit pas si profondément ensevelie qu'il ne fût facile de la ressusciter. Mais la mort inopinée du comte de Cobenzl laissa la société naissante dans un état de foiblesse qui fit croire au public qu'elle alloit tomber dans un oubli éternel.

Heureusement pour les lettres, le comte de Cobenzl avoit été remplacé par M. le prince de Starhemberg. S'étant fait rendre compte de l'état de la société littéraire, ce prince vit que cette société n'étoit languissante & foible, que parce qu'elle étoit déstituée de cette influence heureuse, qui émane du trône, & qui porte la vie & la force dans tous les états. S. A. le ministre plénipotentiaire obtint des lettres-patentes honorées de la signature & munies du grand

ſceau de S. M. par lesquelles *la ſociété littéraire*
fut érigée en *académie impériale & royale des*
ſciences & belles-lettres ; ainſi qu'un règlement
qui preſcrivoit la forme de l'établiſſement & les
devoirs des académiciens. » Ce fut à la faveur
» de ces deux monumens de la ſageſſe & de
» la bienſaiſance de notre auguſte ſouveraine,
» que la nouvelle académie prit naiſſance ſous
» les auſpices de S. A. R. le ſéréniffime duc
» Charles de Lorraine & de Bar, gouverneur-
» général de ces provinces ; & quels auſpices
» plus heureux pouvoit-elle deſirer ? Le prince
» de Starhemberg, que la poſtérité regardera
» avec raiſon comme le créateur de l'académie,
» fut désigné en même-tems par l'impératrice
» pour la repréſenter dans ce corps en qualité
» de protecteur ; c'étoit par lui que l'académie
» devoit apprendre les ordres & les volontés
» de S. M. & ceux de S. A. R. Il fallut un chef
» à cette compagnie, pour diriger les affaires,
» concilier les opinions différentes, maintenir
» le bon ordre & le règlement, animer les af-
» ſociés, rendre compte au miniſtre plénipoten-
» tiaire de l'état du corps, de ſes beſoins, de
» ſes progrès, enfin des membres qui ſe diſtin-
» gueroient le plus : S. M. jeta les yeux ſur
» M. de Crumpipen, chancelier de Brabant,
» qui de concert avec M. ſon frere, ſecrétaire
» d'état & de guerre, avoit contribué beaucoup
» par ſes conſeils & par ſes avis, à l'érection
» de l'académie. On assigna à celle-ci la ſalle de
» la bibliothèque royale pour le lieu ordinaire

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de ses assemblées, dont la première fut tenue
» le 13 avril 1773. «

L'ancienne bibliothèque des ducs de Bourgogne subsistait toujours à Bruxelles ; mais elle était dans un état déplorable ; les malheurs du temps l'avaient réduite à rien. » Le ministre plénipotentiaire résolut de lui rendre son premier lustre, & de la faire servir à l'usage des savans : sur les instances de ce prince, S. M. la rendit publique, y établit un bibliothécaire, l'enrichit d'un grand nombre de manuscrits précieux, & y fit faire les changemens & les décorations nécessaires. M. Gerard, & après lui M. l'abbé Chevalier, tous deux membres de l'académie, y avaient remis l'ordre. Le sérénissime gouverneur-général, le prince de Starhemberg, les principaux seigneurs du pays, les corps les plus respectables de l'état, les évêques & les abbés, plusieurs particuliers, en un mot, toutes les classes des citoyens, concoururent à l'augmenter, avec cette émulation & cet empressement que le patriotisme inspire, & qui a été de tout temps le signe caractéristique de la nation. «

Voilà en peu de mots l'état des lettres dans les Pays-Bas, joint à l'histoire de l'établissement de l'académie de Bruxelles. L'académie se propose de continuer cette histoire, en mettant à la tête de chaque volume qu'elle publiera, un journal de ses séances. Ce journal annoncera les mémoires qui seront présentés à l'académie ; il renfermera un extrait de ceux qu'elle ne ju-

gera pas à propos d'imprimer en entier; il rendra compte au public de toutes les opérations qui peuvent l'intéresser, & des objets qu'on aura traités dans les assemblées.

Ce premier volume de mémoires publiés par l'académie, fera bientôt suivi du second, & successivement de plusieurs autres qui deviendront plus intéressans à mesure qu'on se procurera des secours & des instrumens nécessaires, dont les académies naissantes manquent le plus souvent. » Cette réflexion, qui touche
» aussi la classe de physique & de mathématiques, regarde sur-tout les productions qui
» doivent éclaircir l'histoire de ces provinces.
» Il y a sans doute des découvertes à faire,
» des anecdotes à déterrer; mais elles sont ensevelies dans la poudre des archives, ou
» dans des manuscrits dispersés. Il faut du tems
» pour en rassembler un grand nombre, & plus
» encore pour les déchiffrer, c'est à quoi l'on
» travaille actuellement. Et quel champ à défricher que notre histoire-naturelle? Nous
» marchons sur des trésors inconnus. On ouvrira la terre qui les renferme, & ce travail ne peut offrir que des succès. Quel
» parti à tirer de nos minéraux & de nos fossiles abondans! Quelles lumieres sortiront de
» ces amas prodigieux de pétrifications de toute
» espece? Quel secours pour l'humanité souffrante dans nos eaux minérales, si peu connues, si mal décrites par nos prédécesseurs?
» L'académie doit s'occuper de tous ces objets utiles, & le public trouvera dans une

» suite de volumes, le résultat de ses opérations. «

Plusieurs auteurs, sans être membres de l'académie, lui ont adressé des mémoires. Parmi ceux-ci, il en est, sans doute, qui mériteroient de voir le jour. L'académie déclare que c'est avec quelque regret qu'elle se voit obligée de les exclure d'un volume où il ne doit entrer que les seuls ouvrages de ses membres, mais qu'on pourra y revenir dans la suite.

Il est dit dans l'article du règlement dont nous parlerons plus bas, que l'académie n'adoptera aucun sentiment particulier sur les objets susceptibles de contestation. En conséquence, il seroit injuste de la rendre responsable des opinions soutenues par les auteurs des mémoires qu'elle publie. Elle laisse à ceux-ci une entière liberté de sentiment; elle n'exclut que les erreurs manifestes, & les idées contraires à la religion & aux loix de l'état. Et ne voulant point ouvrir un nouveau champ aux disputes littéraires, si quelque savant s'avise de critiquer ses mémoires, il est prié de s'adresser aux auteurs respectifs, qui seuls ont contracté l'obligation de soutenir leurs sentimens s'ils les croient solides, ou de les rétracter s'ils ont tort. Beaucoup moins encore se croit-elle obligée de répondre à ceux qui voudroient chicaner sur des mots ou des phrases. Parmi les académiciens auteurs de ces mémoires, il en est quelques-uns à qui la langue françoise est étrangère. S'ils l'ont préférée, c'est dans la vue d'être utiles à plus d'une nation; cette langue étant générale-

ment entendue en Europe. Quoique fort usitée dans les provinces des Pays-Bas , elle n'est pas tout-à-fait celle de ces provinces ; & cette considération doit mériter quelque indulgence & écarter bien des critiques. D'ailleurs les personnes sensées s'attacheront moins aux mots qu'aux idées qu'ils présentent , & ne rejeteront pas une vérité nouvelle , une découverte utile , par la seule raison qu'elle auroit pu être annoncée dans des périodes plus arrondies , ou dans des termes plus conformes au bel usage de la langue françoise.

A la suite du discours préliminaire dont nous venons d'offrir l'extrait à nos lecteurs , on peut voir les avantages & les prérogatives accordés à l'académie en corps , & aux membres en particulier , dans les lettres patentes d'érection , & dans le règlement , donnés par l'impératrice reine , en 1772 ; par les lettres patentes S. M. I. déclare que la qualité d'académicien communiquera à tous ceux qui en seront décorés , & qui ne seroient pas déjà ennoblis ou de naissance noble , les distinctions & prérogatives attachés à l'état de noblesse personnelle , & ce en vertu de l'acte de leur admission à l'académie. Par une suite de la confiance que S. M. a dans la sagesse & dans les lumieres des membres de cette académie , S. M. I. permet qu'ils puissent faire imprimer , sans avoir recours à l'approbation des censeurs de livres , tant les écrits & productions littéraires qu'ils composeront eux-mêmes , que les mémoires , qui , après avoir concouru pour les prix à distribuer chaque an-

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

née, seront jugés dignes d'être communiqués au public, pourvu que ces écrits, productions & mémoires aient été examinés & approuvés par l'académie.

Le règlement est composé de XXXIII articles qui fixent le nombre des académiciens; la forme de leur élection; les assemblées de l'académie; ses vacances; l'objet de ses recherches & de ses travaux; les obligations de chaque membre en particulier; l'examen des ouvrages présentés aux assemblées; les relations de l'académie avec les savans étrangers & nationaux; les fonctions du secrétaire-perpétuel, &c. On a ajouté depuis quelques articles au règlement, à mesure que les circonstances en ont fait sentir la nécessité.

La liste qui contient les noms des académiciens regnicoles & étrangers, selon la date de leur réception, est précédé d'une très-belle planche où l'on a gravé les médailles que l'académie distribue tous les ans, le jetton frappé à l'occasion de l'établissement de l'académie & de la bibliothèque publique, & le grand sceau de cette compagnie, qui consiste dans les armes de Bourgogne, avec la légende *Sigillum Cæsareæ regiæ scientiarum & litterarum academix*.

Le journal des séances tenues par la société littéraire, & ensuite par l'académie impériale & royale des sciences & belles-lettres, commence au 5 mai 1769, & est terminé par la séance du 4 décembre 1776. Nous voudrions pouvoir nous arrêter sur chacune des séances dont on trouve la notice détaillée dans ce volume, mais les

bornes qui nous sont prescrites ne le permettant pas, nous nous contenterons d'indiquer les mémoires qui ont été couronnés par l'académie, & quelques-uns de ceux qui ont été lus dans les séances publiques & particulières. C'est à l'ouvrage même qu'il faut avoir recours si l'on veut suivre les travaux qui distinguent les membres de l'académie.

Séance du 5 mai 1769.

Dans cette première séance de l'académie, on proposa les questions suivantes :

Question d'histoire. » Quels étoient les endroits
» compris dans l'étendue des contrées, qui
» composent aujourd'hui les dix-sept Provin-
» ces des Pays-Bas, & le pays de Liege, qui
» pouvoient passer pour ville avant le VIIe.
» siècle ?

Question de physique. » Quelles sont les mines
» principales de la province de Namur, leur
» qualité, leur valeur en détail, la hauteur à
» peu près des élévations où elles se trouvent,
» & leur direction ; la profondeur de ces mi-
» nes, les différentes couches qui se trouvent
» par-dessus jusqu'au sommet ; le nombre & la
» qualité de ces couches, la largeur de chacune
» à mesure qu'on y descend, & toutes les au-
» tres circonstances physiques les plus intéres-
» santes qui regardent les mines en général ?
Pour la question historique, on distingua dans
la séance du 14 octobre 1769, les mémoires
de MM. des Roches, Caussin & de Herdin.

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Le premier fut couronné, les deux autres remporterent *l'accessit*. Les mémoires ont été imprimés dans le tems.

Aucun des mémoires envoyés pour la question de physique, ne méritera d'être couronné. On proposa une seconde fois la même question pour l'année suivante, en doublant le prix.

Séance du 15 octobre 1769.

Question d'histoire pour l'année 1770. » Quelles
» ont été depuis le commencement du VIIe. siècle
» jusqu'au IXe. exclusivement, les bornes
» des différentes contrées, cantons, pays, com-
» rtes & états renfermés dans l'étendue qui
» compose aujourd'hui les dix-sept Provinces des
» Pays-Bas & la principauté de Liege ?

Question de physique proposée pour l'année 1770.
C'est celle dont on a vu l'énoncé dans l'article précédent, mais présentée avec plus de développemens dans un nouveau programme.

Séance du 26 avril 1770.

M. Needham lut un mémoire *sur la maladie contagieuse des bêtes à cornes*, qu'il fit imprimer ensuite. On doit le réimprimer dans le second volume que l'académie publiera, en entier ou par extrait, avec les changemens considérables que l'auteur y a faits.

On lut un mémoire de M. Paquot *sur les différentes langues qui ont eu, ou qui ont cours dans les contrées qui forment aujourd'hui les dix*

Sept Provinces des Pays-Bas , & la principauté de Liege, depuis les tems les plus reculés jusqu'à présent.

Séance du 26 octobre 1770.

On décerna à M. des Roches le prix d'histoire proposé en 1769. La question de physique fut abandonnée, & on la remplaça par trois questions nouvelles sur des sujets différens.

Question d'histoire pour 1771. » Quel a été
 » l'état civil & ecclésiastique des Pays-Bas &
 » du pays de Liege pendant les Ve. & Vie.
 » siècles ? «

Première question de physique. » Quelles sont
 » les plantes les plus utiles du pays, & quel
 » est leur usage dans la médecine & dans les
 » arts ? «

Deuxième question. » Quelle est la meilleure
 » méthode & la moins dispendieuse de teindre
 » en noir le fil de lin & d'autre matière végétale,
 » en sorte que la couleur pénètre intimement la
 » matière à teindre, & qu'elle puisse
 » résister à l'usage, sans toutefois en altérer la
 » qualité ou la force; comme cela réussit très-
 » bien sur la matière animale ? «

Troisième question. » Quelles sont la qualité,
 » la nature, la valeur ou le rapport de la mine
 » de Vedrin dans le comté de Namur, avec
 » une exposition des couches supérieures en détail,
 » la hauteur de la montagne, la profondeur de la mine,
 » & un plan perpendiculaire par section, qui représente l'intérieur de la dite mine ? «

Séance du 16 octobre 1771.

M. des Roches remporta le prix d'histoire proposé ci dessus. Des trois questions de physique, il n'y en eut que deux sur lesquelles la société reçut des réponses satisfaisantes. M. de Beunie étoit l'auteur du mémoire qui avoit pour objet les plantes les plus utiles du pays. Un second mémoire sur la meilleure méthode de teindre en noir le fil de lin, sortoit de la même plume : ces deux pieces remportèrent le premier prix. Un troisième de M. du Rondeau sur les plantes, obtint l'*accessit*. La société abandonna la question sur la mine de Vedrin, & fit annoncer les programmes suivans.

Question d'histoire. » Quel étoit l'habillement,
» le langage, l'état de l'agriculture, du com-
» merce, des lettres & des arts chez les peu-
» ples de la Belgique, avant le VIIe. siècle ? «

Ire. Question de physique. » Quel est le moyen
» le plus efficace & le plus prompt pour faire
» tomber & périr les chenilles qui s'attachent
» aux arbres & aux plantes, & si on peut par-
» venir à les détruire par certaines fumiga-
» tions qui ne soient pas trop coûteuses, ou
» par quelques procédés simples & peu dispen-
» dieux ; pourvu que les remèdes proposés ne
» soient pas nuisibles aux arbres & autres vé-
» gétaux ?

Ile. Question de physique. » Quelles sont les
» plantes de ces pays qui ont quelques mau-
» vaises qualités, ou qui sont vénéneuses aux

» hommes ou aux bêtes ? Les symptômes &
» les effets qu'elles font naître dans les uns &
» dans les autres , & les moyens les plus effi-
» caces & les plus sûrs pour y porter un prompt
» remede ? «

Cette séance fut la dernière de toutes celles qui ont été tenues sous le nom de la *société littéraire*. Il faut convenir que les assemblées générales de la société ont été peu fréquentes dans ces premiers tems , & qu'elle a produit peu de mémoires : mais on ne doit l'attribuer qu'aux circonstances où elle se trouvoit : » Peu
» nombreuse en son origine , incertaine sur sa
» destinée, distraite par les mesures à prendre
» pour sa conservation, elle devoit nécessaire-
» ment perdre de vue son principal objet , &
» trouver peu de loisir pour rédiger des mé-
» moires & pour les présenter au public. «

(*La suite au journal prochain.*)



M É L A N G E S.

HISTOIRE du Mont-Saint-Michel ; près Granville, en France, l'une des prisons d'état de ce royaume.

CETTE histoire a été trouvée dans une lettre de Narthantel Wraxall, extraite de son dernier voyage dans l'ouest, le sud & les provinces intérieures de France ; ajoutée à ses mémoires des rois de France, sortis de la branche des Vallois, & publiés dernièrement.

Granville, vendredi, 30 août 1775.

IL n'y a point, je crois, de plus grand plaisir que celui de communiquer un plaisir qu'on a ressenti ; & comme l'admiration est une des sources les plus belles & les plus intéressantes, nous avons coutume de prêter une vive attention à tout ce qui peut flatter ce sentiment. Disposez-vous à un récit dont le merveilleux va vous étonner. Quoique je sois très-persuadé que vous croiriez sur ma parole ce que je vais vous raconter, je vous proteste néanmoins que je ne dirai rien qui ne soit vrai.

La superstition, mere d'une foule de maux qui assiègent l'espèce humaine, a donné nais-

sance à tant de merveilleuses productions dans tous les siècles, qu'on est presque tenté de lui pardonner ses crimes & ses folies (*). Je viens de voir un exemple de ces dernières, dont je vais essayer de vous faire la description.

Je partis de Coutances hier au soir. Cette ville est à six lieues de cet agréable pays dont je vous ai déjà parlé. Curieux de visiter le célèbre Mont-Saint-Michel, je louai deux chevaux, & je partis hier de grand matin. Ce Mont est éloigné d'environ vingt milles de Granville; la route se fait le long du rivage; ce qui la rend fort agréable. J'arrivai, avant midi, à un petit village nommé Genet, qui est à une lieue du Mont; & comme il est situé au milieu des sables, que l'on ne peut passer qu'à mer basse, il est indispensable de prendre un guide. C'est ce que je fis, & j'arrivai au Mont à une heure après midi.

C'est un roc extraordinaire qui s'élève au milieu de l'abbaye d'Avranches. La nature l'a très-bien fortifié d'un côté par des pentes escarpées & presque perpendiculaires; ce qui le rend inaccessible au courage le plus intrépide & à l'adresse la plus consommée. Tout le reste est entouré de remparts fortifiés de tours (en forme de demi-lune) à la manière gothique, mais assez fortes par les avantages de la situation, pour braver toutes sortes d'attaques. Au pied de la montagne commence une rue ou un

(*) C'est une Anglois qui parle.

petit village qui s'étend, en tournant autour de sa base, à une hauteur considérable ; au-dessus, on voit les chambres où sont renfermés les prisonniers d'état, & d'autres habitations. Sur le sommet s'élève l'abbaye, qui occupe un espace prodigieux de terrain, & qui n'est pas moins admirable par la solidité de sa construction, que par son étendue. Dans cette situation élevée & exposée, elle a résisté depuis plusieurs siècles, à tous les orages. J'ai passé toute l'après-midi dans les différentes parties de cet édifice ; & comme le guide qui m'y conduisoit ne croyoit pouvoir trop satisfaire ma curiosité, il n'y a aucune chambre, aucun appartement qu'il ne m'ait fait voir.

La salle de chevalerie me rappelloit celle de Mariembourg dans la Prusse : elle est aussi spacieuse, mais d'un goût plus sauvage & plus barbare, parce qu'elle a été bâtie plusieurs siècles avant cette dernière. C'est-là que les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel avoient coutume de s'assembler solennellement dans les occasions importantes. Ils étoient les défenseurs & les gardiens de cette montagne & de cette abbaye, comme ceux du Temple & de Saint-Jean de Jérusalem l'étoient du Saint-Sépulchre. A un des bouts est la représentation de l'Archange, patron de leur ordre. Louis XI (dans cette salle) institua le premier les chevaliers de la croix de Saint-Michel, & les décora des marques de la chevalerie.

Nous passâmes, à travers plusieurs petites chambres, dans une longue galerie, où le guide

ouvrit une petite porte ; & par une ouverture étroite & fort obscure , il me conduisit , par une seconde porte , dans un appartement , ou dans un cachot : car ce dernier nom lui convient mieux que le premier. Au milieu étoit une cage composée de barres de bois fort grosses ; le guichet a dix ou douze pieds d'épaisseur. J'entrai dedans ; sa grandeur étoit de douze ou quatorze pieds en quarré , & avoit près de trente pieds de hauteur. C'est là qu'ont été renfermés , dans les premiers siècles , plusieurs infortunés dont les noms sont maintenant oubliés.

Il y avoit vers la fin du dernier siècle , un certain nouvelliste en Hollande , qui eut la témérité de faire imprimer quelques traits satyriques sur madame de Maintenon & sur Louis XIV. Il fut arrêté & conduit dans ce lieu. On le renferma dans cette cage , où il vécut dit-on , plus de ving-trois ans , & où il mourut. On ne lui donnoit aucun instrument avec lequel il pût se détruire. A la fin il trouva les moyens d'arracher un clou d'un des morceaux de bois , avec lequel il grava sur les barres de cette cage , certaines fleurs de lys & armoirie dont il faisoit tout son amusement. Je les ai vues ; & quoique faites avec un outil si grossier , elles ne laissent pas d'être assez bien dessinées.

Les chambres souterraines , me dit mon guide , qui sont dans cette montagne , sont en si grand nombre , que nous ne les connoissons pas nous-mêmes. Il y a de certains cachots nommés oubliettes , dans lesquels on avoit coutume de faire descendre autrefois les malfaiteurs qui

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

s'étoient rendus coupables de crimes atroces ; après leur avoir donné une tourte de pain & du vin, on les oublioit entièrement , & on les laissoit mourir de faim sous les voûtes profondes & ténébreuses du roc. Cette punition n'a cependant point été infligée depuis le dernier siecle.

Nous continuâmes de traverser l'abbaye. Je fus conduit dans une chambre. Au coin étoit une espece de fenêtré ; entre cette fenêtré & la muraille du bâtiment , il y avoit un espace ou un creux qui avoit près de cent pieds perpendiculaires de profondeur , & au fond étoit une autre espece de fenêtré ouvrant sur la mer. On l'appelle le trou de Montgomery. En voici l'histoire. Vous vous rappellerez que dans l'année 1559, Henri II, roi de France, fut tué malheureusement dans un tournois , par le comte de Montgomery. Ce n'avoit point été son intention de pousser sa lance contre son souverain ; mais il y fut forcé , malgré lui , par un ordre exprès du roi. Il étoit Huguenot , & avoit échappé au massacre de Paris. Il fut envoyé contre l'armée du roi en Normandie , & reçut des secours d'armes & d'argent par notre reine Elisabeth. Ayant été chassé de sa forteresse dans cette province , il se retira sur un roc nommé *Tombelaine*. C'est un autre mont semblable au Mont-Saint-Michel , qui n'en est éloigné que de trois quarts de lieues , & qui est à-peu-près de la même grandeur. Il y avoit alors un château , qui depuis a été démoli , & dont il ne reste plus aucune trace. De cette forteresse,
d'où

d'où l'on ne pouvoit approcher que quand la mer étoit retirée, il ne cessoit de faire des incursions & de harceler l'ennemi qui n'osoit jamais l'attaquer. Il battoit monnoie, mettoit à contribution tous les pays circonvoisins, & se faisoit par-tout redouter. Cependant ayant envie de s'emparer du Mont-Saint-Michel, il trouva les moyens de gagner un des moines de l'abbaye, qui lui promit que pour signal de l'attaque, il déploieroit un mouchoir. Le moine, après avoir fait le signal, le trahit, & arma tous ses compagnons qui attendoient l'arrivée de Montgomery. Le capitaine vint, accompagné de cinquante soldats choisis ; & désespérés de voir qu'ils ne pouvoient rien entreprendre, ils traversèrent les sables, ayant fait placer des échelles, & monterent l'un après l'autre. A mesure qu'ils arrivoient au haut, on les précipitoit chacun à leur tour sans mot dire. Montgomery qui suivoit le dernier, découvrit à la fin la perfidie ; & se sauvant avec deux des siens, regagna Tombelaine. On conserve avec grand soin les échelles & les crocs de fer dont on se servit en cette occasion. Je ne sais si vous vous rappelez la mort de ce comte ; je vais vous la retracer. En 1574, il fut assiégé & mené prisonnier par le maréchal de Matignon, à Domfront en Normandie. Alors Catherine de Médicis qui le haïssoit, parce qu'il avoit été la cause innocente de la mort de son mari, ordonna qu'il fût exécuté sur le champ.

Je suis resté long-tems dans l'église, que j'ai trouvée fort curieuse ; elle est soutenue sur

218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

neuf pilliers d'une énorme grosseur & bâtis sur le roc. Je ne les ai pas mesurés ; mais autant que l'obscurité du lieu m'a permis d'en juger, j'ai présumé qu'ils pouvoient avoir chacun vingt-cinq pieds de circonférence. Outre ceux-ci, il y en a encore deux autres beaucoup plus petits, qui soutiennent le milieu de l'église, au-dessus de laquelle est la tour. Si l'on fait attention à sa masse énorme & à la nature de sa situation, rien de moins massif ne pourroit soutenir ce monstrueux édifice. On diroit qu'ils sont faits pour survivre aux ravages du tems & au bouleversement de la nature. Mais avant que de décrire l'église, il faut que je vous dise pour quel motif elle a d'abord été bâtie.

Sous le regne de Childebert II, il y avoit un évêque d'Avranches, nommé Saint Aubert ; on dit que l'Archange Saint Michel honora ce saint homme d'une apparition, & qu'il lui ordonna de faire bâtir une église sur le sommet du roc. Saint Aubert traita d'abord cette apparition de songe ; l'ange vint une seconde fois lui répéter ses ordres ; & n'ayant point été obéi, l'ange parut la troisième fois, fit avec son pouce un trou dans le crâne de l'évêque, pour en graver le souvenir dans sa mémoire. J'ai vu ce crâne merveilleux dans le trésor de l'église ; il est enchâssé dans un petit reliquaire d'or, & un verre qui ouvre sur l'orifice, laisse voir à souhait tout ce que ce crâne a de curieux. Le trou est précisément de la grosseur du pouce qui est supposé l'avoir fait. L'évêque cependant, à cette marque sensible de la volonté divine,

ne balança plus ; & il fit bâtir sur la cîme de ce roc une petite église , ainsi qu'il lui avoit été prescrit. L'histoire dit que ce fut Richard II , duc de Normandie , qui , en 966 , commença de faire bâtir l'abbaye , & qu'elle fut finie vers 1070 , sous Guillaume-le-Grand , quoique les différens abbés qui se sont succédés y aient fait beaucoup d'autres changemens. Le trésor est rempli d'un nombre infini de reliques , parmi lesquelles il y en a quelques-unes d'une grande valeur. On y voit une belle tête en crystal de Charles VI , roi de France , qui a attiré mon attention. Ils ont un bras d'Edouard , le confesseur , & ils m'en ont montré un autre de Saint Richard , roi d'Angleterre ; une grosse coquille d'or , qui pèse plusieurs livres , donnée par Richard II , duc de Normandie , lorsqu'il fonda l'abbaye , est digne de remarque.

Au milieu du chœur est suspendue une pierre , qu'on dit avoir tombé sur la tête de Louis XI , au siège de Besançon , sans lui avoir fait aucun mal. Il regarda ceci , & avec raison , comme une preuve sensible & miraculeuse de la protection divine. Car cette pierre , à ce que je puis présumer , pèse au moins dix livres. Louis XI , quoique cruel , étoit en même-tems fort dévot. Il avoit coutume d'aller très-souvent en pèlerinage au Mont-Saint-Michel. Il voulut qu'on suspendit cette pierre dans le chœur avec une chaîne , & il a laissé une rente sur des terres pour que les prêtres disent des messes en mémoire du grand danger dont il fut préservé.

Le réfectoire , les cloîtres , les cellules des

moines font tous (ou plutôt furent autrefois) très-beaux & très-spacieux ; mais il leur faudroit une somme considérable pour y faire les réparations nécessaires & rétablir ce que le laps des tems a détruit ou défiguré. Une des plus grosses tours s'ouvre & menace ruine , il est à présumer que cette tour s'écroulera bientôt , & qu'elle entraînera dans sa chute énorme une grande partie des édifices adjacens.

Le roi a fait l'application des revenus de l'abbaye , qui étoient fort considérables. On a substitué un prieur à la place de l'abbé ; & le nombre des religieux a été réduit de trente à quatorze. On la regarde maintenant comme une prison d'état. Il n'y a que six jours qu'un prisonnier qui avoit été renfermé pendant dix mois, a tenté , avec succès , de s'échapper. On m'a montré la place d'où il est descendu lui-même le long d'une corde. Il y a près de cent pieds perpendiculaires de hauteur ; il a traversé les sables sur le champ , tandis que la mer étoit basse , & on a présumé qu'il s'étoit embarqué pour Jersey ou pour l'Angleterre ; car on n'a plus entendu parler de lui.

Quelques appartemens sont destinés pour une espece de malheureux encore plus à plaindre : je veux dire les fous. Il y en a plusieurs d'un rang distingué dans les cloîtres de l'abbaye , & l'un d'eux m'aborda avec beaucoup d'honnêteté & de politesse ; & il paroissoit être âgé d'un peu plus de cinquante ans. Il avoit un habit fort mal-propre ; à un des boutons pendoit une croix de Saint-Michel , bizarrement nouée de ru-

bans. Sa figure , quoique pâle & mélancolique , avoit quelque chose de noble , d'imposant & d'intéressant ; ses cheveux étoient fort noirs , mêlés de gris & flottans sur ses épaules ; & en cet état d'abaissement , il portoit sur toute sa personne un air de dignité. Il est fou sans malice , & se conforme exactement à la maniere de vivre de cet endroit. On n'y reçoit en fous , que les gens de qualité.

J'ai cru que le tems des pèlerinages étoit passé dans toute l'Europe , & que la dévotion se contentoit d'honorer les saints chez elle ; mais je vous assure que le nombre des pèlerins qui viennent tous les ans s'acquitter de leurs vœux au Mont-Saint-Michel , se monte à huit ou dix mille. Ce ne sont , pour la plupart , que des payfans , des manoeuvres , & des ouvriers d'une basse profession ; mais même parmi la noblesse , il y en a plusieurs qui font aussi ce voyage par un principe de piété. J'en ai vu au moins six , lorsque j'y étois. Le petit village est quelquefois si rempli de monde , qu'on ne peut y trouver un lit. J'ai vu de ces pèlerins : leur costume répond parfaitement à l'idée que nous en donnent nos anciens vaudevilles. Leurs chapeaux sont tous couverts & bordés de coquillages ; & sur la forme , ils portent une petite couronne d'or , surmontée d'une croix. Un ruban se croise de la même maniere sur leur sein , & leurs habits sont tous semés de petites images représentant Saint-Michel triomphant du diable. Je leur ai demandé d'où ils venoient : de la Champagne , m'ont-ils dit : province qui

222 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

est à une distance considérable. Je leur fis une autre fois plusieurs questions, & ils auroient bien voulu me suivre, lorsque j'ai monté au haut du clocher, mais le guide qui étoit accoutumé à voir arriver ces pauvres pèlerins, les repoussa fort rudement, & leur dit : Que diable ! » allez » prier le bon Saint-Michel, si vous voulez ! » je ne conduis pas le menu peuple « ! Les pauvres pèlerins se retirèrent aussi-tôt sans mot dire. Au pied de la montagne, tout près des vagues, est une très-belle source d'eau fraîche ; mais comme en cas de siege, l'ennemi pourroit très-bien s'en emparer, ils ont creusé dans le roc une citerne proportionnée à chacune des autres parties du bâtiment, & capable de contenir plusieurs centaines de tonneaux d'eau ; on dit même plus de douze cens tonneaux. Ce seroit une vraie folie que de l'assiéger ; une centaine d'hommes pourroit la défendre contre dix mille assaillans & un nombre infini de vaisseaux ; mais quand même on parviendroit à la prendre, on n'en tireroit aucun avantage.

Le village lui-même, est aussi curieux que les autres parties du Mont. Je suis persuadé qu'il y a plusieurs maisons qui subsistent depuis cinq à six cens ans, & je n'en ai pas vu une seule qui m'ait paru bâtie depuis le regne de Louis XI. Le nombre des personnes qui résident dans l'abbaye & dans le village, ne se monte pas à plus de cent quatre-vingt en tems de paix. Une milice composée de la bourgeoisie, monte la garde, & veille à ce que les prisonniers ne s'échappent point. En tems de guerre, il y a

ordinairement cinq ou six cens soldats en garnison ; & l'on m'a assuré que dans differens endroits , les chambres sont si vastes & si nombreuses , qu'elles pourroient contenir aisément treize mille hommes.

On vend de petits livres de légende dans le village, que j'ai tous achetés , dans l'espérance d'y trouver quelques anecdotes historiques sur les principaux événemens & sur les sieges les plus remarquables qu'il a essuyés. Saint Michel & saint Aubert sont les héros de ces annales. J'aurois bien voulu pouvoir lire les archives qui sont déposées dans l'abbaye ; mais cela n'est pas permis. Il doit y avoir des recherches fort curieuses , puisqu'on croit que tous les rois d'Angleterre , depuis Guillaume-le-Conquérant , jusqu'à Henri III , sont venus plusieurs fois ici par des motifs de dévotion ou de curiosité.

Dans l'année 1090 , Robert , duc de Normandie , & Guillaume Rufus , assiégèrent long-tems Henri , leur frere , sur le Mont-Saint-Michel. Il est à présumer qu'ils étoient maîtres du pied du roc ; car autrement il eût été impossible de l'investir. Le prince n'auroit jamais pu être forcé de se rendre ; mais manquant d'eau , il étoit sur le point de rendre la forteresse , quand Robert , avec cette bienveillance & cette générosité qui le caractérisoit , lui envoya quelques pipes de vin , & ce secours (comme celui qu'Henri IV fit donner par ses troupes aux Parisiens) le mit en état de lui résister. Comme Rufus lui reprochoit sa conduite ; quoi ? dit-il , souffrirons-nous que notre frere meure de soif ?

Quelle fut sa récompense ? d'être renfermé pendant vingt-huit ans dans les cachots souterrains du château Cardif, où il mourut.

(*Journal Anglois.*)

*Discours prononcé par M. l'archevêque de Lyon,
à la rentrée du parlement de Paris.*

N. B. **L**E public n'a point oublié que le discours de M. l'archevêque de Lyon, à la rentrée du parlement, fut entendu avec transport. Ce prélat fut vivement sollicité par les magistrats, & par beaucoup d'autres personnes du plus haut rang, de le faire imprimer ou d'en donner des copies. Mais il le refusa constamment ; & sa modestie fut inflexible. Heureusement ses précautions pour le dérober à la curiosité du public, ont été inutiles. Le discours commence à se répandre, & nous nous hâtons de l'offrir à nos lecteurs. Ils y reconnoîtront sans peine cette éloquence douce & majestueuse qui caractérise tout ce qui sort de la plume de cet illustre prélat. Ce ne sont pas ici de vains jeux de mots, qui ne peuvent honorer ni l'orateur ni le héros, & qui sont pour l'ordinaire tout le mérite de ces productions légères & futiles que l'usage a consacrées à l'exagération & à la flatterie. C'est une suite de principes lumineux, de vues grandes & profondes, de traits vifs & frappans qui nous don-

nent la plus haute idée du premier tribunal de la nation , & qui sont propres à cimenter l'amour & la reconnoissance des peuples.

M O N S I E U R ,

Les grands objets auxquels le parlement est destiné ; l'avantage qu'il a de compter au nombre de ses membres , les premiers hommes de l'état ; les lumières , les vertus que ses fonctions exigent ; la fidélité avec laquelle il veille sur les intérêts de l'autel , du trône & de la nation , tout annonce à la France , qu'après la majesté de ses rois , elle n'a rien de plus respectable & de plus cher que ce sénat auguste.

Et quand je publie ici , messieurs , les services signalés que vous avez rendus à la religion , je ne viens point trahir , par une lâche adulation , les droits de l'apostolat dont je suis revêtu. Je sais que ce n'est ni en réglant la croyance des peuples , ni en formant la discipline des canons , que vous influez sur la majesté du sanctuaire. Vous me désavoueriez vous-mêmes , si je vous attribuois des prérogatives qui sont réservées aux juges de la foi ; mais ce que l'église a décidé ou établi pour le bien commun des fideles , vous avez reçu du souverain le pouvoir & l'obligation de le protéger. Et avec quel zèle n'avez-vous pas rempli cet important ministère !

Il fut un tems où la discipline de l'église gémissoit sous la multitude & l'abus des privilèges ; c'est à vous principalement qu'elle doit le rétablissement de l'ordre & le maintien du droit primitif.

On se rappelle encore , avec effroi , les efforts redoublés de la prétendue réforme pour s'éle-

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ver sur les ruines de la catholicité. Elle n'a pas eu dans ce royaume tous les succès dont elle s'étoit flattée; & nous reconnoissons avec actions de grâces, qu'une partie de la gloire en est due à la sagesse & à la vigilance des magistrats.

Après la foi de nos peres, nous n'avons rien de plus précieux que nos libertés sacrées, puisqu'elles tiennent à la constitution de l'église, & qu'elles assurent l'indépendance de la couronne & la tranquillité de l'état. Vous en avez toujours été, messieurs, les défenseurs les plus intrépides; & ceux qui ont volontairement fermé les yeux à la lumière répandue par les Gerson, les Marca & les Bossuet, ont au moins été contenus par la fermeté toujours soutenue de vos arrêts.

La grande calamité de notre siècle, est ce déluge d'écrits impies & licentieux qui déshonorent la raison humaine, sous prétexte d'en étendre les droits. Il n'en a paru aucun de considérable qui n'ait excité l'éloquente réclamation du ministère public, que vous n'avez fait rentrer dans les ténèbres d'où il n'auroit jamais dû sortir.

Les évêques doivent à l'église de réprimer les désordres qui résistent à leurs invitations paternelles; & ils ne peuvent se dissimuler que leur sollicitude pastorale auroit presque toujours été réduite à des remèdes impuissans & à des gémissemens inutiles, si elle n'avoit été appuyée de votre autorité.

Il est vrai que cette sainte harmonie, si nécessaire à conserver entre le sacerdoce & la magistrature, a souffert quelquefois des affoiblissements; mais ce sont des malheurs nés de la condition humaine, sur lesquels il faut tirer le voile dont nous ne devons au moins conserver la mé-

moire que pour achever d'en tarir la source, & en éviter de pareils à l'avenir.

Nous y parviendrons infailliblement, messieurs, nous, ministres de la religion, en usant beaucoup plus de la charité que de la sévérité de notre ministère, en écartant les guerres d'opinion, les excès du zèle, en soumettant toujours notre conscience particulière à la conscience publique qui est la loi. Vous, messieurs, en considérant que l'oubli des règles fait tous les jours dans l'église de nouveaux progrès; qu'au défaut de conciles, la vigilance particulière des pasteurs, peut seule y maintenir l'ordre; & que si leur zèle se rebute, si leur autorité cesse d'être respectée, bientôt il ne restera plus de traces de discipline & de subordination: en considérant encore, que quand les supérieurs ont des intentions pures, ils méritent, même en s'égarant, d'être ménagés, & que le plus grand des abus seroit de ne jamais rien relâcher de la rigueur des formes en faveur du bien évident.

Nous y parviendrons enfin, messieurs, en nous pénétrant mutuellement de ces vérités, que la force des grands corps de l'état est dans la considération dont ils jouissent, que cette considération s'affoiblit lorsqu'ils se divisent, & que tout seroit perdu pour eux & pour la chose publique, s'ils venoient à perdre leur influence, dont la plus grande partie dépend de l'opinion.

Vous n'avez pas travaillé moins utilement, messieurs, pour la splendeur du diadème & pour la félicité publique, que pour le bien de la religion. Dans ces siècles heureux où l'intérêt & la fraude n'avoient point encore altéré l'innocence des mœurs, les souverains furent eux-mêmes les juges de leurs peuples. Ils se partageoient entre le bien public & le repos des particuliers;

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'état, ils ne dédaignoient pas d'appaîser ces légers orages qui s'élèvent quelquefois dans les inférieures.

Mais depuis que la malice des hommes a rendu presque inépuisable la science des formalités & des loix; depuis qu'il est devenu nécessaire d'être savant pour être juste, c'est à vous, messieurs, qu'a été confié l'exercice de cette partie du pouvoir suprême. Et, en combien de manières n'avez-vous pas contribué à la grandeur du monarque, & au bonheur des sujets!

Si nos rois ont recouvré la plénitude de la puissance; s'ils sont devenus l'unique source du pouvoir législatif & judiciaire; si les agitations de la tyrannie féodale ont fait place au sage & paisible exercice de leur autorité; si la justice a cessé de se précipiter comme un torrent, ou de s'égarer dans le labyrinthe de l'anarchie; si dans son cours toujours tranquille & certain, elle a embrassé toutes les parties de ce vaste empire, elle a entraîné tous ces oppresseurs subalternes, qui déchiroient impunément le sein de la patrie; si des plus hauts rangs elle est descendue, comme par degrés, jusqu'aux dernières classes de la société; si la France, en un mot, jouit d'un calme inaltérable à l'ombre du trône qu'elle chérit, & de la sainte majesté des loix, qu'on parcourt notre histoire, & on verra que les parlemens ont eu la plus grande part à cette heureuse révolution.

Que ne puis-je ensevelir dans un oubli profond, ces jours à jamais lamentables, où une fermentation générale s'empara du corps politique, & menaça la monarchie d'une totale subversion; où le trône lui-même, ensanglanté & chancelant alloit, ou s'abymer dans les horreurs

de la guerre civile , ou devenir la proie d'un usurpateur étranger ! Mais puisque ces fureurs de l'ambition & du fanatisme , sont écrites en caracteres de sang dans toutes nos annales , disons du moins à la gloire du véritable sénat , que ce furent sa fidélité & son courage , qui , autant que les armes du grand Henri , sauvèrent la France , conservèrent le sceptre à la maison régnante , & préparèrent le bonheur dont nous jouissons.

Vos vertus privées & les sacrifices journaliers que vous nous faites , messieurs , vous donnent de nouveaux droits à notre respect & à notre reconnaissance. Eh ! qu'y a-t-il en effet de plus propre à faire naître ce double sentiment dans tous les cœurs , qu'une assemblée de magistrats qui , nés la plupart dans l'opulence , se privent d'une partie de leur patrimoine pour acquérir le droit de se rendre utiles ; qui , sagement renfermés dans des tribus patriciennes , forment autour d'eux une espèce de barrière que le luxe & la corruption des nouvelles mœurs ne peuvent franchir ; qui se consacrent à un recueillement prématuré , à des études sèches & rebutantes , à des bienféances austères , sans autres vues que celle de servir leur concitoyens ; qui , placés presque toujours entre deux devoirs , ont un égal & continuel besoin de veiller sur leur courage & sur leur sagesse , pour ne manquer ni à la loi qu'ils ont juré de défendre , ni à l'autorité qu'ils sont chargés d'éclairer ; qui du haut du tribunal où ils sont assis , voient , comme la divinité dont ils exercent les droits , le jeu de toutes les passions humaines , sans jamais en favoriser aucune , & nous rendent en quel sorte sa providence sensible par l'équité de leurs jugemens ?

Tant de vertus & de services ne seront point

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

oubliés par notre auguste monarque. A peine est-il monté sur le trône, que son cœur s'ouvre à tous les biens qu'il peut connoître, & à tous ceux qu'on voudra lui proposer. Il voit les pierres de ce sanctuaire dispersées & emportées, comme par un violent tourbillon, jusqu'aux extrémités de son empire; il se hâte de les rassembler, de les réunir, & de rendre aux loix toute leur vigueur, en rendant à la magistrature toute sa dignité.

Le roi, messieurs, ne s'est pas contenté de vous donner une marque de protection si honorable, & devenue encore plus flatteuse par les applaudissemens qu'elle a reçus de tout ce que la nation a de vertueux & d'éclairé. Il vous a tracé lui-même la route que vous devez suivre, pour lui témoigner la reconnoissance & l'amour dont vous êtes pénétrés. Tous les desirs qu'il a manifestés jusqu'à ce jour, tendent à rendre son royaume heureux, à faire respecter la religion, à établir la décence dans les mœurs, l'ordre dans les finances, l'économie dans les dépenses publiques. Vous ne serez donc jamais plus assurés de lui plaire, qu'en concourant de tout votre pouvoir au succès de ses vues bienfaisantes, qu'en ne lui cachant aucune des vérités qui peuvent l'y conduire. Eh! qui ne se féliciteroit pas pour vous & pour soi-même, en voyant que vous pouvez tout-à-la-fois satisfaire le plus doux de vos penchans, & remplir le plus important de vos devoirs?

Plus j'observe les circonstances, messieurs, & plus j'y découvre d'encouragemens pour votre zèle. Je le fais; la bonté des souverains ne garantit pas toujours des passions de leurs ministres: & quand il s'en trouve d'ambitieux ou de violens, malheur à celui dont la chute im-

porté à leur haine ou à leur élévation, dût-elle être fatale au salut de la patrie. Je le fais encore ; les chefs influent puissamment sur les intérêts de leurs corps ; souvent même ils en ont de tout opposés ; & s'il manquent de courage ou d'intégrité, ils nuisent d'autant plus sûrement, qu'ils sont plus exercés à cacher leur infidélité ou leur foiblesse. Mais aucun de ces dangers n'est à redouter pour vous. Le roi a donné sa confiance à des hommes vertueux, sages, modérés jusques dans les biens qu'ils se proposent, qui ne demandent qu'à être éclairés sur tous ceux qu'ils sont chargés de procurer. Eh ! quel tems fut jamais plus propre à faire prévaloir les saines maximes, les vues patriotiques, que celui où l'autorité cherche la lumière, & où la lumière respecte l'autorité ?

Si pour y parvenir, messieurs, vous avez besoin de nouveaux secours, vous les trouverez dans l'illustre sénateur qui vous préside. Il porte un nom décoré depuis long-tems des premiers honneurs de la magistrature, qui l'attache nécessairement à sa gloire, & qui lui en rappelle toutes les vertus. Il jouit de la confiance du prince, & il ne peut manquer de vous la rendre utile, parce qu'il la doit uniquement au caractère de franchise & de loyauté qui lui a mérité la vôtre. Par modestie, comme par désintéressement, il auroit préféré les douceurs de la vie privée au tumulte des affaires ; mais par honneur il n'en est pas moins tout entier aux devoirs de sa place. Et peut-être n'a-t-elle jamais été remplie avec plus d'exactitude & moins d'austérité.

Ne vous plaignez pas, messieurs, de ce que je vous entretiens trop long-tems de vous-mêmes. Je ne puis renfermer dans des bornes plus étroites, le tribut de louanges qui vous étoit dû.

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Il me reste des vœux à vous offrir, & ces vœux doivent être dignes de l'autel dont je descends, de la sainte cérémonie qui vous rassemble, & de la piété de vos peres, à qui elle doit son institution. Puissent donc les sentimens religieux qui lui ont donné naissance, se perpétuer à jamais dans cette illustre compagnie! Puissiez-vous tous, & toujours, être vivement persuadés que, sans la religion, il n'y a point de lumieres sûres, de vertus solides, de justice incorruptible, de gloire qui conduise à l'immortalité; que la religion seule peut ennobler & sanctifier vos travaux, adoucir vos sacrifices, vous consoler dans vos peines, vous donner du poids auprès du trône, vous conserver le respect éternel de la nation.

(*Mercur de France.*)

PENSÉES & réflexions diverses. Par M. l'abbé
YART.

LOUIS XI, pour amuser un roi de Portugal, qui vint le voir en France, fit plaider un avocat, consacrer un évêque, & marcher l'université en procession. Si Louis, dévot & méchant, eût voyagé en Portugal, on l'auroit diverti d'un charmant *auto-da-fé*, où l'on auroit brûlé une centaine d'honnêtes Juifs; quelque tems après, les Anglois auroient jeté au feu un pape de carton, l'Italie auroit fait prêcher un jésuite, chanter un castrat, gesticuler un arlequin dans la même place publique. Comparez ces siècles avec le nôtre.

Qui l'auroit cru, que la hauteur germanique nous donneroit aujourd'hui des exemples d'une politesse sans faste, d'une urbanité aisée, d'une grandeur familière, d'une économie bienfaisante? Le voyage de l'empereur fera époque, & produira même, peut-être, une révolution dans nos mœurs.

Le François a-t-il besoin de voyager chez les autres nations, & chez quelles? Combien de tems doit-il y employer? A quel âge, à quel dessein, comment doit-il entreprendre ces voyages? Questions académiques.

La France, sous Louis XIV, recevoit les princes étrangers avec la pompe de la musique, de la peinture, de l'architecture, des jardins, des arcs de triomphe, des statues, des spectacles; elle y ajoutoit, sous Louis XV, l'éblouissante frivolité des feux d'artifice : aujourd'hui notre marine renaissante, nos manufactures, nos machines, nos travaux publics, nos académies savantes font les honneurs de la France.

Ne pourroit-on pas établir des prix pour ceux de nos officiers & de nos soldats qui, à l'exemple des Romains, porteroient les plus pesans fardeaux, soutiendroient le plus long-tems le froid, le chaud, la faim, la soif, graviroient les montagnes les plus escarpées, feroient encore plus à pied qu'à cheval une plus longue & pénible course, traverseroient à la nage le fleuve le plus rapide dans une saison rigoureuse?

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Commes nos militaires seront toujours galans ; les dames invitées à ces spectacles , couronneront elles mêmes les vainqueurs : le courage seroit soutenu par la force.

Si la justice ne doit point chercher à trouver des coupables , à quoi sert la torture ?

Les Turcs jurent *par le ventre de leurs femmes*. Voilà de ces sermens qu'on ne croiroit point en France.

Nous avons de grandes obligations à la justice : elle fait ce qu'elle peut pour nous guérir de la manie de plaider.

Négliger la profession pour s'occuper d'autres sciences , c'est dédaigner son épouse pour une maîtresse.

Si les savans ne sont pas plus heureux , plus sages , plus polis que les ignorans , à quoi sert la science ?

Les Chinois lettrés , les Gaulois policés furent la conquête des Barbares.

Ne convenez-vous pas que vous ne possédez aucune science qu'imparfaitement ? Or , ce que vous ignorez absolument ne peut-il pas détruire ce que vous croyez savoir ? Vous n'êtes donc qu'un demi-savant.

Un ignorant modeste ne pourroit-il pas vous dire : *Monfieur le métaphysicien, je n'entends rien à vos hautes chimeres. Je n'ai que cinq fens ; je ne vois rien au-delà : il me faudroit un fixieme fens pour vous comprendre ; Dieu ne me l'a point donné.*

Tant qu'on ne fixera pas la fignification précise des mots abstraits, les favans feront toujours en guerre ; parce qu'ils continueront de ne se point entendre.

La scholastique est une science dont la forme couvre le fond, & l'obscurcit.

Pourquoi nous importuner de riens difficiles ? La frivolité peut se rencontrer dans les calculs les plus profonds, les recherches les plus érudites, les expériences les plus ingénieuses, les analyses les plus fines ; mais la philosophie peut descendre avec grace dans un apologue.

Le papillon vole de fleur en fleur pour se colorer de leur superficie : ainsi l'esprit léger s'embellit de lectures & de conversations agréables. L'abeille pénètre dans le calice des fleurs pour se nourrir de leur substance ; ainsi l'esprit solide s'identifie avec les ames philosophiques, & ne fait qu'un avec elles.

(*Journal encyclopédique.*)

JOURNÉES D'AUTOMNE ,

O U

ENTRETIENS DE M. DE THÉMINÉ.

PREMIÈRE JOURNÉE.

LE tableau des campagnes est bien doux pour un solitaire qui aime à contempler la nature, & qui la suit dans toutes ses révolutions. L'étude de ces grands objets porte à l'ame une foule d'idées vastes qu'on ne peut acquérir dans le cercle étroit des sociétés. En parcourant un riche paysage , on sent se développer ses facultés ; on croit posséder tout ce qu'on admire , & il se forme une liaison intime entre l'esprit qui réfléchit & la nature qui se déploie. C'est sur-tout dans les beaux jours de l'automne qu'une indulgente philosophie s'empare d'un cœur sensible & le dispose à s'attendrir. Comme tout est calme autour de nous ! comme les passions se taisent ! quelle mélancolie touchante nous ramene sur nous-mêmes au milieu de ces bois qui se dépouillent & de cette verdure déjà flétrie ! C'est alors que l'imagination s'égare avec délice sur une foule d'objets. On fait des vœux pour le mérite souffrant ; on desire de soulager l'infortune. Combien de fois dans mes promenades solitaires j'ai médité sur le bien qui

me restoit à faire ! Je ne sortois jamais de mes douces rêveries , sans avoir la volonté de devenir meilleur. Mais il est des momens où l'on se lasse d'être avec soi , ou la vue d'un désert nous afflige , où nous sentons le besoin de nous rapprocher de nos semblables pour nous sauver de la langueur.

Je me trouvois un jour à la campagne dans cette disposition pénible , me promenant sans but & me laissant tristement aller au cours de mes idées , quand un orage me força d'entrer chez le seigneur du hameau. C'étoit un gentilhomme retiré sur ses terres , & qui s'occupoit du bonheur de ses vassaux. M. de Thémine avoit habité la cour ; il connoissoit les hommes. Une longue expérience lui apprenoit à chérir sa retraite , & il s'y trouvoit plus heureux qu'il ne l'avoit jamais été dans le cours d'une jeunesse tumultueuse.

Sa maison étoit située sur la pente d'un coteau , d'où l'on appercevoit des forêts , des vallons couverts d'abrisseaux , des plaines baignées par des sources d'eaux vives , une longue chaîne de montagnes qui s'étendoit vers le nord , & la mer qui terminoit l'horizon. Ce tableau magnifique ajoutoit au sentiment de vénération dont on étoit saisi en entrant chez M. de Thémine. Rien n'y frappoit les yeux ; mais l'homme bienfaisant qu'on y voyoit , sembloit imprimer autour de lui l'idée de sa grandeur. Il me reçut avec empressement , & mit dans son accueil un intérêt que me charma. Les nuages versaient des torrens de pluie ; toute la cam-

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pagne étoit inondée ; des hauteurs où nous étions placés on voyoit les vallées ensevelies dans une nuit profonde , & le soleil en se montrant tout-à-coup y jettoit des masses de lumière qui fuyoient rapidement sur les plaines. Je prévois dit M. de Thémine , que l'orage pourra durer , & qu'il faudra vous résoudre à partager avec nous un dîner champêtre. Vous ne trouverez point ici de luxe , ajouta-t-il , mes meubles sont simples ; mon habitation est rustique ; ma nourriture est frugale. Je rassemble de bonnes gens dont les mœurs sont pures , des voisins pauvres à qui je suis utile , & nous formons une même famille. Je vis arriver ses convives. Celui-ci , reprit M. de Thémine , est un vieux militaire qui a blanchi dans les armées. Nous avons servi ensemble en Italie , & nous parlons souvent de nos campagnes. Nous aimons à nous rappeler le tems passé , parce que nous n'avons plus d'autre jouissance , & que la scène du monde est fermée pour nous. Cet autre est un vénérable ecclésiastique chargé de la cure de mon village. Il auroit pu posséder de riches bénéfices ; mais il n'a point d'ambition , & son modique revenu suffit à ses besoins. Je vis paroître aussi quelques laboureurs tout poudreux de leur travail. M. de Thémine les recevoit avec une bonté si touchante ! Voilà , disoit-il , des hommes nécessaires ! ils exercent le premier des arts , sans les bras de l'agriculteur , que deviendroient nos citoyens ? A table on ne parla point des vices ou des ridicules des absens , mais l'un disoit quelle est la meilleure méthode d'en-

semencer les terres, l'autre, quels sont les remèdes les plus sûrs contre les maladies des troupeaux. Le curé citoit quelques traits de bienfaisance. Le pere de famille faisoit le tableau du bonheur qu'il goûtoit au milieu de ses nombreux enfans.

L'heure de la promenade étant venue ; on se répandit dans les jardins dont le coup-d'œil m'enchantait : l'art s'y cachoit par-tout sous des formes champêtres ; on n'y remarquoit point cette pesante symétrie qui aligne nos bosquets , découpe nos arbres , & lutte péniblement avec les aimables fantaisies de la nature. Ici , c'étoient des bois touffus, là , des prés verdoyans ; plus loin des rochers revêtus de coquillages formoient des grottes charmantes, & des sources qui tomboient de leurs sommets alloient se perdre avec un doux murmure sous l'ombrage des tilleuls ; le chant des vendangeuses retentissoit autour de nous. Les vignes chargées de raisins sembloient sourire à nos regards. C'étoit un spectacle ravissant de voir l'effet du soleil couchant sur les grappes colorées , sur les vergers couverts de fruits , sur les ruisseaux & sur les plaines qu'il tapissoit d'un réseau de lumière. Une fraîcheur délicieuse se mêloit dans l'air à l'odeur végétale qui s'exhaloit de la terre & de tous les feuillages. Jamais la nature ne m'avoit paru si belle.

Nous allons voir les cabanes du hameau. M. de Thémine étoit abordé par une foule de villageois dont il étoit le bienfaiteur. Il entroit avec eux dans tous les détails domesti-

ques , jugeoit leurs différends , leur donnoit des avis , s'informoit s'il y avoit quelques malheureux , leur faisoit fournir des instrumens de labour , & les employoit sur sa terre. » Je ne » leur donne point d'argent , me disoit-il. C'est » une charité mal entendue. Il faut semer pour » recueillir. Si vous leur procurez les moyens » de vivre sans s'occuper , vous nourrissez leur » paresse , vous étouffez leur industrie. » J'étois touché de l'air reconnoissant de ces bonnes gens. » Vous voyez , me dit M. de Thémine , combien il en coûte peu pour faire » des heureux ! ma fortune est médiocre , & » je n'en dépense pas la moitié pour remplir » un des devoirs les plus saints , celui d'être » utile aux hommes. « Je ne conçois pas , lui dis-je , comment tous ces riches ne se font pas aimer. Il faut qu'ils soient bien durs , ou que leurs faveurs soient bien mal placées ! Il y a moins d'ingrats qu'on ne pense , & je crois que les hommes sont portés à reconnoître le bien qu'on leur fait. M. de Themine sourit. » Conservez , dit-il , la noble opinion que vous » avez de l'humanité ; elle fait honneur à votre ame ; il est doux de croire à la vertu ; » mais si jamais vous étiez désabusé , n'en soyez » point effrayé ; rappelez-vous souvent qu'un » des plus beaux apanages de la divinité , c'est » de verser ses bienfaits sur des ingrats. Vous » rencontrerez des hommes que les rangs , la » naissance , la fortune , quelques distinctions » bizarres , établies par l'orgueil , ont entièrement » dénaturés. Ceux-là rassemblent à ces rochers

de

» de glace que le soleil couvre de ses rayons
» sans pouvoir les échauffer. Etrangers aux pre-
» miers devoirs de la société, ils dédaignent
» la reconnoissance, parce qu'ils présument que
» tout leur est dû. Il est même à craindre qu'en
» les servant on ne s'en fasse des ennemis. Il
» faut plaindre le monde d'être ainsi composé,
» avoir pitié de la bassesse humaine, & suivre
» vos principes. »

M. de Thémine, en chemin, me faisoit re-
marquer les fruits de l'industrie qu'il avoit éta-
blie. Elle offroit une sorte d'aïssance rustique,
un ordre simple & riant, l'image de la paix,
de la liberté & du bonheur. Nous marchâmes
long-tems & sans fatigue. La vue de ces cam-
pagnes charmoit nos yeux, & nous ne pouvions
les quitter. » Voilà comme il faudroit voyager,
» disoit M. de Thémine. On se transporte à
» grands frais d'un pays dans un autre, &
» l'on ne jouit de rien. Je veux pouvoir m'ar-
» rêter quand il me plaît, dessiner une vue
» pittoresque, me reposer sur un coteau riant,
» aller chercher, dans l'ardeur du midi, l'om-
» bre d'une forêt profonde, & ne laisser échap-
» per aucun des tableaux qui m'environnent.
» Je ne voudrois point voyager seul, car le
» bonheur a besoin de se communiquer, & je
» doublerois mes jouissances en faisant part à
» mon ami de tout ce qui me frapperoit sur
» ma route. Le tems fuit si vite dans un ai-
» mable entretien ! Vous voyez le chemin dis-
» paroître sous vos pas. Vous arrivez au gîte
» sans songer que vous avez marché. J'éviterois

» autant qu'il me feroit possible , le séjour des
 » auberges : mais dans une vallée fraîche , près
 » d'un ruisseau limpide qu'ombrageroient quel-
 » ques rameaux , tranquillement assis pendant
 » les heures les plus chaudes , muni d'un ap-
 » pétit robuste qu'auroient accru le grand air
 » & l'exercice du voyage , je ferois halte avec
 » mon ami. Un repas léger nous feroit servi
 » sur le gazon , & nous verrions nos chevaux
 » paître à nos pieds.

» Mais je ne quitterois mes foyers que dans
 » un âge mûr. Je voudrois n'être pas dé-
 » placé dans l'atelier d'un artiste ou d'un ou-
 » vrier célèbre ; dans les manufactures que j'irois
 » visiter , pouvoir raisonner sur la main-d'œu-
 » vre , sur son produit , sur les charges ; dans
 » les édifices publics , être en état d'apprécier
 » les talens des grands maîtres & les productions
 » des beaux-arts. Ce n'est point dans quelques
 » sociétés que j'irois prendre une idée du peu-
 » ple qui m'entoure. C'est en me rapprochant
 » de ses différentes classes que je voudrois le
 » connoître. Dans un port , je ne me bornerois
 » pas à contempler cette multitude active , oc-
 » cupée d'un seul objet , ce mouvement éter-
 » nel , ces bâtimens mobiles , construits sur le
 » rivage , & qui vont transporter au bout du
 » monde notre luxe & nos arts : mais je vou-
 » drois pénétrer dans le cabinet du commer-
 »çant , & le calcul à la main , le suivre
 » dans ses opérations combinées. Il y a quel-
 » ques années qu'une affaire d'intérêt m'appella
 » dans une ville de France , métropole d'une

» grande province. (*) C'est-là que j'ai remarqué
 » sensiblement quel empire ont sur le crédit
 » la franchise & la bonne foi du commerçant.
 » On ne voit point dans cette ville ces cour-
 » tiers qui n'ont rien à ménager, parce qu'ils
 » n'ont rien à perdre. On y voit rarement dans
 » le négoce, ces faillites éclatantes qui sauvent
 » l'intérêt du particulier, aux dépens de son
 » honneur & de la foi publique. La confiance
 » préside aux traités. On n'a pas besoin d'écrit
 » pour le conclure, un mot suffit, & ce mot
 » est irrévocable; ce qui m'a frappé sur-tout
 » chez ces commerçans, c'est l'égalité qui re-
 » gne à-peu-près dans leurs fortunes. Leur mo-
 » dération dans les succès, leur loyauté & l'es-
 » pece de bonhomie qu'ils portent dans la so-
 » ciété, me les faisoient regarder avec respect.
 » En étudiant ce peuple honnête & bon, je
 » l'ai chéri; j'ai senti que j'aurois fait mon bon-
 » heur de vivre avec lui. Tel est le fruit qu'on
 » doit retirer de ses voyages. On emporte avec
 » soi le souvenir immortel de l'homme vertueux;
 » & dût-on l'aller chercher au bout de la terre,
 » ne seroit-on pas payé par le succès? «

Le soir vint, je quittai mon hôte à regret,
 & je me promis bien de le revoir.

F I N de la 1ere. journée.

(*) Nantes,

LETTRE à M. l'abbé FONTENAY, sur le canal de Languedoc.

Vous savez, Monsieur, que M. de Riquet, baron de Bonrepos, forma le premier l'utile projet du grand canal de Languedoc, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan. Cette heureuse idée, que le patriotisme seul pouvoit lui avoir inspiré, fut approuvée de Louis XIV, & l'ouvrage fut commencé par les soins de M. de Riquet, vers 1666, & continué par deux de ses fils, qui le firent achever en 1681. Ce canal, le plus grand & le plus beau que nous ayions en France, a 74 lieues de longueur sur 30 pieds de large. Des trois MM. de Riquet, le dernier, dit le comte de Caraman, est mort lieutenant-général des armées du roi, en 1730. L'amour de l'humanité paroît être héréditaire dans cette respectable famille, qui se fait gloire aussi d'avoir produit M. le marquis de Mirabeau, auteur de *l'ami des hommes*. Les muses ont célébré dans toutes les langues le magnifique monument qui immortalisera le nom de Riquet. Parmi les pièces de poésie qui ont paru en son honneur, en voici une latine, qui mérite d'être distinguée :

Inscription pour le canal du Languedoc.

Hic Thetis Oceano, circumfamlantibus undis,

Obvia Riqueto conciliante , venit.

Per juga , per valles , per tot discrimina terræ ,

Fecit perpetuas pensilis unda vias.

Dùm redit , itque frequens securâ Navita puppe

Etas merces , Hesperias que ferens ,

Dicat , Io Lodoix ! Quo principe Gallia vidit ,

Montes Navigeros , montivagas que rates.

Je n'ai pu me refuser au plaisir de consacrer quelques momens à la traduction de ces vers latins , où l'on préconise un des héros de la bien-faisance françoise.

Des Nymphes de sa cour *Thétis* environnée ,
Par la main de *Riquet* , conduite en ces beaux lieux ,

Renouvelle aujourd'hui son antique Hyménée ,

Et va joindre un époux toujours cher à ses yeux.

L'art , pour la seconder , fait un nouveau miracle ,

A travers les vallons , les monts , & les rochers ,

Son onde suspendue a franchi tout obstacle ,

Et s'est fait une route , où voguent les nochers.

Des rives du couchant à celles de l'aurore ,

Qu'on entende à jamais le paisible marchand ,

En courant s'enrichir du métal qu'on adore ,

Chanter : *Vive Louis , vive Louis-le-Grand !*

Par qui la France a vu , sur leurs cimes hautaines ,

Les montagnes porter des milliers de vaisseaux ,

Et sur les monts , changés en de liquides plaines ,

Voguer la nef hardie , ainsi que sur les eaux.

Je suis , &c.

L'abbé DE PONÇOL.

Paris, 3 avril 1778.

(*Affiches & annonces de Paris.*)

ELOGES historiques de divers savans Italiens morts depuis quelques années ; avec le catalogue de leurs principaux ouvrages.

DON CONSTANTIN ROTIGNI, abbé de la congrégation du Mont-Cassin.

CE savant religieux naquit à Trescore dans le Bergamasque, d'une famille noble, le 23 mars de l'an 1696. Il entra dans la congrégation du Mont-Cassin à l'âge de seize ans; il fit profession dans le monastere de S. Justine de Padoue, & peu de tems après, ses supérieurs, pour mettre à profit ses heureuses dispositions, le firent passer à Reggio, dans le monastere de S. Pierre, dont l'abbé Bacchini, homme d'une érudition profonde, avoit alors la direction. Le jeune Rotigni s'y adonna à l'étude du grec & de l'hébreu, sans négliger celle de la théologie & de l'histoire ecclésiastique; & il y fit des progrès si rapides, qu'au bout de quatre ans, on le nomma pour professer la philosophie dans le monastere de Padoue, puis dans celui d'Averse, & ensuite dans l'abbaye de Florence. Son goût le portoit particulièrement à l'étude de la théologie, & il fut chargé de l'enseigner dans la même abbaye de Florence quand le cours de philosophie fut fini. En 1732, il fut transféré à Ravenne dans le monastere de S. Vital, où il enseigna le droit canon; & l'an 1741, il

alla faire le même cours à Rome dans le monastere de S. Calixte. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de retourner dans sa patrie, il fut fait prieur, & remplit cette place avec distinction pendant quinze ans dans différens monasteres. En 1762, il fut nommé abbé, & conserva cette dignité jusqu'en 1775, qu'il renonça à toute espece d'emploi & d'administration, pour ne plus s'occuper que de la mort dont il se sentoit proche. En effet il mourut le 20 avril de l'année suivante, 1776, âgé de quatre-vingt ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avoient connu, & l'estime des savans d'Italie, dont la plupart avoient été liés avec lui. Il n'avoit pas l'esprit vif, mais juste & solide, & il étoit particulièrement recommandable par un grand fonds de doctrine. Dans le commerce de la vie il étoit sincere, ouvert, cordial avec ses amis, & porté à rendre service à tout le monde. Il passoit pour un grand rigoriste, & ses disputes avec une société puissante dont il n'adoptoit pas tous les principes, ne contribuerent pas peu à lui donner cette réputation. La plupart de ses ouvrages sont du genre polémique; voici les principaux.

Traité de l'oraison, traduit du françois de Duguet, in-12. Bergame, 1746, chez Santini.

De canonibus vulgo apostolicis ad editas jam vindictis S. S. Cypriani ac Firmiliani epistola critica ad R. P. Raymundum Missori. m. Venise, 1734, chez François Pitteri.

L'esprit de l'église dans l'usage des pseumes ou

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

paraphrases, &c. (en Italien) deux vol. in-8vo. Padoue, chez Conzatti.

Paraphrase des cantiques, avec l'explication du Pater noster, (en Italien.) In-8vo. Padoue, chez Conzatti.

Paraphrase des hymnes selon leur sens littéral, mystique & moral, avec une préface apologétique de la paraphrase des pseumes, (en Italien.) In-8vo. Padoue, chez Conzatti.

De la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence, &c. (en Italien.) Roveredo & Vicence.

Lettre de N. N. en réponse à l'auteur de l'histoire littéraire de 1750, & en défense du petit livre imprimé à Roveredo, (en Italien.) Cosmopolis, 1751.

Lettre hypercritique d'Irénée Philalete, à un gentilhomme Florentin, sur la lettre de N. N. (en Italien.)

Réponse apologétique & critique aux observations, &c. du pere Cantova, de la compagnie de Jesus, (en Italien.) Venise, chez Bettinelli.

Lettre de Théotime à Philarque, sur ce qui se lit contre le P. Prieur Rotigni dans le supplément du quatrième volume de l'histoire littéraire du P. Zaccaria, (en Italien.)

Instruction pastorale de monseigneur l'archevêque de Tours, sur la justice chrétienne, relativement aux sacremens de la pénitence & de l'eucharistie; traduite du françois. Venise, 1751, chez Bettinelli.

La concorde évangélique de la passion de N. S. avec des notes, &c. (en Italien.) Brescia, 1756, chez Rizzardi.

Traité de la confiance chrétienne & de l'usage légi-

ime des vérités qui regardent la grace , &c. (en Italien.) Venise , chez Simon Occhi.

Trois lettres contre les erreurs du pere Berruyer , sous le nom de Candide de Cosmopolis. Ces lettres ont été imprimées dans divers recueils d'Italie , ainsi que quelques-uns des opuscules dont nous venons de donner la liste , & d'autres qu'il seroit trop long d'indiquer. Le pere Rorigni a laissé en outre un grand nombre d'ouvrages manuscrits , soit originaux , soit traductions du françois.

JEAN-BÉNOÎT MITTARELLI , ex-général de l'ordre des Camaldules.

Il naquit à Venise le 2 septembre 1707 ; & fut baptisé le 13 , sous les noms de Nicolas-Jacques. Il fit ses premières études avec un frere aîné qu'il avoit , & qui est mort aussi dans l'ordre des Camaldules. Il étudia ensuite la philosophie sous les jésuites , & à l'âge de quinze ans , entraîné par une forte vocation vers l'état monastique , il entra chez les Camaldules , dans le monastere de Saint-Michel , près Murano , où il fit profession le 14 novembre 1723. Il alla en 1724 , étudier la philosophie & la théologie à Florence , dans le monastere des S. Anges ; & en 1729 , il passa à Rome , où il acheva son cours d'études. En 1732 , il fut renvoyé au monastere de Saint-Michel , en qualité de lecteur & de professeur de philosophie & de théologie , & il y enseigna ces sciences avec beaucoup de succès pendant neuf ans , au bout des-

quels il fut nommé confesseur des religieuses Camaldules , du couvent de S. Parifio , à Trévise. Son goût pour le travail , ne lui permettant pas de demeurer oisif , il employa les momens de loisir que ses nouvelles occupations lui laissoient , à mettre en ordre les archives des religieuses. Cela lui fit naître l'idée d'écrire l'histoire de ce monastere qu'il publia en 1748 , de retour dans le monastere de St. Michel , & qu'il dédia au pape Benoît XIV , au nom des religieuses de S. Parifio. Il composa aussi la vie de ce Saint , qui avoit été leur confesseur pendant quatre-vingt ans , en ayant vécu cent seize , & il plaça cette vie à la tête de son histoire. Peu de tems après la publication de cet ouvrage , il fut nommé chancelier de sa congrégation ; obligé , par cet emploi , de suivre les supérieurs dans la visite des différens monasteres , il en profita pour fouiller dans toutes les archives , & ses recherches ayant été heureuses , il conçut le dessein d'écrire l'histoire de son ordre. Il s'associa dans ce projet le pere Costadoni , qui s'étoit occupé séparément des mêmes recherches que lui , & aidé de son secours , il publia en 1754 , le premier volume de cette histoire ; il en fit paroître sept autres successivement jusqu'en 1764 ; mais le neuvieme & dernier ne fut imprimé qu'en 1773 , tant à cause du tems qu'exigeoient les supplémens & les corrections que le pere Mittarelli s'étoit occupé de faire aux précédens , qu'à raison du peu de loisir qu'il eut dans cet intervalle , ayant été élu général en 1765. Sa nomination à cette dignité ,

ne fut pas le seul témoignage qu'il reçut de la reconnoissance de son ordre, les Camaldules firent encore frapper une médaille en son honneur. Il demeura presque toujours à Faenza, pendant la durée de son généralat, & il y rédigea par forme d'amusement, un recueil *in-folio* des anciennes chroniques manuscrites de cette ville, pour servir de suite au trésor de Muratori. Il composa aussi un catalogue raisonné des livres & des manuscrits du monastere de Faenza, & un autre ouvrage rempli d'erudition, & de recherches curieuses, qui a pour titre : *de litteraturâ faventinorum* ; il publia ce dernier ouvrage avant son catalogue, dont il ne vit pas finir l'impression. Il y donnoit tous ses soins, lorsqu'il mourut d'une fièvre putride le 7 août 1777, âgé de près de soixante-dix ans. Voici la liste de ses ouvrages.

Mémoires de la vie de S. Parisio, moine Camaldule, & du monastere de Ste. Christine & St. Parisio de Trévise, recueillis par un moine Camaldule. (en Italien) In-8vo. Venise, 1748, chez Modeste Fenzo.

Annales Camaldulenses ordinis S. Benedicti quibus plura interferuntur tum cæteras Italico-monasticas res, tum historiam ecclesiasticam, remque diplomaticam illustrantia. D. Johanne Benedicto Murarelli & D. Anselmo Costadoni presbyteris, & monachis e congregatione Camaldulensi auctoribus. IX tom. in-folio. Venise, chez Paschali.

Ad scriptores rerum Italicarum Cl. Muratorii accessiones historica Faventina, quantum Elenchus ad calcem legitur, prodeunt nunc primum opera &

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

studio D. Joannis Benedicti Mitarelli abbatis S. Michaelis de Muriano ad fidem cod. primigeniorum, & veterum tabularum. In-folio. Venise, 1771, chez Modeste Fenzo.

*De litteratura Faventinorum, chez le même.
Catalogue raisonné, &c.*

JACQUES MARTORELLI, professeur royal de belles-lettres & antiquités grecques dans l'université de Naples.

Jacques Martorelli naquit à Naples l'an 1699. Il perdit son pere dès son bas âge, & fut élevé dans le séminaire archiépiscopal de sa patrie, où il y avoit alors pour professeurs les plus habiles hommes d'Italie. Sous de pareils maîtres, le jeune Martorelli profita si bien, qu'à peine sorti de son cours d'études, il fut fait professeur dans le même séminaire de belles lettres latines, puis de géométrie, puis enfin de langue grecque. En 1738 le roi, informé de son mérite, le nomma professeur de grec par *interim* dans l'université de Naples, & en 1745, Antoine de Fusco, qui étoit professeur en titre, étant venu à mourir, M. Martorelli emporta sa chaire au concours. Un ancien monument qui fut découvert cette année aux environs de Terlizzo, donna beaucoup d'exercice aux savans Italiens, & fournit à M. Martorelli le sujet du plus célèbre de ses ouvrages. C'étoit un petit vase de bronze très-élégant, de figure octogone, qui portoit sur sept de ses faces autant de petites figures d'argent incrustées. La plupart des antiquaires qui

virent ce monument , jugèrent que c'étoit un vase à parfums. M. Martorelli , qui n'en eut connoissance que quelques années après , prétendit que c'étoit une écritoire , & que les sept figures représentoient les sept planetes. Il publia à cette occasion l'an 1756 , un traité en deux volumes in-4to. intitulé *de Regiâ thecâ calamariâ , sive Μελανοδοχείω , ejusque ornamentis*. Dans cet ouvrage , non moins remarquable par le systême qu'il y défend , que par l'immense érudition qu'il y a déployée , il entreprend de prouver , que les anciens Hébreux , Egyptiens , Grecs & Latins , se servoient dans leurs écritures ordinaires , non pas comme on l'a cru communément , d'un styler & de tablettes enduites de cire , mais de plumes & d'encre comme nous nous en servons aujourd'hui , & par conséquent d'écritoire ; il rapporte les noms que les divers peuples ont donnés à l'écritoire ; il expose des idées nouvelles sur la forme des livres des anciens ; & dans l'explication des sept figures dont nous avons parlé , il fait des digressions curieuses sur l'art d'incruster & d'amalgamer les métaux chez les anciens , & sur d'autres points d'antiquité qui prêtent également aux conjectures. Deux ans après le roi de Naples voulant faire rétablir la chapelle où le fameux Pontanus est enterré , & qui étoit depuis long-tems négligée , M. Martorelli fut chargé de mettre en ordre & d'éclaircir les anciens monumens recueillis par Pontanus & rassemblés dans cette chapelle , & il s'acquitta de ce travail à la satisfaction des sçavans. Un

bas-relief découvert en 1759 en fouillant dans les fondemens de la maison des Peres de la mission de Naples, engagea M. Martorelli dans une dispute littéraire dont il sortit, sinon avec tout l'avantage de son côté, du moins avec honneur. Ce bas-relief représentoit un enfant entre deux hommes, & au-dessous étoit une épigramme grecque que la confusion des caracteres rendoit très-difficile à lire. M. Martorelli la traduisit en trois distiques latins qu'il publia dans une feuille volante avec une courte explication du bas relief; plusieurs savans Italiens attaquèrent successivement la traduction & l'explication; M. Martorelli se défendit avec chaleur, & la controverse devint très animée; mais resta indécise, comme c'est l'ordinaire. En général, M. Martorelli aimoit à s'écarter de l'opinion générale, & comme nous l'avons observé en annonçant un éloge historique de ce savant dans notre dernier journal, il ne se distinguoit pas moins par son goût pour les paradoxes que par sa profonde connoissance du grec. C'est ainsi qu'il prétendoit qu'Helene n'avoit point été enlevée par Pâris, mais que ce dernier l'avoit épousée, & qu'elle l'avoit suivi à Troye en qualité de femme légitime; que le reproche de pédérastie qu'on a toujours fait aux Grecs étoit mal fondé, & autres choses semblables qui s'écartent entièrement des notions communes. Le dernier ouvrage auquel M. Martorelli ait travaillé, est un traité *des colonies antiques qui se sont établies à Naples*; par M. le duc Vargas, son élève & son ami;

ce seigneur aussi modeste que s'avant le pria de retoucher son ouvrage pour le rendre encore plus digne de l'impression, & M. Martorelli y fit des augmentations considérables. Cet ouvrage a été imprimé à Naples en trois volumes *in-4to.* mais M. Martorelli n'a pas vu le troisième; il fut surpris par la mort le vingt-un novembre 1777, tandis qu'il préparoit ce volume pour l'impression. Ses obseques furent célébrées avec beaucoup de pompe par l'université de Naples, dans laquelle on venoit de créer pour lui tout nouvellement une chaire d'antiquités grecques.

Les principaux ouvrages que M. Martorelli a fait imprimer, sont :

La grammaire grecque de Port-Royal, traduite du françois & disposée dans un meilleur ordre, avec diverses additions. 2 vol. in-8vo. Naples. 1752. (Les additions les plus remarquables sont relatives aux différens dialectes, aux accens & aux licences poétiques.)

Græcorum auctorum ΣΥΛΛΟΓΗ, qui ternâ dialecto, atticâ, doricâ, ionicâ, in solutâ & ligatâ oratione floruerunt, versione κατὰ ἀξίαν adjectâ pro adolescentium Tyrocinio concinnatâ. In-12. Naples. 1773.

De Regiâ Thecâ Calamariâ, sive μελανοδοχείω ejusque ornamentis. 2 vol. in-4to. Naples. 1756.

ΑΠΟΛΟΓΟΥΜΕΝΑ pro græco epigrammate, latine converso ab Jacobo Martorellio, adversus accuratioris posterioris editoris animadversiones. In-folio. Naples.

Jacobi Martorellii ΑΠΟΛΟΓΟΥΜΕΝΩΝ ΔΕΥΤΕΡΩΝ, Pars I. adversus anonymi amarulentissimi ac

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

doctissimi Triptycon inscriptum vindiciæ. In-folio. Naples.

Il a laissé en manuscrit les ouvrages suivants.

Dissertation académique sur le prétendu enlèvement d'Hélène. (en Italien.)

De origine græcarum litterarum seu σοφιστικῶν dissertationio.

Diatriba de amphictionibus.

Per breves in athemisia numismata animadversiones.

Græcanicæ chronologiæ elementa.

Græcanicæ geographiæ elementa.

Græcæ historiæ & chronologiæ elementa. (Cet ouvrage n'est pas fini.)

Relation de ce qui s'est trouvé, & de ce qu'on peut observer dans les fouilles qu'on a faites à l'ancienne Herculanium près de Naples ; avec de courtes réflexions. (en Italien.)

Dissertationes philologiquæ sur divers points d'érudition antique, &c. (en Italien.)

De pæderastiâ Græcorum. Cet ouvrage & le précédent ont été volés à M. Martorelli de son vivant. Il a laissé en outre une grande quantité d'inscriptions & de poésies grecques & latines, qui réunies formeroient plusieurs volumes.

(*Novelle letterarie.*)

(*La suite au journal prochain.*)

POÉSIES FUGITIVES.

L'AMOUR ET LA MORT,

F A B L E.

LE monde étoit dans sa saison première.

Le tendre Amour, la Mort sauvage & fiere,
(Ils ne se boudoient pas encor,)

Vers les champs, un beau jour, ayant pris leur essor,

Se promenoient de chaumière en chaumière :

L'un, sur son dos, portoit son carquois d'or;

L'autre, sa faux en bandoulière.

Fatigués au retour, chacun desiroit fort

D'aller se délasser au gîte :

Il se fait tard. --- Bon soir, la Mort!

--- Adieu l'Amour! Puis on se quitte :

A droite, à gauche, ils dirigent leurs pas.

La Mort logeoit ce soir chez un sexagénaire,

Qui lui fit un accueil, qu'elle n'attendoit pas;

Si-tôt qu'il aperçut sa face funéraire :

» Viens, cria-t-il, déesse tutélaire !

» O douce Mort! viens, je vole en tes bras !

» Accours, toi seule as pour moi des appas. «

Trouver un ami tendre, où l'on cherchoit sa proie,

C'est de quoi s'étonner. Peu faite à cet accueil,

Sur son front épilé, l'immortelle déploie

L'étonnement, le plaisir & l'orgueil.

L'allégresse en son cœur fait trouver une voie :

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Sa faulx même en tressaille, & semble s'attendrir ;
On voit presque le rire entre ses dents courir,
Et tous ses os craquer de joie.

» Eh quoi, disoit-elle tout bas !

» Les hommes, à mes coups, viennent s'offrir eux-
» mêmes !

» On est tout réjoui de voler dans mes bras !

» On m'accueille ! j'ai des appas !

» Je suis la douce Mort, qu'on aime ! «

Elle n'y tient plus ; à l'Amour

Elle veut à l'instant raconter sa prouesse :

Elle sort ; le vieillard, toujours plein de tendresse,

Lui fait jurer un prompt retour :

Car plus de Mort, plus d'allégresse.

Au gîte de l'Amour, elle courut en vain :

Il avoit délogé comme elle,

Pas tout-à-fait comme elle : mais enfin

C'est par hasard que l'immortelle

Le rencontra dans son chemin.

Dieux ! quel contraste ! à la douleur en proie ;

En cheminant, le pauvre Amour pleuroit ;

Et la mort, dans l'ivresse où son ame se noie,

Vient, par un récit indiscret,

L'attrister encor de sa joie.

De son bonheur tandis qu'elle parloit,

De plus en plus l'Amour se désoloit ;

A travers ses sanglots, à la fin sa tristesse

Eclate ainsi : « pauvre Amour !... on carresse

» La Mort, hélas ! & l'Amour seul déplaît !

» L'on m'a chassé ! l'on me délaisse !

» La Mort est belle !... & je suis laid ! «

(Ses larmes à ces mots d'aller encor plus vite.)

» Méprisé ! moi ! presque battu !

« Nud que j'étois, quand je demande un gîte !

» Maman Vénus, que diras-tu ?

» Ah ! j'en mourrai ! » Soudain sa voix expire,

Au milieu des sanglots de son cœur oppressé.

Or, son chagrin, puisqu'il faut vous le dire,

C'est qu'un heureux de son empire

L'avoir, pour tout accueil, injurié, chassé.

La Mort le consola. Quand on sent l'allégresse,

L'amour-propre aisément se fait consolateur ;

Dire aux gens : résistez au malheur qui vous presse,

C'est dire : moi, je n'ai point de malheur.

» Mais on m'attend ! allons, je vais, dit-elle,

» Rejoindre mon vieillard ; adieu, consolez-vous. »

A peine à quatre pas étoit notre immortelle,

Que notre amant, apostat & rebelle,

Court, vole, atteint l'Amour, & tombe à ses genoux.

Au remords son âme est en proie :

Il implore un pardon qu'il obtient aisément.

Ses torts sont effacés ; vienne un moment de joie,

L'Amour oublie un siècle de tourment.

Tandis qu'en volupté ce dieu change sa peine,

La Mort, chez son vieillard arrive hors d'haleine ;

Mais en entrant figurez-vous,

Ce bon-homme effrayé, qui s'écrie : « O ma fille !

» Ma femme ! mes valets ! à l'aide ! accourez tous !

» Chassez ce monstre ! » Alors, tout fumant de courroux,

De fourches, de bâtons il arme sa famille,

Et ferme sa porte aux verroux.

La Mort surprise un peu de pareille inconstance.

Et plus du geste encor que du propos,

Va trouver Jupiter, lui demande audience,

Et Jupiter lui répond en ces mots :

Votre double aventure est chose naturelle.

Celui par qui l'Amour avoit été chassé,

Croyoit sa maîtresse infidelle.

Le vieillard qui t'aimoit, qui te trouvoit si belle,

D'un vaisseau chargé d'or, sur l'onde fracassé,

Venoit d'apprendre la nouvelle.

Or ce vieillard, on a su l'informer

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Que son vaisseau revient des portes de l'aurore ;
L'amant, trop prompt à s'allarmer ,
Apprend enfin qu'on l'aime , qu'on l'adore :
Le bon-homme veut vivre encore ,
Et l'amant veut encore aimer.

Rien n'est peine ou plaisir , parmi la race humaine ;
Mais tout prend la couleur de son opinion :
Ce qu'il reçoit d'en haut , suivant l'occasion ,
En arrivant chez lui , devient plaisir ou peine.

Par M. IMBERT.

*VERS de M. le P. H. en envoyant un cachet à
Mad....*

Sur l'Air : Du haut en bas.

SOUS ce cachet ,
Tu peux m'écrire sans scrupule ,
Sous ce cachet.
L'Amour le fit pour le secret.
Il le grava du tems de Jule.
Lesbie écrivoit à Catulle ,
Sous ce cachet.

L' É T É.

QUels flots de lumière
Fatignent mes yeux !
L'astre glorieux
Que l'Incas révere ,
Embrase la terre ,
Enflamme les cieux.
Les oiseaux languissent ,

Les forêts pâlissent ,
Les ruisseaux tarissent ,
Tout ressent ses feux.
De son char d'ébène
La nuit jette , à peine ,
Ses voiles légers ,
Et déjà l'aurore

Rafraîchit & dore
 Les fruits des vergers.
 Près d'une fontaine
 Dont l'onde incertaine
 Parmi les gazons,
 Fuit dans les vallons ;
 La jeune bergere,
 En robe légère,
 Conduit ses agneaux ;
 Et sous les berceaux
 D'un bois solitaire
 Goûte le repos.
 Le troupeau sommeille,
 Son chien halétant,
 Berger diligent
 Fait la garde & veille.
 Dans ce pur séjour
 Qu'ignore l'amour,
 Nérès sans allarmes,
 Au déclin du jour,
 Dévoile ses charmes.
 Le bain le plus frais
 Que bordent exprès
 Deux antiques charmes,
 Reçoit ses attraits.
 Chaque flot s'empresse
 De ceindre Nérès,
 Chaque flot caresse
 Et roses & lys,
 Moins enchanteresse
 A paru Cypris.
 Tandis qu'à l'ombrage
 Du discret feuillage
 Repose Palès,
 La blonde Cérés,
 Pressant son ouvrage,
 Coupe, à notre usage,

L'or de ses guérêts.
 En meules superbes
 Il couvre les champs ;
 Les chars gémissans
 Traînés à pas lents
 Transportent des gerbes
 Les trésors flottans.
 Bergere charmante,
 Aglaé présente
 Aux groupes assis,
 La crème éclatante,
 La fraise odorante
 Et le jus des fruits.
 Le lait dans sa coupe
 Coule à flots d'argent,
 La bruyante troupe
 La vuide en riant.
 Le nectar ruisselle,
 La joie étincelle ;
 Les plaisirs constans,
 Les amours fidelles
 Dépouillant leurs aîles,
 Les donnent au tems.
 La folâtre Nise,
 Une mûre en main,
 Vient, se cache, & vîse
 Au front de Lubin.
 O volupté pure !
 O plaisirs charmans !
 Fleurs dont la nature
 Pare ses amans,
 Naîssez sur mes traces,
 Parsemez le cours
 Des ans, que les grâces
 Donnent aux amours,
 Et cachez les glaces
 De mes derniers jours.

Hameau, paysage ,
Où de mon bel-âge
J'ai passé la fleur ;
Champêtre hermitage ,

Retraite du sage ,
Offrez à mon cœur ,
Sinon le bonheur ,
Du moins son image.

L'HOMME ET LES PENDULES ,

F A B L E.

UN faiseur de projets (gens à cervelle creuse),
Comme une invention heureuse ,
S'étoit imaginé , rêvant profondément ,
Que s'il pouvoit avoir dans son appartement ,
D'horloges tout au moins une demi-douzaine ,
Il sauroit plus exactement ,
Et cela sans beaucoup de peine ,
L'heure du jour , à la minute près.
Voilà mon homme , tout exprès ,
De pendules qui fait emplette ,
Une douzaine bien complète ;
En tapisse les murs , en met dans tous les coins ,
S'occupe tout le jour à leur donner ses soins ;
Puis va de l'une à l'autre , & sans cesse regarde
L'heure indiquée , en les faisant sonner :
Mais il perd son latin à les examiner ;
L'une avance , l'autre retarde ,
Celle-ci sonne une heure , & celle-là midi.
On seroit à moins étourdi.
Laquelle avoit raison ? c'étoit un vrai problème ;
Et notre faiseur de système ,
Ne savoit que résoudre en un doute pareil.
Quelqu'un lui dir , & je le dis de même ,
A ceux qui vont par-tout demander un conseil :
Consulter bien des gens , est une erreur extrême ;
Dans un cas important , faut-il vous décider ?

Vingt conseils différens , bien loin de vous aider ,
 Augmentent votre incertitude ;
 Un avis , s'il est bon , suffit pour vous guider :
 Mais il faut le trouver ; mettez-y votre étude.
Par M. l'abbé GUICHELET.

A M O N S I E U R D. T.

*AUTEUR d'une petite piece intitulée : la Milice
 d'Amour , dont il faisoit Madame la comtesse
 A*** , capitaine.*

SI je levois un régiment ,
 Où tout soldat dût être amant ,
 Je voudrois faire , Eglé la colonelle ;
 Pour porter l'étendard , je choisirois l'Amour ;
 Le mystere pour sentinelle ,
 Et toi , Danis , pour le tambour.
Par M D. S. C.

H Y M M E A L' A D V E R S I T É.

Traduction angloise de M. GRAY.

FILLE de Jupiter , Déesse impitoyable ,
 Dont le bras homicide embrassant l'univers ,
 Dompte le cœur humain , & du poids des revers
 Accable également le juste & le coupable ;
 Dans tes chaînes d'airain , l'orgueilleux arrêté ,
 S'abaissant sous tes coups , dépouille sa fierté ,
 Et le tyran cruel dont tu punis les crimes ,

264 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Y gémit sans secours au rang de tes victimes.

Quand le ciel fit descendre ici bas la vertu,
Il te donna le soin d'élever son enfance;
Par tes chocs différens, chaque jour combattu,
Son cœur ferme & soumis, les souffrit en silence;
En proie à tes tourmens, sans en être abattu,
Il connut les secours qu'offre la bienfaisance;
Et par les coups fréquens que tu portas sur lui,
Apprit à s'attendrir sur les malheurs d'autrui.

Des amours effrayés, l'essain doux & timide,
S'enfuit à ton aspect; & dans son vol rapide
Entraînant les plaisirs, l'indolence & les jeux,
Nous laisse le loisir d'être enfin vertueux;
Notre ennemi flatteur, l'ami qu'on crut fidele,
Suivent l'essain volage, & vont offrir leurs vœux
A la prospérité qui les reçoit chez elle,
Et savoure à longs traits leur poison dangereux.

De longs habits de deuil, la sagesse vêtue,
Et la mélancolie inquiète, abattue,
Dans un morne silence, accompagnent tes pas;
La douce charité qui, nous ouvrant les bras,
Répand sur tous les cœurs sa bonté consolante;
La justice tenant son glaive redouté,
Et la pitié versant une larme touchante,
Suivent également ton char ensanglanté.

De la nécessité, ministre sanguinaire,
Ah! ne m'accables pas du poids de ta colere!
Ne viens point à mes yeux, déployant ta fureur,
(Telle que tu parois aux regards de l'impie)
De tes serpens cruels, & des remords suivie;
N'y viens point entourée à la fois de l'horreur,
Du désespoir affreux, du cri de la misere,
Et de tous les malheurs qui font gémir la terre.

Quitte cet appareil redoutable & vengeur,

Daigne prendre à mes yeux ta forme favorable ;
 Et que de tes leçons, la rigueur secourable,
 Sans jamais le blesser, attendrisse mon cœur :
 Qu'éclairé sur mes torts, je supporte en silence
 Les défauts qu'en autrui j'osois trop condamner ;
 Et que par le malheur instruit à l'indulgence,
 Je sache aimer, souffrir, me vaincre, & pardonner.
*Par M. DE CHATEAUGIRON, officier au
 régiment de Normandie.*

LA BERGERE ET LA BREBIS:

Apologue tiré du Grec.

THISIS, jeune & tendre bergete,
 Promenant un jour son troupeau,
 Rencontre un foible louveteau
 Qu'avoit abandonné sa mere.
 Hélas ! dit-elle, il va périr !
 Elle appelle aussi-tôt sa brebis la plus chere,
 Et lui montre, & lui dit qu'il faut le secourir.

Quoi ! vous voulez que, pour vous plaire,
 J'offre mon lait au monstre dont le pere
 A, sans pitié, dévoré mes enfans ?
 Vous le verrez de sa dent meurtriere,
 Lui-même le premier me déchirer le flanc.

Non, tu sauras changer son caractère ;
 Un jour il sentira le prix d'un si beau trait :
 Mais dût-il être ingrat, ma chere,
 Apprends toujours qu'on trouve son salaire
 Dans le plaisir d'avoir bien fait.

Par M. DAREAU.

*A son Eminence Monseigneur le Cardinal de
FRANCKENBERG , de la Création de N. S. P.
le Pape Pie VI. 1 Juin 1778 , Archevêque de
Malines & Primat des Pays-Bas , &c. &c.*

LEs maîtres de l'Empire & du monde chrétien ,
S'honorent en ce jour de donner à l'église

Un illustre & nouveau soutien :

Vienne élit FRANCKENBERG , Rome le préconise ,

Et rappellent ces tems fameux ,

Où , du sein de l'église antique ,

Des pontifes sacrés le zele héroïque ,

Au chemin de la foi conduisoit nos ayeux .

Par leur humilité profonde

Ils obtinrent l'estime & les respects du monde ,

Et les premiers rangs dans les cieux .

TEL un flambeau , sur une cime altière ,

De ses rayons embrasse , anime , éclaire

Un horizon plus étendu ;

Tel FRANCKENBERG brille d'un nouveau lustre ,

Du haut de cette gloire illustre

Où nous le voyons parvenu .

MALINES métropolitaine

Aura donc vu dans sa cité

Trois prélats revêtus de la pourpre romaine ,

Trois flambeaux de la chrétienté .

GRANVELLE assis auprès du trône , (*)

(*) Antoine Perrenot , cardinal de Granvelle , fut le

Instruit à régir les états,
 Ferme sur un écueil que l'orage environne,
 Mais sachant enchaîner la foudre sous ses pas;
 Tenant les serpens de l'envie
 Et ceux de la discorde à ses pieds abattus,
 Trop heureux, s'il eût joint, fier d'un vaste génie,
 A tant de qualités de plus douces vertus.

D'ALSACE au Vatican appelé dès l'enfance, (*)
 Par son mérite & sa naissance,
 Austère, humble, savant, & dévot éclairé,
 Chéri du peuple & des grands admiré.

VOUS, sur le front duquel étalant son empire,
 La tranquille vertu semble toujours sourire,
 Quel prélat est plus cher aux humains attendris!
 Ce sont tous de sensibles fils,
 Qui chérissent en vous le plus tendre des pères :
 Vos félicités leur sont chères;
 Leur hommage touchant est au fond de leur cœur;
 Riches de vos vertus, votre gloire est la leur.

O vous, sur qui rejaillit cette gloire,
 Belges, retracez la mémoire
 Des jours de ses travaux, de ces jours éclatans,
 Où semblable au grand Chrysostôme,
 Vous l'avez entendu parler au cœur de l'homme
 En apôtre des premiers tems.

premier archevêque de Malines, & le principal ministre de Philippe II, sous Marguerite, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Pie IV le fit cardinal en 1561.

(*) Thomas Philippe d'Alsace, comte de Boufflu, IXe. archevêque de Malines, fut prélat domestique de Clément XI, puis créé cardinal par le même pape en 1719.

268 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les devoirs par sa voix n'inspirent point d'allarmes;
De toutes les vertus, il n'offre que les charmes;
Et son doux ascendant enchainant les esprits,
Regle les passions jusques dans leurs replis.

NE nous vantez donc plus, philosophes antiques,
Vos leçons, vos erreurs lugubres & ciniques;
Vous inspirez l'effroi, la haine ou le mépris,
La solide vertu se plaît avec les ris.

*Par M. L'ABBÉ L***.*



A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

*ACADÉMIE royale des inscriptions & belles lettres
de Paris.*

L'ACADÉMIE a tenu son assemblée publique après pâques, le mardi 28 du mois d'avril. M. Dupuy, secrétaire-perpétuel de l'académie, a ouvert la séance par l'annonce des prix.

L'académie avoit proposé pour le sujet du prix qu'elle devoit distribuer à pâques 1778, d'examiner : *Quelle a été l'administration municipale des villes en France, depuis Clovis jusqu'au tems où le gouvernement féodal commença à s'introduire ? Quelle fut, depuis cette dernière époque jusqu'à l'établissement des communes, l'administration des villes qui surent se défendre des entreprises des seigneurs ? Quels ont été, durant ces deux périodes, les différens titres, les fonctions, le pouvoir des officiers préposés à l'administration municipale ; & de qui ces officiers tenoient leur autorité ?*

Les mémoires qu'elle a reçus, n'ayant pas répondu entièrement à ses vues, elle propose de nouveau le même sujet pour pâques 1780, exhortant les auteurs à s'attacher, 1°. à *marquer sommairement les traits caractéristiques de la municipalité dans les Gaules, lorsque les Francs & les peuples barbares s'y établirent*; 2°. à *développer ensuite les changemens successifs que cette administration éprouva sous les deux premières races*; 3°. à *déterminer si, au commencement de la troisième race, il restoit des vestiges de l'ancienne forme de municipalité.*

Le prix sera double, & consistera en deux médailles d'or, chacune de la valeur de 400 livres.

L'académie propose pour le prix de la saint Martin 1779, *quels furent, chez les différens peuples de la Grèce & de l'Italie, les noms & les attributs de Pluton & des divinités infernales, Proserpine exceptée, comme ayant déjà fait partie d'un autre sujet*; *quelles furent l'origine, les raisons de ces attributs.* Elle invite les auteurs à rechercher, *quelles ont été les statues ou les tableaux célèbres de ces divinités, & les artistes qui se sont illustrés par ces ouvrages.*

Le prix sera d'une médaille d'or de la valeur de 500 liv.

Toutes personnes, de quelque pays & condition qu'elles soient, excepté celles qui composent l'académie, seront admises à concourir pour ce prix, & leurs mémoires pourront être écrits en latin ou en françois, à leur choix.

Les auteurs mettront simplement une devise.

à leurs ouvrages ; mais , pour se faire connoître , ils y joindront , dans un papier cacheté , & écrit de leur propre main , la même devise avec leurs noms , demeure & qualités , & ce papier ne sera ouvert qu'après l'adjudication du prix.

Les pieces , affranchies de tout port , seront remises entre les mains du secrétaire-perpétuel de l'académie , avant le premier de juillet 1779 , & ce terme est de rigueur.

Ensuite M. Dupuy lut l'éloge de M. le président de Brosses.

M. de Guigne lut un mémoire dans lequel il examine , *quelle fut l'étendue de l'Empire de la Chine depuis sa fondation jusqu'en 249 avant J. C. , & en quoi consistoit la nation Chinoise dans cet intervalle ?* L'auteur s'est proposé , dans cette dissertation , de faire voir que la nation Chinoise n'a commencé à se former qu'entre l'an 1123 & 800 ans avant J. C. , & que plus de 10 provinces actuelles de la Chine ne faisoient pas encore partie de cet empire 300 ans avant l'ère chrétienne.

M. Dacier fit ensuite la lecture d'un mémoire sur la délivrance de Paris. Il se propose de faire voir que cette délivrance n'est pas due , comme on l'a cru jusqu'à présent , à Maillard.

Ce mémoire de M. Dacier a frappé vivement , tant parce que l'auteur y rétablit un fait de notre histoire , qu'à cause de la solidité & de la simplicité des moyens. Nous en donnerons une idée en transcrivant une lettre de M. l'abbé de St. L***. aux auteurs du *journal* de Paris.

» *A qui doit-on attribuer la gloire de la révo-*
 » *lution qui sauva Paris en 1358, durant l'empré-*
 » *sonnement du roi Jean ? Le président Hénault*
 » & le continuateur de Velly, répondent sans
 » hésiter que c'est à Jean Maillard; que ce
 » fidele & courageux citoyen affomma d'un coup
 » de hache le traître Marcel, prévôt des mar-
 » chands; que par cet acte de vigueur, il fit
 » cesser la rebellion; qu'enfin le nom de ce brave
 » sujet mérite d'être immortalisé dans nos anna-
 » les. Rien n'est plus contraire à la vérité que
 » ce récit emphatique. Loin de mériter des
 » louanges pour sa constante fidélité, Maillard
 » fut au contraire partisan zélé du roi de Na-
 » varre & du prévôt Marcel; il leur étoit en-
 » core dévoué au mois de juillet 1358; & ce
 » ne fut que le 31 de ce mois, jour de la mort
 » de Marcel, qu'après avoir eu une querelle
 » très-vive avec ce traître, il abandonna son
 » parti. C'est à Pepin des Effars, & à Jean de
 » Charni, que la capitale dut son retour au
 » devoir; ce fut Charni qui frappa le prévôt
 » Marcel, un bourgeois, nommé Pierre Foua-
 » ce, acheva de le mettre à mort. Tous ces
 » faits sont démontrés par M. Dacier, d'une
 » maniere solide, & qui ne laisse lieu à aucun
 » doute. Je n'entreprendrai pas de vous présen-
 » ter les preuves du judicieux academicien; je
 » craindrois de les affoiblir, & d'en oublier quel-
 » ques-unes. Je me borne donc à cette considé-
 » ration générale. Ni le continuateur de Nangis,
 » ni l'historien Villani, auteurs contemporains,
 » ne font honneur à Maillard de la révolution

» qui sauva Paris ; Froissart, le seul Froissart
» lui attribue ce que , d'après lui , les modernes
» ont répété avec confiance. Mais en examinant
» avec attention le récit de cet historien , on
» voit qu'il manque d'exactitude², ne fût-ce
» que dans ce qu'il dit de la fidélité de Mail-
» lard , puisqu'il est prouvé que les biens de
» celui-ci furent confisqués pour le punir de
» sa rebellion. Je me trompe , Messieurs , ce
» n'est pas Froissart lui-même dont le récit est
» faux & contraire aux monumens du tems.
» Dans un très-grand nombre de manuscrits &
» d'éditions de cet historien , le véritable texte
» de l'auteur a été altéré & corrompu. Instruit
» de ce fait , M. Dacier a eu recours aux plus
» anciens manuscrits de Froissart , & à la biblio-
» theque du roi , il en a trouvé trois , dont
» l'un remonte au tems même de cet historien.
» Or , dans ces trois manuscrits , Froissart dit
» de Maillard , tout le contraire de ce que lui
» font dire les autres manuscrits qui font la
» source véritable de la méprise. M. Dacier pro-
» duit , dans son mémoire , ce texte original
» de l'historien , texte précieux qui suffiroit seul
» pour prouver la nécessité de donner , d'après
» les meilleurs manuscrits , de nouvelles édi-
» tions de nos historiens anciens , tels que Frois-
» sart , Monstrelet , la Chronique de Saint
» Denis , &c. »

M. de Rochefort termina la séance par un
mémoire intitulé : *Considérations sur l'utilité des*
orateurs dans la république d'Athenes.

L'auteur s'attacha dans ce mémoire , à mon-

trer le rapport qu'il y avoit entre les fonctions des orateurs proprement dits, & la nature du gouvernement d'Athènes. Il démontre que cette république leur dut en partie la conservation de la démocratie & de la liberté, qui subsista si long-tems; &, par les traits qu'il cite de différens orateurs, il prouve combien leur éloquence étoit propre à entretenir la magnanimité des Athéniens.

(*Mercur de France ; journal encyclopédique ; journal de Paris.*)

I I.

F A C U L T É de médecine de Paris.

Quelques personnes, non moins distinguées par leur naissance, que respectables par leur zèle pour le soulagement de l'humanité, ont fait demander à la faculté une question sur un point de médecine-pratique, offrant une somme de trois cens livres à celui qui, au jugement de la faculté ou de ceux de ses membres qu'elle commettra à cet effet, aura le mieux traité cette question. La faculté, toujours jalouse de pouvoir être utile, & toujours empressée à seconder les vues bienfaisantes non-seulement du gouvernement, mais même des particuliers, propose *le traitement de la fièvre miliaire des femmes en couches.*

Elle avertit les auteurs qui voudront concourir d'éviter toute explication systématique; d'emprunter leurs tableaux de l'observation seule, & de fonder le traitement sur l'expérience.

Elle desire qu'ils exposent clairement; 1°. le caractère de cette maladie d'après ses signes & symptômes.

2°. En quoi elle differe de la fièvre miliaire qui, épidémique, attaque indistinctement les deux sexes.

3°. Si la diversité de couleur dans les boutons établit une différence réelle dans le caractère de la maladie.

4°. Quel traitement elle exige à raison du tems de son invasion, de ses symptômes, de la couleur des boutons & des autres circonstances où se trouve la femme en *couche*.

5°. Enfin s'il est quelques précautions à prendre même après que la maladie paroît dissipée, & pour préserver de la récurrence dans une nouvelle *couche*.

Les auteurs seront les maîtres d'écrire en latin ou en françois.

Des raisons particulieres & adoptées par les fondateurs du prix, ont engagé à laisser la liberté de concourir même aux membres de la faculté, excepté au doyen, au censeur & aux quatre commissaires de l'assemblée de la faculté, dite *Prima-mensis*; lesquels six docteurs seront seuls juges des ouvrages.

Il faudra envoyer les mémoires avant le 10 du mois d'octobre de cette année, passé lequel tems ils ne seront point reçus: 1°. Ils seront adressés à M. le doyen, francs de port.

2°. les auteurs éviteront de se faire connoître, avant la proclamation, qui se fera le jour

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
de la séance publique, qui aura lieu avant le
1 novembre 1778.

(*Journal de médecine.*)

I I I.

SOCIÉTÉ libre d'émulation de Paris.

Le dix-huit du mois de mai, la société donna un prix d'encouragement au fleur Brugnon, médecin pour la guérison des bestiaux, demeurant cul-de-sac Notre-Dame des Champs, pour avoir trouvé un moyen de détruire les loups & autres animaux carnaciers. Ce moyen consiste en une balle de plomb hérissée de six pointes de fer, enfermée dans une boule d'appât.

Au mois de décembre de l'année dernière, l'académie-royale des sciences, d'après le rapport des commissaires qu'elle avoit nommés (MM. d'Aubenton & Vicq-d'Azyr) donna son approbation au même appât, qu'elle jugea d'après les expériences qui en avoient été faites, propre à affriander les animaux carnaciers, & à donner la mort à ceux qui en avaleroient.

(*Journal de Paris.*)

I V.

ACADÉMIE des Jeux Floraux de Toulouse.

L'académie fera, suivant l'usage, la distribution des prix, le 3 mai de l'année prochaine 1779.

Ces prix font une amarante d'or de la valeur de quatre cens livres, qui est destinée à une ode.

Une églantine d'or de la valeur de quatre cens cinquante livres, pour un discours, dont le sujet sera, pour 1779 : *Quels seroient les moyens de borner le luxe dans une monarchie, & de réprimer son action continuelle sur les mœurs, sans nuire à l'industrie.*

Une violette d'argent de la valeur de deux cens cinquante livres, destinée à un poëme de soixante vers au moins, ou de cent au plus, dont le sujet doit être dans le genre noble ; ou à une épître d'environ cent cinquante vers ; on observera, comme dans les autres genres, de n'y rien mettre qui puisse blesser la religion, les mœurs & l'état.

Un souci d'argent de la valeur de deux cens livres, pour une élégie, une idylle ou une églogue : ces trois genres concourent pour le même prix.

Un lys d'argent de la valeur de soixante livres, pour un sonnet ou un hymne à l'honneur de la vierge.

Le sujet des autres ouvrages de poésie est au choix des auteurs.

Les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations, qui traitent les sujets donnés par d'autres académies, ou qui ont quelque chose de burlesque, de satyrique, d'indécent, sont exclus du concours.

Ceux qui auront déjà été présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres académies ; ceux qui au-

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ront paru dans le public , ceux dont les auteurs se feront fait connoître avant le jugement , ou pour lesquels ils auront fait solliciter , en seront aussi exclus.

Les auteurs qui traitent des matieres théologiques, doivent faire mettre au bas de leurs ouvrages l'approbation de deux docteurs en théologie, sans quoi ils ne seront pas reçus.

Ils feront remettre pendant les quinze premiers jours du mois de février 1779 , par des personnes domiciliées à Toulouse, trois copies lisibles de chaque ouvrage, à M. l'abbé Magi, logé rue du Provençal, chargé des fonctions de secrétaire de l'académie, en l'absence de M. Delpy, secrétaire perpétuel. Son registre devant être barré le seizieme jour de février, on ne fera plus à tems pour lui en remettre après ce jour expiré. Cette loi sera exécutée à la rigueur. Les ouvrages adressés par la poste en droiture à M. le secrétaire, ne seront pas présentés à l'académie. Elle ne suppléera point aux omissions, & l'on ne recevra aucune correction des ouvrages, après qu'ils auront été remis ; ainsi les auteurs doivent revoir avec soin les copies qu'ils présenteront.

L'académie a distribué cette année cinq prix ; celui du sonnet a été réservé.

L'ode, qui a pour titre, *Ismene*, & pour devise, *Ismene est une Grace*, &c. a eu le prix de l'année ; M. Guys de Marseille, officier de cavalerie, s'en est déclaré l'auteur.

Le discours, intitulé, *Eloge de Guy Dufaur de Pibrac*, ayant pour devise, *Non omnis mo-*

riar , a remporté le prix ; par M. l'abbé Calvel de l'académie des sciences , inscriptions & belles-lettres de Châlons-sur-Marne.

L'épître , à *ma Muse* , après avoir quitté *Paris..... ut pictura poesis* ; par le pere Castan de la Courtade , de la doctrine chrétienne , professeur de physique au college royal de Carcassonne , a eu le prix de ce genre.

M. Delecoulz de Levizac , chanoine de l'église cathédrale de Vabre , s'est déclaré l'auteur de l'Idylle , ayant pour titre , *la Famille vertueuse* , & pour devise , *Homo sum* , &c. à laquelle on a adjugé le prix de l'année.

Il a aussi remporté un prix réservé , pour l'épître à un philosophe , qui a pour devise , *Quid dubitas* , &c.

L'académie voulant , plus que jamais , encourager les auteurs , les avertit qu'elle a plusieurs prix réservés.

(*Journal des sciences & beaux-arts.*)

V.

ACADÉMIE royale des belles-lettres d'Arras.

L'académie tint le 13 avril 1778 une séance publique , dont M. Cauwet de Baly , receveur-général des états d'Artois , directeur en exercice , fit l'ouverture par un mémoire sur les aides que ces états ont accordées autrefois à leurs souverains.

M. Foacier de Ruzé , avocat-général du conseil d'Artois , chancelier de l'académie , lut un

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

mémoire pour servir à faire connoître quels étoient en France, avant l'établissement des seigneuries & des inféodations, l'état & la condition des habitans de la campagne, la forme, le régime & les droits de leurs communautés.

Ensuite, M. Buiffart, conseiller-asseffeur de la maréchaussée royale, nouvel académicien ordinaire, prononça son discours de réception, auquel répondit le directeur.

M. Dubois de Fosseux, ancien écuyer du roi, lut un éloge très-étendu du chancelier de l'Hôpital, qui n'a pas été présenté au concours de l'académie Française.

La séance fut terminée par une dissertation de M. Wärtel, chanoine-régulier de l'abbaye de Saint-Eloi, académicien honoraire, sur l'origine & les progrès de la langue françoise, où il rendit compte d'un ouvrage rare & très-singulier, de Geofroi Tory de Bourges, imprimé à Paris en 1529, sous le titre-suivant : *Champ fleuri, auquel est contenu l'art & science de la due proportion des lettres attiques, qu'on dit autrement lettres antiques, & vulgairement lettres romaines, proportionnées selon le corps & visage humain.*

(*Mercur de France.*)

V I.

S O C I É T É royale d'agriculture de Soissons.

La société propose pour l'année prochaine deux prix qui consistent chacun en une médaille d'or de 300 liv. ou dans une pareille somme en argent, & dont voici les sujets : 1^o. *Indiquer*

les moyens de secourir les pauvres valides dans la ville de Soissons, & de les y occuper utilement ; avec les procédés qu'il faudroit suivre pour que les secours fussent administrés avec le plus d'ordre, d'économie & d'équité qu'il est possible.

2°. *Quelles sont les connoissances nécessaires à un propriétaire qui fait valoir son bien, pour vivre à la campagne d'une manière utile pour lui & les payfans qui l'entourent ? Dans le cas où les propriétaires ne demeurent pas dans leurs biens, quelles seroient les connoissances nécessaires pour que les curés, indépendamment de leurs augustes fonctions, pussent être utiles à leurs paroissiens.*

Les mémoires pour le premier de ces prix seront adressés, avant le 1er. janvier, & ceux pour le second, avant le 1er. avril 1779, à M. de Latournelle, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture, sous le couvert de M. le Pelletier de Morfontaine, intendant de Soissons.

(Journal encyclopédique.)

V I I.

ACADÉMIE des Arcades de Rome.

Le jeudi 14 mai dernier, l'académie tint une séance publique, dans laquelle le révérend pere Constantin Morri, de l'ordre des Prêcheurs, prononça un discours sur l'inertie morale, qui fit le plus grand plaisir à l'assemblée, comme le témoignèrent les applaudissemens réitérés dont on combla l'orateur. Le reste de la séance fut rempli par la lecture de divers morceaux de poésie.

(Notizie del mondo.)

S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A.

ON a donné le jeudi 11 juin, la première représentation des *Jumelles supposées*, ou le *Finte Gemelle*, premier essai de l'opéra bouffon, appelé d'Italie sur notre théâtre lyrique, par la nouvelle administration. Cette pièce avoit été réduite de trois actes en deux, & de sept personnages à quatre; l'empressement de montrer au public ce genre de nouveauté, n'ayant pas permis d'attendre tous les sujets. La musique est de M. Piccini, qui, lui-même conduisoit l'orchestre, elle a été très-applaudie. La signora *Farnesi* s'étoit chargée de remplir dans cet opéra un rôle d'officier, qui auroit du être joué par un acteur que l'on attendoit. On admira la gaité du jeu & la facilité du chant du signor *Caribaldi*. Les trois chanteuses ont paru faire plaisir, mais on remarqua sur-tout la légèreté de l'organe & les agrémens du chant de la signora *Rosina Baglioni*, qui fut applaudie avec transport. En général, le récitatif n'a pas réussi; cependant on parut l'écouter avec plus d'inté-

rèt, lorsqu'il fut animé par le jeu du signor *Caribaldi*. A la seconde représentation, l'on a trouvé une maniere d'abrèger le récitatif, qui sans rien ôter de la longueur des scenes, en précipita davantage l'exécution : il fut accompagné par le clavecin seulement, ce qui le réduisit presque au point de la déclamation, & le rendit, par conséquent aussi rapide que peuvent l'être des scenes qui ne sont que parlées. Malgré cela, le public attendoit toujours les ariettes avec impatience, & elles ont eu le même succès qu'à la première représentation. On peut dire néanmoins, que cet opéra n'a pas produit tout l'effet que sembloit promettre la réputation de l'auteur. Ce genre, qui n'est soutenu que par une excellente musique, a des inconvéniens, auxquels on pourroit peut-être remédier ; la nudité du spectacle, sur un théâtre où nous sommes accoutumés à voir beaucoup de mouvement ; un spectacle de deux heures, sans chœur & sans danse ; la longueur d'un récitatif qui, souvent fait attendre trop long-tems le chant. Peut être ces intermedes devroient-ils être réduits à un acte, précédé d'une autre piece & entremêlé de danses. Les *Jumelles supposées* n'ont eu que trois représentations ; mais le duë *Comtesse*, ou les deux *Comtesses*, opéra del signor *Paeïfiello*, qui sera donné incessamment, décidera probablement le sort de ce genre relativement au goût du public françois. On paroît convenir d'avance que c'est un des plus agréables que l'on puisse donner, soit par la beauté du chant, soit par sa variété.

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

A la suite des *Jumelles supposées*, on donnoit les *Petits-Riens*, nouveau ballet pantomime de la composition de M. Noverre: ce divertissement est composé de trois scènes épisodiques, & presque détachées l'une de l'autre. La première est purement anacréontique ; c'est l'Amour pris au filet & mis en cage ; la composition en est très-agréable. La demoiselle Guimard & le sieur Vestris, le jeune, y déploient toutes les graces dont le sujet est susceptible. La seconde est le jeu de Colin-Maillard ; le sieur d'Auberval, dont le talent est si agréable au public, y joue le rôle principal. La troisième est une espièglerie de l'Amour qui présente à deux bergeres une autre bergere déguisée en berger. La demoiselle Affelin fait le rôle de berger, & les demoiselles Guimard & Allard ceux de bergeres. Les deux bergeres deviennent amoureuses du berger supposé, qui, pour les détromper, finit par leur découvrir son sein. Cette scène est très-piquante par l'intelligence & les graces de ces trois célèbres danseuses. Nous devons remarquer, qu'à la première représentation, au moment où la demoiselle Affelin désabuse les deux bergeres, plusieurs voix crièrent *bis*. Les figures variées par lesquelles ce ballet est terminé, furent très-applaudies.

(*Mercure de France ; journal de Paris ;
affiches & annonces de Paris.*)

C O M É D I E F R A N Ç O I S E.

Les comédiens viennent de rendre un nou-

vel hommage à la mémoire d'un grand-homme dans la personne de l'un de ses descendants. Ayant appris que M. de Moramber, directeur des fermes à Paris, étoit petit-fils de J. RACINE, ils se sont empressés de lui offrir l'entrée de leur spectacle, qu'il a acceptée avec reconnoissance. Jean Racine eut un fils; c'est Louis Racine, auteur du *Poëme de la Religion*, & plusieurs filles, qui toutes se firent religieuses, excepté une qui épousa M. de Moramber, aïeul de celui dont nous venons de parler. Louis Racine, dont l'épouse vit encore, a eu un fils & deux filles. Celles ci sont mariées & vivent en province. Le fils a péri au tremblement de terre de Lisbonne. Il avoit joui, ainsi que son pere, des entrées à la comédie françoise.

(*Journal de Paris.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

On a donné à ce théâtre, quelques représentations d'une piece nouvelle intitulée *Zulima* ou *l'Art & la Nature*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Le fond de cette piece n'est pas neuf: elle parut en 1746, sous le titre de *Zeliska*. La Noue la composa pour les fêtes du mariage de feu Mgr. le Dauphin, & M. Jellotte en fit la musique. Elle fut représentée sur le théâtre de Versailles, où elle fut alors généralement accueillie; le roi même en témoigna sa satisfaction aux auteurs de la maniere la plus gracieuse.

C'est un sujet de Féerie, & ces sortes de

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sujets paroissent d'autant plus difficiles à traiter qu'en général ils ne sont pas susceptibles d'un grand intérêt. Ils ne peuvent donc se soutenir que par beaucoup d'esprit, de finesse & de gaieté. Il leur faut aussi du spectacle. On trouve de tout cela dans *Zulima*, & cependant la piece laisse quelque chose à désirer, malgré les changemens qu'on y a faits & la nouvelle musique de M. Defaides. Elle n'a eu qu'un succès médiocre. *L'art* & la *nature* se disputent le cœur de *Zulima*; elle est quelque tems incertaine : elle se décide enfin pour la *nature*. Tout cela n'est ni neuf, ni intéressant. La piece étoit en 1746 un ouvrage de circonstance destiné à faire briller un musicien, un maître de ballet & un décorateur; elle réussit alors par l'à-propos : on trouve dans la musique, des morceaux charmans dignes de la réputation de l'auteur, entr'autres une ariette de bravoure, un duo, un trio & l'ariette qui commence le troisieme acte : celle-ci est absolument dans la maniere de M. Defaides, si avantageusement connu par un genre de musique plein de naïveté & de douceur.

On a donné sur le même théâtre, le 27 juin, la premiere représentation du *jugement de Midas*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, paroles de M. M***, musique de M. Gretry.

Un payfan balourd que l'on nomme *Marfyas*, & un bucheron appelé *Pan* (noms analogues aux rôles que l'on fait jouer à ces deux personnages (*) courtisent deux

(*) Marfyas, célèbre Phrygien, est le premier qui ait

filles : ce sont les deux sœurs. Le grand mérite de Pan & de Marfyas est d'être les plus fameux musiciens du canton. L'un excelle à chanter le vaudeville ; l'autre nos grands airs françois tout lardés de leurs longues cadences ou tremblemens soutenus.

Cependant Apollon chassé du ciel pour y avoir fait de petites espiègeries, arrive au lieu de la scene. Il feint d'être amoureux des deux bergeres, & fait une déclaration à chacune d'elles en particulier : avec l'une il est amant tendre & respectueux ; avec l'autre il traite l'amour assez lestement & se conduit de maniere à se faire aimer de Lise & de Chloë.

L'amante la moins prude met sa mere dans ses intérêts ; sa sœur gagne leur pere ; de façon que le pere & la mere consentent chacun en particulier à ces nouvelles unions, pour se faire enrager réciproquement. Le bailli, protecteur de Pan & de Marfyas, arrive & veut l'accomplissement des anciennes promesses. Les deux sœurs lui témoignent toute leur répugnance. Il demande alors que l'on fasse comparoître le nou-

mis en musique les hymnes consacrées aux Dieux. Il osa disputer à Apollon le prix de la musique, & Apollon, indigné de la témérité de Marfyas, le fit attacher à un chêne où il fut écorché vif & ensuite changé en fleuve.

On sait que Pan poursuivit Syrinx jusqu'au fleuve Ladon, où cette Nymphé fut métamorphosée en un roseau que le Dieu coupa, & dont il fit la premiere flûte.

288 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vel aspirant pour s'assurer s'il a tant de talent musical que les premiers. Il paroît , le bailli interroge Apollon qui a pris le nom d'Alexis , & lui demande à laquelle des deux sœurs il veut rendre ses soins. Il prétend qu'il n'a pas trop des deux. On lui objecte que ce n'est pas l'usage , qu'il doit se décider en faveur d'une seule : hé bien , réplique-t-il , je prendrai celle de l'amant que j'aurai vaincu , & celui qui remportera sur moi la victoire gardera la sienne. Alors commence le combat. Marsyas étale tous ses martellemens & ports-de-voix avec la plus ridicule prétention. Pan, de son côté , fait entendre ses *flon flon* , ses *laire la laire lan la*. Le bailli est dans un enchantement que l'on ne peut décrire ; ce sont de sa part des *bravo* , *bravissimo* , *bravississimo* , des battemens de mains , un enthousiasme inconcevable ; il est tout hors de lui-même : Apollon commence à son tour , & le bailli ne sent plus rien que de l'ennui , qu'il manifeste par de longs bâillemens ; il s'agit de prononcer , & il ne balance pas de donner la préférence à ses compatriotes. Son jugement est à peine prononcé , que deux oreilles d'âne poussent sur sa tête. Au même moment Apollon se montre revêtu des attributs & dans tout l'éclat de la divinité ; le théâtre représente le Mont-Parnasse , où Apollon donne un asyle aux deux beautés qu'il aime.

Cette piece est d'une gaieté charmante ; elle a eu le plus grand succès. Les paroles sont pleines de faillies , de finesse & de traits d'esprit. Le dialogue en est vif & naturel ; on croiroit difficilement

difficilement que c'est un étranger qui en est l'auteur.

La musique est remplie d'agrément & d'ingénieuses épigrammes ; elle porte l'empreinte du génie de l'auteur qui embellit encore les productions sur lesquelles il travaille. On a sur-tout applaudi le rôle de Marfyas , qui est tout en chant françois , & dans lequel M. Grétri s'est beaucoup égayé aux dépens de cet ancien genre.

On a beaucoup appelé les auteurs. M. Grétri a paru. L'auteur des paroles ne s'étant pas trouvé dans la salle , le public a voulu savoir son nom ; & il l'a appris de la bouche du sieur Narbonne , qui a annoncé la seconde représentation de la piece. Il se nomme M. DELL.

(*Journal de Paris.*)

L O N D R E S.

H A Y - M A R K E T.

Le lundi 18 mai , s'est faite l'ouverture de ce théâtre par un prologue dans lequel on a fort applaudi quelques vers qui contenoient l'éloge du célèbre Foote , le Moliere de Hay-Market.

On a donné ensuite la premiere représentation du *Chevalier Femelle* , comédie en trois actes , dont voici le sujet. Une orpheline qui a été privée de sa fortune par un homme avide , profite de la mort de ce dernier pour faire l'amour à sa veuve sous le déguisement d'un officier. Elle a pour rivaux dans cette étrange pour-

fuïte , des hommes qui ont cherché à tirer avantage de fa détresse pour la séduire. Elle joue alternativement la coquette avec eux sous ses habits de fille , & l'amant passionné avec la veuve sous son habit d'officier. Enfin elle parvient à les faire tous renvoyer & à s'assurer de la veuve , qu'elle force de lui restituer sa fortune , & qu'elle abandonne ensuite pour épouser son amant. Cette piece a eu beaucoup de succès.

(*Universal magazine.*)

I T A L I E.

B O L O G N E.

Le mercredi 13 mai , on donna sur le théâtre de cette ville une représentation d'*Alceste* , en présence de S. A. R. l'infant duc de Parme. Cette piece dans laquelle la signora de Amicis se distingue par la beauté de son chant , attire à Bologne une infinité d'étrangers. On en a donné dans le courant du même mois de nouvelles représentations en présence de la duchesse de Parme , & de l'Archiduc qui s'est rendu exprès de Milan à Bologne , avec la princesse son épouse , pour jouir de ce spectacle.

(*Notizie del mondo.*)

L I V O U R N E.

On a repris sur le théâtre de cette ville les représentations de la tragédie intitulée : *Don Fer-*

nand, comte d'Herrera, par M. de Gomera, qui avoit été jouée plusieurs fois & fort applaudie l'année dernière. On prépare sur ce théâtre une nouvelle tragédie du même auteur, intitulée, *il Gonfalso*, dont le sujet est tiré des Incas de M. Marmontel.

(*Notizie del mondo.*)

N A P L E S.

Le samedi 30 mai, fête de S. Ferdinand, on a donné sur le théâtre de S. Charles, en présence de leurs majestés, la première représentation de *Calliroé*, opéra nouveau mis en musique par le sieur Mislivichec, qui a été généralement applaudi.

(*Notizie del mondo.*)

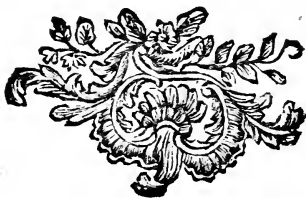
M I L A N.

L'ouverture du théâtre ducal de cette ville, se fera le 3 du mois d'août prochain; on prépare pour ce tems deux opéra nouveaux intitulés *Europa riconosciuta*, & *Troia distrutta*, avec des ballets analogues, &c. La compagnie qui s'est chargée de la direction du théâtre, se propose d'opérer une révolution dans ce genre de spectacle, en y mettant plus d'action, de spectacle & d'intérêt qu'il n'y en a eu jusqu'à présent dans les opéra d'Italie. Elle a fait venir pour concourir à ses vues, le sieur Verazzi, secrétaire intime & poëte de la cour de S. A. E. Palatine connu par plusieurs opéra qui ont eu beaucoup

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de succès , dans les cours d'Allemagne & à celle de Portugal. On a d'ailleurs réuni les talens les plus distingués dans tous les genres , & on n'a rien négligé non plus pour l'embellissement du théâtre qui est remarquable, tant par sa construction, que par les peintures allégoriques dont il est orné , & dont M. l'abbé Parini, poète célèbre, a fourni l'idée.

(*Notizie del mondo.*)



HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

RÉPONSE aux remarques critiques de M. Dufau ;
*Médecin de Dax , sur le parallele des eaux mi-
nerales d'Allemagne ; par Mr. RAULIN , pension-
naire & médecin ordinaire du roi , inspecteur-gé-
néral des eaux minérales , censeur royal , de la
société royale de Londres , des académies des
belles-lettres , sciences & arts de Prusse , de
Bordeaux , &c. adressée aux rédacteurs de
l'Esprit des journaux.*

LEs remarques de M. Dufau sont insérées
dans le *journal de médecine* du mois de mai de
cette année (page 408---422.) Les éditeurs du
journal y ont ajouté des notes qui n'y déro-
gent point. L'auteur & les éditeurs n'ont eu en vue
sans doute , que le bien public ; ils ne trouve-
ront pas mauvais qu'animé du même zele , je
les instruisse sur les écarts & les erreurs qu'ils

y ont commis, & qui feroient plus dignes du silence que d'une judicieuse critique, si l'humanité n'y étoit pas intéressée; je répondrai d'abord à M. *Dufau*, & je ferai connoître ensuite l'inconséquence des notes des éditeurs.

M. *Dufau* dit qu'il a trouvé principalement dans les eaux de Pouillon du sel marin & de la terre calcaire, ainsi que Venel & d'autres chymistes, d'où il tire des conséquences fausses, toutes déduites de faux principes.

La base terreuse du sel marin dans les eaux de Pouillon est de la magnésie; quant à la terre calcaire, il n'y en a point, par la raison que l'alkali volatil qui n'a pas la propriété de décomposer les sels terreux de ces eaux, décompose les sels à base calcaire (*). D'autres chymistes affirment que cette prétendue terre calcaire existe dans l'eau de Pouillon sous un état libre; cette erreur étoit regardée en chymie avant la publication du parallèle (**), comme une vérité démontrée; depuis elle a été soigneusement conservée dans la nouvelle édition du *Dictionnaire de chymie*. Il ne peut point exister de terre calcaire dans l'eau sans avoir été dissoute par un acide; M. *Dufau* n'a point connu la nature de cet acide. Il auroit été embarrassé s'il avoit entrepris d'en faire la recherche: les éditeurs de la critique n'ont pas même soupçonné l'impossibilité de cette combinaison de la terre calcaire avec l'eau sans un intermede.

(*) Voyez le *Paral.* page 13 & page 192.

(**) On le trouve chez Didot jeune, quai des Augustins.

Il est de fait que l'eau de Pouillon contient un absorbant terreux combiné avec un acide; on ne peut pas former de doute sur cette combinaison. Cet acide & sa base terreuse ont été suffisamment démontrés dans le parallèle par des expériences solides : on trouve d'ailleurs dans cet ouvrage des règles invariables pour ne pas se tromper sur la nature d'un alkali terreux, quel qu'il soit. M. *Dufau* & les éditeurs des remarques y verront des règles de conduite que, par état, ils n'auroient pas dû ignorer.

M. *Dufau* avoue ingénument qu'il n'a pas reconnu dans les eaux de Pouillon le fer que M. *Raulin* croit y avoir découvert.

Le docteur *Venel*, en faisant des expériences à la fontaine de Pouillon, a vu sensiblement que la poudre de noix de galle en précipite dans la minute l'eau en rouge.

Lorsqu'on M. *Montaut* & moi, en qualité de commissaires du roi, avons fait ces mêmes expériences à Dax sur l'eau de Pouillon, l'infusion de noix de galle y a produit dans le moment une couleur rouge tirant sur le violet, & il est constant qu'à la source, la rigole qui sert de décharge à la fontaine est enduite ou incrustée d'un limon ~~terreux~~ ^{creux}. La noix de galle ne prend pas sur l'eau de Pouillon transportée à Paris; cependant elle y conserve une partie de sa substance martiale, imbuë de tout son phlogistique; ce qui est démontré dans le parallèle, en mettant le fer qui y reste sous l'état salin par un des acides minéraux, au moyen de

l'alkali phlogistique (*). Expérience qui n'étoit point connue avant cet ouvrage. Le fer des eaux minérales se précipite ordinairement par leur séjour dans les vases ; mais il en est , comme il consiste par cette expérience , dans lesquelles une partie de la substance martiale est tellement divisée & inhérente qu'elle ne s'en sépare que par l'évaporation. De telles eaux sont précieuses en médecine , puisqu'elles conservent la partie la plus essentielle & la plus efficace dans les maladies qui exigent l'usage de ce métal. Il est donc évident que M. Dufau a oublié le résultat des expériences qu'il a faites sur l'eau de Pouillon , puisqu'il dit qu'il n'y a point reconnu du fer.

M. Dufau avoue qu'il n'a pas fait grande attention à l'esprit éthéré volatil que M. Raulin attribue aux eaux de Pouillon.

Il paroît que cet observateur exact , ne s'est jamais approché de la fontaine de Pouillon ; il n'auroit pu se méprendre , s'il avoit vu ces eaux à leur source , sur l'existence & l'abondance du principe éthéré minéral dont elles sont imbuës. Elles sourdent par petits filets du fond de leur bassin , & forment à la surface des bulles & des jets très-nombreux qui se succèdent continuellement , & qui la couvrent en certains tems (**). L'existence de ce principe dans

(*) Voy. le *Traité analytique* , tom. 2. p. 161.

(**) Voy. le *Paral* , p. 26--27---28.

Voy. le *Traité analytique* , t. 2 p. 161.

L'eau de Pouillon est confirmée par le témoignage des sens : on verra plus bas qu'elle l'est aussi par l'observation.

M. Dufau reproche à M. Raulin que le *parallele des eaux de Sedlitz & de celles de Pouillon n'est pas exact.*

Le parallele ne regarde que la vertu purgative de ces deux eaux ; j'en ai établi la différence en rapportant les différens principes dont les unes & les autres sont imbuës. Les eaux de Pouillon sont riches en principes minéraux. Celles de Sedlitz ne contiennent qu'un sel purgatif, seul principe qu'on y reconnoît en France. Cependant Hoffman y trouvoit à la source un peu de terre crayeuse, ce qui insinue déjà que nous n'en recevons que des factices. Du tems d'Hoffman, les eaux de Sedlitz purgeoient à la dose d'une livre de médecine ; chaque livre contenoit deux gros & quelques grains d'un sel amer. En France, & de nos jours, les eaux de Sedlitz, ne purgent qu'aux doses de deux, trois & quatre livres. A cette dernière dose elles contiennent une once cinq gros de sel.

L'énorme différence qui se trouve entre ces doses telles qu'elles étoient du tems d'Hoffman, & celles d'aujourd'hui, démontre évidemment qu'elles ont dégénéré, ou que nous n'en recevons en France que des factices, malgré tous les soins que l'on se donne pour les avoir de la source même sans altération ; ce qui ne peut que les rendre aussi dangereuses qu'elles sont infidèles.

La dose ordinaire du sel cathartique, con-

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tenu dans les eaux de Pouillon, que l'on prend depuis deux livres jusqu'à quatre, est de deux gros & onze grains pour les tempéramens délicats, de trois gros & un scrupule pour les tempéramens robustes, & enfin pour les plus forts de quatre gros, & un scrupule; cette différence des doses entre les sels que contiennent les eaux de Sedlitz & celles de Pouillon, est encore une preuve bien convaincante que ces dernières méritent la préférence sur les autres.

Le sel des eaux de Sedlitz est semblable au sel d'Epsom, que l'on croit provenir de la source de ce nom qui est en Angleterre; Hoffman observe qu'une livre d'eau de la fontaine d'Epsom, ne donne qu'un gros de sel, & qu'il n'est pas possible que la source de cette fontaine fournisse la grande quantité qu'on en débite dans toutes les parties de l'Europe, à moins de douze sols la livre. On a fait des recherches d'après ces observations; on a reconnu que le sel d'Epsom, qu'on débite dans l'Europe est factice, & qu'on le retire de l'eau-mère du sel commun. La même infidélité, la même fraude ont lieu dans la composition des eaux de Sedlitz, qui ne sont minéralisées que par une dissolution du sel amer que l'on retire de l'eau-mère, qui reste après qu'on a fait crySTALLISER le sel commun.

Les prétendus sels d'Epsom & de Sedlitz, sont purgatifs & à base terreuse; l'un & l'autre tiennent de la qualité du sel marin, mais ils n'ont pas de principe propre à modérer leur

âcreté. Ce qui fait que leur dissolution dans l'eau commune, ne sauroit jamais composer des eaux qui pussent imiter celles des sources. Les sels même que l'on retireroit des eaux d'Epsom & de Sedlitz, n'auroient pas les mêmes vertus que leur propre sel dissous naturellement dans l'eau de ces sources. Le peu de sel marin qu'elles contiennent à base terreuse, est incrySTALLISABLE, il doit nécessairement rester dans l'eau après la crySTALLISATION, & y former une espèce d'eau-mère. D'ailleurs, on a observé que les sels que l'on retire des sources d'Epsom & de Sedlitz, doivent être employés presque à double dose pour rendre l'eau commune purgative par leur dissolution dans une égale quantité, que celle qui purge en venant de la source.

M. Dufau ne convient pas que les eaux de Pouillon causent moins d'irritation que celles de Sedlitz, que la vertu purgative des eaux de Pouillon provienne de leur esprit éthéré volatil, qu'elles contiennent plus de cet esprit, que les eaux de Sedlitz, qui, selon Hoffman, à ce que prétend M. Dufau, en sont abondamment pourvues, & que la petite quantité de substance martiale qu'elles peuvent contenir, produise quelque effet qui mérite attention. Je réponds à tous ces objets, en éclaircissant les doutes de M. Dufau.

La base terreuse des eaux de Sedlitz, est la magnésie combinée avec l'acide vitriolique; la base terreuse des eaux de Pouillon, est la magnésie combinée avec l'acide marin; l'acide vitriolique est plus âcre & plus caustique que l'acide marin, & l'acide marin est plus doux

& a moins d'action sur les substances quelconques que l'acide vitriolique. Le principe fixe des eaux de Sedlitz est encore plus âcre & plus irritant que celui des eaux de Pouillon. M. *Dufau* a trop de sagacité pour ne pas adopter cette conséquence , & il est trop juste pour ne pas avouer son erreur.

Hoffman , dans l'article de ses ouvrages où il traite des eaux minérales de Sedlitz , ne fait pas mention de leur esprit éthéré minéral ; cependant M. *Dufau* affirme dans ses remarques , que cet auteur dit *qu'elles en sont abondamment pourvues* , ce qui n'est point. Il paroît évident que si elles en étoient aussi sensiblement pourvues que celles de Pouillon , cet auteur n'auroit pas manqué d'en faire l'observation , puisque les eaux minérales de Sedlitz étoient ses eaux favorites : c'est une petite infidélité qu'Hoffman ne pardonneroit peut-être pas à M. *Dufau*.

On voit en plusieurs endroits du *Traité analytique* , & dans le *parallele* , que l'esprit éthéré des eaux minérales leur donne de l'activité & augmente leurs vertus ; que cet esprit tient de la nature du principe fixe des eaux qui en sont imbues , que l'un & l'autre proviennent de la même source , & qu'ils ne diffèrent entre eux que par la fixité , la volatilité , &c. Si ces démonstrations n'ont pas assez de force pour persuader M. *Dufau* , il est juste de le tirer de l'erreur & de le convaincre par le sentiment d'Hoffman , qui mérite sa confiance.

Il n'est pas de doute , dit cet auteur célèbre , en traitant des eaux minérales en général , qu'ou

tre les parties salines fixes qu'elles contiennent , elles ne soient imbues d'un esprit éthéré élémentaire , qui , par sa ténacité , pénétre dans les plus petits vaisseaux capillaires , ne donne aux eaux plus d'activité , & n'augmente leur vertu ; effet qu'Hoffman attribue non-seulement aux eaux de Sedlitz , mais à toutes les eaux minérales en général. Les eaux de Sedlitz n'ont donc rien de particulier , quant à leur esprit éthéré , qui les distingue des autres , toutes les eaux minérales en sont pourvues les unes plus , les autres moins , les eaux de Pouillon le sont infiniment plus que celles de Sedlitz , comme il paroît par le témoignage des sens. Je l'ai déjà observé ; combien d'eaux acidules , combien d'eaux sulfureuses n'a-t-on point découvertes , qui n'ont d'autre principe qui les minéralise , que l'esprit éthéré volatil minéral dont elles sont imbues ? Cependant si l'on fait usage des premières , elles causent de légères ivresses , relevent le ton d'un estomac relâché , remédient aux affections nerveuses , &c. les autres rétablissent les poitrines affectées , remédient à des suppurations , dissipent les humeurs dartreuses , calment des douleurs rhumatismales , levent des obstructions , ramollissent les viscères engorgés , &c.

Les eaux de la Mothe sont laxatives & purgatives , depuis deux livres jusqu'à trois , cependant elles ne contiennent par livre qu'environ sept grains de substance cathartique fixe ; qui consiste en deux grains de sel d'Epſom , trois grains de sel marin à base alcaline , & deux grains & demi de sel marin à base terreuse ,

302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

La fontaine de Valz , la *Marquise*, ne contient par livre que quelques grains de sel cathartique, cependant elle est laxative & purgative.

L'eau de Valz , de la fontaine la *Dominique*, est un puissant émétique , elle fait vomir à la dose de deux ou trois verres. Chaque livre de ces eaux ne contient qu'environ sept grains de vitriol martial, deux grains d'alun , deux grains de terre argileuse , & un peu plus d'un demi-grain de fer ; cependant une livre d'eau de la *Dominique* produit cet effet d'autant plus surprenant qu'on n'a pu y découvrir, par l'analyse la plus exacte , la moindre trace de substance cuivreuse. Lorsqu'on a exposé cette eau sous le récipient de la machine pneumatique, il s'en est échappé au premier coup de piston , des bules très-fines , qui , après quelques coups de piston , s'élevoient de l'eau avec une telle rapidité qu'on auroit dit que c'étoit le feu qui la faisoit bouillir. La vertu émétique de l'eau de la *Dominique* ne peut donc provenir que de l'esprit éthéré minéral dont elle est imbue ; on ne peut l'attribuer à d'autre principe , ni à d'autre cause.

On a vu dans ce *Traité analytique* (*), que deux livres d'eau commune n'ont pu dissoudre toute la substance saline des eaux de Pouillon , qui , à la source , se tenoit en dissolution dans une égale quantité d'eau. Il en est de même de presque toutes les sources minérales. N'est-il pas sensible qu'il se perd par l'évaporation un

(*) Voyez le *Traité analytique*, tome 2, p. 41 & 6

principe volatil qui tenoit les fels en dissolution? Toutes les eaux minérales, principalement celles qui sont les plus spiritueuses, ne perdent-elles pas leur goût, leur qualité, leur vertu par une évaporation spontanée? M. *Dufau* doit me tenir lieu de ma complaisance pour entrer dans un si long détail, mais il étoit essentiel de le tirer de l'erreur sur des faits qu'un médecin ne doit pas ignorer.

La petite quantité de substance ferrugineuse qui reste dans les eaux de Pouillon transportées à Paris, y existe de façon à pouvoir produire de très bons effets dans les maladies auxquelles l'usage de ce métal est nécessaire. J'ai observé dans le *Parallele* (*), que les eaux minérales de Chateldon, qui ne donnent par livre qu'un grain de substance martial, sont préférables en cela à celles de Spa, qui en donnent trois par une même quantité d'eau; on n'obtient par livre des eaux minérales de Lamothe, qu'un demi-grain de fer, cependant elles produisent dans les embarras & les obstructions des viscères de l'abdomen, les effets les plus sensibles & les plus heureux. Le fer qui reste à Paris dans les eaux minérales de Pouillon, sous la forme métallique, & avec tout son phlogistique, produira toujours de meilleurs effets que n'en produiroit une plus grande quantité sous une forme différente.

M. *Dufau* ajoute à de fausses conséquences

(*) Tome 2. page. 29 & suiv.

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des infidélités qu'il ne se feroit pas permis s'il les avoit comprises. Il dit, d'après moi, (selon lui) que la fêlénite de l'eau de Pouillon est une combinaison de la terre alumineuse & d'acide vitriolique. Je dis, au contraire, très-formellement dans le *Parallele* (*), que cette espèce de fêlénite est un composé de terre alumineuse & d'acide marin. Je ne puis me dispenser de rapporter une méprise de M. Dufau, qui, sans doute, a été faite de bonne foi.

Si le sel marin, dit le judicieux critique, *eût eu les propriétés que M. Raulin lui attribue, les chymistes auroient pu se dispenser des soins qu'ils se sont donnés pour imaginer & préparer des sels plus doux & plus analogues à la délicatesse de nos entrailles, tels que les sels cathartiques amers d'Ep-som, de Sedlitz, de Glaubert, &c. Pourquoi cet &cetera*; M. Dufau pouvoit ajouter les vitriols & les aluns qui, comme les autres, auroient mérité, selon cet ingénieux critique, d'avoir été *imaginés & préparés par les chymistes*, mais malheureusement pour son opinion, la nature s'en étoit emparée, elle avoit pris les devans.

M. Dufau peut-il ignorer, après 50 ans de pratique en médecine, que tous les sels qu'il vient de donner pour des préparations chymiques sont des sels naturels préparés par la nature sans le secours de l'art (**). Si les éditeurs

(*) Art. 18 & suiv.

(**) Le sel d'epsom de Lorraine est un sel de Glaubert naturel, il s'en trouve aussi dans les eaux minérales,

de la critique avoient connu cette erreur, auroient-ils pu la passer à M. *Dufau*, & pouvoient-ils l'ignorer eux-mêmes ? Si à ces fels, donnés mal-à-propos comme factices, ils avoient substitué le sel végétal, le sel de seignette, la terre foliée de tartre, &c. on auroit pu croire qu'ils avoient quelque connoissance en chymie ; mais que peut-on penser d'eux après de pareils exemples ? que peut-on penser de leur penchant pour la critique ?

C'en est assez pour être convaincu que M. *Dufau* ne connoît pas les eaux de Pouillon, qu'il ignore leurs vrais principes, & qu'il se fait illusion sur les effets qu'elles peuvent produire, qui sont totalement opposés à ceux qu'il leur suppose gratuitement. Ces eaux ne causent point d'irritation par leur usage, elles n'agacent ni les entrailles, ni le genre nerveux, elles purgent modérément, & si l'on en continue l'usage à moindre doses, elles guérissent un nombre de maladies chroniques, principalement de celles qui sont indiquées dans le second volume du *traité analytique*, & dans le *Parallele*, ce qui est confirmé par des observations multipliées. Cependant, ce remède, comme tous les autres, même les plus doux & les plus usités, doit être placé à propos, & dirigé selon les maladies auxquelles il est propre, & selon la différence des tempéramens de ceux qui en font usage.

PRIX des Notes dont les éditeurs du Journal de médecine ont enrichi la critique de M. Dufau.

M. *Dufau* a commencé ses remarques critiques , en s'adressant aux journalistes ; il leur dit : en lisant MM. le *Parallele* de M. *Raulin*, j'ai d'abord été surpris de n'avoir rien vu de votre part sur cet ouvrage , qui est susceptible de quelque remarque.

RÉPONSE des Editeurs de la critique.

Si nous avions pu louer cet ouvrage de M. Raulin , nous en aurions rendu compte dès qu'il a paru. Cependant , malgré le respect que nous portons à ce vieillard , nous n'eussions pas gardé le silence , si la critique eût été nécessaire. M. Raulin est si fort persuadé de la supériorité de ses lumieres en chymie , & sa réputation parmi les chymistes est telle qu'on peut se dispenser d'apprécier ses productions chymiques.

Si cette réponse venant des journalistes , ne peut pas m'être injurieuse , elle est du moins indécente ; voyons si elle est juste. Je donne toute sa valeur à l'espece de respect qu'ils affectent pour ma vieillesse ; c'est aussi en qualité de vieillard que je vais faire connoître leurs erreurs , & peut être leur insuffisance , afin que le public ne puisse pas être dans la confiance que leur état de journalistes pourroit lui inspirer.

Le *parallele* des eaux minérales que les éditeurs de la critique n'ont pu louer , contient cependant des découvertes qui n'avoient pas été faites avant cet ouvrage , telles que de rendre sensible la substance martiale dans les eaux minérales , lorsque les moyens ordinaires sont in-

suffisans pour l'y indiquer ; de ne pas confondre la couleur jaune du précipité mercuriel avec le thurbith minéral ; de ne pas conclure par la couleur verte du sirop violat , l'existence d'un sel alkali ; la décomposition des vitriols par le sel marin à base calcaire ; que le sel marin à base calcaire a la propriété de décomposer les aluns & généralement tous les sels neutres qui ont pour acide celui de vitriol ; de reconnoître les différentes terres absorbantes par des simples réactifs, & d'expliquer ce phénomène ; *découverte très-digne d'attention*, selon l'auteur de la nouvelle édition du *Dictionnaire de Chymie*, qui se l'attribue très-mal-à-propos, puisqu'elle se trouve clairement démontrée dans le *Parallele* publié un an avant la nouvelle édition du dictionnaire.

Toutes les découvertes qui sont insérées dans le *Parallele*, n'ont pas été suffisantes pour mériter l'attention des éditeurs du *journal de médecine* ; ne pourroit-on pas croire, s'ils n'ont pas eu des motifs particuliers, qu'ils ne les ont pas connues ; c'est au public à apprécier leurs talens, leurs connoissances en cette partie, & à les juger.

Les auteurs du *journal encyclopédique*, plus éclairés sans doute, ont fait l'éloge de ces découvertes, & ils ont prévenu le public que les chymistes ne les verroient pas avec indifférence. (*) Après un tel jugement sur des décou-

(*) Voyez le *journal encyclopédique* du mois de septembre 1777.

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Vertes utiles à l'humanité , je ne dois pas faire attention au langage & aux expressions d'une partialité trop marquée , pour faire tort à un ouvrage dirigé uniquement pour le bien public.

La 2e. note des éditeurs , ne contient que des allégations & des conséquences manifestement fausses : je les rappelle. M. Raulin dit en plusieurs endroits du traité analytique , que l'esprit éthéré minéral des eaux est incoercible ; que la nature a dérobé à nos sens le principe volatil des eaux de Pouillon ; que l'esprit volatil des eaux minérales n'est autre chose que l'esprit de la mine qui augmente leur propriété & leur vertu ; & enfin il établit dans le parallèle que l'esprit éthéré volatil minéral est dans les eaux de Pouillon sensiblement démontré ; les exemples de contradiction sont très-nombreux dans les écrits hydrologiques de M. Raulin.

C'est afficher bien des inconséquences , pour des éditeurs médecins qui font le métier de critique , qui exige toujours qu'on ait doublement raison. Ces prétendues contradictions sur l'esprit éthéré des eaux minérales , m'ont conduit insensiblement à une découverte que l'on devroit regarder sans envie.

Jusques vers le milieu de ce siècle , les physiciens , les chymistes , les académies avoient reconnu dans les eaux minérales , un principe volatil éthéré minéral qu'on considéroit comme l'esprit de la mine , qui donnoit aux eaux des qualités médicinales. Le docteur Venel , professeur de médecine à Montpellier , s'avisa vers l'année 1750 , de métamorphoser ce principe

volatil minéral, en air surabondant. Cette nouveauté plût, elle fut adoptée, bientôt les physiciens, les chymistes & les académies abjurèrent l'ancien système, & adoptèrent presque généralement la nouvelle opinion comme devant être placée parmi les dogmes de la nature; je fus long-tems après chargé par le gouvernement, de m'occuper des eaux minérales, je comparai l'opinion du docteur Venel, avec le judicieux système des anciens, je pris la défense de celui-ci, & m'élevai contre l'autre avec toute la ferveur qu'exigeoit la confiance dont on m'avoit honoré. Je publiai en 1772, le premier volume du *Traité analytique*; je commençai dans cet ouvrage de saper les fondemens de l'hypothèse de l'air surabondant, je l'ébranlai dans le second volume, & dans le parallèle, j'en ai enfin démontré le faux par des expériences répétées. Il est d'ailleurs constaté par ces expériences, que le principe volatil des eaux minérales est coercible, & que par conséquent il n'est pas air comme Vanhelmont en a prévenu dans ses ouvrages.

Avant ces expériences, je croyois, comme les physiciens, les chymistes & les académies, que ce principe volatil des eaux minérales étoit incoercible, je ne pouvois que lui donner cette qualité dans le *Traité analytique*; j'ai dû parler un autre langage dans le parallèle où il est prouvé que ce principe est un véritable acide volatil.

Telles sont les nombreuses contradictions que les journalistes me reprochent; je me rétracte

310 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'une opinion généralement reçue que j'avois adoptée moi-même, on me fait un crime de littérature d'avoir préféré le vrai au vraisemblable, & on ne rougit pas de m'avoir fait cette injustice. Que peut-on penser ? qu'à la vue de toutes ces découvertes insérées dans ce *Parallele*, les auteurs des notes n'y aient rien trouvé qui méritât leur attention ? Sans doute qu'ils sont excusables en ce qu'ils ne les ont pas connues.

Quand on est initié à faire de pareilles critiques, on peut hardiment tronquer des passages, mutiler des phrases & en imposer par de fausses citations ; c'est ce qu'ont fait les éditeurs sans se formaliser de la fidélité qu'ils doivent au public.

M. Raulin, disent-ils, reconnoît un esprit de la mine, un esprit éthéré des eaux de Pouillon, & sur-tout leur vertu purgative.

J'ai donné assez de preuves que les eaux de Pouillon sont imbues d'un principe volatil minéral, mais je n'ai jamais attribué à ce principe leur vertu purgative. J'ai dit au contraire, p. 191, du 2e. vol. du *Traité analytique*, que ce principe volatil des eaux de Pouillon, ajoute considérablement à l'action purgative du sel neutre qu'on en retire par évaporation, & qui perd de sa vertu purgative, lorsqu'il est séparé du principe volatil qui lui donnoit de l'activité dans l'eau.

Les éditeurs terminent leurs notes critiques, en disant que *M. Raulin suppose gratuitement l'esprit éthéré dans les eaux minérales*. S'ils avoient compris ce que j'ai dit de cet esprit éthéré, ils

auroient été convaincus de son existence en lisant le *Parallele*, où il est démontré qu'il rougit la teinture de tournesol, & neutralise l'huile de tartre ; que l'huile de tartre saturée d'un tel acide, acquiert la propriété de précipiter en blanc une dissolution mercurielle, au lieu que cette huile avant sa combinaison étherée, précipite toujours une dissolution mercurielle en couleur de brique.

A la vue de toutes ces injustices, je ne puis qu'en plaindre les auteurs, & me taire.

I I.

TACHES au soleil.

Le trente mai dernier, le ciel s'étant découvert, M. de la Lande a vû sur le soleil une grosse tâche qu'il y avoit déjà observée au commencement du mois, & qui avoit disparu pendant quatorze jours, dans l'hémisphere opposé du soleil. Cette tache, lors de l'observation, étoit à la même place que de grosses taches vues en 1752, 1764 & 1777, & M. de la Lande s'en est servi pour déterminer la durée de la rotation du soleil, qui s'est trouvée de 25 jours 10 heures exactement. On n'étoit pas encore parvenu jusqu'ici à observer un si grand nombre de retours d'une même tache. M. de Lande en conclut qu'elles appartiennent à des éminences ou montagnes d'un noyau fixe, opaque & solide dans le globe du soleil.

(*Journal de Paris.*)

SOLUTION du problème chymique proposé dans le journal de juillet.

On trouve dans le troisieme volume du *cours de Chymie* de MM. les académiciens de Dijon, la solution de ce problème, annoncé dans notre dernier journal, page 314. C'est la noix de galle qui fournit tous ces phénomènes.

(*Gazette de santé.*)

I V.

LETTRE sur les canards-chats , annoncés dans le journal de juillet , page 312.

MESSIEURS, vous avez annoncé un monstre d'une nature absolument inouïe. La description que vous en donnez , d'après la *gazette de santé* , se trouve dans toutes les autres gazettes , & dans tous les journaux. Elle fit impression , & l'auteur d'une lettre insérée dans un des N^o. du *courier de l'Europe* , attaque d'avance les incrédules qui oseront révoquer en doute le phénomène. Il ne défend pas apparemment de le présenter tel qu'il est & de l'apprécier.

Votre ouvrage a autant pour objet de relever les erreurs, que de faire connoître la vérité. Après avoir vu le monstre en question , je crois devoir vous en rendre compte , ne fût-ce que pour réduire le merveilleux qu'on y croit voir

voir à sa juste valeur, & pour mettre les auteurs des papiers publics, qui vous ont suivis, à portée de rectifier les idées peu exactes que leurs annonces auroient pu faire naître.

Que l'on parcoure les observations (certaines & exactes) sur les monstres, recueillies dans les livres d'histoire-naturelle & de médecine, tant anciens que modernes, on n'y en trouvera aucun qui ressemble au canard chat. La forme que l'on donne à ce métis & la manière dont on dit qu'il a été produit, semblent devoir également empêcher de croire à son existence.

L'accouplement donne naissance à des métis ou mulets lorsqu'il a lieu entre des animaux d'espèces voisines, & l'on fait à présent, à n'en pouvoir douter, que plusieurs de ces mulets sont capables de se reproduire : ils peuvent donc former souche. D'où il suit que dans les grandes divisions, & sur-tout dans les sous-divisions des espèces du regne minéral, on est en droit de soupçonner que la plupart des naturalistes ont établi des barrières inconnues à la nature. On les lui voit franchir quand on la considère de près, & c'est avec la plus grande circonspection que l'on doit borner son action.

Ici, Messieurs, l'accouplement n'a pas eu lieu entre un chat & la cane qui a fourni les œufs couvés par le chat, & cependant le monstre qui en est sorti tient, nous dit-on, de la nature de ces deux animaux; il est en même-tems oiseau & quadrupède. Avouez que l'admission d'un tel prodige ne reculeroit pas seulement les barrières dont je vous parlois tout à l'heure; mais qu'elle ren-

verferoit la loi la plus inviolablement observée dans la génération ; c'est-à-dire , celle de la copulation , sans laquelle il n'y a point de fécondation parmi les quadrupedes & les volatiles.

Les œufs couvés par le chat ont reçus , dirait-on , des altérations par les émanations de cet animal ; ce qui a donné lieu à une sorte de *superfécondation*. Mais deux fécondations , l'une opérée par un canard suivant la voie ordinaire , l'autre par un chat & au moyen de la seule incubation ; deux fécondations successives & produites dans le même œuf à des époques très-éloignées , & l'œuf se trouvant dans deux états très-différens ; quelles étranges assertions ! des expériences réitérées feroient à peines suffisantes pour les rendre admissibles.

Ne nous arrêtons pas plus long-tems à ces considérations & à de purs raisonnemens ; j'ai quelque chose de plus précis à vous dire sur le fait lui-même & qui les rend péremptoirs. C'est que ce fait n'est point tel qu'on l'a décrit. Le prétendu *canard-chat* n'est autre chose qu'un *canard* , monstrueux à la vérité , mais qui n'a rien de commun avec le chat qui l'a fait éclore. Il est quadrupede , & c'est en cela surtout qu'il est extraordinaire. Le bec est partagé en deux parties comme celui de tous les oiseaux. L'inférieure a sa longueur naturelle , mais la supérieure est très-courte & forme une espèce de museau qui ne ressemble à celui d'un chat que lorsqu'on ne le regarde pas avec attention. Les quatre pattes sont entièrement & complètement celles d'un canard , ainsi que tou-

res les autres parties qui le composent. Il n'a point de poils, mais bien un duvet semblable à celui qui recouvre le corps des cannetons nouvellement éclos. Il suit de tout cela que c'est tout-à-la-fois un *monstre par excès & par défaut*, qui s'est formé, comme mille autres, par quelques dérangemens dans l'opération de la génération, & que le chat n'y a eu aucune part, qu'il n'a fait par sa chaleur que développer un germe monstrueux, comme l'auroit fait la chaleur d'une poule ou de tout autre animal, ou celle d'un four à poulets.

Je ne parle que d'un seul canard-chat, parce que l'auteur qui en annonce trois, n'en a conservé & envoyé qu'un à Paris, parce que je n'en ai vu qu'un, & qu'encore bien qu'on m'en eût montré trois; je n'aurois apperçu dans eux que des *canards monstrueux*. Or ces fortes de phénomènes paroissent assez souvent, & personne ne s'avise plus de nos jours d'y chercher du merveilleux. J'ai l'honneur d'être &c.

CHANGEUX.

(*Journal de Paris.*)

V.

OBSERVATION sur l'éclipse de soleil qui a eu lieu le 24 du mois de juin dernier.

L'observation de l'éclipse que tous les astronomes attendoient avec impatience, a mal réussi à Paris; les nuages qui couvroient le soleil n'ont permis de voir le bord qu'à trois heures

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

53 minutes 33 secondes , à l'observatoire du college royal , & l'éclipse étoit déjà commen-
cée depuis quelques secondes. Ensorte que , sui-
vant l'estime de M. de la Lande , elle a dû com-
mencer à 3 heures 53 minutes 23 secondes.
Cet académicien a ensuite mesuré quelques pha-
ses jusqu'à 4 heures 27 minutes , que le ciel s'est
entièrement couvert.

L'observation de M. de la Lande a été con-
firmée exactement par celle que M. Dagelet a
faite à l'école militaire , où il faisoit très beau
dans ce moment. Il a observé la premiere im-
pression sur le bord du soleil à 3 heures 53 mi-
nutes 17 secondes. Ce qui fait 3 h. 53 m. 26 sec.
au méridien de l'observatoire du college royal ,
où M. de la Lande observoit ; & comme on
ne fauroit guere voir une impression sensible
que trois secondes après le véritable commen-
cement , il s'ensuit que l'éclipse a dû commen-
cer réellement à 3 h. 53 m. 23 sec. (*) L'ob-
servatoire de l'école royale militaire est un des
plus commodes & des mieux disposés qu'il y
ait. M. Dagelet l'ayant obtenu du prince de
Montbarey & du conseil de l'école militaire ,
a commencé à y faire un cours d'observations.
Il a eu sur-tout la satisfaction d'y placer un
grand quart-de-cercle mural de 8 pieds de rayon ,
le dernier & le meilleur qu'ait fait le célèbre

(*) Aucun autre astronome à Paris ou aux environs ,
n'a eu l'avantage d'observer exactement le commence-
ment de cette éclipse.

Bird en Angleterre. M. Bergeret, receveur-général des finances, amateur distingué des sciences & des arts, qui avoit fait construire à grands frais ce magnifique instrument, a eu la générosité très-rare de s'en priver lui-même, pour le confier à M. Dagelet, qui, par son zele & ses connoissances, étoit digne de ce sacrifice.



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

PRÉCIS d'une lettre de M. Salchow , docteur en médecine à Meldorf , professeur & médecin pensionné de la province de Suderdithmarschen , aux auteurs des recueils de Berlin , concernant un préservatif de la petite-vérole , constaté par l'expérience.

DAns le 5e. volume des *recueils de Berlin* , j'ai indiqué , comme un préservatif de la petite-vérole , la pratique de faire repasser le sang vers le placenta avant la ligature & la section du cordon ombilical , & j'y ai marqué le desir que j'avois de voir cette méthode constatée. Je m'empresse aujourd'hui de communiquer au public les expériences qui sont venues à ma connoissance depuis 8 ans.

Il y avoit déjà quelques années que j'avois fait faire des essais isolés , qui , cependant , ne pouvoient pas remplir mon objet , à cause des changemens de ma résidence , lorsqu'au com-

niencement de 1769, je me proposai d'enseigner aux sages femmes de la province de Suderdihmaschen cette méthode, & de les engager à la pratiquer : je leur dis donc de repousser prudemment, mais promptement, & le plus complètement qu'il seroit possible, vers le placenta, le sang contenu dans le cordon ombilical des enfans, aussitôt qu'il seroient venus au monde, en sorte que la portion de ce cordon qui resteroit attachée au fœtus après la section, fût évacuée du sang, du serum, & des autres liqueurs, autant qu'il se pourroit, & de n'appliquer la ligature, suivie de la section, qu'après cette évacuation.

J'ai recommandé également cette pratique dans mon instruction concernant l'éducation des enfans, publiée en 1773. J'y ai déclaré que je la croyois très-avantageuse pour la santé de ces petits êtres.

Je remarque à présent, que tous les enfans nés depuis 1769, & pour lesquels on a suivi cette méthode, ont été exempts de la petite-vérole. Cette maladie a fait des ravages terribles, à la fin de 1769 & en 1771, à Meldorf, plus souvent encore dans le voisinage, & même cette année-ci (1776) à Pinne; cependant, elle n'a attaqué que des enfans nés avant cette époque, ou sur qui l'on n'a point pratiqué cette méthode. Le nombre des enfans nés exclusivement à Meldorf depuis 1769, vivans encore, & que les sages-femmes ont traités d'après la méthode annoncée, est de 260; il n'y en a pas un qui ait essuyé la petite-vérole dans les épidémies en question.

Ces faits paroissent décisifs, & prouvent que, si l'on a l'attention de faire rétrograder le sang du cordon ombilical vers le placenta, les enfans en retirent non-seulement des avantages essentiels pour leur santé, mais qu'ils paroissent être encore à l'abri de la petite-vérole, en ce qu'on lui enleve le principe & le foyer de son existence. Quant à moi, d'après le petit nombre d'expériences que j'ai faites, je crois fermement, 1°. que cette pratique & l'usage du premier lait séreux des meres (*le colostrum*) préparent aux enfans une santé robuste & durable; 2°. que, si l'on néglige l'emploi de ces deux moyens, les nouveaux-nés contractent des dispositions non-seulement à la variole, mais à l'épilepsie, à la teigne, au larmolement, à l'écoulement des oreilles, au rachitis, & à beaucoup d'autres maladies ou incommodités dont ils peuvent être affligés, soit dans l'enfance même, soit dans un âge plus avancé.

Pour mieux m'assurer de l'utilité de cette méthode, comme préservatif de la petite-vérole, j'aurois désiré d'inoculer des enfans pour lesquels on l'eût employée; mais je n'ai pu faire cet essai, parce qu'on s'y est opposé. Peut-être d'autres médecins seront-ils plus heureux.

Pour donner une nouvelle preuve de l'utilité de cette pratique, on pourroit observer que les animaux coupent le cordon ombilical avec les dents, & le lechent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sang, avant de l'abandonner à lui-même, pour qu'il se desseche. Il préservent ainsi leurs petits, non-seulement de la variole, mais de presque toutes les autres maladies.

Qui fait si les personnes qui n'ont jamais eu le petite-vérole, quoiqu'elles eussent pu la contracter par la contagion, ou par l'inoculation, n'ont pas été traitées, comme je l'ai dit, par des sages-femmes qui suivoient cette méthode sans en connoître le véritable but ?

Si les souverains exhortoient les accoucheurs & les accoucheuses à suivre ce procédé, l'on seroit, vraisemblablement, bientôt convaincu qu'elle procure les plus grands avantages aux enfans & à leurs parens. C'est dans cette persuasion que j'ai fait mon rapport à mes supérieurs, & que j'ai sollicité des ordres pour la pratique générale de la méthode en question.

(*Gazette salulaire.*)

I I.

EXPÉRIENCES sur la guérison des foux;

M. Dufour, docteur en médecine, chirurgien aide-major de l'école royale militaire, ayant obtenu plusieurs succès dans le traitement de la folie par le moyen d'une méthode que son pere avoit heureusement employée à l'Hôtel-Dieu de Montpellier, sous les yeux des médecins & des magistrats de cette ville, a entrepris tout récemment, à Paris, la guérison de trois demoiselles dont la cure a été constatée par le procès-verbal des commissaires nommés à cet effet par M. le lieutenant-général de Police ; cures qui ont donné lieu aux nouvelles expériences qu'on fait actuellement sur des hommes pris à Bicêtre,

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sous l'inspection de quatre médecins, commissaires députés par la faculté pour suivre le traitement. L'état de ces malades a été constaté par ordre du magistrat & de MM. les administrateurs. MM. Gaulard, médecin, Brun, chirurgien en chef, & M. Faguiet, chirurgien aide-major de ladite maison, attestent dans leur procès-verbal dressé à Bicêtre le 27 mars dernier, avoir délivré au sieur Dufour *trois malades atteints d'une folie constante & furieuse* ; le premier détenu depuis neuf mois, le second depuis deux ans, & le troisième depuis sept ans ; tous trois avec la chaîne au col ou les fers aux mains. Ils avoient déjà subi les traitemens de l'Hôtel-Dieu de Paris. Deux de ces malades ont été entendre la passion le vendredi-saint, 21^e. jour de leur traitement ; depuis ce tems-là ils ont été de mieux en mieux & déclarés guéris par le procès-verbal & par le décret de la faculté de médecine ; quoique cependant on continue les remèdes à tous les deux, & particulièrement à celui qui étoit malade depuis sept ans.

Quant à celui qui étoit détenu depuis deux ans, & malade plus d'une année avant que d'avoir été conduit à Bicêtre, son délire est une vraie mélancolie que le sieur Dufour n'avoit jamais traité ; outre cela il a eu plusieurs autres maladies, telles que des vers ascarides, un cours de ventre sanguinolent, des accès de fièvre, & la jambe droite enflée & tachetée de plaques de différentes couleurs qui manifestent la présence d'un levain scorbutique, ce qui n'est pas encore entièrement dissipé : malgré cela, il va

actuellement très-bien, ne délire presque plus, se promene sur les boulevards, commence à entrer en conversation & à s'occuper de ce qu'on dit & de ce qu'on fait, ce qui donne de grandes espérances de guérison. On lui continue le remède combiné avec ceux qui peuvent combattre les divers accidens qui rendent cette mélancolie compliquée avec d'autres maladies.

Tel est le détail exact qu'on peut faire de cette nouvelle expérience qui, sans être finie, confirme les précédentes & laisse entrevoir que cette méthode employée sur des folies récentes les guériroient presque toutes. Cependant il est bon d'attendre que des expériences souvent répétées, nous apprennent s'il n'y a pas des espèces de folies qui résisteront à l'effet de ce remède, ou si au contraire on ne pourra pas étendre cette méthode à des malades qui ont quelques rapports avec la folie. Telles sont, la démence, la mélancolie, les affections hypochondriques, &c. &c.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

GUÉRISON d'une personne mordue par une vipère.

» On apprend de Lusignan, qu'une fille de
 » la paroisse de Sanxay, a été mordue à la
 » cuisse, le 6 avril dernier, par une vipère;
 » que le venin a eu des effets très-prompts &
 » très-marqués; que le sieur Bezard, chirurgien

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» de Sanxay , après avoir frotté la partie blessée
 » avec l'huile d'olives , a fait prendre à la ma-
 » lade un mélange de parties égales de quin-
 » quina & de sel ammoniac infusés dans le vin
 » blanc , (six gros de chaque sur une chopine
 » pris en trois verres de deux en deux heu-
 » res) & que ce remède a procuré une sueur
 » très-abondante qui a été suivie d'une guéri-
 » son complete , au bout de huit jours. «

Remarques.

Nous ne doutons nullement qu'on ne puisse remédier aux effets du venin de la vipere , par plusieurs moyens , sur-tout par les antiputrides les plus puissans , tels que ceux dont on parle. Cette observation confirme d'ailleurs le sentiment de M. l'abbé Fontana , qui a prouvé que ce venin étoit putride.

(*Gazette de santé.*)

IV.

ACCOCHEMENS extraordinaires.

M. Cadet , de l'académie royale des sciences , a communiqué à cette compagnie les faits suivans , dont les détails lui ont été envoyés par M. de Marcorelle , un de ses correspondans de la ville de Narbonne.

» Un des derniers jours du mois de mai
 » 1778 , dit M. de Marcorelle , une femme de
 » Toulouse , âgée de 63 ans , accoucha assez
 » heureusement de deux garçons , ils vivoient

» le trois du courant, jour auquel on m'écri-
» voit cette nouvelle ; peut être sont ils encore
» pleins de vie.

» Le premier du courant une femme, de la
» même ville, grosse de sept mois, accoucha
» de sept enfans ; elle fit d'abord trois garçons,
» & deux heures après quatre autres enfans,
» qui moururent tout de suite. Les trois pre-
» miers ont été baptisés le 2 dans l'église Mé-
» tropolitaine de S. Etienne, immédiatement
» après la cérémonie de la bénédiction d'une
» grosse cloche, à qui on a donné le nom de
» *Brienne*, qui est celui de l'archevêque de Tou-
» louse. Le concours de ces circonstances a fait
» que le baptême de ces trois enfans a eu un
» grand nombre de témoins. Deux de ces enfans
» sont mort le deux de ce mois ; le troisieme
» vivoit encore le trois, jour de la date de la
» lettre où ces faits sont consignés. La chute
» de la mere de dessus un mûrier où elle cueil-
» loit la feuille de cet arbre pour la nourriture
» des vers à soie, a sans doute occasionné la
» fausse-couche qu'elle a faite «.

(*Journal de Paris.*)



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

CHASSIS physiques du fleur Mallet.

» **C**Es chassiss, déjà connus de l'académie
 » des sciences de Paris, sont très-économiques,
 » en ce qu'ils ont l'avantage de ne point exi-
 » ger de feu & de tenir conséquemment lieu
 » de ferres chaudes. Une fermentation constam-
 » ment soutenue par la nature des couches, y
 » entretient le degré de chaleur nécessaire à la
 » végétation des plantes qu'on cultive. Dans le
 » même chassiss, séparé par une simple cloison
 » en vitrage, le thermometre y éprouve une
 » différence de huit degrés : dans une partie
 » on y trouve la température de la Provence,
 » dans l'autre celle de St. Domingue & les
 » fruits propres à chacun de ces climats. Ces
 » chassiss sont sur-tout favorables à la végéta-
 » tion des petits pois, fraises, melons & ananas.
 » On voit dans ce moment (30 avril dernier)

» chez le sieur Mallet, des figuiers plantés de-
» puis trois semaines dont les fruits sont de la
» grosseur d'une noix.

» Quant à l'ananas, on est communément
» quatre ans à en obtenir le fruit, & au moyen
» des chassis physiques, on obtient, sans le
» secours des terres chaudes, ce même fruit
» plus hâtif de dix mois, en le faisant prove-
» nir, bien entendu, d'œilletons, espèce de
» culture qui influe davantage sur leur goût
» & leur grosseur. «

» Le sieur Mallet, auteur d'un ouvrage in-
» titulé *beauté de la nature*, vient de faire gra-
» ver en taille-douce les plans & élévations de
» ses chassis; il y a joint une dissertation pour
» faciliter les moyens de les conduire; mais une
» simple description, quelque bien faite qu'elle
» soit, est toujours insuffisante & ne peut ja-
» mais suppléer à l'expérience si nécessaire dans
» la pratique des arts, & sur-tout dans celui
» du jardinage. Il n'en résulte que de compro-
» mettre l'invention & de constituer les parti-
» culiers dans des dépenses inutiles, c'est ce qui
» a déterminé le sieur Mallet à proposer les con-
» ditions suivantes :

» Le sieur Mallet fera construire sous ses or-
» dres les chassis physiques, les établira chez
» les particuliers, se chargera de donner tous
» les renseignements accessoires sur la prépara-
» tion & l'emploi des fumiers, sur la manière
» de faire les couches analogues à chaque solis-
» tice & aux différentes espèces de végétations. «

» Le sieur Mallet s'engage à aller six fois

328. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» chez chaque particulier , & d'y perfection-
 » ner l'établissement de ses chassis, pourvu que
 » l'éloignement des maisons où on voudra en
 » établir ne soit, distance de Paris, que de deux
 » à trois lieues, ce nombre de séance étant plus
 » que suffisant pour donner à l'amateur ou à
 » son jardinier tous les renseignements dont ils
 » auront besoin pour la conduite de ces chassis. «
 » On paiera douze louis, fix au moment de
 » l'établissement des chassis, & six autres au
 » bout de deux mois. «

» Les personnes disposées à souscrire pour-
 » ront voir ces chassis chez le sieur Mallet ,
 » au dessus de la barriere de Reuilly , fauxbourg
 » saint Antoine ; il est chez lui tous les après-
 » midi. «

Dès que les auteurs du *journal* de Paris eurent fait connoître les chassis du sieur Mallet ; par l'annonce qu'on vient de lire, chacun s'empressa d'aller chez cet agriculteur, pour juger par soi-même de cette invention précieuse au jardinage, qui supplée non-seulement aux serres chaudes, mais mérite sur elles la préférence, en ce qu'une serre chaude, ordinairement fort coûteuse par sa construction & par la quantité de bois qui s'y consume, n'a que la propriété de consumer pendant l'hiver les plantes exotiques, tandis que les chassis physiques joignent à cette propriété l'avantage de favoriser la végétation, & de donner des primeurs pendant l'année entière : en sorte qu'on y récolte également à Pâques & à Noël, des fraises, des melons, des petits pois, &c. &c.

» On voit actuellement dans ces chassîs,
» (disoient les auteurs du *journal* de Paris, le
» 15 juin dernier,) seize petits figuiers chargés
» de 5 à 600 fruits. Les premières figues sont
» prêtes à mûrir, & les secondes, qui jamais
» ne parviennent dans ce climat-ci à leur mâturité, l'auront acquise à la fin de l'été. «

» Une rareté, dont les curieux s'empres-
» ront de jouir, c'est un gradin de cent pots
» d'œillets, provenans de marcottes, tous fleu-
» ris & de la plus grande beauté. On fait que
» jamais on ne jouit dès les premiers jours de
» Juin de cette espece de fleur, qui ne com-
» mence à embellir nos jardins que vers le 20
» de juillet. Rien ne prouve plus en faveur des
» chassîs physiques que cette culture précoce,
» l'œillet étant une de ces plantes qu'on ne
» peut provoquer sans inconvénient.

» Mais une des productions les plus éton-
» nantes, c'est celle des mëlons, qui semés de-
» puis environ cinq semaines, touchent presque
» au moment de leur mâturité.

» MM. le comte de Tressan, le chevalier
» d'Arcy, Tillet & Jussieu, commissaires nom-
» més par l'académie royale des sciences, de-
» sirant calculer la supériorité des chassîs phy-
» siques sur les chassîs ordinaires, ont fait se-
» mer des mëlons dans les deux especes de
» chassîs, même exposition, même mélange de
» fumier, enfin toutes choses égales d'ailleurs;
» les mëlons des chassîs physiques ont aujourd'-
» hui onze poudes de circonférence sur six
» de longueur, tandis que ceux des chassîs

» ordinaires commence à peine à se mettre à
» fruit.

» On observera que les chassis physiques sont
» élevés de deux pieds & demi de terre , que
» l'espace , pour la circulation de l'air est de
» même hauteur , & qu'enfin ils sont en forme
» de voûte ; circonstance que le sieur Mallet
» regarde comme importante , & que d'après
» l'expérience , il regarde comme essentielle à la
» perfection de la végétation. «

Enfin , dans leur feuille du 4 juillet , les
journalistes parlent encore de cette découverte
utile.

» Plus la saison avance , disent-ils , & plus
» on est frappé de la comparaison des divers
» plants de melons du sieur Mallet. Ceux sous
» cloches ont à peine la grosseur d'une prune ,
» ceux des chassis plats ne sont guere plus avan-
» cés , tandis que les melons de ses chassis phy-
» siques , provenans de même graine & semés
» le même jour , ont acquis presque tout leur
» volume & touchent à leur maturité.

» Rien n'égale la bonté , l'excellence des
» fruits qui proviennent de cette espece de cul-
» ture. Les abricots qui tirent à leur fin , les
» figues qui sont en pleine maturité dans le
» moment actuel , donnent pour la faveur &
» le parfum , une idée des fruits de la Provence
» & de l'Italie à ceux qui n'ont point voyagé
» dans ces parties méridionales , & les person-
» nes à même d'en faire la comparaison n'y
» trouvent absolument aucune différence.

» Ce phénomène est très-aisé à expliquer. On

» fait que ce sont les chaleurs de l'été qui font
 » la bonté des fruits. Or, ici les fruits éprou-
 » vent cette chaleur bienfaisante; ils n'ont rien
 » à redouter des pluies, des vents, de la froi-
 » deur des nuits, des frimats, de ces alterna-
 » tives perpétuelles de l'atmosphère qui ralen-
 » tissent & dérangent la végétation. Ici un air
 » raréfié conduit le fruit par une marche gra-
 » duée & uniforme au terme de la végétation,
 » & tandis que les analogues sont exposés dans
 » nos vergers à six degrés de température,
 » ceux des châssis physiques en éprouvent 28
 » ou 30. «

Le concours prodigieux de personnes de tout
 ordre qui se transportent chez le sieur Mallet,
 & les applaudissemens que l'on prodigue à la
 nouvelle invention, justifient les éloges que nous
 avons donnés à son auteur.

I I.

*MANIERE de faire du pain avec la pomme de
 terre, sans addition d'aucune farine de grain.*

*Prenez parties égales de pomme de terre cuite
 & réduite en pulpe, & d'amidon ou fécule
 tirée de la même racine; formez du tout une
 pâte à laquelle on ajoute un peu d'eau où l'on
 a délayé de la levure de bière & un peu de
 sel. Par exemple, pour une livre de pâte, un
 gros de levure de bière & un scrupule de sel.
 Du reste, on suit le procédé ordinaire pour
 faire le pain. Celui-ci est blanc, agréable au*

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

goût, & nous paroît d'une ressource infinie pour les provinces. C'est à M. Parmentier, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois avec éloge, à qui l'on est redevable de cette nouvelle maniere économique de faire du pain. Nous ne saurions trop inviter ceux qui habitent les campagnes d'en faire l'essai.

(*Gazette de santé.*)

I I I.

CARTONS employés pour la décoration des appartemens.

Le sieur Gardeur, sculpteur, rue Fer-à-Moulin, fauxbourg S. Marcel, à Paris, qui a exécuté en carton les bustes du roi, de la reine & de la famille royale, a aussi imaginé d'exécuter de la même matiere, tout ce qui peut tendre à l'embellissement & à la décoration intérieure des palais ou maisons, comme corniches, frontons, bas-reliefs, encadrement de tapisseries, de glaces, de tableaux, tables, consoles, fauteuils, canapés, en un mot, tous les ouvrages qui s'exécutent & se font jusqu'à présent exécutés en bois & en plâtre. Nous croyons devoir rapporter un extrait du jugement qu'en a donné, le premier juin 1778, l'académie royale d'architecture, à laquelle il a présenté ses essais.

» Il nous a paru, disent MM. Franque, de
» Wailly & Antoine, commissaires nommés
» par l'académie, que les divers essais du sieur

» Gardeur ont déjà acquis un degré de per-
 » fection qui peut dès à présent rendre utiles
 » au public ces différens ornemens par la mo-
 » dicité du prix comparé avec celui des mêmes
 » ornemens exécutés en bois, & nous pensons
 » qu'en s'attachant, comme nous l'y avons in-
 » vité, à perfectionner & à donner à ces orne-
 » mens le degré de fini qu'exigent ceux qui
 » sont placés sous les yeux, il y auroit très-
 » peu d'occasions où l'on ne pût les substituer
 » à la sculpture en bois, & que même ces or-
 » nemens en carton feroient préférables dans les
 » décorations intérieures, en certains cas, à ceux
 » qui s'exécutent en plâtre, par la solidité de la
 » matiere qui paroît également propre à rece-
 » voir toute espece de dorure, ainsi que nous
 » l'avons reconnu par les morceaux de bor-
 » dures, de corniches & autres échantillons
 » que nous avons vus.

» Sur les différentes objections que nous
 » avons faites audit sieur Gardeur tant par rap-
 » port aux moyens d'appliquer solidement ces
 » ornemens que pour préserver la matiere de
 » toute destruction, & notamment de celle des
 » mites qui peuvent s'y introduire; le sieur
 » Gardeur nous a paru avoir prévu tous les
 » inconvéniens, & particulièrement celui de la
 » destruction du carton par les mites, en intro-
 » duisant dans la composition de sa pâte des
 » amers propres à empêcher ces insectes de s'y
 » attacher. «

I V.

*TOUCHES économiques, &c. de l'invention du
sieur Royer.*

Le sieur Royer, Me. écrivain & arithméticien, a inventé ces touches économiques, & un instrument mécanique portatif, en forme de livre, propre à calculer & à dresser sans papier & sans plume, les différentes regles de l'arithmétique universelle, avec 272 touches d'ivoire, y compris les fractions d'aunage, les fractions de la livre, les doubles chiffres, les doubles signes & caractères dont on fait un fréquent usage dans les différens calculs de mathématiques, de la géométrie, de l'algebre, &c. Cet ouvrage ingénieux, à l'usage des familles & des pensions, est mis à la portée de tout le monde : il est solide, léger, & de la plus grande utilité pour donner aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, la connoissance de tous les différens calculs universels.

L'auteur prend des pensionnaires. Il demeure à Versailles, rue de la paroisse Notre-Dame, chez le sieur Chambert pere, orfèvre, au fond de la cour, au 2d.

Ces touches économiques sont ajustées dans l'instrument, de sorte qu'elles se levent & se posent à volonté. On le place sur une table : on peut même le tenir à la main, si l'on veut calculer en se promenant. Trois cartes manuscrites très-lisibles, sont destinées à servir d'ins-

tructions. Il y en a deux en grand papier, de 14 pouces de long sur 19 de large ; & l'autre est en parchemin. La premiere contient l'explication & la valeur des chiffres, des fractions d'aunages, de la livre de monnoie, avec les poids, mesures, toisés, divisions du tems, du cercle, explication des signes & caracteres des mathématiques, &c. La seconde renferme l'explication & les opérations des quatre premieres regles de l'arithmétique, & la maniere dont on doit les faire avec les touches économiques, &c. Sur la troisieme, est l'explication des racines, quarrées & cubes, avec une table depuis un jusqu'à cent milliards. Cette table a été calculée & prouvée par M. Royer fils, âgé de 11 ans 1 mois, qui s'est servi de la méthode dont il s'agit.

Cet instrument, en forme de livre, n'a que 7 pouces & demi de long sur 5 & demi de large & 14 lignes d'épaisseur ; il est peint au vernis de la Chine, avec deux figures qui en représentent l'objet. Le prix de cet ouvrage est de 96 liv. Les personnes qui desireront se le procurer, s'adresseront directement à l'auteur : il prie d'affranchir le port des lettres & de l'argent. On trouve chez le même, le *Secrétaire Chinois portatif*, de son invention, tout garni, lequel sert d'écrtoire & de porte-feuille ; il est peint au vernis, avec deux figures Chinoises, & se met dans la poche d'une veste. *Prix 24 liv. & avec l'encrier & la poudriere d'argent, 39 liv.*

(*Avis divers.*)

V.

LETTRE de M. BLAKEY à M. MORAND, médecin de la Faculté de Paris, & membre de l'académie royale des sciences.

Nota. » Cette lettre auroit dû paroître dans
 » le journal, avant celle que M. Morand y a
 » fait inférer au mois de juin dernier, (*pag. 334*),
 » & à laquelle M. Blakey a répondu dans le
 » dernier journal, (*pag. 328*) : mais ne nous
 » ayant été remise que depuis quelques jours,
 » il ne nous a pas été possible de la faire pa-
 » roître avant celles qui, naturellement, ne
 » doivent en être que la suite. Nous la publions
 » d'autant plus volontiers, qu'elle contient des
 » détails qui ne peuvent être indifférens aux
 » personnes qui s'intéressent aux travaux des
 » mines.

AMSTERDAM, le 20 octobre 1777.

MONSIEUR,

Vous avez fait imprimer dans votre ouvrage sur le *charbon de terre*, des faits qui me concernent, sans m'en avoir prévenu, pour en savoir au juste la vérité; ainsi vous m'avez mis dans le cas d'exposer avec exactitude le fait : si c'est une impolitesse de le faire, sans vous en avertir, vous m'en avez donné l'exemple.

Vous dites, Monsieur, *pag. 1216*, que sur la fin du mois de février de cette année 1776. M. Blakey, auteur de la *description de l'art de construire*

truire les pompes à feu , approuvées de l'académie , étant à Liege , fit part à plusieurs personnes qu'il avoit le secret infallible de fondre la mine de fer avec la houille , () offrant d'en donner des preuves réitérées à ses frais , pour ensuite vendre son secret à l'état de Liege , moyennant la somme*

(*) La tradition dit que Houiller fut le premier qui découvrit le charbon de mine dans l'évêché de Liege : de-là , l'on a donné le nom de houille à cette matiere : néanmoins les Liegeois ne nomment houille que les grosses parties que l'on tire des mines , les petites parties conservent le nom de charbon , & les boules faites avec ce charbon & de la terre grasse , s'appellent *hochets*.

Les François n'ont pas eu cette complaisance pour ceux qui ont découvert ce chauffage dans les provinces du Forêt , de l'Auvergne , la Bourgogne , le Bourbonnois , la Normandie , &c. Ces François nomment ce minéral charbon de pierre , & charbon de terre , pour les distinguer d'avec le charbon de bois , & nullement houille , quoiqu'un auteur François veuille introduire ce mot Liegeois , en disant *houille , improprement dite charbon de terre*.

Les Anglois nomment le chauffage *coal* , le charbon , *pitt coal* , le charbon de fosse , *sea coal* , charbon de mer , suivant les endroits & la voiture par terre ou par mer , dont on se sert pour le transporter ; ainsi voilà assez d'exemples que le charbon de terre , ou de pierre , &c. est le nom , en François , du minéral qui sert si bien à nous chauffer ; & comme je suis un homme de l'ancienne mode , j'adopte plutôt mes vieilles habitudes que des noms qui ne signifient rien , quand on écrit en François , ou en Anglois : j'ai entendu que les Allemands nomment ce minéral , *stein-kohle* , charbon de pierre ; mais comme je n'entends pas cette langue , je ne l'affirmerai pas.

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de cinq cens mille livres , ou pour l'exécuter en société , moyennant , entr'autres conditions , que le produit , pour lui , seroit d'un quart de l'utile , qui , comme il l'annonçoit , devoit être au moins à 75 pour cent. Un citoyen très-intelligent , instruit & zélé pour sa patrie , s'étoit chargé d'abord de former la société , & eut en conséquence plusieurs pour-parlers avec M. Blakey , tant sur la maniere dont la société acquéreroit le secret , que sur les moyens de le mettre à exécution. M. Blakey propoisoit d'établir ses fourneaux & ses forges contiguës aux houillieres , sans égard si elles-sont ou si elles ne sont pas à portée des rivières ; il projettoit de tirer avec des machines hydrauliques , construites selon ses principes , une suffisante quantité d'eau pour faire tourner toutes les roues qu'il emploie à ses opérations. Les fourneaux & les soufflets devoient être d'une toute autre forme que ceux usités ; ces derniers étoient , selon lui , capables de renvoyer , d'un seul coup , l'homme le plus robuste. La dépense de la construction d'un des fourneaux , avec deux affineries , devoit se monter à *cent vingt mille livres dont M. Blakey auroit la disposition*. La même personne chargée de cette entrevue , lui a représenté que ses associés lui propoisoient d'abord la fonte dans des fourneaux ordinaires , & se faisoient fort de ne point manquer d'eau suffisante. L'affaire n'a point été suivie , ni de part ni d'autre.

Je ne conçois pas , Monsieur , l'intention de celui qui vous a donné cette information , mais je fais que les négociations devoient être des secrets pour tous autres que les personnes intéressées.

Voici le fait. Au mois de mai 1774 , on me fit la proposition de me donner cent mille livres & un intérêt dans l'affaire , si j'enseignois l'art de

fondre la mine de fer avec du charbon de terre : je ne pus accepter cette offre alors , parce que j'avois une machine à feu à construire pour faire tourner un moulin à eau. Trois mois après , cette machine étant au point que je pouvois l'abandonner à mes ouvriers , je me suis lié avec la personne qui m'avoit fait la proposition ci-dessus : j'ai fait plusieurs démarches relatives à cet objet , & enfin il a été conclu & signé un accord , (*) mais sur un pied différent de ce qui m'avoit d'abord été proposé.

Comme cette entreprise est de la plus grande utilité pour la conservation des bois de la France , la personne en question proposa au ministre d'accorder des privileges ou des récompenses , en cas de succès. M. Turgot renvoya l'affaire à M. de Trudaine. De mon côté , je me rendis à Versailles , chez un ministre qui m'a fait l'honneur de me recevoir dans son cabinet quand il m'a donné audience. Je lui expliquai les avantages qu'il en résulteroit pour le royaume : mais par une suite ordinaire aux hommes qui ne sont ni courtisans ni sollicitateurs , l'impatience me prit , je laissai l'autre intéressé à Paris pour faire ce qu'il jugeroit à propos , & je partis pour la Lorraine , afin de voir la forge de Dilling près la Sarre , & examiner si elle conviendrait à nos desseins. De-là , je me rendis dans l'électorat de Treves , pour visiter les lieux propres à placer une machine à feu que j'allois commander en Angleterre. Cela fait , je pris ma route par les Ardennes pour Liege , où je comptois trouver une personne qui m'avoit écrit que les états du pays me donneroient cent

(*) Le 7 avril 1775.

mille écus de Liege (500,000 liv. de France) si j'enseignoïis le secret de fondre la mine de fer avec du charbon de terre. Ne trouvant personne au rendez-vous , je continuai ma route pour la Hollande par Bruxelles , où je vis celui qui m'avoit écrit de Liege , & auquel je promis de revenir.

Arrivé à Rotterdam , d'où j'avois reçu plusieurs lettres relativement à la machine à feu qu'on y établissoit , je vis le grand besoin qu'on a en Hollande de machines hydrauliques ; j'allai à Amsterdam chargé d'une lettre pour l'architecte de la ville ; j'admirai la beauté des maisons & des canaux de cette ville , mais la puanteur de l'athmosphère m'y parut insupportable & je fus étonné qu'on n'y remédiât pas ; après avoir conféré avec un savant sur les moyens d'obtenir un privilege exclusif pour mes machines à feu en Hollande , je partis pour l'Angleterre.

De retour de Londres à Bruxelles , la personne qui m'avoit écrit sur les 500,000 livres , vint me trouver , & deux jours après nous partîmes pour Liege , afin de vérifier ce qu'il m'avoit dit des états ; mais à mon arrivée , je m'aperçus qu'il n'y avoit rien de certain.

Dans cet intervalle , je reçus une lettre de la personne avec qui j'étois en relation pour la fonte de la mine de fer en France. Il me faisoit part de ce que lui avoit dit M. de Trudaïne , & me demandoit de diminuer un cinquieme de mes profits , pour faciliter , disoit-on , l'établissement. Cela me rendit un peu indifférent sur ce qui se faisoit en France , d'autant plus que j'avois déjà acquiescé à diminuer sur la première offre qu'on m'avoit faite au mois de mai ; je répondis donc , en rappelant les premières propositions & ce qui s'étoit passé depuis , que je le priois

de me donner son avis sur ce que je devois faire. (*)

Les arts exigent de la droiture pour bafe. Quand on furprend un artifte dans un marché, on fe dupe foi-même, parce que la furprife ne fert qu'à lui lier les bras & l'empêcher d'agir.

Celui qui m'avoit écrit de Liege, à Paris, faisoit ce qu'il pouvoit pour me détourner & me distraire de toute affaire avec la France, & se donnoit des mouvemens pour celle de Liege, efperant que je lui donnerois quelqu'intérêt dans la fabrique de fer. La perfonne fur laquelle il comptoit me donna la connoiffance d'un noble de l'état, zélé pour l'avantage de fa patrie; mais aucun ne parlant de fournir ce qu'il falloit pour commencer, je me fuis occupé de monter la fabrique des machines à feu à Liege, tant pour être à la proximité de la Hollande & de la France, fuivant le befoin, que pour trouver des ouvriers à bon compte.

Au commencement de 1776, on me propofa encore, avec un air de myftere, la fonte de la mine de fer & fa fabrication en barres avec du charbon de terre : en conféquence j'ai chargé une perfonne, que je croyois mon ami(**)

(*) Je n'en reçus aucune réponfe.

(**) Cette perfonne ayant été élevée chez un avocat à Rouen, étoit censée entendre les affaires, mais elle mit tant de myftere & d'importance à ce qu'elle faisoit, que la négociation fut arrêtée. Ce négociateur fut affez fuffifant, pour dire que rien ne pouvoit fe traiter avant fon retour de la Hollande, comme s'il en eût été le maître, ou comme s'il avoit fu quelque chofe de la manipulation du fer, lui qui n'avoit pas feulement vu un four-

de négocier l'affaire , parce que je ne suis nullement propre à discuter des affaires d'intérêt ; je vis cependant une fois un des associés , homme d'esprit , & qui vouloit se charger de régler les conditions ; mais soit que le nouveau négociateur s'y soit mal pris , ou qu'il n'ait pas trouvé les autres d'accord , l'affaire a trainé en longueur , & la méfiance qui s'est introduite dans quelques esprits a suspendu entièrement l'effet de la négociation.

On écrivit , sur ces entrefaites , à un savant de Paris , pour avoir des informations sur l'article du fer ; mais l'on n'obtint que des réponses peu satisfaisantes , parce que ce savant ignoroit probablement , ainsi que ceux qui lui ont écrit , qu'il y a plus de vingt fourneaux en Angleterre dont le plus petit fait au-delà de quatre milliers de fonte , toutes les vingt-quatre heures , avec du charbon de terre. Enfin ce savant envoya le livre de M. Jars , qui n'est composé que d'ob-

neau , ni ne savoit pas comment on pouvoit faire un pouce de fer.

Au commencement de mars j'ai chargé ce prétendu ami d'une requête , pour moi , aux états à la Haye , mais la maladie qui me survint lui donna l'occasion de faire ce qu'il vouloit ; aussi ce ne fut qu'au 15 septembre que j'appris , qu'il vouloit mettre son nom dans ma requête ; & malgré que je me fusse fâché de cette supercherie , il a trouvé moyen de ne faire remettre ma requête à mon procureur que le 10 octobre.

Les intrigues de cet homme m'ont fait essuyer des petites fies à la Haye , dont je n'aurois jamais soupçonné des gens en place : cette anecdote tiendra sa place dans mon histoire des machines à feu.

servations sur différens travaux , & sur-tout sur les manufactures d'Angleterre, où M. Jars étoit connu pour un homme envoyé de France par M. de Trudaine, pour examiner & apprendre la méthode de travailler des Anglois : aussi son livre ne contient que les *fausses* informations qu'il eut sur le travail du fer & de l'acier, ainsi que des fourneaux.

Au mois d'octobre ou novembre, étant à la Haye, je reçus l'avis qu'on vouloit venir de Liege pour traiter avec moi, sur l'article du fer réduit en barres par le moyen du charbon de terre; mais comme je me disposois à retourner dans peu à Liege, cela fut différé. (*)

A mon arrivée, on me parla sur ce qu'on m'avoit écrit, mais l'entremetteur ne vouloit pas me faire connoître les personnes qui avoient dessein de s'y intéresser; de façon que tous ces mystères me dégoûtèrent, n'aimant point à être fondé, n'ayant d'ailleurs aucune vue cachée, je voulois qu'on fût aussi ouvert que moi, & je dis au négociateur mystérieux qu'il falloit que je visse ceux avec qui je devois être en relation, avant de faire les accords; cela mit fin à une affaire qui ne tendoit qu'à me faire parler inutilement.

Voilà, Monsieur, le vrai de la négociation du fer à Liege. J'ai été d'autant plus scrupuleux d'en rappeler toutes les circonstances que je fais que l'on doit être très-circonspect, même quand on parle des arts qu'on pratique; jugez combien

(*) On doit observer que je suis muni de tous les originaux servant de preuve probante à toutes ces assertions.

devroient l'être plus ceux qui n'y font point initiés ; je suis très-fâché qu'on vous ait fait mettre dans votre ouvrage ce qu'on y lit relativement à moi. Il seroit bien fâcheux , Monsieur , pour ceux qui liront vos grands in-folio, si le reste de votre traité étoit aussi défectueux que ce que vous y avez inséré sur mon compte.

Quand on vous a écrit que mes soufflets renverferoient d'un seul coup l'homme le plus robuste , sans doute on n'a pas voulu dire un Hercule , ou un Milon de Crotone ; mais je peux vous assurer qu'il faudroit un homme bien foible , pour être renversé par le vent le plus violent qu'on puisse faire passer par un tuyau d'un pouce & demi de diametre. Je me souviens d'avoir dit que j'avois vu chasser des charbons à vingt pas du fourneau pas des soufflets qui ont coûté près de trois milles livres sterling.

Vous saurez aussi , Monsieur , que j'ai dit que j'ai vu fabriquer dans ces forges , & sans un seul morceau de charbon de bois , le meilleur fer qui se fasse au monde , & d'une maniere plus simple qu'on ne peut le soupçonner ; je puis vous l'assurer , parce que je suis connoisseur dans la fabrique & l'emploi du fer & de l'acier.

Telles sont , Monsieur , les circonstances que j'ai été obligé de mettre par écrit , malgré moi , pour me remettre sur la voie , & pour ne pas passer pour un homme extraordinaire avec qui on ne peut pas traiter , comme ce que l'on vous a écrit le pourroit faire penser.

J'avois presque oublié de faire attention à l'ironie qu'on veut mettre sur mon compte , au sujet des fourneaux contigus aux mines de charbon de terre , *sans égard si elles ne sont pas à la portée des rivières , &c.*

Il y avoit sûrement d'autres raisons que celle-

là à décider , avant que d'être si avancé sur le point de fabrique ; mais au reste il faudroit qu'un homme , qui a l'art de faire quelque chose de fort simple dans les opérations , fût bien imbécile de faire son travail publiquement. Il seroit à la discrétion des pillards ; il y en a dans les arts & les sciences , comme je l'ai expérimenté plus d'une fois. Pour ce que le négociateur a dit , je n'en fais rien ; mais je fais qu'il m'a rendu le compte qu'il a voulu ; je l'ai reconnu trop peu scrupuleux pour accorder ses paroles avec ses vraies idées.

Pour ce qui est des fourneaux , près ou loin de la riviere , Monsieur le critique auroit dû observer qu'il falloit que l'artiste fût assuré de recevoir le fruit de ses peines & de ses inventions , avant que de sortir de chez lui ; alors on auroit pu considérer , s'il falloit faire passer la riviere contre les fondries , ou s'il falloit mettre les fondries au bord de la riviere , ce qui auroit mené au chapitre des accidens sur les eaux : on auroit vu ensuite s'il vaut mieux voiturier une charge de minéral aux fourneaux , ou s'il vaut mieux voiturier six charges de charbon de terre aux fourneaux. Je donne ce calcul à faire aux enfans , ils en viendront plutôt à bout que votre célèbre faiseur d'anecdotes , qui a oublié que ses paroles doivent être à l'unisson de ses idées.

Deux allégations , aussi bien fondées que tout le reste , sont de supposer que j'ai voulu faire dépenser en fourneaux , 12,000 liv. & que cet argent devoit être à ma disposition.

Je vous assure , Monsieur , que je n'ai jamais eu le front de dire de pareilles sottises , d'autant plus qu'il ne faut pas le tiers de cette somme

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pour faire des essais profitables. En second lieu ; je n'aime pas à être comptable , mais voici ce que l'on m'oblige de dire.

Tout artiste qui veut avoir le maniement des fonds , ne fait ce qu'il fait , parce qu'il a assez à faire , pour mettre son plan en exécution , sans vouloir se charger du détail insipide & ennuyeux de l'aveugle & ignorant Plutus , qui le met toujours dans le cas d'être soupçonné de mauvaise foi. Aussi je pense qu'un artiste qui desire de disposer des fonds , donne lieu de croire qu'il a de mauvaises intentions , pour ne pas dire qu'il est fripon.

MONSIEUR ,

*J'ai l'honneur d'être un homme
qui n'a jamais publié ni écrit
des faits non véritables ,*

WILLIAM BLAKEY.

P. S. C'est un ami qui m'a instruit de ce que vous avez bien voulu écrire sur mon compte , autrement je ne l'aurois pas su , car je vous assure que ni mon goût , ni mes affaires ne me donnent le loisir de lire des *in-folio* sur le charbon de terre ; étant sur-tout au fait de cette matière , & ayant demeuré deux ans dans l'endroit de l'exploitation des mines de mon associé , où j'ai vu tirer tous les jours cinq cents livres de charbon , à trois cents pieds de profondeur , 28 & 30 fois par heure , du même puits , sans chevaux , ni chaines & autres attirails qui rendent si compliqués & dispendieux les travaux établis le long de la Meuse.

Je n'entrerais pas , Monsieur , dans le détail des parties nécessaires à expliquer l'exploitation de pareilles manufactures , parce qu'un mem-

bre de l'académie royale des sciences de Paris, est censé savoir la théorie & le fond des arts mieux qu'un praticien comme moi, qui n'ai travaillé que cinquante ans sur le fer & l'acier.

Je ne puis m'empêcher de revenir sur le ridicule qu'on vous a fait répandre sur mes soufflets de forge : aussi je vous marque un fait sur lequel vous pouvez compter. Dans l'endroit où j'ai vu fabriquer le fer, où j'ai demeuré trois mois, & où j'ai fait quatre voyages, il y a sept fourneaux pour fondre le minéral avec du charbon de terre ; leurs soufflets sont mis en mouvement par l'eau qu'élèvent cinq grandes machines à feu à levier, on y brûle plus de trois cens mille livres de charbon de terre toutes les vingt-quatre heures.

V I.

[VOITURES en carton.]

M. de Monfort, ancien officier des deux corps de l'académie & de l'artillerie de S. M. Sicilienne, aujourd'hui ingénieur de Mgr. le duc d'Orléans, adjoint & directeur des plans du roi, à l'hôtel royal des invalides où il demeure, vient de renouveler une construction de voiture que la nécessité lui fit entreprendre il y a quelques années en Afrique, où il voyageoit pour son amusement & pour son instruction. La difficulté des chemins lui suggéra d'essayer d'exécuter une voiture en carton, que ses domestiques pussent facilement l'enlever & la transporter dans les passages les plus difficiles. L'exécution de ce projet eut un plein succès. M. de Monfort en

racontoit, il y a quelques mois , les détails à un grand prince qui avoit l'air d'en douter : il n'en fallut pas davantage pour déterminer l'auteur à tenter de nouveau la même entreprise, qui lui a tout aussi-bien réussi que ci-devant.

Ce carton n'est pas plus flexible que le bois & il en a toute la solidité ; son épaisseur n'est que de deux lignes dans les plus grandes voitures , qui sont huit fois plus légères que les voitures ordinaires de la même grandeur. C'est à cette même légèreté qu'elles doivent la plus grande partie de leur solidité. Sont-elles dans le cas d'éprouver quelque rude coup de rimon ou autre chose semblable ? elles reculent & le vernis dont elles sont recouvertes en est seul endommagé. Il regne la plus forte antipathie entre l'eau & ce vernis. Les voitures de M. de Montfort sont à l'épreuve de l'humidité, & supportent indistinctement le froid & le chaud ; elles doivent toute leur force & cette espèce d'insensibilité à la préparation de la colle dont on se sert pour les construire.

Ce carton est susceptible comme le bois d'être ferré ; il prend toutes les formes qu'on veut lui donner ; on en peut faire des cabinets , des salons portatifs , des meubles pour les plus riches appartemens , des vases , des bateaux , des gondoles , des baignoires. On voit sur-tout un grand nombre de ces derniers objets , chez M. de Montfort.

Nous n'oublierons point de parler des brancards & des trains qu'il fait construire ; étant absolument dégagés de fer , ils sont d'une légè-

reté presque effrayante pour ceux à qui l'on n'en a pas démontré la solidité. M. de Monfort a trouvé le secret d'amalgamer le nerf de bœuf avec le bois, de n'en faire, pour ainsi dire, qu'un seul & même corps ; & il résulte de cette union une élasticité, un liant dans les mouvemens qui en font l'agrément & la solidité.

(*Journal de Paris.*)



TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

M. Beauzée, de l'académie françoise, a adressé à MM. les auteurs du *journal de Paris* une lettre, où l'on trouve deux faits bien intéressans pour les ames sensibles : voici comment il les raconte lui-même : » A la fin de 1743, M. de Prémontval, qui faisoit à Paris, avec le plus grand succès, des leçons publiques & gratuites de mathématiques, & s'en assuroit ainsi de particulières, qui le dédommageoient, se trouva forcé, par quelque sentence consulaire, de vivre dans la retraite, & de renoncer, par conséquent, à une ressource dont il ne pouvoit jouir qu'en allant en ville. Il pensa à une autre ; ce fût de tirer parti du manuscrit de l'ouvrage qui parut depuis sous le titre de *l'Esprit de Fontenelle*. Mais il lui falloit le consentement par écrit de l'auteur qu'il avoit extrait ; il ne pouvoit aller le solliciter, & il m'en donna la commission. L'aimable académicien n'avoit jamais oui parler de M. de Prémontval ; il m'interrogea sur son âge, sur

» son état, sur la cause qui l'empêchoit de ve-
» nir lui-même, & l'on juge bien que je lui
» prêtai la première maladie qui me passa par
» la tête, au lieu d'avouer la véritable. Mais un
» cœur honnête a aussi de la sagacité : M. de
» Prémontval, dit alors Fontenelle, n'a que 35 à
» 36 ans ; il est malade, il ne peut ni venir me
» voir, ni attendre sa convalescence : j'ai, je crois,
» un excellent remède contre une pareille maladie.
» Là-dessus il me quitte un instant, & revient
» bientôt avec un sac de 1200 liv., qu'il me
» prie de remettre à celui qui m'a envoyé,
» quoiqu'il ne connût ni lui, ni moi. Je me
» défendis de m'en charger, parce que je n'a-
» vois que la commission de demander son con-
» sentement pour imprimer ; mais je fus obligé
» de lui donner ma parole d'honneur que je
» reviendrais le lendemain, mieux instruit des
» intentions de M. de Prémontval. Je revins en
» effet, chargé d'une lettre de remerciemens &
» d'acceptation : dès que je fus annoncé, M. de
» Fontenelle sortit de son cabinet avec le sac ;
» & il me parut très-flatté que je fusse autorisé
» à le recevoir. *L'Esprit de Fontenelle* fut bientôt
» imprimé : un exemplaire en fut envoyé au
» véritable auteur par le rédacteur, sous pré-
» texte que celui-ci étoit encore malade ; & quel-
» ques semaines après, il quitta Paris sans avoir
» vu son bienfaiteur. J'avoue que ce procédé
» m'indigna d'autant plus qu'il ne me fut plus
» possible de cultiver un grand homme, dont
» le cœur & les vertus m'avoient inspiré autant
» de vénération que j'avois eu jusques-là d'ad-

» miration pour ses talens & pour son esprit.
 » Quatre ans après, j'allai m'établir à Ver-
 » dun , ma patrie. Au bout de quelques mois ,
 » je tombai dans une maladie dont la durée
 » épuisa mes petites avances , & me jetta dans
 » une détresse dont je ne rougis point , parce
 » que *pauvreté n'est pas vice*. Un jour que je me
 » plaignois de mes malheurs à M. Défandrouins ,
 » aujourd'hui lieutenant-colonel au corps royal
 » du génie, alors jeune officier nouvellement
 » réformé, il fut le premier à me rappeler ce
 » que je lui avois appris de la généreuse bien-
 » faisance de Fontenelle; il me proposa de lui
 » écrire , & de lui exposer fidèlement ma situa-
 » tion. Je sentis tout le prix de l'amitié qui
 » dictoit ce conseil ; mais je fis remarquer à mon
 » ami que l'ingratitude de M. de Prémontval
 » devoit avoir dégoûté M. de Fontenelle d'être
 » bienfaisant sans examen ; que cependant mon
 » nom ne lui étant point connu , & mon pro-
 » pre intérêt ne me permettant pas de lui in-
 » diquer que j'eusse eu la moindre part à un
 » événement que je regardois comme un crime ,
 » je ne devois espérer de lui aucun secours , à
 » moins qu'il ne fût insensible à l'offense. *N'en*
 » *doutez pas* , me repliqua avec chaleur le jeune
 » militaire, que mon récit avoit mis dans le
 » parti de Fontenelle ; *un cœur si disposé à com-*
 » *patir aux malheurs de l'humanité, doit l'être éga-*
 » *lement à oublier ses faiblesses*. Il insista , & me
 » jura qu'il ne me quitteroit point qu'il n'eût
 » de moi une lettre pour Fontenelle , afin de
 » la mettre lui-même à la poste. Je la fis par

» complaisance, & sans aucun espoir de succès.
 » Quel fut mon étonnement, lorsque six jours
 » après je reçus la réponse la plus honnête,
 » qui me grondoit, d'un ton véritablement
 » affectueux, de ce qu'en faisant connoître mes
 » besoins, je n'indiquois aucune voie pour me
 » faire parvenir le secours ! L'académicien se
 » félicitoit du bonheur qu'il avoit eu de ren-
 » contrer quelqu'un qui lui avoit donné une
 » lettre de change de 600 liv. à vue, incluse
 » dans la lettre qu'il m'adressoit. «

I I.

Dans l'hiver de 1766, la Baïse, riviere qui traverse la ville de Nérac, resta gelée pendant quelques jours. Plusieurs personnes s'y promenerent; mais, au dégel, tout le monde s'en éloigna; un enfant eut, néanmoins, la témérité d'aller presque au milieu de cette riviere, qui est très-profonde : la glace lui manque; il étend les bras & reste suspendu, la tête au-dessus de l'eau; personne n'ose le secourir; un forgeron, nommé Pugos, arrive, s'élance sur la glace, & retire du gouffre le petit étourdi. Quelques années après, un autre enfant tomba dans la même riviere, & disparut aussi-tôt; plusieurs personnes, témoins de cet accident, jetèrent un cri, & s'assemblerent sur la rive. Pugos quitte sa forge, accourt en chemise, & couvert de sueur, demande dans quel endroit est tombé l'enfant, plonge, & le rapporte à demi-mort; mais des secours bien administrés dissipent son

asphyxie. Puges, ce nouveau *brave homme*, s'est signalé, & se signale encore tous les jours dans de semblables occasions, sans avoir d'autre rémunérateur que sa conscience; ses vertus même ne seroient connues que dans une petite ville de Gascogne, si nous n'en eussions été instruits par un de ses concitoyens.

(*Journal encyclopédique.*)

I I I.

Le nommé Thomas, de Monfort-l'Amaulry, âgé de 77 ans, obligé de mendier pour sa subsistance, fut arrêté, il y a peu de tems, par la maréchaussée, & conduit dans les prisons de Mantes. Il lui restoit un fils, soldat, qu'il n'avoit pas vu depuis 11 ans; ce fils obtient son congé, & revient dans sa patrie; à son arrivée, il apprend que son pere a perdu la liberté; il va aussi-tôt solliciter son élargissement à l'intendance de Paris; on la lui refuse; il ne se rebute point; enfin, après plusieurs voyages, & beaucoup d'instances, on le lui accorde. Il retourne à Monfort, loue une petite charrette, & va chercher son pere; il se présente à la prison, & demande à lui parler: ce respectable vieillard s'avance, en chancelant, vers son fils, & s'évanouit à son espekt; la joie, la tendresse le suffoquent, il expire dans ses bras. Ce fils infortuné se trouve mal; revenu à lui, il passe la nuit auprès de son pere, sans boire ni manger, & ne le quitte que lorsqu'il lui a fait ren-

dre les derniers devoirs. (*) Un peintre
& sensible devroit s'emparer de cette to-
scène , pour lui donner sur la toile l'inté-
le simple récit qu'on vient d'en faire , et
dans les âmes tendres & vertueuses.

I V.

Le 3 du mois d'avril dernier , il se passa
scène bien attendrissante à Moulinet , près
Poitiers , chez M. de Beauregard , subdélégué
général , qui faisoit le tirage de la milice. Le
sort avoit nommé soldat Jean , fils de Jacques
Plumereau ; il s'étoit approché du commissaire
pour se faire enregistrer & signaler , suivant l'u-
sage ; mais il paroïssoit affecté , il lui échap-
poit quelques larmes ; son frere , Jacques Plu-
mereau , âgé de 21 ans , s'en apperçoit ; il de-
mande à lui être substitué , & donne son nom.
L'aîné se refuse à cet arrangement ; le cadet
insiste. *Je suis destiné* , dit-il , *à servir ; je suis*
moins âgé que toi ; tu pleures ; moi , j'irai de bon
cœur , & tu resteras avec notre pere.... Ils n'é-
toient point d'accord. Le pere paroît. Il est pris
pour arbitre. Le jeune homme est content....
Son pere va le nommer.... Il se trompe. Le
vieillard ne décide point. Ses enfans lui sont
également chers. Il les regarde , il s'attendrit.
C'est à vous , mes amis , dit-il , *à vous arranger* ,

(*) Cet article a été communiqué par M. Nuvé de
Boinville , avocat au parlement de Paris.

*vous êtes tous deux mes enfans. Ce débat géné-
reux se termine, & le plus jeune est établi soldat.*

V.

Un ecclésiastique n'ayant pour tout bien que le revenu très-modique d'une cure de la campagne, dont il est titulaire, à 7 lieues de Châtelleraud, avoit à répéter contre un particulier de la même ville plusieurs années d'arrérages d'une rente foncière ou legs dû par lui à sa cure. Après plusieurs demandes amiables infructueuses, le pasteur se vit obligé d'en venir à une demande judiciaire. L'assignation donnée fut suivie lentement ; le débiteur promettoit souvent de payer. Enfin, au bout de 5 années de patience & de délai, le créancier obtint une sentence, & fit exécuter le débiteur. Celui-ci, dans cet intervalle, étoit devenu paroissien de son créancier ; pour éviter l'enlèvement de ses meubles, il paie les frais de l'exécution entre les mains du porteur des pièces, & va offrir au curé le principal de sa dette, en lui demandant remise des intérêts : ces deux objets formoient une somme d'environ 42 liv. Le pasteur est ému de sa situation ; & regrettant de lui avoir fait de la peine, quoiqu'il en eût le droit après tant d'indulgence, il lui fait remise des intérêts & du principal. Voici un extrait de la lettre qu'il a écrite à son procureur (M. Faulcon de Marigny), pour cesser les poursuites : » Lorsque je commençai l'affaire, » mon débiteur n'étoit ni mon voisin, ni mon

» paroissien; il est aujourd'hui l'un & l'autre;
» je lui dois des égards. J'ai été certainement
» plus fâché que lui du parti extrême qu'il m'a
» forcé de prendre, sur-tout dans un tems où
» il auroit dû reconnoître de ma part beaucoup
» d'honnêteté & de modération. Aussi, pour ré-
» paration, je lui fais le sacrifice de tout ce
» qu'il me doit jusqu'à ce moment. Je m'es-
» timerai heureux si ce nouveau témoignage
» de ma bonne volonté peut effacer l'impression
» désagréable que cette exécution peut lui avoir
» donnée contre moi, malgré moi-même. Je
» souhaite que vos cliens, en semblable cas,
» traitent aussi bien leurs débiteurs. «

V I.

On a lu dans le journal de juillet, page 353 ;
la relation d'un acte de courage & d'humanité
de la part du sieur Martineau, de Croix-de-
Vie en bas Poitou, capitaine d'une petite bar-
que, qui, sans être retenu par le danger, s'est
embarqué avec un autre marin dans un canot,
& ensuite dans une chaloupe de pêche, pour
aller secourir une barque des tables d'Olonne,
qui avoit fait naufrage en sortant du port de
S. Gilles. Aussi-tôt que M. le comte de Blossac,
intendant du Poitou, a été informé de cet évé-
nement, il en a fait la vérification, de laquelle
il est résulté que non-seulement le capitaine Mar-
tineau méritoit les plus grands éloges, mais qu'il
en étoit dû également au sieur *François Lambert*,
des Sables, qui est le marin que l'on n'a pas
nommé dans la relation.

M. le comte de Bloffac ayant informé de ces faits M. Necker, directeur-général des finances, en a reçu une réponse, datée du 26 mars, par laquelle M. Necker lui mande, que sur le compte qu'il en avoit rendu au roi, S. M. avoit jugé que les sieurs Martineau & Lambert, ainsi que les matelots qui, animés par leur exemple, les avoient suivis, méritoient des marques de sa bienfaisance & de sa satisfaction, & qu'elle vouloit bien en conséquence accorder une gratification de *deux cents livres* à chacun des capitaines Martineau & Lambert, & *cinquante livres* à chacun des matelots. M. l'intendant ayant donné les ordres pour faire délivrer les gratifications à ces braves marins, elles leur ont été distribuées publiquement sur le port des sables d'Olonne & sur celui de S. Gilles. On a choisi le jour où il y avoit un plus grand concours de monde sur ces deux ports. On a fait battre la caisse; on a donné aux héros de la fête tous les éloges qu'ils méritoient. Le public, qui en a été témoin, a élevé un cri général d'applaudissement à leur belle action, & partagé leur reconnoissance envers le souverain bienfaisant qui l'a récompensée. Ce fut un spectacle bien intéressant pour tous les bons citoyens. Nous présumons qu'on sera charmé de connoître les noms des braves matelots qui ont partagé les dangers & le courage des capitaines Martineau & Lambert; ce sont *Jacques Jodet, Etienne Delavaux, Innocent Ragonneau, de Croix-de-Vie, & Maurice Lambert*, des Sables, frere du capitaine Lambert dont on vient de parler.

VII.

Le nommé Renard , demeurant dans le diocèse du Mans , paroisse de Ceran près Foultourte , vient de prouver que la probité la plus inviolable est de tous les rangs & de toutes les conditions ; qu'elle se trouve avec la pauvreté & même avec le besoin le plus urgent. Cet homme très-pauvre étoit marié depuis environ quatre ans , à une veuve chargée par son premier mari , d'un dépôt de 240 liv. pour remettre à des parents mineurs. Cette femme vient de mourir de langueur , après une maladie longue & coûteuse. La misère & le besoin augmentoient de jour en jour , au point que la malade engagea son mari à prendre quelque argent sur le dépôt confié , se reposant sur la reconnaissance & le bon cœur des mineurs , qui temporiseroient jusqu'à ce qu'ils fussent en état de leur remplir cette somme en entier : l'honnête homme refusa toujours de toucher à ce dépôt sacré , quelque fût son besoin , augmenté par la privation du petit bénéfice que lui produisoit un regrat de sel , qui lui a été enlevé depuis deux ans ; pour éloigner l'occasion d'infidélité , & la tentation , Renard remit ce dépôt entre les mains d'un honnête marchand. Pour soulager sa femme dans la longue maladie à laquelle elle vient de succomber , il a préféré de vendre successivement son linge & les autres ustensiles de son ménage. Ce trait d'une fidélité rare à l'épreuve de la tendresse conjugale & des mauvais conseils

de la grande misère , vient d'être adressé à l'auteur de l'affiche du Mans , par M. Bouvier de la Rue , docteur en théologie , & vicaire de ladite paroisse. Il seroit à souhaiter que de pareils exemples fussent recueillis pour nourrir le cœur & pour honorer la patrie.

(*Journal des sciences & beaux-arts.*)

VIII.

Le 12 mai dernier à une heure après-midi, le petit canot du vaisseau le *Roland* , contenant vingt personnes , chavira dans la rade de Brest ; six ont été noyées , & n'ont point reparu ; les autres ont été secourues par les canots des vaisseaux voisins , & portés environ trois - quarts d'heure après à bord du *Roland*. Le plus affecté de tous , étoit le chevalier de Marbotin , enseigne de vaisseau , qui étoit regardé par l'équipage comme mort. M. Groffier , chirurgien-major du *Roland* , jugeant que cette mort ne pouvoit être qu'apparente , lui administra les moyens connus , mais avec certaines restrictions qu'il fera observer dans un mémoire qu'il se propose de faire insérer dans le journal de Médecine. Effectivement après quatre heures d'un travail continuel , le chevalier de Marbotin donna quelque signe de vie , & insensiblement on le rappella à son premier état. Ce brave officier instruit de tout ce qu'on avoit fait pour lui , a témoigné sa reconnoissance de la manière la plus généreuse au chirurgien qui lui a rendu la vie. Voulant pareillement reconnoître le zèle de deux matelots

matelots qui l'avoient secouru lorsqu'il étoit entre deux eaux, il leur a assuré à chacun, par acte devant notaire, une pension équivalente au tiers de la paye que le roi leur donne, & susceptible d'augmentation proportionnellement aux grades auxquels ces matelots peuvent parvenir. Il a aussi donné aux matelots des différens vaisseaux qui avoient sauvé les autres personnes, la moitié d'une année de ses appointements.

(*Mercur de France.*)

V I I I.

Le bureau de la ville de Paris, instruit que le nommé *Suttin*, gagne-denier sur les ports, s'est jetté tout habillé dans la rivière pour secourir un enfant qui se noyoit; qu'il a sauvé, a mandé ledit *Suttin*, & a encouragé son zèle en lui faisant donner une récompense.

(*Journal de Paris.*)



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

Pendant le cours de ses études, un jeune homme de grande espérance avoit vu naître dans l'université de Paris, cette heureuse institution des prix publics, source d'émulation & d'encouragement, qui a fait époque & révolution dans les études. Envoyé pour la première fois, en 1748, à ce concours de tous les collèges réunis, il ne fut pas même nommé à la distribution. En 1749, il eut un *accessit*. En 1750, il compose & meurt dans l'intervalle de la composition à la distribution. Une curiosité secrète, un intérêt juste & tendre pour la mémoire de ce jeune homme ayant attiré quelques amis de sa famille à la solennité de cette distribution, le premier nom qui frappa leurs oreilles, fut celui qu'ils desiroient & qu'ils craignoient d'entendre: *Alexander-Claudius le Jau de Chamberjot, à collegio Dormano-Bellovaco*. Le second fut encore le même, le troisième encore... Enfin, il avoit remporté le premier prix dans tous les genres de composition, dans tous les objets du concours,

On se souvient encore au parlement & à l'université de l'effet que cet événement fit dans l'assemblée, & du deuil que la nouvelle de cette mort, jointe à l'éclat de tant de triomphes répandit sur la cérémonie. M. Piat, alors syndic de l'université, qui proclamait les vainqueurs, en retrouvant tant de fois ce même nom, laissa tomber la liste, & par ses larmes & par quelques mots entrecoupés fit un éloge du mort, qui retentit dans tous les cœurs, & auquel toute l'assemblée répondit par un cri de douleur & d'attendrissement. Nous nous faisons un plaisir de rendre ici ce foible hommage à un nom aujourd'hui éteint, qui ne sera peut-être rappelé que dans cette occasion, & que nous aurions pu voir briller parmi les noms célèbres à qui ces premiers triomphes en ont procuré dans la suite de plus éclatans & de plus durables.

I I.

La France eut tant de revers en 1636, que le cardinal de Richelieu désespéroit presque tout-à-fait du salut de l'état. Le duc de Weymar vint à la cour prendre des mesures avec ce cardinal. On proposa le siège d'une place dans le conseil du roi; & comme le P. Joseph la jugeoit importante dans la nécessité présente, il interrompit brusquement le duc de Weymar; qui trouvoit l'entreprise trop périlleuse; il lui montra du bout des doigts les postes qu'il devoit occuper, & les endroits foibles par où la place pouvoit être emportée. Le duc de Wey-

mar voyant que le roi & le cardinal le laissent parler, l'écoula paisiblement, quoique très-choqué de l'audace du capucin; & quand il eût fini, il lui répondit fièrement : *Cela seroit bon, monsieur Joseph, si l'on prenoit les villes avec le bout des doigts.* Cette replique ingénieuse le mortifia beaucoup; en effet, il étoit ridicule à un capucin de faire des leçons de guerre à un général tel que le duc de Weymar.

I I I.

Le brave Crillon avoit pour rival Buffi d'Amboise, qui prétendoit seul au titre de *brave*. Celui-ci s'étoit déjà battu avec lui à Paris, & lui donna un nouveau défi dans une ville d'Allemagne, où Crillon venoit de faire une action d'éclat. Ils accompagnoient l'un & l'autre le duc d'Anjou en Pologne. Buffi, dans l'intervalle du défi & du combat, se fit une affaire avec des seigneurs Allemands, sur lesquels il s'étoit jetté, l'épée à la main. Il fut arrêté, mis en prison & condamné à mort. Le généreux Crillon vole à son secours, prend sa défense, sollicite vivement, trouve des amis qui le secondent, & parvient enfin à obtenir la grace & la liberté du criminel. Buffi, confondu de ce trait de générosité, & encore plongé dans la première surprise, voit arriver un gentilhomme qui lui annonce que Crillon l'appelle au défi qu'il lui a donné. Buffi part, & va au contraire assurer son bienfaiteur de sa reconnoissance. Crillon insiste, & lui dit : » Je vous ai sauvé d'une mort honteuse ; mais je dois à l'honneur d'ex-

» poser ma vie pour me venger de l'insulte que
» vous m'avez faite ». Buffi lui demanda s'il
vouloit le faire regarder comme un monstre d'in-
gratitude, & lui remit son épée, ne voulant
jamais s'en servir contre lui. Enfin, Crillon se
rendit, & les deux plus braves hommes de leur
tems furent les plus amis.

I V.

Rafacès quittant la Perse, se réfugia dans
Athenes. Il offrit à Cimon, qui y commandoit,
deux coupes pleines de pieces d'or. Lequel des
deux veux-tu que je sois, lui dit Cimon, ou
ton mercénaire ou ton ami ? *Mon ami*, répon-
dit Rafacès. Eh bien, repliqua Cimon, reprends
ton or ; si je suis ton ami, il fera sans doute
à mon service quand j'en aurai besoin.

V.

La reine Christine de Suede avoit dit plusieurs
fois qu'elle réservoir une chaîne d'or pour la
dédicace que M. de Scudéry lui faisoit de son
Alaric. Mais comme M. le comte de la Gardie,
loué dans ce poëme, étoit tombé dans sa dis-
grace, la reine desira que ces louanges fussent
retranchées. Scudéry répondit que quand la
chaîne d'or seroit mille fois plus pesante, il ne
détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié. Cette
fierté déplût à la reine, qui ne récompensa point
Scudéry ; & le comte de la Gardie, obligé de
reconnoître la générosité du poëte, ne lui en fit
pas même compliment.

BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

IL disseccamento delle Paludi Pontine, &c. *Le dessèchement des marais Pontins ; poëme in-4to.*
Rome, 1778, chez Cafaletti.

M. l'abbé Testa, professeur de logique & de métaphysique au college romain, est l'auteur de ce poëme élégant, dans lequel il célèbre une des entreprises les plus utiles du regne de Pie VI. Quelques avantages cependant qu'on doit attendre du dessèchement des marais Pontins ; quelque reconnoissance que doivent exciter la sagesse & la bienfaisance du souverain qui signale son administration par de pareilles entreprises, il y a eu des gens qui n'ont pas eu honte de critiquer celle du dessèchement des marais Pontins, les uns comme inutile, les autres comme trop difficile & trop frayeuse. M. Testa s'élève avec force contre ces détracteurs obscurs, & réfute en beaux vers leurs vaines objections. » Quoi ! s'écrie-t-il, » on a pu mettre un frein à l'orgueilleuse fureur de tant de fleuves impétueux qui soule- » voient souvent leurs ondes redoutables pour » ravager les fertiles campagnes d'Italie ; on a

» pu enchaîner la mer même, la mer qui se joue
 » des immenses vaisseaux chargés de richesses de
 » l'inde & de bronze guerrier, & qui les disperse
 » comme des plumes légères; l'audace des hom-
 » mes a su opposer à ses efforts des digues si
 » puissantes, que dans les mêmes lieux où le chan-
 » geant Protée conduisoit autrefois le troupeau
 » écaillé, on voit des palais superbes, des tours
 » aériennes élever leur tête de marbre, tandis
 » que Neptune frémit en vain de courroux, lan-
 » çant avec fracas ses vagues orageuses pour
 » renverser ces remparts inébranlables, & agi-
 » tant son trident terrible; & on ne pourra re-
 » primer l'orgueil insensé de la nymphe de l'Uf-
 » sente ou de quelque autre fleuve inconnu,
 » qui gonflé de hardiesse malgré la disette de ses
 » ondes (*povero d'umor gonfio d'ardire*) se dé-
 » borde & court vaguement dans un terrain ma-
 » récageux ?

L'auteur rappelle le dessèchement des mêmes marais Pontins, fait autrefois sous Jules-César, & les entreprises du même genre exécutées à diverses époques sous les souverains pontifes; & mêlant adroitement la fable avec l'histoire, il recrée son lecteur par la variété & l'agrément des épisodes, sans perdre de vue cependant les louanges de son héros.

(*Efemeridi di Roma.*)

RACCOLTA di opuscoli fisico medici, &c. *Ré-
 cueil d'opuscules physico-médicaux. Volume X,*
 (*) dédié à M. le marquis don Ignazio Zuc-
 chelli, &c. in-12. avec une gravure. Florence,
 1778.

(*) *Esprit des journaux*, mars 1778, page 365.

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. le docteur Targioni , savant médecin de Florence , auteur de cette collection , en a changé la forme & la distribution ; au lieu d'en faire paroître un volume tous les mois , il a trouvé plus commode de n'en publier qu'un par trimestre ; mais ce volume contient le triple de matieres , ainsi cela revient au même. C'est à celui que nous annonçons que commence le changement. Le premier article qu'il contient est un *essai sur la nature de l'air & les diverses especes d'air* , par M. Jérôme Barbarigo , professeur ordinaire de physique dans l'université de Padoue. Voici un passage de cet essai qui peut en donner une idée. » Tous ces fluides élastiques , dit l'auteur , » ou diverses especes d'air , ne sont autre chose » que les particules qui se dégagent des corps par » la combustion , la fermentation , la distillation , » & qui se mêlent & se combinent diversement » avec le feu & avec les particules de l'air environnant ; & de ces mélanges & combinaisons qui peuvent varier à l'infini , doivent naître des fluides plus ou moins semblables à l'air atmosphérique , plus ou moins différens , plus ou moins nuisibles ou salutaires aux animaux , aux plantes , &c. plus ou moins approchans de la nature des sels acides , nitreux , vitrioliques , alcalins , &c. « Cet opuscule est suivi de *réflexions sur la sécrétion de la bile* , par M. Jacques Maclurg , traduites en Italien par M. le docteur Mocchetti , médecin de Crémone avec des notes de ce dernier pour servir de suite aux *expériences sur la bile de l'homme* , insérées dans le tome VI de cette collection. On trouve ensuite la traduction de la recette publiée par ordre du roi de Prusse contre la morsure des chiens enragés. Enfin le volume est terminé par des lettres de divers auteurs sur des questions de phy-

sique & de médecine, parmi lesquelles on en distingue une de M. D. Ignazio Monti, sur la recette contre l'hydrophobie dont on vient de parler; deux de M. Marat, médecin des gardes du comte d'Artois, sur une maladie particulière des yeux; une de M. Alexandre Volta, sur l'influence que l'air inflammable des marais, & l'air phlogistique peuvent avoir sur la santé; & une de l'éditeur, M. Targioni, qui contient la description d'un appareil qu'il a imaginé pour faciliter l'usage de l'air fixe en médecine.

(*Novelle letterarie.*)

NOTIZIE della vita & degli scritti di Francesco Maria Zanotti, &c. *Mémoires concernant la vie & les écrits de François-Marie Zanotti, recueillis & publiés par M. Jean Fantuzzi, in-8vo.* Bologne, 1778; & se trouve à Rome, chez Grégoire Settari.

Ces mémoires sur la vie & les écrits du célèbre Zannotti doivent faire partie d'une histoire littéraire de Bologne, dont M. le comte Fantuzzi s'occupe depuis long-tems, & qui contiendra les vies des hommes célèbres que cette ville a produits. François-Marie Zannotti a mérité une place distinguée dans le nombre par les ouvrages qu'il a publiés en plus d'un genre. Nous donnerons dans notre journal prochain quelques détails sur ce savant Bolonois, qui est mort le vingt-cinq décembre de l'année dernière.

RIFLESSIONI pratiche sul canto figurato, &c. *Réflexions pratiques sur le chant figuré, par M. Jean-Baptiste Mancini, maître de chant de la cour impériale de Vienne, académicien philharmonique; troisième édition revue, corrigée &*

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

augmentée. In-8vo. Milan, chez Joseph Ga-
leazzi.

Le mérite de cet ouvrage est suffisamment connu ; il a été traduit en François peu de tems après qu'il a paru, & son succès a été général. La nouvelle édition que M. Mancini donne au public, contient réellement des augmentations considérables, & entr'autres des réponses aux objections que l'auteur(*) d'un savant ouvrage imprimé en 1775, sous le titre de *Regole armoniche*, &c. a proposées contre quelques principes relatifs à la maniere dont les maîtres doivent accompagner les élèves dans le chant. Le pere Martini, célèbre par ses profondes connoissances en musique, a lui-même exhorté M. Mancini à publier cette nouvelle édition ; & voici un extrait de la réponse de ce savant religieux à notre auteur, qui lui demandoit son avis sur ce sujet. » Com-
» ment pouvez-vous hésiter à publier une nou-
» velle édition de votre livre, & devez-vous
» avoir besoin de mon conseil pour vous y dé-
» terminer ? Mais, puisque vous me demandez
» mon sentiment, je vous dirai en peu de mots,
» que dans le grand nombre de livres de musi-
» que que j'ai eus entre les mains, j'en ai trouvé
» très-peu d'exacts, d'instructifs & de savans com-
» me le vôtre. Parmi les discours philosophiques
» de Jean-Camilie Maffei, imprimés à Naples
» en 1562, il y en a un sur le chant & les
» passages. Mais l'auteur, après avoir donné une
» description physique de l'organe de la voix,
» & indiqué quelques moyens de la conserver &

(*) M. Manfredini, maître de chapelle de la cour
impériale de Russie.

» de la perfectionner , passe ensuite à enseigner
 » la maniere d'orner le chant avec des passages
 » selon le style de ces tems-là , & il ne dit rien
 » de plus. L'auteur anonyme du livre intitulé ,
 » *Libertà del cantore* , imprimé à Lucques en
 » 1752 , s'occupe du chant moins que de toute
 » autre chose. Pierre-François Tosi paroît à la
 » vérité avoir traité de plus près cette matiere
 » dans son livre intitulé : *Opinioni antiche e mo-*
 » *derne , o siano osservazioni sul canto figura-*
 » *to* , &c. imprimé à Bologne en 1725. Avec
 » tout cela, j'ai vu un exemplaire de cet ouvrage
 » tout apostillé de la main de l'auteur , qui
 » prouve qu'il avoit résolu de le faire réimprimer
 » avec divers changemens occasionnés par de
 » fortes objections que lui avoient faites quelques
 » habiles professeurs de ce tems-là. Mais votre
 » ouvrage n'est point susceptible de semblables
 » critiques ; on n'y peut reprendre aucun défaut ,
 » il est complet dans toutes ses parties , & rien
 » n'y manque pour la perfection , &c.

(*Esemeridi di Roma.*)

OPUSCOLI scelti sulle scienze e sulle arti , &c.
Opuscules choisis sur les sciences & sur les arts ,
tirés des mémoires des académies , & des autres
recueils philosophiques & littéraires , des ouvra-
ges les plus récents , Anglois , Allemands , Fran-
çois , Latins & Italiens , & de manuscrits ori-
ginaux & non réimprimés. Vol. I, in-4to. Mi-
lan , 1778 , chez Joseph Marelli.

Ceci est la continuation de l'ouvrage périodi-
 que , qui paroissoit tous les mois chez Marelli ,
 sous le titre de *Choix d'opuscules intéressans* ; &
 dont nous avons parlé plusieurs fois dans ce
 journal. L'éditeur a pris un nouvel arrangement ,

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& au lieu de publier un volume in-12. par mois ; comme cela s'est fait jusqu'à présent , on fera paroître un volume in-4to. par semestre. La souscription est de seize paolis romains par année. Pour faire connoître dans les pays étrangers les nouvelles productions Italiennes , on imprimera à part à la fin de chaque année , tous les opuscules que l'Italie aura fournis à cette collection , & le prix du volume sera en raison de sa grosseur. On va faire aussi réimprimer en trois volumes in-4to. pour la commodité des nouveaux souscripteurs , les trente-six volumes in-12. publiés antérieurement par Marelli.

(*Novelle letterarie.*)

DISCORSO sopra la scienza militare , &c.
Discours sur la science militaire de Torquato-Tasso. In-8vo. Turin , chez les freres Rey-cends.

Le maréchal de Puysegur a mis Homere à la tête des écrivains militaires ; dernièrement M. de Sigrais , capitaine de cavalerie , n'a pas fait difficulté de dire que Virgile avoit parlé de la guerre dans son *Enéide* , comme César dans ses commentaires ; & on rapporte que le Grand-Condé s'écria autre fois en assistant à une représentation de Sertorius , où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre ? C'est donc le privilege des grands poètes de parler savamment de l'art des héros , sans l'avoir jamais pratiqué. M. le comte Jean-François Galeani Napione di Cocconato Passerano , auteur du discours que nous annonçons , prétend que ce privilege a été aussi commun au Tasse , & que ce prince des poètes épiques modernes , qui a chanté l'*armi pietose* , étoit très-versé dans la science des armes. Ce discours est divisé en

fix chapitres. Dans le premier, l'auteur traite de la science militaire des poètes épiques, & fait voir que le Tasse a surpassé de beaucoup dans cette partie les poètes Italiens qui l'ont précédé, & même les poètes des autres nations. Dans le second, il relève l'intelligence que le Tasse a montrée dans le choix des troupes dont il compose l'armée des Croisés, dans la manière dont il les fait marcher & dont il dispose les préparatifs de la défense & de l'attaque de Jerusalem. Il développe de même dans les chapitres suivans, les autres détails militaires de ce poëme, & il conclut en disant que le Tasse paroît avoir encore mieux entendu la guerre de siege que la guerre de campagne.

(*Efemeridi di Roma.*)

LA regalia de' tesori ne' pontifici domini, &c. *Exposition du droit de régle revendiqué par les souverains pontifes sur les trésors trouvés dans leurs domaines ; dédiée à S. E. le cardinal Guillaume Pallotta, pro-trésorier-général de S. S. Pie VI; par M. Joseph-Jean Bufferli, d'Imola, &c. avec un supplément contenant des monumens pour la plupart inconnus, & quelques consultations de M. de Rossi, avocat fiscal sur ce sujet, recueillies & publiées maintenant pour la première fois. In-folio. Rome, 1778, chez Lazarini.*

M. Bufferli, commissaire de la chambre apostolique, a composé cette dissertation à la prière du cardinal Pallotta à qui elle est dédiée. Il prouve que le droit des souverains de s'approprier les trésors qui se découvrent dans leurs domaines, est consacré par le consentement de toutes les nations modernes. Grotius s'explique ainsi à ce

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sujet dans son livre *de jure belli & pacis. Germaniæ populi thesauros addixerunt principi, atque id nunc jus commune est, & quasi gentium. Nam & in Germaniâ, & Galliâ, & Angliâ, & Hispaniâ, & in Daniâ id observatur.* Tous les autres publicistes ont pensé de même, & ils ne différen-
 rent que par les raisons qu'ils donnent de cette loi aujourd'hui universelle en Europe ; les uns, comme Grotius, prétendant que cette loi ne fait qu'attribuer au fisc les choses trouvées sans maître ; les autres soutenant que ces choses que les jurisconsultes appellent *nullius*, sont comprises dans cette *occupation* universelle qu'on suppose exercée par le souverain lorsqu'il occupe une terre ; d'autres enfin pensant que puisqu'il est nécessaire d'assigner aux princes un revenu pour subvenir aux frais du gouvernement, il n'y a rien de plus juste que de lui transférer le domaine des choses qui n'ayant point proprement de maîtres, peuvent lui être attribuées sans faire tort à personne. Du droit, M. Bufferli passe au fait, & prouve que les souverains pontifes ont toujours obligé ceux qui découvroient des trésors d'en porter au fisc une partie, quelquefois le quart, quelquefois le tiers, quelquefois même la moitié. Il cite à cette occasion différentes lettres des papes, Innocent III & Nicolas III, insérées dans son supplément. Au reste, M. Bufferli ne dissimule pas que ce droit de régale étoit inconnu dans la république romaine, & même sous les premiers empereurs romains ; il fait voir au contraire que dans ce tems-là les trésors appartenoient tous entiers à ceux qui les avoient découverts. Il rapporte entre autres preuves ces vers d'Horace :

Oh si urnam argenti fors quam mihi monstret, ut illi

*Thefauro invento , qui mercenarius agrum
Illum ipsum mercatus aravit , dives amico
Hercule !*

& ceux-ci de Perse,

*Illa sibi introrsum , & sub linguâ murmurat : oh si
Subastro crepet argenti mihi seria , dextro
Hercule !*

Nous croyons bien avec M. Bufferli , que le droit de régale sur les trésors étoit inconnu du tems d'Horace & de Perse ; mais il nous semble que leurs vers ne prouvent rien , car aujourd'hui que ce droit est établi par-tout , on ne manque pas pour cela de gens qui seroient très-contens de trouver un trésor. Ce qui est beaucoup concluant , c'est le titre *de thesauris* du code de Justinien , cité par M. Bufferli.

(*Efemeridi di Roma.*)

DELLA patria potesta , &c. *De la puissance paternelle , essai moral & politique de D. André Carli , noble Milanois. In-8vo. Florence , chez Gaétan Cambiagi.*

Cet essai est très-court , mais très-bien fait & rempli d'érudition ; l'auteur y fait connoître la nature & l'origine de la puissance paternelle , l'extension & les modifications qu'elle a reçues en différens tems , & il ne laisse rien à desirer sur ce sujet.

(*Novelle letterarie.*)

IL tempio della Folia , &c. *Le temple de la Folie ; en un seul chant ; par M. le comte Octave Girolamini. In-8vo. Lucques , 1778.*

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les journalistes de Rome font le plus grand éloge de ce poëme, écrit d'un style moitié noble & moitié badin, mais toujours agréable & harmonieux. Nous citerons le commencement pour donner à nos lecteurs une idée du ton de l'ouvrage.

» Adieu terre, adieu mer ; je m'éloigne de
 » vous & je m'élançe dans une route que le ciel
 » interdit aux mortels ; la hardiesse de mon des-
 » sein ne me fait ni trembler ni pâlir, quoique
 » je n'aie point les ailes d'Icare. Zetus, Calais,
 » je me ris des vôtres ; Borée, les tiennes ne
 » suffisent pas pour mon voyage. Déjà mon Pé-
 » gase galoppe dans l'air, je suis assis sur son dos,
 » & j'ai Apollon en croupe. Mon coursier animé
 » par le Dieu aux blonds cheveux, dirige sa course
 » vers le globe de Cinthie, & je ne crains point
 » l'accident de ce Dieu, que Jupiter, d'un coup
 » de pied, précipita du haut du ciel dans l'isle
 » de Lemnos. Me voilà arrivé en un instant où
 » Astolfe est venu avant moi, & a trouvé le
 » bon sens de Roland. Le pays s'appelle la lune,
 » Jupiter a accordé ce séjour au peuple lunati-
 » que ; là, la nuit, l'érebe & le chaos regnent
 » tour-à-tour avec le crépuscule. Les hi-
 » bous tristes & plaintifs parcourent l'empire de
 » la déesse à trois formes ; les mouchérons y
 » bourdonnent en volant au milieu des noirs es-
 » saims de chauve-souris. Tandis que je
 » descends du coursier léger suivant l'ordre d'A-
 » pollon, un tourbillon de vent s'élève en sifflant,
 » m'enveloppe & tourmente ma chevelure. Moi,
 » pour fuir l'orage qui me menace, je cours d'un
 » seul élan à la porte d'un temple, sur le fron-
 » tispice duquel on voit écrit : *qui est fou a droit*
 » *d'entrer dans le temple de la Folie.* Je recule
 » aussi-tôt ; il ne m'est pas permis. dis-je à Phœ-

» bus , d'entrer dans ce temple , puisque l'accès
 » en est interdit à tout homme de bon sens. Quoi
 » donc ? me dit Phœbus , tu ignores sans doute
 » que la sphere du bon sens est fort étroite : frap-
 » pe , & on te répondra d'entrer. Que crains-
 » tu ? prends courage , songe enfin que tu es
 » poëte , &c. «

(*Efemeridi di Roma.*)

A N G L E T E R R E.

THE travels of Hildebrand Bowman , &c. *Voyages d'Hildebrand Bowman , écuyer , dans les pays de Carnovirria , Taupiniera , Olfactaria & Auditante , dans la nouvelle Zelande ; dans l'isle de Bonhommica & dans le puissant Royaume de Luxo-Volupto dans le grand continent méridional. In-8vo. Londres , chez Cadell.*

Tandis que les géographes disputent sur l'existence d'un continent méridional , voici M. Hildebrand Bowman qui en arrive & qui en rapporte des particularités fort curieuses. Il nous apprend qu'il s'embarqua en 1772 sur l'*Aventure* , pour le fameux voyage de la mer du Sud. Le vaisseau s'étant arrêté à *Charlotte-Sound* dans la Nouvelle-Zélande , notre voyageur & dix autres personnes de l'équipage , descendirent à terre pour faire des provisions fraîches ; ses compagnons furent malheureusement tués par les Sauvages qui étoient cannibales , & lui , pour se soustraire à leur fureur , fut obligé de mener une vie solitaire comme Robinson Crusoë. Il trouva le moyen de s'échapper de ce pays barbare , qu'on appelle *Carnovirria* , & s'étant embarqué sur un canot qu'il avoit découvert par hasard sur le rivage , il traversa un bras de mer , & arriva

au pays de *Taupiniera*. Les habitans de ce pays ont assez de ressemblance avec les taupes ; leurs yeux sont tellement conformés qu'ils n'y voyent que la nuit. Ils sont encore distingués par des queues, du reste des hommes. M. Bowman quittant ce peuple misérable , alla dans une contrée voisine , nommée *Olfactaria* , dont les habitans ont le sens de l'odorat d'une délicatesse extrême , jusqu'à pouvoir le disputer aux meilleurs chiens de chasse. De-là , il passa dans le pays d'*Auditante* , où les gens ont l'ouïe aussi fine qu'on a l'odorat susceptible dans le pays d'*Olfactaria*. Le hasard le conduisit ensuite dans l'isle *Bonhommica* , dont les habitans ont six sens. Ce sixieme sens qu'ils ont de plus que les autres hommes , est le sens de la conscience ou le sens moral qui est chez eux au plus haut degré de perfection. Aussi M. Bowman fait un portrait fort avantageux de ce peuple.

» Les habitans de *Bonhommica* , dit-il , sont
 » braves , généreux & vertueux ; mais ils ne
 » font usage de leur courage que pour servir leur
 » pays , & leur vertu ne les rend ni austeres
 » ni présomptueux. Ils sont fortement attachés
 » à la liberté & très-économes , tant pour con-
 » server leur indépendance , que pour être en
 » état d'assister les pauvres. Les grands qu'on
 » appelle *Lurgows* , sont très-respectés , ce qu'ils
 » ont soin de mériter par leur maniere de vivre ;
 » mais les grandes vertus & les grands talens
 » attirent encore plus de considération que le
 » rang & la naissance. Un homme vertueux n'est
 » pas méprisé dans ce pays , parce qu'il est pau-
 » vre , ni un riche respecté uniquement , parce
 » qu'il est riche. Les hommes sont en général
 » assez gais dans la conversation , mais on y
 » voit peu d'hommes brillans , légers ou étour-

» dis. Dans les cercles, une modeste réserve est
» le caractère des femmes, mais dans leurs mai-
» sons & avec leurs parens, elles s'affranchissent
» de cette contrainte, & sont très-vives & très-
» aimables..... La polygamie est inconnue parmi
» eux ; mais le divorce y est permis dans trois
» cas seulement, pour cause d'infidélité, ou d'in-
» compatibilité d'humeurs ou de stérilité ; mais
» il est rare qu'on y ait recours dans ce dernier
» cas..... Pour empêcher que les mariages, qui
» doivent se faire par affection, ne se fassent par
» intérêt, les loix ne permettent pas que les
» femmes héritent ; mais leurs parens leur laissent
» en mourant une pension suffisante pour qu'el-
» les puissent soutenir le rang dans lequel elles
» ont été élevées ; & lorsqu'elles se marient,
» cette pension retourne au chef de la famille.
» En cas de divorce, le mari est obligé de leur
» faire la même pension, ou une plus grande
» s'il est d'un rang supérieur à celui du pere de
» sa femme. Les hommes épousent souvent des
» femmes au-dessous d'eux, parce que cette iné-
» galité n'influe point sur le sort de leurs enfans ;
» mais il est rare, ou plutôt il n'arrive presque
» jamais qu'une femme se mésallie. Ils ont le plus
» grand respect pour leurs parens, ils remplissent
» à leur égard, tant qu'ils vivent, tous les devoirs
» qu'impose la nature ; & quand ils viennent à mou-
» rir, ils n'ont point recours à un entrepreneur
» pour les débarrasser de leur corps aussi-tôt
» qu'ils ont rendu l'ame. Mais tous ceux que
» l'excès de l'affliction n'empêche pas de rem-
» plir ces tristes fonctions, prennent soin eux-
» mêmes de la sépulture de leurs peres, avec une
» douleur vraiment sentie, sans vaines exclama-
» tions & sans larmes affectées. Ils font de fré-

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» quentes visites aux tombeaux qui renferment
 » des dépouilles si cheres, pour se rappeler la
 » mémoire des auteurs de leurs jours, & les
 » bienfaits sans nombre & les sages instructions
 » qu'ils en ont reçus. Leur gouvernement est une
 » monarchie limitée comme celle de la Grande-
 » Bretagne; le pouvoir du roi ou de la reine
 » est restreint par les *Lurgows* qui composent la
 » chambre des Lords, & par les députés du
 » peuple qui composent la chambre des bour-
 » geois.... Les membres des deux chambres ont
 » de fréquentes occasions, comme chez nous,
 » de montrer leurs talens oratoires; mais leur
 » sens moral produit un mauvais effet dans ces
 » circonstances, car il les oblige à ne dire pré-
 » cisément que ce qu'ils pensent sur les matieres
 » mises en délibération, & par conséquent il
 » abrège beaucoup leurs harangues, & arrête les
 » élans de leur génie. «

De ce pays bien digne d'être visité par les
 voyageurs Européens, M. Bowman nous con-
 duit dans le royaume de Luxo-Volupto, qui
 nous offre un spectacle tout différent & beaucoup
 moins étrange, à une petite particularité près,
 c'est que dans ce pays, quand une femme a man-
 qué à la chasteté, il lui pousse aussi-tôt des ailes
 aux deux épaules; la même chose arrive aux
 hommes qui ont séduit une jeune fille ou une
 femme mariée. A chaque rechûte les ailes vont
 en croissant, mais elles disparoissent aussi gra-
 duellement, quand on a un repentir sincere de
 ses vices.

» Vous voyez, dit l'auteur, les hommes &
 » les femmes faire tout ce qu'ils peuvent pour
 » cacher ces malheureuses ailes sous leurs habits;
 » mais leurs efforts sont inutiles; à moins qu'elles
 » ne soient très-petites..... Il croît aussi des ailes

» sur la tête des femmes , mais celles-là ne sont
» qu'un signe de dissipation ou d'ambition ; on
» observe seulement assez généralement que
» quand les aîles de la tête sont venues à une
» grande hauteur , il en pousse aussi-tôt sur les
» épaules ; les hommes appellent cela *s'emplu-*
» *mer*. Une chose encore plus digne de remarque ,
» c'est que les femmes de qualité , quoique très-
» bien pourvues d'aîles , sont si paresseuses , qu'el-
» les ne prennent pas la peine de s'en servir ,
» même pour aller trouver leurs amans ; mais
» elles ont de petits chars , auxquels elles atte-
» lent des pigeons , des coucous , des faisans
» ou d'autres oiseaux qu'elles élèvent secrète-
» ment pour cela.... J'ai même entendu citer
» des hommes qui étoient assez efféminés pour
» aller ainsi en bonne fortune. Comme leurs aîles
» leur servent toujours un peu , les oiseaux n'ont
» que de légers efforts à faire. Ce phénomène
» m'a surpris beaucoup davantage que tout ce que
» j'avois vu chez les habitans de Taupiniera ;
» mais il me semble que ces aîles , auxquelles
» on reconnoît les gens vicieux , forment un
» genre de distinction plus naturel & plus juste
» que ces cornes imaginaires dont nous chargeons
» en Europe la tête d'un pauvre mari.

M. Bowman , après beaucoup d'aventures périlleuses , est enfin revenu à Londres , où il demeure en *St. Alban's Street* , & on peut s'adresser à lui pour voir les curiosités qu'il a rapportées de son voyage. Nous ne croyons pas nécessaire de faire remarquer à nos lecteurs que ce grand voyageur paroît être de la famille du célèbre Gulliver , mais à un degré très-éloigné.

(*Critical Review.*)

Two cases of the hydrophobia , &c. Deux cas

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

d'hydrophobie , avec des observations sur cette maladie ; à quoi l'on a ajouté le détail d'une opération césarienne qui s'est faite dernièrement à Leicester ; par M. J. Vaughan , docteur en médecine. In-8vo. Londres , 1778 , chez Payne.

Quoique les deux accidens dont M. Vaughan rend compte dans cette brochure se soient terminés de la manière la plus funeste , & que l'auteur n'indique aucun remède nouveau pour cette terrible maladie ; cependant l'exactitude avec laquelle il l'a décrite , rend son ouvrage intéressant & utile.

Le premier des patients alla d'abord à la mer comme c'est l'ordinaire ; il prit ensuite le remède vanté comme le plus efficace dans ces occasions ; mais cela n'empêcha pas que l'hydrophobie ne se déclarât un mois après la morsure. Rien ne put calmer le mal ni même en retarder les progrès , ni le musc , ni le mercure , ni l'opium combiné & pris en fortes doses ; ce dernier sur-tout fut employé sans succès , quoiqu'il passe pour un excellent antispasmodique ; le patient en avala cinquante-sept grains en quatorze heures sans en éprouver le moindre soulagement. C'est une chose digne de remarque que bien que vingt ou trente autres personnes eussent été mordues du même chien enragé , & que dans le nombre il y en ait eu plusieurs qui n'ont fait aucun remède , cependant aucun d'eux n'a éprouvé de suites fâcheuses. La morsure d'un animal enragé ne communique donc pas toujours l'infection , & c'est sans doute cette incertitude des cas où le mal existe réellement , qui a beaucoup contribué à la réputation momentanée qu'ont acquise successivement différens remèdes contre la rage , & qu'il est bien à craindre qu'aucun d'eux ne mérite.

Le second patient, observé par M. Vaughan, n'éprouva aucun symptôme d'hydrophobie que neuf mois après la morsure. La maladie, traitée à-peu-près comme ci-devant, fut encore plus rapide dans ses progrès, & se termina d'une manière aussi funeste.

En disséquant le premier patient, l'auteur examina attentivement toutes les parties du corps où il croyoit devoir trouver des indications relativement à la nature ou au siège de la maladie. Les muscles abdominaux & les viscères lui parurent dans un état très-sain; & il fit la même remarque sur les autres parties du corps, & même sur celles où le malade avoit senti de la douleur. Il n'y eut que le cerveau qu'il n'examina pas.

On a proposé, pour prévenir l'hydrophobie, de cautériser la plaie avec un fer rouge immédiatement après la morsure. L'auteur propose un moyen plus court & plus efficace peut-être; c'est d'agrandir la plaie si elle est petite, de l'emplir de poudre à canon, & d'y mettre le feu. Indépendamment des bons effets que l'action chimique de l'acide vitriolique pourroit produire sur le venin de la morsure, il est à croire que le malade souffriroit beaucoup moins de cette explosion subite, que de l'application & de l'action lente d'un fer rouge.

L'opération césarienne dont l'auteur rend compte ensuite, s'est faite dans l'hôpital de Leicester. Quoique le *placenta* eût été poussé en avant en faisant l'incision, on a tiré l'enfant heureusement en peu de secondes avec très-peu de perte de sang. La mere est cependant morte le quatrième jour. A l'égard de l'enfant qui a été baptisé sous le nom de Jules-César; il a maintenant quatre mois, & il est plein de vie & de santé.

(*Monthly Review.*)

THE tragedies of Æschylus , &c. *Les tragédies d'Eschyle, traduites par M. R. Potter, in-4to. Londres, chez Payne.*

La vie & les ouvrages d'Eschyle sont assez connus en France, sur-tout depuis qu'un homme célèbre a publié en prose une traduction élégante de ce pere de la tragédie. Celle de M. Potter est en vers blancs ; nous en avons comparé divers morceaux avec des morceaux correspondans de la traduction françoise, & nous n'avons remarqué d'autre différence que celle qu'entraînent nécessairement la différence des langues & des procédés que les traducteurs ont suivis. Chaque tragédie est précédée dans la traduction de M. Potter, comme dans celle de M. L. F. d'une courte préface qui contient des éclaircissemens sur la piece & sur les personnages, & des remarques d'érudition ou de goût sur les détails les plus remarquables. M. Potter s'occupe actuellement d'une traduction d'Euripide, & on ne peut trop l'exhorter à continuer ce travail intéressant.

(*Critical Review.*)

A walk in and about the city of Canterbury, &c. *Promenade dans la ville de Cantorbery & au dehors, avec diverses observations qu'on ne trouve dans aucune description de cette ville, publiée avant celle-ci ; par M. William Gostling, natif de Cantorbery, & chanoine inférieur de cette cathédrale. Seconde édition, in-8vo. Cantorbery ; & se trouve à Londres, chez Johnson.*

Tout ce qu'il y a de curieux à Cantorbery & dans les environs, se trouve indiqué ou décrit
avec

avec des détails convenables, dans ce petit ouvrage ; il a le mérite des livres de ce genre, qui est d'être exact & complet. La cathédrale de Cantorbery a fourni beaucoup de matière aux recherches de M. Gostling ; & on lira, par exemple, dans ce livre, une histoire très-circonstanciée des diverses translations du corps de S. Dunstan, & des actes de magnificence par lesquels s'est signalée la dévotion des fideles pour son tombeau & pour celui de S. Thomas Becket.

(*Monthly Review.*)

A candid examination, &c. *Examen impartial & de-bonne foi, de ce qu'on a avancé au sujet de la colique de Poitou ou de Devonshire, &c. par M. Jacques Hardy, docteur en médecine. In-8vo. Londres, chez Cadell.*

Depuis onze ans environ, on a beaucoup écrit en Angleterre sur la maladie qui est le sujet de cet ouvrage, & la dispute s'est échauffée à un point qui n'est pas ordinaire dans les discussions de cette nature. Les uns ont prétendu qu'il falloit imputer la colique de Devonshire au plomb dont on fait fréquemment usage dans les cuves à cidre ; d'autres ont soutenu par des raisons très-apparentes, que ce n'étoit pas la véritable cause ; & chacun est resté dans son sentiment. Il paroît cependant, quoi qu'en disent les derniers, que le plomb produit la colique de Devonshire ; & c'est le sentiment de M. Hardy. Il a remarqué que les pauvres & les gens du peuple étoient beaucoup plus sujets à cette maladie que les gens riches, & il a conjecturé que cela pouvoit venir des vases dont les premiers se servent pour boire, & qui sont pour l'or-

Tome VIII.

R

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dinaire des cruches de terre vernissées. En examinant ces cruches, il a trouvé que le plomb employé dans la vernissure étoit très-considérable, & qu'il se dissolvoit dans le cidre & dans les autres boissons. Il s'est donc cru en droit de conclure que le plomb est la véritable cause de la colique de Devonshire, d'autant plus que les autres causes qu'on assigne à cette maladie, n'en expliquent pas si bien tous les effets.

(*Critical Review.*)

THE *Ayin Akbary* or the institutes, &c. *Le Ayin Akbary, ou les instituts de l'empereur Akbar, traduit du Persan. In-4to.* Londres, chez Longman, &c.

Le *Ayn Akbary* est une description de l'empire indien, qui a été faite dans le seizième siècle, par une société de savans de ce pays. Cet ouvrage fut entrepris par ordre de l'empereur Akbar, qui étoit lui-même un prince savant & curieux ; & il en donna la direction à son secrétaire Abul Fazel, qui a été regardé comme l'ornement du siècle où il vivoit. Outre une description particulière de chaque province de l'empire du Mogol, sous le titre d'*histoire des Soubabies*, cet ouvrage contient encore un état complet & détaillé de l'armée de l'empereur, l'état de sa maison, avec les gages, le salaire & les fonctions de chaque officier occupé autour de sa personne ; la liste des personnes employées dans le harem & l'état des dépenses journalières pour cet objet ; l'indication des poids & mesures & des monnoies qui ont cours dans l'empire ; le catalogue des plantes, des fruits, des fleurs & des végétaux de toute espèce qui croissent dans les différentes

faisons de l'année; la description des cérémonies qui s'observent dans les fêtes de la famille royale, au mariage des princes, &c. & tout ce qui concerne la tenue d'un divan, les audiences de l'empereur, les honneurs qu'on lui rend & la manière dont il emploie son tems. Les deux premières parties de l'ouvrage embrassent tous ces détails; la troisième a pour objet la religion des Gentoux, leurs livres, les matières dont ils traitent, leurs différentes sectes & les points qui les séparent, leur culte public, leurs purifications, leurs mariages, &c.

Ce simple exposé du contenu de ce grand ouvrage, suffit pour montrer combien il est intéressant & combien il peut être utile. Le savant M. Jones en a fait l'éloge dans son excellente grammaire persane; il l'a placé dans son catalogue des meilleurs livres écrits en langue persane, & il a observé qu'une traduction de cet ouvrage seroit d'une grande utilité pour les compagnies européennes qui commercent dans l'Inde.

Ce sont les raisons qui ont engagé M. Gladwin, employé dans le Bengale, au service de la compagnie Angloise, à entreprendre la traduction que nous annonçons. Ce qu'il en publie aujourd'hui n'est qu'un simple échantillon de l'ouvrage, & ne comprend que la *Soubabie* ou vice-royauté de Bengale. Il a ajouté à sa traduction des notes qui contiennent des éclaircissements qu'il a puisés dans les autres écrivains du même pays, ou que ses propres observations lui ont fournis. Il a en outre fait dessiner les portraits des personages les plus considérables dont il est question dans le *Ayin Akbary*, les figures des animaux, les fruits, les fleurs, les vues des principales villes, &c. & il se propose d'en enrichir sa traduction, qui sera ainsi, à plusieurs égards,

un des ouvrages les plus curieux qu'on ait vu paroître dans ce siècle.

A la suite de l'essai de traduction actuel, M. Gladwin a mis encore un essai d'un vocabulaire de langues Asiatiques, qu'il se propose de faire imprimer par souscription en trois volumes *in-4to*. La première partie, qui sera en deux volumes, contiendra la langue arabe, la langue persane, & la langue de l'Indostan. La seconde partie, qui sera gravée sur cuivre, contiendra la langue *shanfcritte*, la langue de Bengale, &c. On conservera dans ce vocabulaire les caractères d'écriture propres à chaque langue; il n'y a que la langue de l'Indostan, dont le vocabulaire contiendra un texte double, l'un en caractères du pays, l'autre en caractères romains, pour la commodité des personnes qui ignorent la langue persane.

(*Monthly Review.*)

AN Introduction to merchandize, &c. *Introduction au commerce; en deux volumes. Volume I, in-8vo.* Londres, chez Cadell.

M. Hamilton, auteur de cet ouvrage, l'a destiné aux jeunes gens; mais il l'a composé de manière à être lu avec plaisir par les hommes faits, & avec fruit même par les gens instruits. Il l'a divisé en six parties. La première contient un système complet d'arithmétique, depuis l'addition jusqu'aux fractions décimales. La seconde contient un système d'algèbre, considérée dans ses rapports avec l'arithmétique. Dans la troisième partie, l'auteur fait connoître les monnoies, les poids & les mesures des différentes nations; la nature & la forme des lettres-de-change, des factures, &c. Ces trois parties composent le premier volume. Les trois suivantes, qui paroîtront

dans le second, traiteront de la manière de tenir les livres à l'Italienne, des autres manières de tenir les livres suivant les diverses circonstances, & de l'état du commerce de la Grande-Bretagne, ainsi que des loix & des coutumes relatives.

(*Critical Review.*)

A Letter to the right reverend the lord Bishop of Durham, &c. *Lettre au lord-évêque de Durham, contenant quelques observations sur le climat de la Russie & des contrées septentrionales, &c. par M King. In-4to.* Londres, 1778, chez Doddsley.

Il n'y a rien de bien neuf dans ces observations & on connoissoit déjà en général ce que l'auteur dit de l'intensité du froid en Russie. Ce qu'on trouve de plus nouveau est la description d'un genre d'amusement que les Russes se procurent en hiver, & pour lequel ils sont passionnés. Il consiste à descendre en glissant sur la glace ou sur la neige, avec une rapidité étonnante, du haut d'une colline escarpée, dont on a eu soin de rendre la descente unie. La dernière impératrice Elisabeth avoit tant de goût pour ce genre d'amusement, qu'elle a fait construire auprès d'un de ses palais, cinq collines artificielles, dont la plus haute a trente pieds de hauteur perpendiculaire. Un traîneau contenant deux ou quatre personnes, glisse en un instant du haut de cette première colline, au bas de laquelle il a acquis une rapidité suffisante pour l'emporter sur la seconde qui est de cinq ou six pieds plus basse, & tombant ainsi & remontant alternativement de colline en colline, il arrive sur le sommet de la cinquième d'où il redescend en suivant une pente

douce , sur une piece d'eau située dans une petite île. On voit à la tête de cette lettre une gravure qui représente ces cinq collines.

(*Monthly Review*)

A L L E M A G N E.

GEORG Christoph Silberschlag evangel. Lutherischer prediger in Berlin , vom wahren christenthume , dessen grunden und eigenschaften. *Du véritable christianisme , de ses fondemens & de ses qualités* ; par M. Silberschlag , prédicateur de l'église Luthérienne à Berlin. A Berlin , de l'imprimerie de l'école royale. 1ere. partie , 1777. 2de. partie 1778.

On a un livre de feu M. Arnd , qui porte aussi le titre de *Vom wahren Christenthum* ; mais celui que nous annonçons n'en est pas moins utile , parce qu'il est comme un arsenal d'armes neuves fabriquées exprès pour défendre victorieusement certains dogmes de la religion chrétienne , qui n'avoient jamais été attaqués avec autant de force que de nos jours. Après avoir exposé l'importance & la nécessité du christianisme en général , l'auteur s'étend principalement sur les points qui sont ou niés absolument , ou révoqués en doute , & sur ceux qui faisoient désirer des preuves encore plus convaincantes. Il avertit qu'il ne faut pas confondre le nécessaire & vrai christianisme avec l'alliage qui s'y trouve joint , & qu'à force d'outrer la vertu , non-seulement on ôte à la religion les divins attrails , mais on lui porte autant de préjudice que les esprits forts , puisque c'est inspirer le préjugé que sa morale est faite pour les anges & non pas pour les hommes. L'évangile ne défend point

l'usage des richesses , des honneurs & des plaisirs ; mais il le règle & en interdit l'abus. M. Silberschlag soutient l'insuffisance des vertus naturelles & civiles sans la foi en J. C. & il blâme les louanges excessives prodiguées aux vertus des payens , que certains esprits aiment à exalter avec plus de pompe que celles d'Abraham , de Joseph & des apôtres. Il combat l'erreur de ceux qui pensent qu'on peut se sauver sans christianisme , en suivant simplement les maximes de la religion naturelle , & il enseigne que la connoissance de l'évangile est la seule voie de parvenir à la béatitude : tout l'ouvrage est dans les principes de l'église Luthérienne.

GESCHICHTE und Beschreibung aller cerimonien und andrer merkwurdigkeiten der romischen kirche , &c. *Histoire & description des cérémonies & autres curiosités de l'église Romaine , en forme de lettres* ; par M. Fidler. A Leipfic , chez Sommer , 1777. In-8vo. avec fig.

Si M. Fidler , déserteur de l'église Romaine , a cru se faire un mérite de sa satyre ; il s'est bien déçu ; car les gens judicieux de la nouvelle religion dans laquelle il s'est réfugié , n'ont pu s'empêcher d'en témoigner leur horreur. Nous ne saurions rien dire de mieux que de traduire de l'Allemand en François , le jugement qu'en a porté l'auteur protestant de la gazette littéraire de Halle , M. Nosselt , fameux professeur en théologie dans l'université de Halle , dont il paroît ici que la modération égale le savoir.

» Le passage d'une religion à une autre exa-
 » miné sous un juste point de vue , a toujours
 » été tenu pour fort scabreux. Il en doit cou-
 » ter bien des combats intérieurs à un homme

„ qui n'écoute que l'esprit de vérité & de con-
 „ viction , avant qu'il arrive au point de nier ,
 „ sans le moindre doute. les articles de la foi
 „ dans laquelle il a été élevé dès son enfance ,
 „ & de recevoir en conscience comme des dog-
 „ mes assurément divins , le contraire précisé-
 „ ment de son ancienne conviction. Une triste
 „ expérience n'a que trop souvent appris que
 „ plusieurs profélytes de toute espee sont pouf-
 „ sés au changement par d'autres motifs, & quoi-
 „ qu'il fut injuste d'être prévenu contre tous
 „ ceux qui témoignent de la persuasion , la pré-
 „ caution est toujours bonne , & ce n'est pas
 „ un défaut de charité , mais c'est bien une sa-
 „ gesse que de suspendre ici son jugement. Un
 „ transfuge se rend d'autant plus suspect qu'il
 „ élève davantage le ton , & qu'il recherche les
 „ occasions de noircir le parti dont il a déserté.
 „ Est-il physiquement possible de changer tout
 „ d'un coup de principes ? Une conviction sé-
 „ rieuse peut-elle être l'ouvrage d'un clin-d'œil ?
 „ N'est-elle plus accompagnée ni de la modestie ,
 „ ni de la tranquillité de l'ame , & quand
 „ enfin la vérité triomphe , est-ce que le mal in-
 „ vétéré de l'erreur ne saigne pas long-tems en-
 „ core , même quand on pourroit attester avec
 „ St. Paul qu'on ne se seroit trompé que par
 „ ignorance ? Ne sied-il pas d'entretenir autant
 „ qu'il est possible l'harmonie avec ceux qui
 „ sont restés dans l'erreur , & de tâcher de les
 „ gagner par la compassion , la patience , le
 „ pardon & l'intercession ? & s'il devient abso-
 „ lument nécessaire de découvrir leurs défauts ,
 „ ne doit-on pas y apporter les tempéramens
 „ de douceur que l'évangile conseille.

„ L'ouvrage annoncé provoque ces réflexions.
 „ Quoiqu'il n'appartienne à personne de péné-

„ trer les motifs cachés au fond du cœur de
 „ l'homme capable de réunir les bizarreries &
 „ les contradictions qui semblent le plus incom-
 „ patibles, il est néanmoins difficile de s'empê-
 „ cher de manifester la surprise & le déplaisir
 „ que doit causer cet écrit entièrement inuti-
 „ le, & qui n'est qu'un pendant du journal an-
 „ ti-papistique du même auteur. Plus on a droit
 „ d'attendre d'un ci-devant ecclésiastique de l'é-
 „ glise Romaine, plus il est de notre devoir
 „ d'avertir le lecteur d'être sur la défiance. Nous
 „ sommes garans de l'unanimité du jugement du
 „ public conforme au nôtre.

„ A quoi bon cet égoïsme perpétuel & toutes
 „ ces petites choses que l'auteur raconte de lui-
 „ même, & cela dans une prétendue description
 „ des cérémonies de l'église Romaine ? Que ser-
 „ vent ces contes puériles qu'il fait sur les cloî-
 „ tres, ces personnalités & ces anecdotes si peu
 „ intéressantes & mille fois rebattues ? a-t-il
 „ pu ignorer que le sujet a déjà été traité mieux,
 „ plus au long, & plus à fond ?

„ Le titre de son livre, pour en exprimer le
 „ contenu, devroit être conçu à-peu-près en
 „ ces termes : Correspondance avec mes amis
 „ où il s'agit de ma personne, de mes varia-
 „ tions, de ma façon de vivre, de ma femme,
 „ de mes enfans, des enfans de mes amis, & où
 „ en passant je dénigre grossièrement les pa-
 „ pistes, & je me ris des pratiques des cloî-
 „ tres, le tout orné de figures. Voilà au vrai
 „ le titre qui conviendrait au libelle publié sous
 „ le titre grave de description des cérémo-
 „ nies, &c. L'air moqueur est déplacé dans
 „ des matières d'un aussi grand poids. Il livre
 „ la religion aux mépris.

„ On ne trouve dans les 62 1eres. pages que des

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

„ histoires d'enfant, & ceci à la lettre, puis-
 „ qu'il n'est question que du petit Gustave, fils
 „ de M. de B. Suivent la description du château
 „ de L***, & de la maison de l'auteur, la re-
 „ lation de sa vocation à la place de professeur
 „ à B**, celle de la terrible fin (qui paroît assez
 „ fabuleuse,) de la Dame de B. à l'occasion
 „ de laquelle, pour consoler son époux, il lui
 „ raconte les cérémonies des vêtures & des
 „ professions monastiques, ainsi que celles des
 „ ordinations du clergé romain, & de la consé-
 „ cration des évêques. Telle est la marche du
 „ livre qui n'apprend rien du tout de nouveau ;
 „ les formules rapportées sont dans les liturgies
 „ qu'on peut se procurer facilement.

„ Toutes les histoires de cloîtres, même en
 „ les supposant véritables, qu'il appelle impro-
 „ prement cérémonies de l'église romaine, ne
 „ prouvent rien ni contre l'église romaine ni
 „ contre les moines. Il n'est pas permis de con-
 „ clure, comme il fait, du particulier au géné-
 „ ral, & parce qu'un maître d'école aura pra-
 „ tiqué des châtimens extraordinaires, est-ce à
 „ dire, que toutes les écoles sont de même ?
 „ Ainsi on ne doit pas juger de tous les cloî-
 „ tres par le plus petit nombre, ni de l'église
 „ romaine par les abus de ses cloîtres.”

Puisse M. Felder profiter de cette leçon d'un
 théologien protestant, qui prétend encore lui
 faire grace !

GESCHICHTE Dannemarks, Norwegens und
 Holsteins, &c. *Abrégé de l'histoire de Dan-
 nemarck, de Norwege & du Holstein, à l'usage
 de la jeunesse ; par M. Suhm. Traduit du Da-
 nois. A Flensbourg, chez Korten, 1777. In-
 8vo. de 182 pag. (12 gr.)*

L'auteur avoit destiné ce petit livre pour ses seuls compatriotes, mais le plan est si bien conçu & l'exécution en est si parfaite, qu'il a été jugé digne d'être traduit en Allemand, pour étendre son usage. Il n'y en a point qui puisse donner une idée plus juste de cette partie de l'histoire du Nord en général. L'abrégé est fait double, de manière que le 1er. qui n'a que 26 pages, serve de préparation au second plus étendu. Tous deux sont partagés en trois époques : les tems obscurs jusqu'à Othin III ; les tems fabuleux jusqu'à Charles-le-grand, que le Danemark & le Holstein ont commencé d'être mieux connus ; & les tems historiques qui sont ceux où les faits sont devenus plus certains, & qu'on a pour cela subdivisés en 7 moindres articles. Les années sont placées à la marge, aussi exactement qu'il est possible : la fin de la seconde époque & toutes les périodes de la troisième, sont suivies d'observations sur la forme du gouvernement, la législation, la religion, les sciences, la force militaire, l'agriculture, le commerce & les mœurs des trois états compris au titre. Les tables & l'explication des noms & des termes obscurs, rendent l'ouvrage fort intelligible & instructif pour les étrangers même.

BESCHREIBUNG der kirchenverfassung in den herzogthumern Schleswig und Holstein, &c.
Description de l'état des églises de Schleswig & d'Holstein ; par M. Matthia, principal pasteur de l'église de la garnison de Rendsbourg. 1778.
 1 alphabet, 5 feuil. in-8vo.

Nous joignons ce livre au précédent, parce qu'il sert à éclaircir l'histoire d'une partie considérable de la domination Danoise, & qu'il sert

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

de la même presse. L'auteur expose dans la 1^{re} partie, le droit ecclésiastique & sa manutention dans les deux duchés, à présent par les visites des églises, & autrefois par les synodes. Dans la seconde partie, il fait connoître la constitution de l'église luthérienne; les fonctions des personnes qui y sont incorporées, tels que les surintendans généraux, les prévôts, les prédicateurs, les maîtres des écoles, les candidats & serviteurs; les revenus, prérogatives & privilèges des ecclésiastiques; la manière de parvenir à ces emplois; les biens des églises & leur administration; les établissemens qui y sont attachés comme les écoles & fondations charitables; enfin, les tribunaux ecclésiastiques, tels que les consistoires subalternes & supérieurs. Dans la troisième partie, il décrit les églises différentes de la Luthérienne, qui sont les Réformées, les Arméniennes, la Grecque à Kiel, les Catholiques Romaines, les Memnonistes, & celles des Freres-**Unis** & de Juifs. Sa relation est tirée des usages reçus, des réglemens publics entre lesquels il cite le *corpus constitutionum Holsaticarum*, quand il n'a rien de plus récent. Il explique la raison des constitutions, & en défend l'équité, sans néanmoins s'engager dans leur histoire, ce qui n'est pas de son but.

La révocation de plusieurs loix pénales en matière de religion, & la permission accordée aux remontrans de pratiquer leur culte à Frédéricstadt, comme aussi aux Freres-**Unis**, depuis 1771, à Christiansfeld, avec de grands privilèges, manifeste l'esprit de tolérance du gouvernement Danois.

JACOB Jonas Bjornstahl.... Briefe, &c. *Lettres de M. Bjornstahl, professeur de philosophie à*

Upsal, écrites pendant le cours de ses voyages dans les pays étrangers, & adressées à M. Gyrowell, bibliothécaire du roi de Suede à Stockholm, traduites du Suédois en Allemand ; par M. Groskurd, 1777. A Stralsund, chez Struck. Ier. vol. de 422 pag. In-8vo. contenant les voyages en France & en basse Italie. 2d. vol. de 365 pag. contenant les voyages en moyenne & haute Italie, non compris les préfaces & les remarques, chaque partie du prix de 20 groschen.

Ces voyages ne sont point entièrement inconnus hors de Suede, M. le professeur Schlozer en ayant donné l'extrait dans sa correspondance : on les juge instructifs. M. Bjornstahl qui voyage encore aux dépens du roi de Suede, en Turquie, en Syrie, en Egypte & sur la côte d'Afrique dans la Méditerranée, a parcouru la France & l'Italie depuis 1760, jusqu'en 1773, comme un savant observateur de la situation de la littérature dans ces contrées. Il ne faut donc pas s'attendre à lire une relation d'aventures, ou de remarques topographiques ; quoiqu'il n'en manque pas. L'auteur a donné la préférence aux anecdotes concernant les savans & les autres personnages considérables, les bibliothèques, les cabinets de raretés, les académies, les universités, en un mot, la littérature ; & en tous ces points, il se caractérise comme un connoisseur de tout ce qu'il décrit. La forme de lettres excuse le désordre & la permission qu'il prend de parler quelquefois librement de lui-même & des Suédois, de Voltaire & de Clément XIV. Parmi les hommes illustres qu'il célèbre, on compte Clément XIV, le comte Firmian de Milan, Mrs. Assemani, Bottari, Giovenazzi, Georgi, Magnan, Cordara, Logomarsini de Rome ; Ban-

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dini , Magliabechi & Nelli de Florence , Calcagnini , Zechini , Spallanzani & beaucoup d'autres , ainsi que la poétesse Corilla , & un grand nombre de fameux artistes. Nous ne suivrons point l'énumération des curiosités naturelles & des chef-d'œuvres des arts : mais nous transcrirons quelques notes qui intéressent les bibliographes.

La géographie de Nubie , imprimée en Arabe dans l'imprimerie de Médicis , est si rare , parce qu'une grande quantité d'exemplaires , ainsi que d'autres livres semblables , sont restés ensevelis & inconnus dans le vieux palais de Florence. Le grand-duc les fait rechercher.

Dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan ; on trouve la traduction latine des antiquités judaïques de Joseph , par Rufin , sur du papier d'Égypte , depuis le 5^{me}. liv. chap. 10 , jusqu'au liv. 10. chap. 5 , & aussi un ms. des psaumes , de Job , de Salomon , &c. traduits en Syriaque au 7^{me}. siècle , sur la version des 70.

Dans les archives de la république de Gênes ; M. Bjornstahl a vu un protocole écrit sur du papier de coton , depuis 1179 jusqu'en 1417 ; & à Verone , une lettre sur du papier de lin plus ancienne que 1186.

MAGAZIN sur die neue historie und geographie, &c.
Magasin pour servir à l'histoire & à la géographie modernes , par M. le conseiller Busching. 12e. partie. A Berlin , chez Curt , 1778. In-4to. de 3 alphabets , 8 feuilles & demie.

On fait combien ce magasin est riche en mémoires historiques & politiques , dont la plupart n'ont jamais paru , & intéressent par les charmes de la nouveauté & de l'instruction. Plus du tiers du 12e. voi. a uniquement la Suede pour

objet. M. Canzler, conseiller des Finances à Drefde, à qui le public est déjà redevable des *Mémoires pour servir à la connoissance de Suede*, a communiqué tout ce qu'on a cru nécessaire pour composer cet article essentiel qui consiste en des MÉMOIRES propres à servir à l'histoire du roi Adolphe Frédéric & à celle du roi régnant, entre lesquels mémoires ceux qui touchent la nouvelle forme de gouvernement & la révolution du 19 août 1772, attirent principalement l'attention, parce que M. Canzler s'en étoit rû, quoiqu'il en fût bien informé, étant alors secrétaire de légation à Stockholm de la part de la cour de Saxe, qui l'y a encore depuis chargé d'affaires.

Depuis la page 167 jusqu'à la page 239, il est question des finances de France, & on y a inséré deux mémoires, dont le 1er. sous le titre d'ÉTAT actuel des affaires générales concernant les finances générales du Royaume de France s'arrête à l'an 1763, & le second, sous le titre d'OBSERVATIONS & détail général sur toutes les parties des finances du roi de France, est la seconde partie & la suite du 1er.

A la page 239 commence une RELATION d'un voyage fait à Lisbonne en 1733 & en 1734, dont l'auteur paroît trop enclin à blâmer, quoiqu'il proteste de n'écrire que la vérité. L'état de Lisbonne en ce tems-là, celui de la famille royale d'alors, du roi Jean V, & de ses ministres, l'histoire de ses soins pour relever le lustre du patriarcat du Bresil, celle de ses maîtresses, des nones mal disciplinées, des moines; de la bigotterie des Portugais, de la fête du St. Sacrement, des Auto-da-fé, le caractère des hommes & des femmes, l'état militaire de la nation, celui de la marine, la forme entière de l'administration, tout est représenté avec des couleurs noires.

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ce qui regarde l'Allemagne est compris en 8 sections qui sont, 1^o. l'histoire & l'état de l'armée électoral de Brunswic depuis la réunion du pays de Zelle à celui d'Hanovre en 1705 jusqu'en 1733. 2^o. Un rôle des impositions de la Basse-Lusace, avec quelques particularités qui ont rapport à ce Margraviat. 3^o. Une liste de toutes les villes, villages, châteaux & terres incultes des principautés de Weimar & d'Eisenach. 4^o. Une évaluation du revenu d'une partie de l'évêché de Paderborn; 5^o. comme aussi du revenu d'un mois de la cathédrale de Munster. 6^o. Etat des impositions dans les duchés de Juliers & de Berg. 7^o. Cette section appartient à la marche de Brandebourg. On y trouve une idée succincte de la Marche électoral, des établissemens charitables de Berlin, & particulièrement de la maison de travail & des orphelins. Un mémoire dressé en 1629, dans lequel on soutient que la partie de la Marche qui est en deçà de l'Oder, a embrassé la réformation long-tems avant le traité de Passau. 8^o. Enfin un tableau de la Poméranie Prussienne termine le volume. On y voit un dénombrement de tous les districts & villages fait en 1768, ainsi que des familles étrangères qui s'y sont établies avant & après la dernière guerre jusqu'en 1775, & des colonies qui y ont été envoyées depuis 1740, avec la quantité des personnes.

On attendoit de M. Busching une description du Royaume d'Esclavonie & du duché de Syrmie, mais il s'en trouvera peut-être dispensé par M. de Taube, qui en vient de donner une très-détaillée que nous avons annoncée dans le dernier journal, à quoi l'on peut ajouter qu'en 1777 le nombre des habitans d'Esclavonie, en y joignant ceux de Syrmie, ne montoit pas au-

dessus de 235,000, non compris les régimens Allemands & Hongrois. Leur ignorance & leur grossièreté sont si excessives, que dans une paroisse de 3571 ames, il n'y en a eu que cinq capables de réciter le *Pater* & le *Credo*, & de répondre à la question; combien y a-t-il de Dieux! Les religions dominantes sont la grecque & la catholique romaine, qui ont chacune un nombre à peu-près égal de disciples. Il n'y a qu'un seul évêque qui prend le titre d'évêque de Bosnie, parce que c'est de-là qu'il s'y est venu réfugier. Les Franciscains y sont les seuls moines; ils y occupent environ 50 beaux couvens. La partie Hongroise de la maison d'Autriche n'a que 30 monasteres de religieux grecs. Il n'y en a point de religieuses, ces derniers ayant été supprimés, parce que, dit M. de Taube, ils avoient dégénéré en maisons de plaisir. Le pays est encore tout rempli de marais, de lacs stagnans, de montagnes inaccessibles & de vastes forêts de chênes qui servent de retraite à une infinité de loups, de renards, d'ours & d'aigles. La nourriture du bétail ne laisse pas que de produire du revenu. On amene tous les ans des pays turcs une prodigieuse quantité de cochons maigres dans les forêts d'Esclavonie, pour les y engraisser & les vendre ensuite jusqu'aux marchés de Saxe & de Franconie. On ne dote point les filles. Elles sont mariées au plus offrant, & le prix en croît à proportion qu'elles savent coudre, tisser & tricoter. Le maïs est le grain le plus commun, le bled se conserve trois ou quatre ans dans les magasins, en attendant quelque cherté en Italie: s'il n'en survient pas on en nourrit les porcs. Un seigneur qui ne possède que dix villages n'est point réputé riche; il y en a qui jouissent de plus de six lieues carrées: il n'est

pas étonnant qu'ainsi la terre soit mal cultivée. Ce qui aggrave d'avantage la misère, c'est que la plupart des grands propriétaires vont dépenser leurs revenus à la cour ou dans des capitales. Comme le terrain est fertile de sa nature & susceptible de beaucoup d'amélioration, on espère que l'esprit de travail & d'industrie qui a pénétré dans la plupart des états Autrichiens, y fera de plus en plus sentir son influence. On s'est déjà donné avec succès de grande peines pour y élever des vers à soie. Le commerce de grains avec l'Italie augmente & a attiré en 6 ans plusieurs millions de florins. On évalue à un demi-million les marchandises étrangères qui s'importent annuellement : la noblesse est estimée dépenser aussi un demi-million au dehors.

PROSPECTUS d'une histoire-naturelle, en Allemand & en François, de toutes les provinces de la Basse-Allemagne ; par M. de Hupfch, seigneur de Krickelshausen, conseiller intime de plusieurs états de l'Empire, membre de l'académie impériale d'Augsbourg, de l'académie royale de la Rochelle, de l'académie électorale de Munich, de la société physique de Berlin & de plusieurs sociétés littéraires.

„ L'histoire-naturelle est sans contredit une science des plus nobles, des plus utiles & des plus récréatives ; c'est pourquoi on l'a si généralement bien accueillie de nos jours. En effet, combien d'argumens touchans & convaincans n'offre-t-elle pas de la toute-puissance, de la toute-science, de la providence & de la bonté de notre adorable créateur ? Que de contentemens délicieux nous sont procurés par la diversité infinie des ouvrages divins ? De quelle in-

fluence essentielle & de quelle grande utilité l'histoire-naturelle n'est-elle pas pour l'économie, la médecine, l'architecture, le commerce, les manufactures, les fabriques, les arts & métiers? Il seroit ici superflu d'entrer dans le détail de tous ces objets."

„ Il n'est point de pays qui avec ses productions communes n'ait aussi ses productions particulières & même ses raretés. Notre Basse-Allemagne est dans sa vaste étendue riche en productions & en curiosités naturelles, peu connues & néanmoins dignes d'attention, ainsi que je l'ai fait observer dans plusieurs essais d'ouvrages (*). Comme personne n'avoit travaillé jusqu'ici à l'histoire-naturelle de nos contrées, j'ai conçu,

(*) Ces essais sont, 1^o. en François : Nouvelles découvertes de quelques testacées pétrifiés rares & inconnus, pour servir à l'histoire-naturelle de la Basse-Allemagne.

2^o. En Allemand, les suivans : Nouvelle découverte de la véritable origine de la terre d'ombre ou terre de Cologne, &c.

3^o. Recherche sur l'origine & l'utilité de la pierre de terrasse de Cologne, nommée en Allemand *Trassstein*, en latin, *cementum Colonienſe*.

4^o. Description abrégée de nouvelles découvertes faites dans la physique, l'histoire-naturelle, &c. d'observations remarquables & d'expériences particulières, &c.

5^o. Recherches sur plusieurs sujets de minéralogie, d'oryctographie, de phytologie & de météorologie, &c.

6^o. Description détaillée de quelques mines peu connues, telles que celles de plomb sablonneux & limoneux, la calamine spatheuse, le fer spatheux rouge, &c. des provinces de la Basse-Allemagne.

7^o. Observations sur quelques animaux peu connus.

il y a plusieurs années, le dessein d'une *histoire-naturelle de toutes les provinces de la Basse-Allemagne*, que j'ai annoncée au public dans un petit écrit d'oristographie (*). L'attention pénible & extrême que le peintre en mignature qui est fort habile, a dû apporter aux figures de l'ouvrage, en a naturellement retardé l'édition. Il est cependant avancé au point que la 1^{re}. partie paroîtra dans quelques mois avec ce titre :

Naturgeschichte des Niederdeutschlands, &c. c'est-à-dire, *histoire-naturelle de la Basse-Allemagne & autres contrées*, &c. avec figures enluminées. A Nuremberg, chez Nufsbiegel, graveur en cuivre. 1778.

„ A l'égard des prérogatives qui distingueront cette histoire-naturelle, j'avancerai seulement ce qui suit. ”

„ Elle contiendra *premièrement* sur-tout une grande abondance de découvertes nouvelles & précieuses, & de corps naturels encore inconnus & très-remarquables.

„ *Deuxièmement*. De nouvelles observations sur plusieurs productions de la nature très-rares & peu connues. ”

„ *Troisièmement*. La figure & la description des productions naturelles les plus remarquables de la Basse-Allemagne, telles que les pétrifications, les fossiles, les minéraux, insectes, &c. qu'on rencontre dans les pays de Cologne, d'Eifel, de Nassau, de la Mark, de Cleves, de Gueldres, de Westphalie, de Liege, de Limbourg, de

(*) Nouvelles découvertes de pétrifications singulieres & peu connues, trouvées dans la Basse-Allemagne, (en Allemand.)

Luxembourg, de Namur, de Hainaut, d'Artois, de Brabant, de Flandre & des lieux circonvoisins. ”

„ *Quatrièmement.* La figure & la description de plusieurs productions naturelles des pays éloignés en partie inconnues & en partie peu connues, telles que des animaux, des plantes, des pétrifications, &c. que des Mécenés & des amateurs m'ont communiqués pour les décrire. Par-tout on indique le cabinet ou la collection où l'on peut voir chaque piece qui est décrite. ”

„ *Cinquièmement.* Tout ce qui peut contribuer en quelque maniere au progrès & à l'éclaircissement de l'histoire-naturelle générale, de la minéralogie, de la géographie physique de la terre, est rapporté aux endroits convenables, autant que l'utilité paroît l'exiger. Les traités ou les descriptions sont variés, de maniere que tantôt ce sont les pétrifications & les fossiles qui sont représentés & décrits, tantôt les minéraux, tantôt les animaux & autres productions naturelles. ”

„ *Sixièmement.* Tous les objets représentés dans cet ouvrage ont été peints d'après nature, avec un soin extraordinaire, l'éditeur, M. NUSBIGEL, fameux artiste, n'a rien épargné pour suivre la nature dans ses traits les plus délicats, suivant une méthode de gravure particulière, enforte que les figures colorées représentent les originaux parfaitement au naturel. ”

„ *Septièmement.* Le texte est Allemand, mais il sera suivi d'une traduction Françoisé en faveur des étrangers. ”

„ *Huitièmement.* Nonobstant que les figures soient superbement enluminées, le prix de l'ouvrage sera très-moderé, afin d'en faciliter l'acquisition à chaque amateur de l'histoire-natu-

relle & des sciences utiles. La 1^{re}. partie aura 34 figures en 7 planches. ”

„ *Neuvièmement*. On n'exige aucune avance des abonnés ou souscripteurs, qui payeront seulement partie comptant en la recevant. Cependant l'éditeur desire d'en savoir préalablement le nombre. A cet effet, les amateurs peuvent s'adresser aux principaux libraires & marchands d'estampes de l'Europe. ”

” Au reste, j'espère que mon ouvrage augmentera considérablement les connoissances de l'histoire-naturelle, qu'il accroîtra la réputation que mérite la Basse-Allemagne, notre patrie, & surtout qu'il contribuera à la gloire du créateur adorable dans toutes ses créatures. Dans cette idée je recommande mon entreprise à la faveur des naturalistes, des patrons & des amateurs.

(Signé)

Le baron de HUPSCH.

A Cologne, le 28 février 1778.

M. le baron de Hupsch vient de donner tout récemment au public un ouvrage intitulé : *Physicalische untersuchung der naturlichen ursachen des nordscheins, &c.* c'est-à-dire, *recherche physique des causes naturelles de l'aurore boréale, &c.* A Cologne, chez Odendall, 1778, in-8vo. Ce traité contient une nouvelle théorie sur ce phénomène qui a paru tant de fois cette année.

Le même seigneur qui fait sa résidence à Cologne, y a fait imprimer le *prospectus* d'une édition de toutes ses œuvres, par lequel on apprend que le 1^{er}. volume contiendra les pieces suivantes :

1°. Nouvelles observations zoologiques, ou

description de quelques animaux rares & peu connus, tant exotiques que du pays.

2°. Oryctographie de la Basse-Allemagne, ou relation abrégée des pétrifications & fossiles, &c. avec plusieurs nouvelles découvertes de fossiles inconnus jusqu'à présent.

3°. Minéralogie de la Basse-Allemagne, ou relation abrégée des minéraux que les provinces de la Basse-Allemagne fournissent, avec de nouvelles observations de quelques glebes rares.

4°. Copie d'un ancien manuscrit rare, pour servir de supplément à l'histoire.

5°. Archéographie, ou courte description des monumens antiques, des vases, &c. qui ont été trouvés aux environs de Cologne, de Xanten, de Tongres, de Gelb, &c.

6°. Nouvelle découverte de la véritable origine de la terre d'ombre, augmentée de nouvelles observations.

7°. Mémoires utiles sur l'économie & le ménage des champs.

8°. Observations botaniques.

9°. Description de la galerie électorale de Dusseldorf.

10°. Description de plusieurs pieces rares du cabinet de curiosités naturelles & artificielles de l'auteur.

Le IIeme. vol. contient les pieces suivantes :

1°. Un recueil d'inscriptions de l'ancien, du moyen & du dernier âge, propres à éclaircir l'histoire romaine & les généalogies, qui ont été trouvées dans la Basse-Allemagne, & dont la plupart n'ont point été publiées.

2°. Topographie de la ville impériale de Cologne, avec une description minéralogique de ses environs.

3°. Description de plusieurs minières, mon-

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tagnes, tertres & cavités souterraines des contrées de la Basse-Allemagne pour servir à la topographie physique.

4°. Relation de différentes guérisons opérées par l'électricité.

5°. Recherches sur l'origine & l'utilité de la pierre de terrasse de Cologne, augmentées d'observations nouvelles.

6°. Description physique d'un météore remarquable.

7°. Considérations politiques sur plusieurs grandes erreurs & abus qui portent un préjudice notable au repos & au bien public.

8°. Le moyen unique de faire florir l'agriculture & l'économie rurale dans un état.

9°. Instruction sur la manière d'arranger les curiosités artificielles avec ordre & avec goût dans un cabinet.

10°. Description de quelques minéraux & pétrifications rares & étrangères.

11°. La toute-puissance & la toute-sagesse du créateur prouvée par quelques phénomènes souterrains.

12°. Relation de la manière dont un jeune homme a été guéri radicalement d'une épilepsie dont il étoit affligé depuis neuf ans.

On annoncera le contenu des III & IV. vol. quand le second aura paru. Il n'y entrera rien de l'histoire-naturelle annoncée ci-dessus. Des recherches & des observations suivies pendant une longue suite d'années, & des correspondances étendues jusqu'aux pays les plus lointains ont fourni à l'auteur une riche abondance de matières précieuses. Ses ouvrages sont d'excellens originaux, & ne ressentent point du tout la compilation.

NEUES geographifches Handlexicon. *Nouveau Dictionnaire portatif de Géographie, dans lequel les noms des rivières, des villes, des fleuves & des lieux les plus remarquables dans les quatre parties du monde, sont rangés suivant l'ordre alphabétique, avec une courte exposition de ce qui les distingue dans l'histoire, le commerce ou autrement, par M. Volkmann, 1778. A Leipfick, chez Schwickert, grand-in-8vo. de 2 alphabets, une feuille & demie.*

L'auteur ne vouloit d'abord que traduire le *Dictionnaire géographique* de Watfon, imprimé en Anglois à Londres en 1773, mais y ayant trouvé trop de fautes & d'omiffions, fur-tout dans les articles d'Allemagne, il a changé de deffein. Ainfi, il a extrait de la géographie de M. Bufching, tous les articles que le favant géographe Allemand a touchés, fe permettant feulement quelques additions : & pour les autres parties, il a abrégé Watfon. La commodité, le choix, la modicité du prix, l'attention à ne point omettre les changemens les plus modernes, tels que ceux qui ont été caufés par le partage de la Pologne, tout élève le mérite de ce dictionnaire au-deffus de ceux de la même efpece ; enforte qu'il mériteroit autant d'être traduit en François, que celui de Vofgien. Ceux qui connoiffent ce qu'a déjà donné M. Volkmann fur l'Italie, ne peuvent qu'être bien prévenus en faveur de fon nouveau travail. Autant qu'on a pu juger du tout par l'examen de plusieurs articles principaux, il a fembé extrêmement correct & complet.

PRACTISCHE *materia medica. Matière médicale.*
Tome VIII.

S

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pratique ; par M. Mellin, médecin de la ville de Kempten , 2de. édition, 1778, in-8vo. de 365 pag.

Ce livre contient un bien meilleur choix que le *Selectus* de Spielmann. La 1ere. partie est destinée aux remèdes internes , la seconde aux externes.

ABHANDLUNG vom mohnsaften. *Traité de l'opium, dans lequel on prouve qu'il diminue les forces mouvantes du cœur & toutefois augmente le mouvement du sang, traduit du latin de Wirtensohn ; par M. Fehr, étudiant en chirurgie, en accouchemens & en vétérinaire. A Cas-
sél, chez Cramer, 1778, in-8vo. de 70 pag.*

Plusieurs journaux ont fait connoître la dissertation que M. Wirtensohn a publiée en latin en 1775 sur l'opium. Le jeune traducteur y a joint la réponse aux doutes qu'on y avoit opposés. L'ouvrage auroit encore plus de mérite, si l'on en avoit écarté tout ce qui y est étranger.

G R A V U R E S.

Rome triomphante, estampe d'environ 8 pouces de haut sur 6 de large, gravée sous la direction de M. Gaucher, de l'académie des arts d'Angleterre, d'après le dessin de M. Martini; exécuté sur le programme de M. Philippe, censeur-royal, & auteur du *spectacle de l'histoire romaine*, in-4to. grand papier, Prix de l'estampe, 2 liv. A Paris, chez M. Philippe, rue de la Harpe, vis-à-vis

celle des deux Portes ; & chez M. Gaucher ;
rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves. Les deux pre-
miers cahiers du *spectacle de l'histoire romaine*,
si utile aux artistes qui veulent exercer leur génie,
& si intéressante pour tous ceux qui desireront une
instruction courte, facile, & qui parle aux yeux
& à l'esprit en même-tems, ont été très-bien
accueillis du public. C'est ce qui a engagé M.
Philippe, avant de publier le troisieme cahier ou
la troisieme livraison, qui sera composée, ainsi
que les précédentes, de 20 estampes *in-4to.* mê-
me format que le texte, de faire exécuter en
gravure un sujet qui pût se détacher de l'ou-
vrage, & servir en même-tems de résumé gé-
néral des deux premieres livraisons. La nouvelle
estampe nous offre, sous le voile de l'allégorie,
la république romaine triomphante de la Grece,
de Carthage, & donnant des loix à presque tou-
tes les puissances de l'univers connu. Rome est
ici figurée par une femme guerriere élevée sur
un trône. D'une main elle tient la statue de la
victoire, & de l'autre des couronnes qu'elle dis-
tribue aux rois vaincus, rassemblés autour d'elle.
On apperçoit, sur un plan plus éloigné, les lic-
teurs romains qui portent des faisceaux & des
étendards, Carthage, sous la figure d'une femme
africaine, paroît expirante sur les marches du
trône. Des ruines d'architecture, un caducé rom-
pu, une bourse vuide, & d'autres symboles, an-
noncent la destruction de cette ville si opulente
& si célèbre par son commerce. L'on voit, du
côté opposé, la Grece dans une attitude gémis-
sante & les bras chargés de fers. Elle a auprès
d'elle l'oiseau de Minerve, & les différens attri-
buts des arts qui florissoient à Athenes. Le fond
de l'estampe est terminé par un temple de Jupi-
ter capitolin, & par une colonne rostrale, sym-

bole des victoires remportées par les flottes de la république.

L'artiste, M. Gaucher, a mis dans la gravure l'intelligence nécessaire pour faire valoir les différens caractères des têtes. Il a fait hommage de son travail à mademoiselle Philippe, l'aînée, par une dédicace italienne, où il donne de justes louanges aux talens & aux connoissances de cette demoiselle, qui suit avec tant de succès la méthode de son illustre père, pour l'enseignement de l'histoire & de la géographie, aux personnes de son sexe.

Iconologie dessinée & gravée par Ph. L. Parizéau ; IIIe. cahier. Prix, 2 liv. 8 s. A Paris, chez l'auteur, rue des Fossés de M. le Prince, maison du Riche-Laboureur. Ce nouveau cahier est, ainsi que les précédens, composé de six feuilles, & mérite le même accueil.

Le sieur Chrétien de Mechel, à Basle, graveur de S. A. S. monseigneur l'électeur Palatin, & membres de plusieurs académies, vient de mettre au jour les deux ouvrages suivans :

La galerie électorale de Dusseldorff, où catalogue raisonné & figuré de ses tableaux, &c. 2 vol. gr. in-4to. oblong, l'un d'estampes, l'autre de texte ; à Basle, chez l'auteur ; prix, 6 louis d'or en carton.

Le premier volume offre une suite de 30 planches, contenant 365 petites estampes gravées d'après les tableaux de la galerie de Dusseldorf, & rangées de manière que l'amateur voit, d'un coup-d'œil, les grandeurs relatives des tableaux, & l'ordre dans lequel ils sont placés dans la galerie.

Le second volume contient une explication

détaillée de chaque tableau, où l'on rend compte de tout ce qui peut intéresser l'amateur ou être utile à l'artiste.

Œuvres du chevalier Heddinge, ou recueil des médailles de ce célèbre artiste, dédié au roi de Suede, &c. 2 part. pet. in-fol. l'une d'estampes, l'autre de texte; à Basle, chez l'auteur. Prix, 3 louis d'or en carton.

La premiere partie contient 40 planches, sans compter les ornemens & vignettes, où l'on voit toutes les médailles & jettons du célèbre chevalier Hedlinger, au nombre de 150, avec leurs revers.

La deuxieme contient l'éloge historique du chevalier Hedlinger, & une explication historique & critique de tous ses ouvrages.

On trouve à Basle, chez l'auteur, une annonce plus détaillée de ces deux ouvrages, & le *prospectus* d'un troisieme, non moins intéressant, gravé d'après des dessins & tableaux du fameux Jean Holbein. On trouvera les mêmes annonces imprimées à Paris, chez le sieur Neyer; puisse de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

On peut se procurer aussi lesdits ouvrages chez les principaux marchands d'estampes & libraires de l'Europe.

L'Amour de la Gloire, dédié & présenté à monseigneur le comte d'Artois, fils de France, frere du roi; gravé par Née, d'après le tableau de M. le Prince, appartenant à Monseigneur.

Le Corps-de-Garde, dédié à M. le duc de Chabot, maréchal-des-camps & armées du roi; gravé par le Veau, d'après le tableau du même peintre. Ces deux estampes sont d'un burin précieux & pittoresque, qui rend parfaitement le

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

charme de la peinture. Elles se vendent chez Helman, graveur de monseigneur le duc de Chartres, rue des Mathurins, au petit hôtel de Cluny. Prix 6 liv. chacune.

On trouve à la même adresse *le Jardinier Galant*, d'après le tableau de M. Baudouin, & gravé par M. Helman. Cette estampe est d'un burin précieux ; elle fait suite aux autres gravures d'après M. Baudouin

Portrait de Louis XVI, roi de France & de Navarre, en uniforme de son régiment d'infanterie, lorsqu'il en fit la revue le 23 avril 1778 ; figure haute de 8 pouces, compris le cheval, gravé dans le goût du lavis & colorée, imitant la peinture, par le sieur Robin de Montigny, enclos du Temple, cour du Temple, cour du Lion, à Paris. Prix 3 liv. en feuille & 6 liv. encadré

Les souscripteurs du *Voyage pittoresque de la Grece*, peuvent envoyer retirer le premier cahier de cet ouvrage, dont l'exécution sera un monument durable à la gloire de l'homme de qualité qui l'a entrepris, soit qu'on considère cette production du côté de la noble & pure simplicité du texte, de celui des dessins, gravures, vignettes, cartes, & de la partie typographique ; qui ne laisse rien à désirer. On avertit que la carte de la Grece ancienne, n'ayant pu être terminée assez-tôt, sera publiée avec le second cahier qui paroîtra incessamment, & que les reliers du premier volume remplaceront à côté de la carte de la Grece moderne

M U S I Q U E.

D *Deux Symphonies concernantes pour le clavecin ou forte-piano & harpe obligée, avec un accompagnement de violon ad libitum; dédiées à madame Coupart, par M. Adam, élève de M. Edelmann. Œuvre I. Prix 7 liv. 4 s. A Paris, chez l'auteur, rue du Temple, au coin de celle Pastourelle; madame le Marchand, rue Fromenteau; à l'Opéra, & aux adresses ordinaires.*

Trois Sonates pour le Clavecin, avec accompagnement d'un violon ad libitum; dédiées à madame de la Guillaummye, par M. Edelmann. Œuvre VI. Prix 6 liv. aux mêmes adresses de musique.

Symphonie concernante, pour le clavecin, le piano & un violon obligé, avec orchestre, deux violons, alto, basse & cors; dédiée à mademoiselle de Moulevaux, par M. Tapray, maître de clavecin & organiste de l'école royale militaire. Œuvre IX. Prix 6 l. A Paris, chez l'auteur, rue des Deux-Portes-St.-Sauveur, la deuxième maison à gauche par la rue Thévenot; & aux adresses ordinaires.

Nouveau Recueil de Romances, de Chansons & de Vaudevilles, avec accompagnement de harpe, de clavecin & de guitare.

On souscrit à Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente; & chez Benaut, maître de clavecin, rue Dauphine, la

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

premiere porte cochere à droite en entrant par le Pont-Neuf; à Versailles, chez Blaisot, au cabinet littéraire; & chez Fournier, libraire; & en Province, chez tous les libraires & marchands de musique.

Les quatre premiers airs de cette intéressante collection paroissent. On peut souscrire en tout tems en prenant tous les numéros antérieurs.

Ouverture de Roland, arrangée pour deux violons ou deux flûtes, avec accompagnement d'un violoncelle *ad libitum*. Prix 1 liv. 16 sols.

La même, arrangée pour le clavecin. Prix 3 liv. par M. Benaut, maître de clavecin. Chez l'auteur, rue Dauphine, vis-à-vis l'hôtel de Flandres; chez mademoiselle Castagnéry, rue des Prouvaires, & aux adresses ordinaires de musique.

Suita d'arie del Signor Sacchini, con parole Italiane e Francese. Airs choisis de M. Sacchini, avec des paroles Italiennes & Françaises, en partition & parties séparées. A Paris, chez M. d'Ennonville, receveur de loteries, rue de Vannes, près celle du Four, à la nouvelle Halle.

On trouve à la même adresse,

Le Rondeau del Signor Traetta, la partition de la Colonie, celle de l'Olympiade, & les airs détachés de ces opéras.

G É O G R A P H I E.

LE *Pilote Américain*, en vingt-neuf planches, contenant les ports & bayes de l'Amérique Septentrionale, depuis la côte de la Brador jusqu'à la Floride, traduit des nouvelles cartes Angloises. Prix 24 liv. en porte-feuille. Ces cartes sont très-bien exécutées, & ne peuvent être publiées dans des circonstances plus favorables. Elles se trouvent chez le sieur le Rouge, ingénieur-géographe du roi, rue des Grands-Augustins, à Paris.

T O P O G R A P H I E.

VUE *perspective de l'Ecole Royale Militaire*, dont S. M. a bien voulu agréer la dédicace, présentée le 4 avril 1778 : elle est de la plus grande exactitude ; on y trouvera les moindres détails, ayant été faite sur le plan géométral levé à cet effet, par M. de Lépinaffe. Cette vue comprend tous les environs de l'école, depuis les Invalides, Grenelle & partie de sa plaine, y compris la maison de monseigneur le prince de Conty ; tout le riche paysage du bord de la Seine, à commencer par le Point-du-Jour, Auteuil, Passy, les Bons-Hommes & Chaillot. Le fond de ce tableau intéressant est terminé par le Mont-Valérien & l'Aqueduc de Marly. Ce morceau a été exécuté dans le genre, trop long-tems négligé des *Vandermeulen, le Clerc & le chevalier*.

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Baurin. Cette estampe, gravée par Née & Mafquelier, se trouve chez eux, rue des Francs-Bourgeois, porte Saint-Michel, près l'Arquebuser. Prix 6 liv.



CATALOGUE

D E

LIVRES NOUVEAUX.

RECUEIL des loix constitutives des colonies Angloises, confédérées sous la dénomination d'Etats-unis de l'Amérique Septentrionale, auquel on a joint les actes d'indépendance, de confédération, & autres actes du congrès général, traduit de l'Anglois; dédié à M. le docteur Franklin, in-12. br. 2 l. 8 s.
Philadelphie, & à Paris, chez Cellot & Jombert, Impr.-L. rue Dauphine.

Le Wisch & le Loto, comédie en un acte & en prose; par M. Delaulne, ci-devant gen-darme du roi, in-8vo. br. 1 l. 4 s.
Amsterdam & à Paris, chez les Mds. de nouveautés.

L'autorité des livres de Moyse, établie & défendue contre les incrédules; par M. l'abbé Duvoisin, docteur & professeur de Sorbonne, censeur-royal, & vicaire-général de Mgr. l'évêque de Laon, in-12. br. 2 l. 10 s.
Paris, chez Berton, L. rue St.-Victor.

Coutumes du Boulonnois, conférées avec les coutumes de Paris, d'Artois, de Ponthieu, d'Amiens & de Montreuil, le droit commun de la France & la jurisprudence des arrêts; par
 S 6

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. le Camus d'Houlouve, ancien avocat au parlement, 2 vol. in-4to. rel. 21 l.

Paris, chez Didot aîné, Impr.-L. rue Pavée St.-André-des-Arcs.

Dictionnaire de Chymie, contenant la théorie & la pratique de cette science, &c. par M. Macquer; seconde édition augmentée, 4 vol. in-8vo. rel. 20 l.

Le même, en 2 vol. in-4to. beau papier. 30 l.

Paris, chez Didot jeune, L. quai des Augustins.

On trouve chez le même, l'ouvrage suivant.
Domin. Santorini septemdecim tabulæ de structurâ memmarum, & de tunicâ testis vaginali: Parmæ, à Typog. Regiâ 1775, in-fol. fig. en feuilles.

21 l.

Histoire de France, depuis l'établissement de la monarchie françoise, jusqu'au regne de Louis XIV, commencée par MM. Velly & Villaret, & continuée par M. l'abbé Garnier, contenant la fin du regne de François I, & le commencement de celui de Henri. Tomes XXV & XXVI, in-12. rel. 6 l.

Paris, chez Saillant & Nyon aîné, L. rue St.-Jean-de-Beauvais, & la Ve. Duchesne, rue St.-Jacques.

La même histoire, in-4to. Tome XIII, rel. 10

Le même tome XIII, seconde & troisieme parties, in-4to. contenant les portraits gravés de la plus grande partie des hommes illustres dont il est fait mention dans les 13 volumes de cette histoire, broché en carton. 34 l.

Œuvres spirituelles de madame Decombes, contenant ses sentimens, ses entretiens, ses dialogues, & ses lettres, 2 vol. in-12. br. 4 l.

Paris, chez Berton, L. rue St.-Victor.

Paraphrase du *Pater*, selon l'esprit de Sainte Thérèse, dédié à madame Louise de France, prieure des Carmélites de St. Denis, in-8vo. br. 15 s.
Paris, chez Berton, L. rue S. Victor.

Tableau de l'économie animale, ou nouvel abrégé de physiologie, contenant le mécanisme & l'organisation du corps humain; par M. Grosfin Duhaume, médecin de la Faculté de Montpellier, &c. On y a joint un mémoire sur les dissolvans de la pierre, avec une lettre sur le traitement de la rage, in-12. 2 l. 10 s.
Paris, chez Cellot, Impr.-L. rue Dauphine.

Traité de la juridiction ecclésiastique contentieuse, ou théorie & pratique des officialités & autres cours ecclésiastiques pour les procédures civiles, suivant les nouvelles loix du royaume, &c. &c. Ouvrage revu par de sçavans jurisconsultes & d'habiles praticiens, nécessaire à ceux qui exercent des fonctions dans les officialités ou dans les chambres ecclésiastiques, & utile aux juges séculiers & autres officiers des justices royales, 2 vol. in-4to. rel. 20 l.

Paris, chez Nyon, aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais; & Laporte, rue des Noyers.

Traité des droits de quint, lods & ventes, requin, reventons, mi-lods, &c. selon le droit commun du royaume, tant des pays de coutume que des pays régis par le droit écrit; par M. Benoît-Léon Molieres Fournier, avocat au parlement de Toulouse, 2 vol. in-4to. br. 10 l.

Paris, chez Delalain jeune, L. rue & à côté de l'ancienne comédie françoise.

Mémoires du cardinal de Retz, Joly & Nemours;

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nouvelle édition , 6 vol. in-12. br. 18 l.
Londres, & à Paris, chez la Ve. Defaint, L. rue du Foin S. Jacques ; Hochereau, quai de Conti ; Delalain, rue de la Comédie Française ; Nyon aîné, rue S. Jean-de-Beauvais, Bailly, Barrois aîné, & Barrois jeune, quai des Augustins.

Mémoires secrets, tirés des archives des souverains de l'Europe, contenant le regne de Louis XIII, ouvrage traduit de l'Italien ; tomes XVII & XVIII, ou trente-une & trente-deuxième parties des regnes de Henri IV & Louis XIII, in-12. br. Chaque volume 3 l.
Amsterdam, & à Paris, chez Nyon aîné, L. rue St.-Jean-de-Beauvais.

Observations sur les différens moyens propres à combattre les fièvres putrides & malignes, & à préserver de leur contagion ; par M. J. B. D. in-8vo. br. 1 10 f.
Amsterdam, & à Paris, chez Didot, jeune, L. quai des Augustins ; & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers.

Opere drammatiche giocose, di Carlo Goldoni ; avvocato Veneto, 4 vol. in-8vo. 1777, br. 10 l.
Turin, & à Paris, chez Molini, L. rue de la Harpe.

Correspondance dramatique, contenant 1°. les *Annales du théâtre françois*, depuis 1722 jusqu'en 1760. 2°. Les *Annales du théâtre italien*, depuis sa création en 1716, jusqu'en 1750. 3°. Le *Précis historique des théâtres des Foires alors établis sur les remparts*, le tout mêlé d'anecdotes, de petits faits historiques sur les auteurs & leurs ouvrages ; par M. le chevalier Ducoudray, 2 vol. in-8vo. br. 1 l.

*Paris, chez la Ve Duchesne, L. rue S. Jacques ;
Rault, L. rue de la Harpe ; & Desventes,
L. quai de Gesvres.*

Dissertation qui a remporté le prix au jugement de l'académie des sciences, belles-lettres & arts de Besançon en l'année 1777, sur ce sujet : quels sont les caracteres & les causes d'une maladie qui commence à attaquer plusieurs vignobles de Franche-Comté, & les moyens de la prévenir ou de la guérir ; imprimée par l'ordre de M. de Lacoré, intendant du comté de Bourgogne ; par le R. P. prudent de Faucogney, religieux capucin, in-8vo. br.
1 l. 16 f.

*Besançon, & à Paris, chez Mérigot jeune, L.
quai des Augustins.*

Nouvelle méthode pour opérer les changes de la France, avec toutes les places de sa correspondance ; par M. Ruelle, in-8vo. br. 6 l.
Paris, chez Moutard, Impr.-L. rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Recherches expérimentales sur la cause des changemens de couleurs dans les corps opages & naturellement colorés ; ouvrage traduit de l'Anglois de M. Edward Hufley de la Val, de la société royale de Londres, par M. Quatremer-Dijonval, écuyer, entrepreneur d'une manufacture royale & privilégiée à Sedan, in-8vo. br.

Paris, chez Didot jeune, L. quai des Augustins.

Collection de mémoires, en conformité desquels les affaires dont ils traitent ont été jugées ; faits, recueillis & mis en ordre par M. Louis Gabriël Fardeau, procureur au châtelet de Paris, in-12, br.

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Amsterdam, & à Paris, chez l'auteur, rue S. Martin, vis-à-vis la rue des Ménéstriers.

Histoire de Miss West, ou l'heureux dénouement ;
par Madame *** , auteur de l'*histoire d'Emilie Montague* ; traduite de l'anglois : 2 parties,
in-12. br.

Rotterdam, chez Bennet & Hake, & à Paris, chez le Jay, L. rue S. Jacques.

Anecdotes de l'Empire Romain, depuis sa fondation jusqu'à la destruction de la république,
in-8vo. rel. 5 l.

Paris chez Bastien, L. rue du Petit-Lion, F. S. G.

Collection complète des Œuvres spirituelles de
M. l'abbé Baudran, dont les volumes ont
paru successivement sous les titres d'*ame élevée à Dieu*, d'*ame sur le calvaire*, &c. &c.

Tous ces volumes se séparent & sont de 2 liv.
10 s. chaque.

Lyon, & à Paris, chez Moutard, Impr-L. hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Dictionnaire des origines, ou époques des inventions utiles, des découvertes importantes, & de l'établissement des peuples, des religions, des sectes, des hérésies, des loix, des coutumes, des modes, des dignités, des monnoies, &c. Tome V. in-8vo. en feuilles.
3 l. 15 s.

N. B. Sous deux mois le sixieme & dernier volume paroîtra.

Paris, chez Bastien, L. rue du Petit-Lion, F. S. G.

La Pharmacopée de Lyon, ou exposition méthodique des médicamens simples & composés ;
par M. Vitet, in-4to. 10 l. 10 s.

Lyon, & à Paris, chez Moutard, Impr.-L. hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Dela religion, par un homme du monde, seconde partie, contenant les preuves de l'existence de Dieu, & l'exposé des différentes opinions des philosophes, tant anciens que modernes, pour concilier l'existenc trop certaine du mal physique & du mal moral, avec la bonté & la toute puissance de Dieu, in-8vo. br. 2 l.

Les deux parties ensemble. 5 l.

Paris, chez Moutard, Impr.-L. rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Sermons du Pere Claude Frey de Neuville l'ainé, dédiés au roi : nouvelle édition, 2 vol. in-12. 5 l.

Rouen, chez Laurent Dumefnil, Impr.-L. & à Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande.

Traité des unions des bénéfices, par M. Laubry, docteur en théologie, & avocat au parlement, in-12. br. 2 l. 10 f.

--- rel. 3 l.

Paris, chez Demonville, Impr.-L. rue S. Severin.

Vénerie normande, ou l'école de la chasse aux chiens courans, pour le lièvre, le chevreuil, le cerf, le daim, le sanglier, le loup, le renard & la loutre ; avec les tons de chasse, accompagnés de chacun une explication sur l'occasion & les circonstances où ils doivent être sonnés ; un traité des remedes, un traité sur le droit de suite, & un dictionnaire des termes de chasse, &c. par M. le Verrier de la Conterie, écuyer, Seigneur d'Amigny, les Aulnets, &c. in-8vo. br.

Rouen, chez Laurent Dumefnil, Impr.-L. & à Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande.

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Le fleur Molini, libraire, rue de la Harpe; vient de proposer par souscription, une nouvelle édition de toutes les Œuvres du célèbre abbé Métastase, en 12 vol. grand in-3vo. ornés d'estampes en taille-douce. Il y aura deux volumes de manuscrits qui paroîtront pour la première fois.

La souscription est ouverte depuis le 12 mai 1778, & sera fermée pour la France à la fin de septembre, même année, & à la fin d'octobre, pour les pays étrangers.

Les noms des souscripteurs seront placés à la fin du dernier volume. Le prix de chaque volume, broché, sera de 8 liv. que l'on ne paiera qu'en recevant les volumes de trois en trois. Pour ceux qui n'auront pas souscrit, les 12 volumes coûteront 132 liv. les frais de port seront à la charge des souscripteurs.

Molini, libraire, rue de la Harpe, Durand neveu, libraire, rue Galande, & Esprit, libraire, au palais royal, recevront les soumissions à Paris.

Eastien, libraire, rue du Petit-Lion, F. S. G. donne avis qu'il vient d'acquérir de C. Plomteux, de Liege, la magnifique édition des Œuvres complètes de M. Palissot, 6 vol. in-8vo. avec son portrait & 19 figures dessinées & gravées par les meilleurs artistes de Paris. Les 6 volumes en feuilles. 36 l.

--brochés en carton. 37 l. 10 s.

Histoire du regne de Philippe II, roi d'Espagne, par M. Walton; ouvrage traduit de l'anglois, 4 vol. in-12. 10 l.

Amsterdam, & à Paris, chez Moutard, Imp.-L. hôtel de Clugny, rue des Mathurins.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>Essai de traduction de quelques épîtres & autres poésies latines de Michel de l'Hôpital, chancelier de France, avec des éclaircissemens sur sa vie & son caractère, &c.</i>	Pag. 3
<i>Lettres de Stéphanie, roman historique.</i>	29
<i>Les adieux du duc de Bourgogne & de l'abbé de Fenelon, son précepteur ; ou dialogue sur les différentes sortes de gouvernemens.</i>	39
<i>Épître à M. Desforges-Boucher, ancien gouverneur des Isles de France & de Bourbon, &c. Par M. le chevalier de Bertin.</i>	61
<i>Journal pour les arts & pour la littérature en général ; par M. de Murr.</i>	66
<i>Observations sur les moyens d'exciter un esprit d'industrie nationale ; principalement destinées à faire fleurir l'agriculture, le commerce & les manufactures d'Ecosse ; par M. Jacques Anderson.</i>	71
<i>Histoire du régiment de Monsieur, créé sous le nom de Provence, en 1674 ; par M. l'abbé du Houx.</i>	91

- Tableau moral, ou lettres à Lampito, pour servir d'annales aux mœurs, aux usages, à l'esprit, aux lumieres & aux sottises du tems; par M. M**.* 103
- Hymne au soleil; par M. l'abbé de Reyrac.* 110
- Œuvres de messire Antoine Arnauld, docteur de la maison & société de Sorbonne.* 117
- La Florence, poëme de Gabriël Chiabrera, divisé en neuf chants, avec des argumens; par Denileo Eginetico, berger Arcadien.* 131
- L'ami de l'humanité, ou conseils d'un bon citoyen à sa nation, sur certains préjugés aussi nuisibles à sa santé qu'à la société; suivis du Chapeau, & de réflexions aussi utiles qu'intéressantes; par M. J***.* 136
- Journal de la navigation d'une escadre françoise, partie du port de Dunkerque, aux ordres du capitaine Thurot, le 15 octobre 1759, avec plusieurs détachemens des Gardes-Françoises & Suisses, & de différens autres corps.* 140
- Tableau historique & politique de l'état ancien & actuel de la Colonie de Surinam, & des causes de sa décadence; par M. Phil. Fermin.* 149
- Physique du corps humain, ou physiologie moderne, avec des remarques sur la santé, la nature, la cause & le traitement des maladies, à l'usage des étudiants en chirurgie & en médecine, formant la troisieme partie de ses opuscules; par M. l'abbé Saury.* 157
- Lettres du lord Hervey & du docteur Middleton, concernant le sénat Romain; publiées sur les manuscrits, originaux; par M. Thomas Knowles.* 168

DES MATIERES. 429

- Annales poétiques, ou Almanach des Muses, depuis l'origine de la poésie françoise, Tome I & IIe.* 175
- Dissertation historique sur l'incendie du mont Vésuve, qui commença l'an MDCCLXX, & sur les différentes éruptions qu'il a causées, &c.* 186
- Mémoires de l'académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles. Tome Ier. in-4to. Premier extrait.* 193

M Ê L A N G E S.

- Histoire du Mont-Saint-Michel, près Granville; en France, l'une des prisons d'état de ce royaume.* 212
- Discours prononcé par M. l'archevêque de Lyon, à la rentrée du parlement.* 224
- Pensées & réflexions diverses; par M. l'abbé Yart.* 232
- Journées d'automne, ou entretiens de M. de Thémine. Première journée.* 236
- Lettre de M. l'abbé Fontenay, sur le canal de Languedoc.* 244
- Eloges historiques de divers savans Italiens morts depuis quelques années; avec le catalogue de leurs principaux ouvrages.* 246

P O Ê S I E S F U G I T I V E S.

- L'Amour & la Mort, fable; par M. Imbert.* 257
- Vers de M. le P. H. en envoyant un cachet à Mad.**** 260
- L'Été.* *ibid.*

- L'homme & les pendules, fable ; par M. l'abbé Guichelet.* 262
- A M. D. T. auteur d'une petite piece intitulée : la Milice d'Amour , dont il faisoit Mde. la comtesse A*** , capitaine ; par M. D. S. C.* 263
- Hymne à l'adversité. Traduction Angloise de M. Gray, par M. de Chateaugiron, officier au régiment de Normandie.* ibid.
- La bergere & la brebis , apologue tiré du grec ; par M. Dareau.* 265
- A. S. E. Mgr. le cardinal de Franckenberg, de la création de N. S. P. le pape Pie VI le 1. juin 1778 , archevêque de Malines & primat des Pays-Bas , &c. &c. par M. L***.* 266

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERS SOCIÉTÉS.

- I. *Académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.* 269
- II. *Faculté de médecine de Paris.* 274
- III. *Société libre d'émulation de Paris.* 276
- IV. *Académie des jeux floraux de Toulouse.* ibid.
- V. *Académie royale des belles-lettres d'Arras.* 279
- VI. *Société royale d'agriculture de Soissons.* 280
- VII. *Académie des arcades de Rome.* 281

S P E C T A C L E S.

- | | | |
|----------|---------------------------|-------|
| PARIS. | <i>Opéra.</i> | 282 |
| | <i>Comédie Française.</i> | 284 |
| | <i>Comédie Italienne.</i> | ibid. |
| LONDRES. | <i>Hay-Market.</i> | 289 |

DES MATIERES. 431

BOLOGNE.	290
LIVOURNE.	ibid.
NAPLES.	291
MILAN.	ibid.

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. Réponse aux remarques critiques de M. Dufau, médecin de Dax, sur le parallèle des eaux minérales d'Allemagne ; par M. Raulin, pensionnaire & médecin ordinaire du roi, &c. adressée aux rédacteurs de l'Esprit des journaux. 293
- II. Taches au soleil. 311
- III. Solution du problème chymique proposé dans le journal de juillet. 312
- IV. Lettre sur les Canards-Chats, annoncés dans le journal de juillet, page 312. ibid.
- V. Observation sur l'éclipse de soleil qui a eu lieu le 24 du mois de juin dernier. 315

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. Précis d'une lettre de M. Salchow, docteur en médecine à Meldorf, &c. aux auteurs des recueils de Berlin, concernant un préservatif de la petite-vérole, constaté par l'expérience. 318
- II. Expériences sur la guérison des feux. 321
- III. Guérison d'une personne mordue par un vipère. 323
- VI. Accouchemens extraordinaires, 324

AGRICULTURE. ECONOMIE.
INDUSTRIE. COMMERCE.

I. <i>Chassis physique du sieur Mallet.</i>	326
II. <i>Maniere de faire du pain avec la pomme de terre, sans addition d'aucune farine de grain.</i>	331
III. <i>Cartons employés pour la décoration des appartemens.</i>	332
IV. <i>Touches économiques, &c. de l'invention du sieur Røyer.</i>	334
V. <i>Lettre de M. Blackey à M. Morand, médecin de la faculté de Paris, & membre de l'académie royale des sciences.</i>	336
VI. <i>Voitures en carton.</i>	347
TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	350
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	362
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	366
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	377
ALLEMAGNE.	390
GRAVURES.	410
MUSIQUE.	415
GÉOGRAPHIE.	417
TOPOGRAPHIE.	ibid.
CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.	419

L I V R E S

Qui se trouvent chez VALADE , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins.

ABRÉGÉ du Traité de l'Orthographe Françoisé , communément appelé Dictionnaire de Poitiers, 1 vol. in 12. relié 4 liv.

Art (l') de bien parler & de bien écrire en François , ou les regles de l'éloquence , développées par les principes de la Rhétorique , & soutenue d'exemples choisis , tirés des Poëtes & des Ecrivains les plus célèbres , auquel on a joint deux traités , l'un du style épistolaire , l'autre des passions , examinées dans leur rapport avec la Rhétorique , par M. Bauvais , 1 vol. in-12. relié 3 liv.

Banque (la) rendue facile aux principales nations de l'Europe , troisième édition , revue , corrigée , & considérablement augmentée sur les mémoires & les avis des plus fameux Banquiers , Négocians , &c. par M. Gi-

randeau l'aîné, Négociant, 1 vol.
in-4. 14 liv.

Catéchisme d'Agriculture, ou Bibliothèque des gens de la campagne, dans laquelle on enseigne, par des procédés très-simples, l'art de cultiver la terre, de la faire fructifier, & de rendre les hommes qui la cultivent, meilleurs & plus heureux.—On y a joint l'art de cultiver les fleurs & les jardins potagers, vol. *in-12.* relié 2 l. 10 f.

Choix des poésies de Pétrarque, traduites de l'Italien, par M. l'Evêque, Professeur de Belles-Lettres Françaises, à l'école des Cadets à Pétersbourg, vol. petit *in-12.* relié . . . 2 liv.

Code du faux, ou commentaire sur l'Ordonnance du mois de Juillet 1737, par feu M. François Serpillon, Lieutenant-Général-Criminel au Bailliage d'Autun, 1 vol. *in-4.* rel. 14 l.

Connoissance (de la) & du traitement des maladies, & principalement des aiguës, ouvrage fondé sur l'observation, traduit du Latin de feu M. Eller, premier Médecin du Roi de Prusse, par M. A. le Roi, D. en M. vol. *in-12.* 3 liv.

Ce livre est utile à toutes sortes de

personnes qui se livrent aux soins des pauvres malades.

On connoît *l'Avis au Peuple* de M. Tiffot ; cet ouvrage , utile & à la portée des personnes auxquelles il est destiné , remplit parfaitement les vues louables de l'Auteur : celui-ci , à le bien considérer , étendra les connoissances que peuvent puiser dans celui de M. Tiffot les personnes forcées à suppléer les gens de l'Art ; il les aidera à distinguer de plus en plus la nature des maladies , leur en donnera une connoissance parfaite , en leur enseignant plus particulièrement la maniere dont elles se forment , & les mettra à portée d'administrer les remedes nécessaires.

Culture des abeilles , ou méthode raisonnée sur les moyens de tirer meilleur parti de abeilles , par une construction de ruches mieux assorties à leur instinct , avec une dissertation nouvelle sur l'origine de la cire , par M. Duchet, *in-8. fig. broché. 2 l. 10 s.*

Dictionnaire de Droit Canonique & de Pratique bénéficiale , conféré avec les maximes & la Jurisprudence de France , par M. Durand de Maillane,

- Avocat au Parlement d'Aix , 4 vol.
in-4. reliés. 48 liv.
- Dictionnaire ou Traité de l'Ortographie
 François de Restaut , nouv. édition ,
 augmentée, vol. *in-8.* relié.. 7 l. 10 s.
- Dictionnaire (le grand) Géographi-
 que, Historique & Critique de la
 Martiniere , nouv. édit. augmentée ,
 6 vol. *in-fol.* reliés. . . . 150 liv.
- Dictionnaire Portatif de la langue
 François , extrait du grand Diction-
 naire de Richelet , nouv. édit. entiè-
 rement refondue & considérable-
 ment augmentée , par M. Wailly ,
 2 vol. *in-8.* reliés 12 liv.
- Essai sur l'art de bâtir sous l'eau , 40
 grandes figures , broché. . . 72 liv.
- Essai sur le caractère & les mœurs des
 François , comparés à ceux des An-
 glois , 1 vol. *in-12.* broché. 1 l. 16 s.
- Essai sur les comètes en général , &
 particulièrement sur celles qui peu-
 vent approcher de l'orbite de la
 terre , par M. Dionis du Séjour ,
 de l'Académie des Sciences, & Con-
 seiller au Parlement , 1 vol. *in-8.*
 avec fig. relié 6 liv.
- Essai sur les phénomènes relatifs aux
 disparitions périodiques de l'anneau
 de Saturne , par le même , 1 vol.
in-8. fig. relié 7 liv.

Exercice des Commerçans , contenant les assertions consulaires sur l'Edit du mois de Novembre 1563 , le Tit. XVI de l'Ordonnance du mois d'Avril 1667 , ensemble sur l'Edit du mois de Janvier 1718 , portant établissement d'une Jurisdiction Consulaire en la ville de Valenciennes , avec les Déclarations , Interprétations , & des Arrêts de Règlement , des idées , projets & paretes sur la partie des lettres de-change , billets à ordre & au porteur , & sur plusieurs autres affaires de Commerce , avec différentes questions , remarques & consultations , suivies d'une chronologie des Ordonnances sur les faillites & banqueroutes , par M. Nicodème , ancien Consul , 1 vol. *in-4*. relié. 12 liv.

Existence de Dieu , démontrée par les merveilles de la nature , par M. Bullet , 1 vol. *in-8*. relié. . . 3 liv.

Histoire des premiers tems du monde , prouvée par l'accord de la Physique avec la Genèse , par le P. Bérrier de l'Oratoire , 1 vol. *in-12*. relié. 2 l. 10 s.

Homme (l') tel qu'il est , ou les Mémoires du Comte de P** , 2 vol. *in 12*. brochés. 2 l. 10 s.

- Institutes du Droit Canonique , traduites en François , précédées de l'histoire du Droit Canon , par M. Durand de Maillane, Avocat au Parlement, 10 vol. *in-12.* reliés... 25 liv.
- Laboratoire de Flore, ou Chymie champêtre végétale, contenant la maniere de faire avec les plantes, les liqueurs, les ratafiats, les essences, les huiles, les eaux cosmétiques & officinales, &c. 1 vol. *in-12.* relié . . . 2 l. 10 s.
- Lettres angloises, ou Histoire de Miss Clarisse Harlove, avec fig. 14 vol. *in-12.* reliés en 7 volumes. . . 24 liv.
- Lettres Cabalistiques, ou Correspondance philosophique, historique & critique, entre deux Cabalistes, divers esprits élémentaires, & le Seigneur Astarot, nouv. édition, augmentée de nouvelles lettres & de quantité de remarques, 7 vol. *in-12.* reliés 14 liv.
- Lettres Juives, ou Correspondance philosophique, historique & critique, entre un Juif voyageur en différens Etats de l'Europe, & ses Correspondans en divers endroits, nouv. édit. augmentée de nouvelles lettres & de quantité de remarques, 8 vol. *in-12.* reliés 16 liv.

- Livre (le) utile aux Négocians de l'Europe , contenant la théorie complète & facile des opérations du change , avec l'empreinte de différentes monnoies ; le rapport des valeurs des différentes monnoies de l'Europe , la connoissance des mesures , poids & aunages, une discussion sur les faillites, une dissertation sur les lettres-de-change, un tarif des glaces , l'état des foires du Royaume , 1 vol. *in-12.* relié. 2 l. 10 f.
- Mémoire sur Vénus , auquel l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres a adjugé le Prix , par M. Larcher , de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon , 1 vol. *in-12.* broché 2 l. 5 f.
- Nouvelles Lettres angloises , ou Histoire du Chevalier Grandisson , 8 vol. *in-12.* reliés en 4 vol. . . . 14 liv.
- Nosologie méthodique , ou distribution des maladies, en classes, en genres & en especes, par M. de Sauvages , 10 vol. *in-12.* reliés. 30 liv.
- Œuvres diverses du même, 2 vol. *in-12.* reliés. 5 liv.
- Œuvres de P. Corneille , 10 vol. *in-12.* p. p. relié 20 liv.
- Réflexions philosophiques sur le systè-

- me de la nature , par M. Holland ,
1 vol. *in-8.* relié 5 liv.
- Théâtre de P. Corneille , avec les Com-
mentaires de M. Voltaire , & autres
morceaux intéressans , orné de très-
belle figures , nouv. édit. augmentée,
10 vol. *in-8.* reliés avec filets. . 60 liv.
- Théâtre de P. Corneille . nouv. édit.
ornée du portrait de l'Auteur , 7 vol.
in-12. reliés. 21 liv.
- Théorie des sentimens moraux , traduc-
tion nouvelle de l'Anglois de M.
Smith , par M. Blavet , 2^e vol. *in-12.*
reliés 5 liv.
- Toilette (la) de Flore , ou essai sur les
plantes & les fleurs qui peuvent servir
d'ornement aux Dames , 1 vol. *in 12.*
relié 2 l. 8 f.
- Traité de la culture du figuier , par M. de
la Brouffe , broché. 1 l. 4 f.
- Traité des eaux minérales de Verdufan ,
par M. Raulin , broché. 1 l. 4 f.
- Traité des fiefs de Dumoulin , par M.
Henrion , 1 vol. *in-4.* relié. . . 14 liv.
- Voyages métallurgiques , par M. Jars ,
1 vol. *in-4.* relié 14 liv.
- Vraie (la) Philosophie , par M. l'Abbé
M * * * , 1 vol. *in-8.* relié. . . 5 liv.

*On trouve chez le même Libraire dif-
férens livres de tout genre.*

